MÉMOIRES

DE

LORD BYRON,

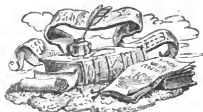
PUBLIÉS

PAR THOMAS MOORE;

TRADUITS DE L'ANGLAIS

Par Madame Louise Sw.-Belloc.

TOME QUATRIÈME.



Bruxelles.

LOUIS HAUMAN ET COMPᵉ. LIBRAIRES.

1831.

MÉMOIRES

DE

LORD BYRON,

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée de lord Byron à Ravenne. — Maladie de madame Guiccioli. — Elle raconte leur réunion. — Son empire. — Mot du domestique de lord Byron.— Irritation de ce dernier.—Tout ce qu'il aime doit périr. — Projet de fuite. — Verve de taureau du poète. — Picoterie avec Moore. — Le comte de Caylus. — Scrupules de M. Murray. — Depart de Ravenne.

Pendant que Byron restait irrésolu à Bologne, la comtesse Guiccioli avait été attaquée d'une fièvre intermittente : la violence du mal et l'absence de la personne qui servait d'intermédiaire entre elle et son amant avaient rompu tous ses moyens de communication avec lui. Enfin, pleine d'anxiété et voulant lui épargner la douleur de la trouver malade, elle s'était décidée à lui écrire de rester à Bologne et de l'y attendre, puisque son mari devait l'y conduire dans peu de temps, lorsqu'elle apprit l'arrivée d'un lord anglais à Ravenne. Elle ne pouvait douter un moment que ce ne fût lui; en effet, malgré sa déclaration à M. Hoppner, qu'il allait repartir pour Venise, lord Byron, changeant de résolution avant même que la lettre fût expédiée, écrivit sur l'enveloppe : « Je pars à l'instant pour Ravenne; ce 8 juin 1819. — J'ai changé d'avis ce matin, et suis décidé à poursuivre. »

Voilà le récit que madame Guiccioli elle-même donne de leur rencontre.

« A mon départ de Venise, il promit de venir me voir à Ravenne. La tombe du Dante, la classique forêt de pins (1), les restes d'antiquité qui se trouvent dans cette petite ville, donnaient des raisons plausibles, à moi de l'inviter, à lui d'accepter l'invitation; de sorte qu'il vint au mois de juin, et arriva à Ravenne le jour de la fête du Saint-Sacrement; alors qu'attaquée d'une consomption commencée au moment où je quittai Venise, j'étais près de mourir. L'arrivée d'un étranger de distinction à Ravenne, ville si éloignée de la route que suivent ordinairement les voyageurs, était un événement dont on parlait beaucoup, chacun s'enquérant des motifs, que lord Byron fit bientôt involontairement connaître; car ayant demandé à venir me voir, comme on lui répondait que cela ne se pouvait pas, « puisque j'étais sur le point de mourir, » — il s'écria : « alors il ne me reste plus qu'à mourir aussi! » et la chose s'étant répétée, on devina le but de son voyage.

« Le comte Guiccioli alla de suite visiter lord Byron, qu'il avait connu à Venise; et dans l'espoir qu'en l'état où je me trouvais, sa compagnie pourrait me distraire et m'être de quelque agrément, il l'invita à nous venir voir le lendemain. Il arriva. Ses soins, sa délicatesse, tout ce qu'il fit pour moi ne se peut décrire. Pendant long-temps il n'eut dans les mains que des livres de médecine; et se confiant peu dans ceux qui me traitaient, il obtint du comte Guiccioli la permission de faire venir un habile médecin de ses amis. Les soins du professeur Aglietti (ainsi se nommait cet

(1) « Tal qual di ramo in ramo si raccoglie
Per la pineta in sul lito di Chiassi,
Quando Eolo Scirocco fuor discioglie. »
DANTE, *Purg.*, canto XXVIII.

« Dante lui-même (dit M. Carey dans une des notes de son admirable traduction de ce poète) erra peut-être dans ce bois, durant son séjour chez Guido Novello da Polenta. »

Italien distingué), le repos, et enfin le bonheur inexprimable que je devais à la présence de lord Byron améliorèrent si rapidement mon état qu'au bout de deux mois, je pus suivre mon mari dans la tournée qu'il faisait dans ses possessions.

« M. S. »

A M. HOPPNER.

Ravenne, 20 juin 1819.

. . . .

— « Je trouve ma situation ici très-agréable, mais j'ai grand besoin de mes chevaux, la promenade aux environs étant fort belle. Je ne peux fixer d'époque pour mon retour à Venise; ce peut être tôt, tard, ou pas du tout; — tout dépend de la donna, que j'ai trouvée très-sérieusement malade au lit, avec une toux et un crachement de sang, etc.; mais elle va mieux. . . . .
Tout le monde se persuadait qu'elle n'en reviendrait pas. Ils se sont trompés, cependant.

« Mes lettres, autant que j'en ai fait usage, m'ont été utiles, et j'aime le lieu et les habitans, quoique je n'abuse du loisir de ceux-ci qu'autant que je ne puis faire autrement. Du reste, *elle* mène les choses fort bien, et. . . . .

. . . .

Néanmoins, je gagnerais un coup de stylet dans la poitrine, un de ces beaux soirs, que je n'en serais pas surpris. Quant à *lui*, je ne puis m'en débarrasser; il me visite fréquemment; et me promène comme Whittington (le lord maire) dans son carrosse à *six* chevaux. Le fait est qu'il semble entièrement *gouverné* par elle, — et moi tout autant que lui (1).

(1) Le vieux domestique qui l'avait suivi depuis plus de vingt ans rendait un singulier témoignage de cette facilité à se laisser conduire. « C'est très-drôle, » disait-il, « mais je n'ai jamais connu de femme qui ne menât mon maître à sa guise, excepté Milady. »

Les gens d'ici ne savent quelle idée se former de nous, attendu qu'il a eu la réputation d'être jaloux de toutes ses femmes; — celle-ci est la troisième. C'est le plus riche des habitans de Ravenne, sur leur propre dire; mais il ne jouit d'aucune popularité.

. . . .
. . . .

« A présent, je vous prie, envoyez Augustine, et la voiture, et les bêtes à Bologne, sans faute et sans délai; autrement je perdrai le peu qui me reste de bon sens : n'oubliez pas cela. Mes allées, venues, etc., et toutes choses dépendront entièrement d'ELLE, juste comme Mrs Hoppner (à qui je présente mes complimens) le disait, animée d'un véritable esprit de prophétie femelle. »

A M. MURRAY.

Ravenne, 29 juin 1819.

« Les lettres m'ont été renvoyées de Venise, mais j'espère que vous n'aurez pas compté sur de nouveaux changemens; — je n'en ferai aucun. — Vous me demandez d'épargner *** : demandez-le aux vers! Qu'importe à sa cendre que la vérité soit dite! et quand son cadavre en *souffrirait*, comment s'est-il conduit avec *moi?* Vous pouvez parler au vent, il se chargera de vos paroles; aux antres, ils vous les renverront, — mais *non* à moi, au sujet d'un..... qui m'a outragé. — Vif ou mort, je ne l'épargnerai jamais.

« Je n'ai pas le temps de vous renvoyer les épreuves, publiez sans elles. Je me réjouis que vous jugiez la poésie bonne, et quant à « en prévoir l'effet, » pensez à la vente, vous dis-je, et laissez-moi plumer les porcs-épics qui dresseront leurs dards contre vous.

. . . .

« Je suis ici depuis quatre semaines. — J'y suis venu

voir mon *amica*, la comtesse Guiccioli, qui a été et continue à être fort malade. . . . . . . , . . . - . . . . . .
Elle a vingt ans seulement, et n'est pas d'une constitution forte.... Elle a une toux continuelle et une fièvre intermittente, mais elle la supporte *galamment*, dans tous les sens du mot. Son mari, le plus riche noble de Ravenne, et peut-être aussi de la Romagne, n'est pas des plus jeunes, ayant passé la soixantaine, mais il est bien conservé. Tout ceci vous paraîtra étrange, à vous qui ne comprenez pas la moralité méridionale, ni nos habitudes de vie à cet égard, et je ne peux à présent vous exposer les différences; — mais vous trouveriez tout dans la même catégorie en ce pays. A Faenza, lord *** vit avec une fille d'opéra; à l'auberge dans la même ville demeure un prince Napolitain qui est l'attentif de la femme du gonfalonnier. Moi, je suis en fonctions ici. — Vous voyez bien « *Così fan tutti e tutte.* »

J'ai ici mes chevaux d'équipage et de selle, et je galope ou me fais voiturer tous les jours dans la forêt, la *Pineta*, lieu de la scène de la nouvelle de Boccace, et de la fable d'Honoria de Dryden, etc., etc.; et je vois ma *dama* tous les jours........ mais j'ai de serieuses inquiétudes sur sa santé, qui est très-précaire. En la perdant, je perdrais un être qui a couru de grands risques pour l'amour de moi; et que j'ai toute raison d'aimer; il ne faut pas penser que cela soit possible. Je ne sais ce que je ferais si elle mourait; mais je *devrais* me brûler la cervelle, et j'espère que je n'y manquerais pas. Son mari est un personnage des plus polis; je voudrais seulement qu'il ne me fît pas parader dans son carrosse à six chevaux, comme Whittington et son chat.

« Vous me demandez si j'ai le projet de continuer *Don Juan*, etc. : comment le saurais-je? quel encouragement m'avez-vous donné, tous tant que vous êtes, avec votre imbécile pruderie? Publiez les deux chants, puis nous verrons. J'ai prié M. Kinnaird de vous parler sur un petit reliquat d'affaires; ou il ne l'a pas fait, ou vous n'avez pas

répondu. Vous êtes un joli couple, mais je vous le revaudraï. J'apprends que M. Hobhouse a été appelé en duel par le major Cartwright. Le major est-il donc « si habile en escrime? pourquoi n'en sont-ils pas venus aux mains? — ils l'auraient dû. »

Dans une lettre à M. Hoppner, sous la date du 2 juillet, il donne quelques directions pour se libérer de toutes dettes à Venise, son retour y devenant très-problématique : « Mais je ne puis rien dire de positif », ajoute-t-il; » toutes choses étant pour moi douteuses, indécises, excepté le dégoût que Venise inspire, si elle est franchement comparée avec n'importe quelle ville d'Italie. Quand je dis *Venise*, je veux dire les *Venitiens*. La ville même est superbe, comme son histoire, — mais les habitans sont ce que je ne les avais jamais soupçonnés d'être jusqu'à ce qu'ils m'eussent appris à les juger.

« Ce qu'il y aurait de mieux à faire serait de laisser Allegra avec la femme d'Antonio, en attendant qu'il y ait quelque chose de décidé pour elle et pour moi-même; mais je pense que vous devez avoir reçu une réponse de Mrs V.—R(1). Vous avez déjà été assez ennuyé de moi et des miens.

« Je crains bien que la Guiccioli ne tombe en consomption; sa constitution y tend. — Il en est ainsi de toute chose et de toutes personnes pour lesquelles j'ai senti ce qui se pouvait appeler attachement réel; — « guerre, mort ou discorde les ont soudain assiégés. » Ai-je jamais pu garder en vie seulement un chien que j'aimasse ou qui m'aimât? — Les symptômes sont une toux opiniâtre qui vient du poumon,

(1) C'était une veuve anglaise, possédant des propriétés considérables dans le nord de l'Angleterre, et qui, ayant vu la petite Allegra, s'était intéressée au sort de la pauvre enfant, et, n'ayant pas de famille elle-même, aurait voulu adopter la petite fille, si lord Byron avait consenti à renoncer à tout droit sur elle. Il ne parut pas, dans le premier moment, éloigné d'entrer dans ses vues; il alla du moins jusqu'à permettre qu'elle emmenât l'enfant en Angleterre pour l'y faire élever. Mais il ne voulut, en aucune manière, consentir à renoncer à toute son autorité paternelle, et, en conséquence, l'arrangement n'eut pas lieu.

et de la fièvre de temps à autre, etc., etc. Il y a aussi des causes cachées : elle avait une éruption à la peau, il y a deux ans, qu'elle a follement fait rentrer. Je les ai engagés à soumettre le cas à Aglietti, et je lui ai mandé de venir, — ne fût-ce que pour un jour ou deux, — consulter sur son état.

. . . .

« Si cela n'ennuyait pas trop Mr Dorville, je voudrais bien qu'il eût l'œil sur E. — et mes autres vauriens. Je crois que j'en ai bien plus à dire, mais je suis absorbé dans la Gui... et sa maladie. Je ne puis vous peindre l'effet de tout cela sur moi.

« *P. S.* Ma bénédiction à Mrs Hoppner : bon voyage parmi les tyrans de Berne, et heureux retour! Vous devriez me ramener quelque Bernoise platonique pour aider à ma réforme. S'il arrive mal à mon *amica* actuelle, j'en ai fini pour toujours avec les passions. C'est mon *dernier* amour. Quant au libertinage, je m'en suis rassasié jusqu'à satiété; et j'ai tiré du vice au moins cet avantage que maintenant *j'aime*, dans le meilleur sens du mot. *Ceci* sera ma dernière aventure : je ne veux plus inspirer d'attachement, et espère n'en jamais éprouver de nouveau. »

Toutes ses lettres à Mme Guiccioli, soit de Venise, soit de Ravenne, écrites en italien, avec un degré de correction et de facilité rares chez un étranger, sont pleines de tendresse et de passion, mais monotones, parce qu'elles se concentrent sur une même idée ; des vœux sans cesse répétés, des expressions caressantes, qui, pleines de charmes pour les deux correspondans, seraient d'un ennui mortel pour les lecteurs. Les lettres datées de Ravenne roulent sur les difficultés de se rencontrer, qui paraissaient moins venir du mari, qui aimait lord Byron et lui faisait fête, que de la surveillance des proches, et de l'appréhension des amans de laisser pénétrer leur secret par le père de la dame, le comte Gamba.

« Pendant ma maladie » (dit la comtesse, dans ses sou-

venirs de cette époque) « lord B. était toujours près de moi, m'entourant des soins les plus aimables, et quand je devins convalescente il était sans cesse à mes côtés ; — en société, au théâtre, aux promenades, à cheval, à pied, il ne me quittait pas. Comme il était alors privé de ses livres, de ses chevaux, et de tout ce qui l'occupait à Venise, je le priai de vouloir bien écrire pour moi quelque chose sur le Dante; et, avec sa facilité et sa promptitude ordinaire, il écrivit la « Prophétie ».

Lord Byron, si préoccupé de la crainte de compromettre madame Guiccioli par quelque imprudence, n'eut pas plus tôt prévu dans le départ de cette dame pour Bologne quelques risques de la perdre, qu'oubliant tout, dans l'emportement de l'inquiétude, il lui proposa d'abandonner son mari et de fuir avec lui « *C'è uno solo rimedio eficace* », disait-il, « *Cioè d'andar vià insieme* ». Toute chose, hors cela, est loisible à une femme italienne. Le même système, qui lui alloue bénignement un amant, comme apanage nécessaire de l'établissement matrimonial, prend soin de la défendre contre toutes les conséquences trop scandaleuses de ce privilége, exigeant, en retour des facilités de mal agir, l'observance rigide des apparences de la bonne conduite. Une évasion, qui en Angleterre est la suite nécessaire de l'oubli des devoirs, est, en fait de morale italienne, l'unique transgression; et comme elle est complètement inutile, elle y devient plus rare qu'ailleurs.

La proposition parut donc sacrilége à la jeune comtesse, et sa réponse à cet appel peint toute l'agitation de son ame, combattue entre l'horreur de faire un pas semblable et l'entraînement invincible qui la poussait à tout abandonner pour celui qu'elle aimait. Dans une autre lettre, tout entière à sa passion, elle propose, pour échapper à l'ignominie d'un enlèvement, de suivre l'exemple de Juliette « et de se faire passer pour morte, » assurant lord Byron qu'elle connaissait de sûrs moyens d'effectuer cette déception.

A M. MURRAY.

Ravenne, 1er août 1819.
Adressez votre réponse à Venise, cependant.

« Ne vous alarmez pas ; vous verrez que je me défendrai gaillardement, c'est-à-dire si je suis en verve : et je ne donne pas à ce mot la même signification que vous. C'est la *verve* d'un bull-dog, quand il est pincé, d'un taureau aiguillonné : c'est alors qu'ils combattent le mieux ; et comme mes sensations dans l'attaque sont probablement un heureux composé de l'énergie de ces deux aimables animaux, vous verrez peut-être ce que Marral appelle « un prodigieux combat ! » Et il y en aura d'ensanglantés et de lancés en l'air, tout au travers la mêlée ; mais il me faut d'abord de l'en train, et je crains d'être trop loin de tout cela pour le prendre avec la furie convenable. Puis, je me suis efféminé et énervé d'amour et d'été, ces deux derniers mois.

« J'ai écrit à M. Hobhouse l'autre jour, et lui ai prédit que *Juan* tomberait ou réussirait complètement ; il n'y aura pas de milieu. Les apparences ne sont pas favorables ; mais comme vous m'avez écrit le lendemain de la publication, l'opinion qui prédominera ne pouvait encore être connue. Vous avez l'air tout effrayé, et sans doute à bon droit. Advienne que pourra, je ne flatterai jamais d'aucune manière ces milliers d'hypocrites. Les circonstances peuvent ou non m'avoir placé en situation de gouverner l'opinion publique, mais l'opinion publique ne m'a jamais mené, ni ne me mènera jamais. Je ne veux pas m'asseoir sur un trône avili. Priez donc MM.** ou **, ou Tom Moore, ou *** d'y monter : pas un d'eux qui ne soit ravi d'aise de son couronnement.

. . . .

« *P. S.* La comtesse Guiccioli est beaucoup mieux. »

Cette lettre, comme la plupart de celles qu'il adressait

en Angleterre à cette époque, était destinée à être montrée à quelques amis, et ayant eu entre autres l'occasion de la voir, j'écrivis peu après à lord Byron, et m'amusai à le railler sur le passage qui avait rapport à moi; le seul, dans le cours de notre longue intimité, où mon noble ami eût parlé de moi autrement que dans les termes de tendresse et de louange les moins mérités. Transcrivant ses propres paroles en tête, j'ajoutai au-dessous : « Est-ce là votre manière de traiter vos amis? » Bientôt après aussi, le visitant à Venise, je me rappelle l'avoir tourmenté un peu à ce sujet, mais il me répondit hardiment qu'il n'avait pas le moindre souvenir d'avoir jamais tracé de telles paroles, et que si cela était « il fallait qu'il fût à moitié endormi en les écrivant. »

Je note cette petite circonstance simplement pour faire remarquer qu'avec une sensibilité si vulnérable sur tant de points, et éveillée encore par une imagination accoutumée à se créer des supplices, il est surprenant qu'il ne se soit pas fréquemment laissé aller à des saillies de ce genre contre ses amis absens, auxquels ses lettres prouvent qu'il pensait toujours, et dont le silence et l'apparent oubli auraient dû provoquer son humeur. Quant à moi, du moment que je commençai à démêler son caractère, j'aurais appris qu'il avait proféré contre moi les expressions les plus virulentes et les plus âpres dans quelque accès de spleen, sans que mon opinion sur ses dispositions, ou mon affection pour lui, eussent varié le moins du monde; pas plus que le nuage qui fuit sur les cieux n'assombrit l'ame, quand, aux rayons du soleil, il s'est fondu dans l'air.

A M. MURRAY.

Ravenne, 9 août 1819.

. . . .

« Parler de bévues me rappelle l'Irlande, — l'Irlande de Moore. Qu'est-ce que je lis dans le Galignani? « Bermudes

— agent — député — appel — attachement, » etc. ? De quoi est-il question ? Y a-t-il quelque chose en quoi ses amis le puissent servir ? Je vous prie que je le sache.

« Je ne vous entends plus parler de *Don Juan*, *vous*, ni ***; mais les journaux ne semblent pas si terribles que vous l'appréhendiez dans vos lettres, au moins si j'en juge par les extraits que je lis dans le Messager de Calignani. Je n'ai jamais vu une bande de poltrons de votre force ! Et que de peines vous prenez pour disculper le modeste éditeur ! — *Il prend la liberté de faire observer*, etc. En vérité, j'écrirai une préface qui disculp*era vous*, et ***, et complètement encore, sur ce point : — mais, en même temps, je veux vous hacher comme des courges. Vous n'avez pas plus d'ame que le comte de Caylus (qui, au lit de mort, assurait à ses amis qu'il n'en avait point, et qu'*il* devait savoir mieux que personne ce qu'il en était), et pas plus de sang dans les veines qu'un melon d'eau ! Je vois qu'il y a eu des astérisques, et ce que Perry avait coutume d'appeler de « damnées balafres et coups de fouets » ; — mais peu importe.

« Je trace ceci à la hâte : demain je pars pour Bologne, et vous écris au milieu du tonnerre, des éclairs, etc., de tous les vents des cieux, sifflant autour de ma tête, plus, le fracas d'un départ. Ma chère maîtresse, « qui a nourri mon cœur de sourires et de vin » ces deux derniers mois, part avec son mari pour Bologne, et il paraît que je suivrai demain, à trois heures du matin. Je ne puis dire comment notre roman finira, mais jusqu'ici il s'est déroulé très-érotiquement. Que de périls ! que de fois nous l'avons échappée belle ! les aventures de Juan ne sont que jeux d'enfans en comparaison. Les imbéciles se figurent que mes *poëchies* font toujours allusion à mes propres aventures ; j'en ai eu, en temps et lieu, de bien autres, meilleures et plus extraordinaires, plaisantes, et périlleuses, chaque jour de la semaine, si je m'avisais de les raconter ; mais c'est ce que je ne ferai pas.

« J'espère que M[rs] M. est accouchée. »

CHAPITRE II.

Représentation de *La Mirra* d'Alfieri. — Rôti et noyé. — Lord Byron veut faire un vice-consul à Ravenne. — Sonnet au prince régent. — Épigramme de Rulhières. — Étrange sottise de l'éditeur de *la Revue Britannique.*

A M. MURRAY.

Bologne, 12 août 1819.

« Je ne sais comment je pourrrai vous répondre, car je ne suis pas très-bien aujourd'hui. J'ai assisté hier soir à la représentation de *La Mirra* d'Alfieri, dont les deux derniers actes m'ont jeté dans des convulsions; je ne veux pas dire des spasmes de petite maîtresse, mais une agonie de larmes réprimées, et ce frisson douloureux que je ne suis pas sujet à éprouver pour des fictions. C'est la seconde fois que cela m'arrive pour choses non réelles; la première, c'était en voyant Kean dans Sir Giles Overreach; le pis c'est que la « dama » dont je partageais la loge, prenait la même route, plus par peur, je crois, que par sympathie, du moins pour les acteurs : mais elle a été malade, et j'ai été malade, et nous sommes tous languissans et pathétiques ce matin, avec grande consommation de sels volatils (1). Mais revenons à votre lettre du 23 juillet.

(1) La *dama*, qui assistait avec lui à cette représentation, décrit ainsi les émotions qu'il laissa voir : « Les acteurs, et spécialement l'actrice qui représentait Mirra, secondaient à merveille les intentions de notre grand tragique. L. B. prit beaucoup d'intérêt au spectacle, et on voyait qu'il était vivement touché. Il vint une situation de la tragédie où, ne pouvant plus contenir son émotion, il fondit en larmes, et ses sanglots l'empêchèrent de rester dans la salle; il lui fallut se lever et sortir. Je le vis dans le même état, une autre fois, à Ravenne, à une représentation du *Philippe* d'Alfieri.

« Vous avez raison, Gifford a raison, Crabbe a raison, Hobhouse a raison, — vous avez tous raison, et j'ai tout-à-fait tort, moi; mais, je vous prie, laissez-m'en le plaisir. Taillez-moi en pièces, souche et rameaux; écartelez-moi dans la Quarterly, envoyez à la ronde mes « disjecti membra poetæ », comme ceux de la concubine du Lévite; donnez-moi en spectacle aux hommes et aux anges, mais ne me demandez pas de rien changer à mon œuvre, car je ne le veux pas : — je suis obstiné et paresseux — voilà le fait.

« Cependant, je répondrai à votre ami P**, qui blâme le passage rapide du plaisant au grave, comme si, dans ce cas, le grave (du moins c'est là le but) n'aiguisait pas la plaisanterie. Sa métaphore est, que « l'on ne peut être rôti et noyé en même temps ». Bénédiction sur son expérience! Faites-lui les questions suivantes sur son « rôti et noyé ». N'a-t-il jamais joué à la paume, ou fait un mille par la chaleur? n'a-t-il jamais répandu une tasse de thé sur lui en l'offrant à sa charmante, à la grande confusion de ses culottes de nankin? n'a-t-il jamais nagé dans la mer à midi, avec un ardent soleil dans les yeux et sur la tête que toute l'écume de l'Océan ne pouvait rafraîchir? n'a-t-il jamais retiré son pied de l'eau trop chaude, en damnant lui-même et son valet? . . . .
N'a-t-il jamais été dans un bain turc — ce paradis de marbre des sorbets, et..? N'a-t-il jamais été dans un chaudron d'huile bouillante, comme saint Jean, ou dans les vagues sulfureuses de l'enfer (où il devrait être pour son « rôti et noyé »)? n'est-il jamais tombé, en pêchant, dans une rivière ou un lac, se rasseyant ensuite dans le bateau, ou sur le bord, avec ses habits mouillés; « rôti et noyé » comme un vrai pêcheur? Oh! de l'haleine seulement pour continuer! — Mais faites-lui mes complimens malgré tout; c'est un habile homme — un très-habile homme.

« Vous me questionnez sur le plan de Donny Johnny : je n'ai pas de plan; je n'en *ai* point eu; mais j'avais ou j'ai,

des matériaux; quoique si, comme Tony Lumpkin, « je suis destiné à être gourmandé ainsi lorsque je suis en verve, » ce sera un méchant poème, et le poète redeviendra sérieux. S'il ne prend pas, eh bien! je le laisserai où il en est, avec tout le respect dû au public; mais si je continue, ce sera à ma mode. Vous pourriez tout aussi bien « faire faire le fou » à Hamlet, (ou à Diggory) avec la camisole de force que d'entraver mes bouffonneries, si bouffon je veux être. Leurs gestes, comme mes pensées, ne deviendraient-ils pas alors pitoyablement absurdes et de la gêne la plus burlesque? Comment, homme, l'ame d'un tel écrit c'est la licence, ou du moins la *liberté* de cette *licence*, si vous aimez mieux; — *non* qu'il faille en abuser. C'est comme le jugement par jury, la chambre des pairs et l'*habeas-corpus :* — très-belles choses, mais belles surtout en perspective, car personne ne souhaite se faire juger pour le plaisir de prouver son droit à tous ces priviléges.

« Trêve à ces réflexions! vous mettez trop d'importance à une œuvre qui ne doit point être prise au sérieux. Vous imaginez-vous que j'eusse d'autre but que de railler et faire des plaisanteries? une satire joyeuse, avec aussi peu de poésie que possible, voilà tout ce que j'ai voulu faire. Et quant à l'indécence, faites-moi la faveur de lire dans Boswel ce que *Johnson*, le renfrogné moraliste, dit de Prior et de Paulo Purgante.

« Voulez-vous me faire un plaisir? *vous* le pouvez par vos amis en place, Croker, Canning, ou mon vieux camarade de collége Peel, et moi je ne le peux pas. Voilà de quoi il est question; voulez-vous leur demander de nommer (*sans salaire ou émolument quelconque*) consul ou vice-consul à Ravenne un noble Italien (que je désignerai ensuite). C'est un homme qui a d'immenses propriétés, — noble, aussi; mais il désire avoir la protection anglaise en cas de bouleversement. Ravenne est près de la mer. Il ne demande aucun *émolument*. Je garantis que cet emploi peut être utile, car j'ai envoyé dernièrement de Ravenne à Trieste

un pauvre diable de matelot anglais qui, ayant été mis à terre en 1814, était resté là, malade, chagrin et sans le sou, faute de quelque agent accrédité qui eût pouvoir ou volonté de l'aider à retourner chez lui. Pouvez-vous faire cela? si vous y parvenez je vous ferai connaître le nom et la condition de mon candidat, et, comme de juste, il pourra être rejeté, s'il ne convient point.

« Je sais que dans le Levant vous faites continuellement des consuls et vice-consuls. Cet homme est Patricien; il a douze mille livres par an. Son motif et de s'assurer la protection de l'Angleterre en cas de nouvelles invasions. Ne pensez-vous pas que Croker pourrait faire la chose pour nous? certes mon *crédit* est rare!! mais peut-être qu'un confrère en esprit, bien qu'enrôlé dans les torys, pourrait faire une bonne action à la requête d'un whig si inoffensif, et absent depuis si long-temps; surtout ni *salaire* ni *gratification* d'aucun genre n'étant annexés à l'emploi.

« Je vous puis assurer que cela me rendrait grand service; mais hélas! cette circonstance même s'opposera très-probablement au succès.— Au fait, c'est tout simple; mais, du moins, j'ai été ennemi loyal et franc. Parmi vos nombreuses et splendides relations du ministère, ne pourriez-vous pas (pensez-y) faire de notre Bibulus un consul? ou faites que je le sois, moi, et j'en ferai mon *vice*. Vous pouvez être sûr qu'en cas de grabuge en Italie, il ne serait pas un faible auxiliaire, — vous penseriez de même si vous connaissiez son patrimoine.

« Qu'advient-il donc à Thomas Moore? — mais pourquoi le demander, puisque l'état de mes propres affaires ne me permettrait pas de lui être utile, bien qu'elles se soient améliorées beaucoup depuis 1816, et puissent avec un peu de bonheur et de prudence s'arranger entièrement. Il paraît que ses créanciers sont des marchands américains? on voit *là* le doigt de *Némésis*. Moore s'était raillé des Américains : les choses tournent toujours ainsi à la longue; le Temps est le grand Vengeur. Vous avez vu tous ces guer-

royans foulés aux pieds tour à tour, depuis Bonaparte jusqu'au plus humble individu; vous avez vu comment quelques-uns furent vengés, même de mon insignifiance, et comment *** a payé à la fin ses atrocités. C'est un étrange monde; mais après tout l'horloge a son balancier

« Ainsi donc le prince a réintégré lord Edward Fitz-Gerald dans sa forfaiture? *Ecco un' sonetto !*

« Bénir, tendre ta main du haut du trône, sire,
Adopter l'orphelin, rappeler le banni
Dont le père expira, par ton père puni,
Pour avoir amoindri ses états d'un empire,

C'est être vraiment roi : c'est à l'éloge instruire
L'envieux, conquérir le rebelle impuni.
Sois gardé par ce trait, et du peuple béni,
Règne! qu'à ton bonheur désormais tout conspire.

N'est-il pas plus aisé, n'est-il pas bien plus doux
De régner par l'amour; par lui puissant sur tous,
Dans la miséricorde ayant l'omnipotence!

Enchaîne, non les mains, mais les cœurs à ton sort;
D'un peuple libre sois despote : et grand et fort
De vertus en vertus fais croître ta puissance (1). »

« Tenez, chiens! voilà un sonnet pour vous : vous n'en

(1) « To be the father of the fatherless,
To stretch the hand from the throne's height; and raise
His offspring, who expired in other days
To make thy sire's sway by a kingdom less,—
This is to be a monarch, and repress
Envy into unutterable praise.
Dismiss thy guard, and trust thee to such traits,
For who would lift a hand, except to bless?
Were it not easy, Sir, and is't not sweet
To make thyself beloved? and to be
Omnipotent by Mercy's means? for thus
Thy sovereignty would grow but more complete,
A despot thou, and yet thy people free,
And by the heart, not hand, enslaving us. »

auriez jamais tant tiré de M. Fitz-Gerald. Vous pouvez le publier sous mon nom, si vous voulez ; le prince mérite tout éloge, bons et mauvais. C'est un superbe acte de souveraineté. Aimeriez-vous mieux une épigramme, une traduction ?

« If for silver, of for gold,
You could melt then thousand pimples
Into half a dozen dimples,
Then your face we might behold,
Looking, doubtless, much more snugly,
Yet ev'n *Then* 'twould be d—d ugly. »

« Cela a été fait pour quelque femme par Rulhière, je crois. »

AU MÊME.

Bologne, 23 août 1819.

« Je vous envoie une lettre à R..ts, signée « Wortley Clutterbuck » (1), que vous pourrez publier sous telle forme qu'il vous plaira. C'est une réponse à son article. J'ai eu plus d'une preuve de l'absurdité des hommes, mais il les surpasse tous en sottise. Puisque le loup sous l'habit du berger s'est jeté de lui-même dans la trappe, nous l'écorcherons. La lettre est écrite en grande hâte, et à travers un millier de contrariétés. La vôtre n'est arrivée qu'hier ; la poste part demain, il n'y a donc pas le temps de polir ; je date « du petit Pidlington. » Que *** corrige les épreuves : il connaît et peut lire mon écriture. Continuez de garder l'anonyme pour *Don Juan*, afin de nous aider à combattre contre les myriades. J'ai un million de distractions en ce moment ; excusez ma hâte, c'est merveille que je puisse agir ou écrire du tout.

(1) Tout le monde connaît cette création de Walter-Scott, ce capitaine Clutterbuck, qui, antiquaire par oisiveté, déterra l'*Histoire des Guerres de Montrose*.

« *P. S.* Si j'avais eu le temps et été plus tranquille et plus à portée, j'aurais voulu le hacher en pièces; voyez vous-même si je l'arrange assez bien. »

Un incident assez bouffon fut l'origine de cette lettre; on trouve dans le premier chant de *Don Juan* le passage qui suit (1):

——— « J'ai suborné,
Crainte d'effaroucher un lecteur trop pudique,
De notre Mère-grand la Revue Britannique!
Le prix fut envoyé par lettre à l'éditeur;
Par la poste dûment le Quidam remercie,
Et pour un bel article il est mon débiteur.
Pourtant sa probité pourrait s'être endurcie;
Envers ma douce Muse il peut manquer d'honneur,
Se parjurer, nier le billet; et, noircie,
Sa feuille, au lieu de miel, distiller le venin.
Qu'y puis-je? hormis jurer qu'il a la somme en main. »

Quand le poème parut, le savant éditeur de la Revue en question eut l'absurdité inouie de prendre cette charge au sérieux, et d'insérer dans le numéro suivant un virulent démenti. C'est à cette provoquante saillie qu'a trait la lettre écrite avec tant de hâte à Bologne. Quoique imprimée par M. Murray, en une brochure de vingt-trois pages, elle n'a jamais été publiée en Angleterre. Cependant elle est

(1) For fear some prudish readers should grow skittish,
I've bribed my Grandmother's *Review,—the British*!

« I sent it in a letter to the editor,
Who thank'd me duly by return of post —
I'm for a handsome article his creditor;
Yet if my gentle Muse he please to roast
And break a promise after having made it her,
Denying the receipt of what it cost,
And smear his page with gall instead of honey,
All I can say is — that he had the money. »

remarquable comme échantillon de prose simple et toute anglaise de Byron (1).

(1) C'est avec quelque surprise que nous voyons M. Moore présenter cette prose comme un échantillon du style de lord Byron, à moins que ce ne soit comme exemple de sa facilité à se plier à tous les tons. Ce qui rend cette lettre remarquable et plaisante c'est le tour pédant, l'allure magistrale, que l'auteur trouve moyen d'infliger à son style, ordinairement si saccadé, si rapide, si élastique. Voyez les extraits dans les notes à la fin du volume.

CHAPITRE III.

Solitude. — Retour de mélancolie. — Notes amoureuses écrites en marge d'un exemplaire de *Corinne*. — Défi porté à l'Angleterre. — Le Campo-Santo. — Les filles du fossoyeur. — L'Ossuaire. — L'officier maquignon. — Une friponnerie. — Un duel impromptu. — Lâcheté. — Voyage de lord Byron avec la comtesse Guiccioli. — Souvenirs de bonheur de cette dernière.

A la fin du mois d'août, le comte Guiccioli et sa femme allèrent visiter quelques-unes de leurs propriétés dans la Romagne, et lord Byron resta à Bologne. Durant ce court intervalle de solitude, attendri et remué par les nouveaux sentimens qui s'étaient emparés de son ame, il paraît s'être livré à une suite de pensées passionnées et mélancoliques, qui, pour un temps, ranimèrent tout le roman de ses *jeunes années*. Cette source naturelle de tendresse, que ni les efforts du monde, ni les siens n'avaient pu glacer ou dessécher, se r'ouvrit, fraîche encore; il aimait, il était aimé : à la vérité, trop tard pour son bonheur; mais bien que ce sentiment fût coupable, il était assez dévoué dans la femme pour satisfaire même la soif insatiable d'affection dont il était dévoré, et prenait en lui une nouvelle énergie par de tristes présages, et la certitude que cet attachement serait pour lui le dernier.

Son ame se laissait dominer entièrement par la mélancolie. Il la savourait dans de longues visites rendues à la maison, maintenant solitaire de Mme Guiccioli. Il descendait dans les jardins, et y passait des heures à rêver, près de ces fontaines communes en Italie; là, il se laissait aller à de sombres idées, aux prévisions des malheurs imaginaires que son amour devait attirer sur les objets qui lui étaient

chers. Il était funeste à ce qui l'aimait. Il se disait, comme il l'avait tant de fois écrit :

« Amour, dis pourquoi sur la terre
Il est si fatal d'être aimé?
Pourquoi le cyprès funéraire
Est dans tes frais bosquets semé?
Pourquoi ta parole plus chère
Est un soupir demi formé?
On coupe la fleur passagère,
Pour goûter son souffle embaumé,
L'objet chéri, de même, en son sein on le glisse,
Mais dès qu'il y pénètre, il faut qu'il y périsse (1). »

Puis abattu sous les poids de ses propres pensées, il fondait en larmes.

« Souvent il se faisait ouvrir l'appartement de Mme Guiccioli, prenait et parcourait ses livres, y écrivait quelques mots : il traça la note suivante à la fin du cinquième chapitre du dix-huitième livre de Corinne, après les fragmens de pensées de l'héroïne : « Je connaissais bien Mme de Staël, mieux qu'elle n'a connu l'Italie; mais je croyais peu *penser un jour avec ses pensées,* dans le pays qu'elle a choisi pour théâtre d'une de ses plus entraînantes productions. Elle a quelquefois raison et souvent tort sur l'Italie et sur l'Angleterre; mais elle est presque toujours vraie dans la peinture du cœur, qui n'est ni d'une nation, ni d'un pays, mais de tous. » Sur la dernière page du même exemplaire il écrivit :

« Ma bien chère Thérésa, j'ai lu ce volume dans votre

(1) « Oh Love! what is it, in this world of ours,
Which makes it fatal to be loved? ah, why
With cypress branches hast thou wreath'd thy bowers,
And made thy best interpreter a sigh?
As those who dote on odours pluck the flowers,
And place them on their breasts, — but place to die—
Thus the frail beings we would fondly cherish
Are laid within our bosoms but to perish. »

jardin, vous étiez absente, mon cher amour, autrement je n'aurais pas lu. C'est un de vos ouvrages favoris, et l'auteur était mon amie. — Vous ne comprendrez pas ces mots anglais, et les *autres* ne les comprendront pas non plus,—voilà pourquoi je ne les ai pas écrits en italien. Mais voûs reconnaîtrez la main de celui qui vous aime passionnément, et vous devinerez que sur un livre qui vous appartient il n'a pu rêver qu'amour. Dans ce mot-là, beau en toute langue, mais plus encore dans la vôtre, *amor mio*, — est comprise toute mon existence ici-bas et après. Je sens que j'existe ici, et redoute le temps qui doit suivre. Vous en déciderez. Ma destinée repose en vous, et vous avez dix-huit ans; depuis deux seulement vous êtes hors du couvent. Je voudrais de toute mon ame que vous y fussiez restée, ou que du moins je ne vous eusse pas rencontrée mariée.

« Mais tout cela vient trop tard. Je vous aime, et vous m'aimez. — Du moins, vous le *dites*, et *agissez* comme s'il *était* vrai. Ce qui certes est consolation à tout événement : Cependant c'est *moi* qui aime plus, et ne peux cesser d'aimer.

« Pensez à moi, quelquefois, quand les Alpes et l'Océan nous sépareront. — Mais cela n'arrivera jamais, à moins que vous ne le *souhaitiez*. »

Bologne, 24 août 1819.

BYRON.

A M. MURRAY.

Bologne, 25 août 1819.

« Dans une lettre partie par le dernier courrier, j'envoie une plaisanterie destinée à être publiée et adressée, à ce bouffon de R...ts, qui a jugé à propos de s'attacher une sonnette à la queue. Elle a été écrite d'abondance, et dans des circonstances peu favorables à la gaîté ; il se peut donc qu'il s'y soit glissé plus d'amertume que n'en admet cette

espèce de querelle ou petit punch aigrelet; vous en jugerez.

« Gardez l'*anonyme*, en tous cas; il aide au piquant; mais si la chose prenait un caractère sérieux à propos du *Don Juan*, et que *vous* ou *moi* nous trouvassions dans un mauvais pas, *avouez que je suis l'auteur* : jamais je ne *reculerai*; et, si vous prenez peur, je pourrai vous adresser la question de Guatimozin à son ministre (1), chacun étant couché sur ses propres charbons.

« Je me serais désiré plus de verve, mais je suis à bout de toute façon, les nerfs à bas, et, de temps à autre, je commence à le craindre, hors de sens; tout cela c'est l'Italie qui l'a fait, et non l'Angleterre; je vous défie tous, et votre climat, par-dessus le marché, de me rendre fou. Mais, si jamais je deviens réellement *Bedlamite*, et enfile la camisole de force, qu'on me ramène parmi vous, vos Anglais me feront une compagnie à souhaits.

« Je vous assure que ce que je dis et éprouve ici n'a rien de commun avec l'Angleterre, sous aucun point de vue, littéraire ou personnel. Tous mes plaisirs et mes tourmens actuels sont aussi italiens que l'opéra, et, après tout, ce ne sont que bagatelles; mes humeurs noires me venant de ce que ma *donna* est à la campagne pour trois jours (à Capofiume.) Mais comme je n'ai jamais pu vivre que pour un être humain à la fois (et je vous puis affirmer que cet *un* n'a jamais été *moi-même*, comme vous le voyez assez par les résultats, car les *égoïstes* sont gens de réussite), je me sens profondément isolé et malheureux.

« J'ai envoyé chercher ma fille à Venise; je monte à cheval tous les jours, et je me promène dans un jardin sous un dais de grappes pourprées, m'asseois près de la fontaine, et cause d'outils avec le jardinier, qui semble plus habile en jardinage qu'Adam, et avec sa femme, et la femme de son fils, qui est la plus jeune de la bande, et

(1) « Et moi suis-je sur des roses? »

qui, à mon avis, parle le mieux des trois. Puis je visite encore le Campo-Santo, et mon vieil ami, le fossoyeur; il a deux filles, dont une est la plus jolie enfant qu'on se puisse figurer; je m'amuse à comparer ce bel et innocent visage de quinze ans avec les crânes dont son père a peuplé plusieurs cellules, et plus particulièrement avec une de ces têtes de mort, qui date de 1766, et qui fut une fois, dit la tradition, décorée des plus doux traits de Bologne....... Elle était riche et noble! Quand je regarde ces débris, puis cette fraîche jeune fille,—quand je pense à ce qu'ils *étaient*, à ce qu'elle *sera :* — non, non, mon cher Murray, je ne vous fatiguerai pas en vous disant ce que je pense. Peu importe ce que nous devenons, nous autres *hommes barbus*, mais je ne puis souffrir l'idée qu'une femme ait plus courte durée qu'un bel arbre, — que son portrait, — que son ombre, qui ne change pas si vite sous le soleil que ses traits devant le miroir. Je m'arrête, car la tête me fait un mal affreux; je n'ai pas été bien depuis le soir de la représentation de la *Mirra d'Alfieri,* il y a une quinzaine. ».

AU MÊME.

Bologne, 29 août 1819.

« J'ai été furieux ces deux jours-ci, et j'ai encore la bile en mouvement, vous allez savoir pourquoi. Un capitaine de dragons***, Hanovrien enrôlé dans les troupes du pape, que j'ai obligé par un prêt, en temps où personne ne lui aurait prêté un paolo, me recommanda un cheval qu'un certain lieutenant, officier qui unit le commerce du bétail à celui des hommes, avait à vendre. J'achetai la bête. Le lendemain, en ferrant le cheval, nous nous aperçûmes qu'il avait un ulcère. L'animal ayant été garanti sain, j'envoie pour réclamer le contrat et l'argent. Le lieutenant demande à me parler de vive voix; j'y consens, il vient; c'était ce

qu'il avait sollicité. Il commence une histoire. Je lui demande s'il veut rendre l'argent; il répond que non, mais qu'il fera un échange, et met ses autres chevaux à un prix exorbitant. Je lui dis qu'il est un voleur; il réplique qu'il est *officier*, homme d'honneur, et m'exhibe un passeport parmesan, signé par le général comte Neifberg. Je réponds que puisqu'il est officier, je le traiterai en conséquence; que s'il est homme d'honneur, il ne tient qu'à lui de le prouver en rendant l'argent; que quant à son passeport de Parme, je ferais plus de cas d'un fromage du même lieu. Il le prend alors sur le haut ton, et s'écrie que si c'était le *matin* (il pouvait être huit heures du soir), il aurait *satisfaction*. Pour le coup je perds patience : « SATISFACTION? » reprends-je, » ah qu'à cela ne tienne, vous l'aurez sur-le-champ, et elle sera *mutuelle*, je vous en réponds. Vous êtes un voleur, de plus officier, à ce que vous dites; j'ai des pistolets tout chargés dans la chambre voisine, prenez une des lumières, examinez et choisissez les armes. « Il réplique que les *pistolets* sont *armes anglaises*, et qu'il ne se bat qu'à l'*épée*. Je dis que je suis à son service de toutes façons, ayant trois épées de régiment dans un tiroir près de nous; et qu'il n'a qu'à choisir la plus longue, et se mettre en garde.

« Tout ceci se passait en présence d'un tiers. Il dit alors « NON », mais qu'il me donnerait rendez-vous pour le lendemain, à n'importe quel temps et quel lieu. Je répondis qu'il n'était pas d'usage de fixer une rencontre en présence de témoins, et que nous serions mieux tête à tête pour convenir de l'heure et des armes. Mais comme le tiers quittait la chambre, avant qu'il eût pu fermer la porte derrière lui, mon lieutenant se sauve en criant « au secours, au meurtre ! » fort et ferme, et tombe presqu'en convulsion entre les bras d'environ une cinquantaine de gens, qui virent tous que je n'avais d'armes d'aucune sorte près de moi, et que je suivais l'homme en lui demandant à qui diable il en avait. Tout fut inutile; il se sauva sans chapeau,

et s'alla mettre au lit, malade de peur. Alors, il tenta de présenter une plainte à la police, qui la rejeta comme frivole. Il est, je crois, parti, ou partant.

« Le cheval était garanti, mais je crois l'acte rédigé de telle façon que le drôle n'est pas légalement forcé de restituer. Il a essayé de faire porter un acte d'accusation comme guet-apens et voies de fait, mais tout s'était passé dans une auberge publique, une rue très-fréquentée, et il y avait trop de témoins; d'ailleurs, comme militaire, il n'avait pas fait une figure trop martiale, même dans l'opinion des prêtres. Il s'était sauvé en telle déroute qu'il laissa son chapeau, et ne s'aperçut qu'il lui manquait qu'arrivé en son auberge ou hôtel. Les faits sont tels que je vous les dis, je puis vous l'assurer. Il avait commencé par faire avec moi le capitan Matamore, sans quoi je n'eusse jamais pensé à tâter son savoir en escrime; mais que faire? il parlait d'honneur, de satisfaction, de sa commission; il produisait un passeport militaire, etc. Il y a de très-sévères punitions pour les duels *réguliers* sur le continent, et les *rencontres* sont traitées comme bagatelles : il valait donc mieux se battre de suite; il m'avait volé, et m'insultait par-dessus le marché; encore un coup, que pouvais-je faire? ma patience était à bout, les armes à portée, belles et égales; je venais d'ailleurs de dîner, c'était juste l'instant où ma digestion est mauvaise, et où je n'aime pas à être dérangé. Son ami*** est à Forli; nous nous rencontrerons à mon retour à Ravenne. L'Hanovrien a tout l'air du plus grand coquin des deux, et si ma valeur ne file pas comme celle d'Acres, — « entre la pierre à fusil et la détente! » si la matinée n'est pas pluvieuse, et que je n'aie pas l'estomac fatigué, il y aura un article pour l'Annuaire Nécrologique.

« Maintenant dites, je vous prie, sir Lucius, ne me regardez-vous pas comme un gentleman très-maltraité? » Je vous ai envoyé mon lieutenant pour faire le pendant de M. Hobhouse et du major Cartwright : ainsi donc, bien le « bonjour, bon maître lieutenant. » Pour tout le reste je

vous écrirai au plus tôt, mais j'ai querellé tant et tant que je ne puis plus griffonner. »

Le comte Guiccioli, forcé de se rendre à Ravenne pour affaires, au mois de septembre, laissa la jeune comtesse et son amant jouir en pleine liberté de la société l'un de l'autre, à Bologne. La mauvaise santé de la dame qui l'avait fait rester en arrière parut bientôt exiger qu'elle se rendît à Venise : elle écrivit à son mari à cet effet, et je transcrirai ici son propre récit de l'arrangement qu'amena sa lettre.

« Le comte consentit à ce que lord Byron fût mon compagnon de voyage. Nous partîmes de Bologne le 15 septembre, visitâmes ensemble les collines Euganéennes et Arqua, et écrivîmes nos noms dans le livre que l'on présente aux voyageurs. Mais je ne puis m'arrêter sur ces souvenirs de bonheur, mon cher signor Moore : le contraste avec le moment présent est trop fort; et si une ame bienheureuse de la pleine jouissance de toutes les félicités célestes retombait ici-bas, condamnée à supporter toutes les misères de notre monde, elle ne pourrait avoir à subir un plus terrible contraste entre le passé et le présent que celui qui est mon partage, depuis que ce terrible mot a frappé mes oreilles; depuis que j'ai perdu l'espérance de revoir celui dont un regard valait pour moi plus que toutes les félicités de la terre. Arrivée à Venise les médecins m'ordonnèrent l'air de la campagne : il avait une maison à La Mira, il me la céda, et vint l'habiter avec moi. C'est là que nous passâmes l'automne, et que j'eus le plaisir de faire votre connaissance. »

CHAPITRE IV.

Départ de M. Moore pour l'Italie. — Calomnie sur Byron en circulation à Genève. — Visite à La Mira. — Changement qui s'était opéré dans lord Byron. — Voyage en gondole. — Aspect sombre du palais. — Le retard. — Installation de M. Moore dans les appartemens. — Le diner. — Gaité de Byron. — Gloriole comique.

J'eus le bonheur à cette époque, dans une tournée rapide au nord de l'Italie, de passer cinq à six jours avec lord Byron à Venise. Je lui avais écrit en m'y rendant, pour annoncer mon arrivée, et lui dire combien j'aurais été joyeux de pouvoir le décider à m'accompagner jusqu'à Rome.

Pendant mon court séjour à Genève, j'avais eu occasion de juger avec quelle promptitude les personnes, même les moins disposées à se laisser prévenir, prêtaient l'oreille à toute histoire sur le compte de lord Byron, quand l'odieux et le romanesque s'y trouvaient mêlés en proportion convenable. Un jour, dans le courant de la conversation, l'aimable et éclairé M. D** raconta avec beaucoup d'émotion les détails d'un dernier acte de séduction, dont lord Byron s'était, disait-il, rendu coupable, et qui avait les caractères les plus noirs de fraude et de lâcheté. La victime était une jeune demoiselle d'une des premières familles de Venise, qu'il avait attirée hors de la maison de son père, gardée quelques semaines chez lui, et chassée ensuite avec la dernière inhumanité. « En vain, disait le narrateur, elle le supplia de la garder comme servante, comme esclave; en vain elle demanda à rester dans quelque coin obscur de la maison d'où elle pût l'apercevoir quelquefois à la dérobée, son séducteur fut inflexible, et l'infortunée, livrée à son désespoir, s'élança dans le canal, d'où elle n'a été retirée

que pour finir sa misérable vie dans une maison de fous. » J'étais, certes, convaincu qu'il y avait d'énormes exagérations dans cette histoire, mais ce ne fut qu'à mon arrivée à Venise que je vis clairement que tout ce conte romanesque, auquel on ajoutait à Genève une foi implicite, se fondait en entier sur l'aventure de la Fornarina.

M'étant séparé à Milan de lord John Russel, avec lequel j'avais quitté l'Angleterre, et que je devais rejoindre à Gênes après une courte visite à Rome, j'achetai une petite et (comme elle ne le prouva que trop tôt) très-mauvaise voiture de voyage, et poursuivis seul ma route jusqu'à Venise. n'ayant que fort peu de temps, je ne m'arrêtai dans chaque ville que pour jeter à la hâte un coup d'œil sur les merveilles qu'elle contenait; et quittant Padoue, le 8 octobre, à midi, j'arrivai vers deux heures à la porte de la villa de mon ami, à La Mira. Il venait de se lever et de se mettre au bain, mais le domestique ayant annoncé mon arrivée, il me fit dire qu'il allait s'habiller et qu'il m'accompagnerait à Venise. J'employai cet intervalle à causer avec ma vieille connaissance, Fletcher, et à parcourir sous ses auspices les appartemens de la villa.

Lord Byron parut bientôt, et ma joie de le retrouver, après une séparation de plusieurs années, s'accrut encore en voyant combien elle était vivement partagée. C'était pour lui plein épanchement de gaîté cordiale, et il s'y livrait avec d'autant plus d'impétuosité, que de telles rencontres avaient été depuis long-temps bien rares. Il serait impossible de donner à ceux qui n'ont jamais senti le charme séducteur de ses manières, la moindre idée de ce qu'il devenait sous l'influence de ces émotions d'amitié et de joie. Je fus très-frappé du changement qui s'était opéré en lui : il avait beaucoup engraissé de corps et de visage, et le dernier n'y avait pas gagné; ses traits avaient grossi et perdu quelque chose de la délicate finesse qui le distinguait. Les moustaches aussi qu'il avait adoptées, depuis peu, pour s'être entendu accuser d'avoir une *faccia di musico*, ainsi que la longueur

de ses cheveux bouclés sur son col, et la coupe étrangère de son chapeau et de son habit, tout se réunissait pour produire cette dissemblance qui m'avait tout d'abord frappé. Il était encore cependant remarquablement beau ; et en échange de ce que ses traits pouvaient avoir perdu en élévation et en idéal, ils avaient gagné cette expression de maligne et badine sagesse, ce tour épicurien de gaîté et de malice qu'il a montré comme une des faces de sa nature, si variée et douée avec tant de prodigalité ; la rondeur des contours rendait aussi plus frappante la ressemblance de son menton et de sa bouche, si admirablement dessinée, avec la partie inférieure du visage de l'Apollon du Belvédère.

Le déjeûner, qu'il prenait rarement avant 3 ou 4 heures de l'après-midi, fut promptement expédié, son habitude étant de le manger debout, et le repas se composant en général d'un ou deux œufs, une tasse de thé, sans lait ni sucre, et un morceau de biscuit sec. Avant de partir, il me présenta à la comtesse Guiccioli, qui, comme le lecteur le sait, logeait alors sous le même toit que lui, à La Mira, et dont la beauté singulière en Italie, car elle était blonde et délicate, me laissa à notre première et courte entrevue une idée de son intelligence et de sa grace, que tout ce que j'ai appris ou vu d'elle depuis a pleinement confirmé.

Nous partîmes alors ensemble, lord Byron et moi, dans ma petite voiture pour Fusina.— Son gondolier, Tita, de riche taille, avec une splendide livrée, et les moustaches les mieux fournies, s'était établi sur le devant de l'équipage ; ce qui n'était pas une petite épreuve pour sa solidité. A notre arrivée à Fusina, mon noble ami, au fait de tous les détails de l'endroit, m'épargna beaucoup de peine et de dépenses dans les arrangemens relatifs aux douanes, aux remises, etc.; et l'activité qu'il mit avec tant de bon naturel à dépêcher toutes ces affaires, me donna l'occassion de remarquer qu'il se servait de sa jambe infirme avec beaucoup plus d'agilité et d'aisance que je ne lui en avais vu jusqu'alors.

Pendant que nous voguions à travers les lagunes dans sa gondole, le soleil se couchait. C'était une soirée telle qu'un romancier l'aurait choisie pour faire apparaître Venise, s'élevant du milieu des eaux « avec sa tiare de tours brillantes » ; et c'était avec lui, qui venait de donner une nouvelle vie à ces gloires éclipsées, qui venait de chanter si grandement cette fille des mers, que je contemplais cette scène solennelle.

(1) Entre un palais brillant, une prison noirâtre,
Sur le Pont des Soupirs, à Venise, debout,
Je la voyais sortir de l'océan bleuâtre,
Comme si Dieu d'un mot la créait tout à coup.
Les siècles sur ma tête ouvraient leurs ailes grises,
Relevant à mes yeux l'édifice écroulé,
Une gloire brillait sur les terres conquises
Qui jadis, l'œil tourné vers le lion ailé,
Contemplaient et Venise, et ses tiares brillantes,
Et son trône rivé sur des îles flottantes. »

Quelles que fussent les émotions que la première vue d'une telle scène était faite pour m'inspirer dans toute autre circonstance, la disposition d'esprit avec laquelle je la regardais était positivement le contraire de ce que l'on aurait pu croire ; la gaîté surabondante de mon compagnon, les souvenirs, qui n'étaient rien moins que romantiques, à travers lesquels s'égarait notre conversation, mettaient complètement en fuite toute association d'idées historiques ou poétiques ; et notre promenade, je suis presque honteux de

(1) I stood in Venice on the Bridge of Sighs :
A palace and a prison on each hand,
I saw from out the wave her structure rise
As from the stroke of the enchanter's wand :
A thousand years their cloudy wings expand
Around me, and a dying glory smiles
O'er the far times, when many a subject land
Look'd to the winged lion's marble piles,
Where Venice sate in state throned on her hundred isles.

l'avouer, ne fut que joie, et rires non interrompus, jusqu'à notre arrrivée au palais de mon ami, sur le grand canal. Tout ce qui nous était jamais arrivé de gai ou de ridicule durant notre vie de Londres, *ses* incartades, *mes* prêcheries, — nos aventures avec les pédans et les bleus, les deux grands ennemis, comme il les appelait toujours, du bonheur de Londres; nos nuits joyeuses chez Watier, Kinnaird, etc.; et ce diable de souper de Raneliffe qui avait la prétention d'être un dîner, tout fut rapidement passé en revue entre nous, et avec des bouffées d'esprit et de gaîté de sa part, dont il eût été difficile à gens plus graves que moi de ne pas éprouver la contagion.

Il avait tout le long de la route exprimé sa détermination de ne me point laisser aller à l'auberge, mais de me contraindre à établir mes quartiers dans sa maison; et s'il y avait résidé alors lui-même, cet arrangement aurait été ce qui pouvait me faire le plus vif plaisir; mais les choses n'étant pas ainsi, je pensai qu'un hôtel garni me serait beaucoup plus commode, et je le suppliai, en conséquence, de me laisser arrêter un appartement à celui de la « Grande-Bretagne », qui passait pour bon. Il n'en voulut pas entendre parler; et pour me gagner à son avis, me prévint que tout le temps de mon séjour, quoiqu'obligé de retourner à La Mira les soirs, il s'engageait *à venir* tous les jours à Venise dîner avec moi. Lorsque détournant dans le triste canal, nous nous arrêtâmes devant son palais dont l'aspect était sombre et humide, ma prédilection pour l'hôtel de « Gran-Bretagna » me revint dans toute sa force, et je m'aventurai à lui faire observer encore qu'il s'épargnerait beaucoup de peine en me laissant poursuivre jusque-là. — « Non, non, » répondit-il, « je vois que vous pensez que vous serez très-*incomfortablement* ici, mais vous verrez que ce n'est pas tout-à-fait si mal que vous vous y attendez. »

Je tâtonnais, cherchant mon chemin dans l'obscur vestibule, quand il s'écria : « gardez-vous du chien! » et à peine avions-nous avancé de quelques pas qu'il reprit : « faites at-

tention : le singe va vous sauter dessus! » Curieuse preuve, entre mille autres, de sa constance pour les goûts de sa jeunesse : cet entourage rappelant tout-à-fait sa ménagerie de Newstead, en 1809, lorsque ses amis avaient tant de dangers à courir pour se frayer une route à travers ses vastes salles. Je parvins pourtant sain et sauf en haut de l'escalier, à l'appartement qu'il me destinait. Pendant ce temps, il avait dépêché plusieurs domestiques de différens côtés : l'un, pour me procurer un *laquais de place;* un autre pour chercher M. Alexandre Scott, aux soins duquel il voulait me remettre; un troisième fut envoyé pour amener son *segretario.* « Vous avez donc pris un secrétaire? » lui demandai-je.—« Oui, » répondit-il, « un drôle qui ne sait *pas écrire* (1); mais ce sont les noms que ce peuple pompeux aime à donner aux choses. »

Quand nous arrivâmes à la porte de son appartement nous le trouvâmes fermé; et, selon toute apparence, il l'était depuis long-temps, puisque l'on cherchait en vain la clé. Cette circonstance, qui se liait dans ma tête anglaise à des idées d'humidité et de désolation, accrut ma frayeur, et me fit soupirer de nouveau pour l'hôtel de la Grande-Bretagne. Impatient du retard, mon noble hôte poussant une de ses plaisantes imprécations, donna un vigoureux coup de poing dans la porte, et l'ouvrit. Nous entrâmes alors dans un appartement non-seulement spacieux et élégant, mais de l'aspect le plus confortable, ayant cet air de propreté et d'aisance qui est si bien venu du voyageur, dont il frappe trop rarement les yeux. « Enfin nous y voici, » me dit-il, d'une voix pleine de tendresse et d'hospitalité, « voilà la chambre où je loge moi-même, et c'est là que je prétends vous installer. »

Il avait fait commander le dîner dans quelque *Tratteria,* et tandis que nous l'attendions ainsi que M. Scott qu'il avait

(1) Le titre de segretario est quelquefois, comme dans ce cas, celui du domestique que l'on emploie à surveiller les autres; espèce d'intendant.

invité à être des nôtres, nous nous établîmes sur le balcon, pour mieux jouir, avant que le crépuscule fût entièrement passé, de quelques échappées des vues du grand canal. En levant les yeux vers les nuages qui brillaient encore à l'ouest, je fis la remarque que « ce qui me frappait surtout dans les couchers du soleil d'Italie, c'était cette teinte rosée particulière au pays. » — A peine avais-je prononcé le mot « *rosée* », qu'appuyant sa main sur ma bouche, lord Byron me dit en riant : « Allons donc, damnation ! Tom, *n'allez pas faire* le poétique. » Parmi le petit nombre de gondoles qui filaient devant nous, il y en avait une à quelque distance où étaient assis deux *gentlemen*, qui paraissaient Anglais ; et, observant qu'ils regardaient de notre côté, lord Byron, mettant ses poings sur ses hanches, s'écria avec une gloriole comique : « Ah ! *John Bulls*, si vous saviez qui sont les deux camarades qui se tiennent debout ici, je pense que vous ouvririez de grands yeux ! »

Après un dîner très-agréable, pendant lequel il y eut un feu roulant de plaisanteries, d'anecdotes, d'éclats de rire, notre noble hôte prit congé de nous pour retourner à La Mira, tandis que M. Scott et moi allâmes au théâtre voir l'*Ottavia* d'Alfieri.

CHAPITRE V.

Hérésie en peintnre. — L'Agar. — Salon d'une Vénitienne bel esprit. — Ignorance et pédantisme. — Une femme auteur. — Impolitesse de Byron. — Le portrait. — La beauté du poète, son caractère, ses bizarreries, ses torts, jugés par une femme.

Toutes mes après-midi, durant mon séjour à Venise, se passèrent à peu près de la même manière. Mes matinées furent employées à voir sous la direction pleine de bonté de de M. Scott, mais à la hâte, et je le crains d'une façon, par cela même peu profitable, les trésors de l'art qui abondent à Venise. Lord Byron, dans plusieurs de ses lettres, a exprimé avec force, en fait de peinture et de sculpture, les opinions les plus erronées. A ce manque de goût pour les arts, à cette incapacité de les juger, il n'y a rien à dire; c'est un sens retiré à l'homme doué sur tous les autres points d'une manière si prodigue. Plusieurs de ses prédécesseurs en poésie ont été privés aussi du sentiment des arts : Le Tasse, Milton, étaient tellement étrangers à tout attrait de ce genre que, de leurs poèmes, ils ne font pas, je crois, une seule allusion aux grands maîtres dont tous deux avaient vu les ouvrages. C'est d'exemples de cette nature que s'étayent ceux qui n'ayant jamais savouré aucun des plaisirs de l'imagination et de l'esprit, en nient les jouissances, comme un aveugle nierait la lumière; ils se font de l'affectation de quelques sots qui singent une admiration non sentie, et de l'infirmité de quelques hautes ames, trop préoccupées de certaines sensations pour être accessibles à d'autres, une double raison de se glorifier de ce qu'ils n'ont pas le même genre de vanité que les premiers, et de ce qu'ils partagent la privation des seconds. Cependant, bien que lord Byron

fût peu connaisseur, et étendit trop loin son dégoût pour le jargon des amateurs qui entourent leur culte de tant de mystères, il n'était pas tout-à-fait insensible aux beautés de la sculpture. Quelques-uns de ses vers qui sont dans la mémoire de tout le monde, témoignent hautement de ce que les arts pouvaient parfois lui faire éprouver, et sont empreints d'un rare sentiment d'admiration de la beauté sous toutes ses formes.

Un jour qu'après dîner, nous causions des diverses collections que j'avais visitées le matin, je disais qu'en tout temps j'avais eu peur de louer une peinture quelconque, de crainte d'attirer sur moi le dédain des connaisseurs; que cependant je m'aventurerais jusqu'à lui dire, *à lui,* que j'avais vu un tableau à Milan, qui... « L'Agar? » s'écria-t-il, m'interrompant vivement; c'était précisément le tableau que j'allais citer, comme ayant éveillé en moi, par la vérité de l'expression, plus d'émotion réelle que ne m'en avait fait éprouver tout ce que j'avais vu jusqu'alors des chefs-d'œuvre de Venise. Ce ne fut pas sans orgueil et sans plaisir que je découvris que mon noble ami avait ressenti la même impression que moi du mélange de chagrin et de reproche, qui écrit tout le sujet du tableau, dans le touchant regard de la femme.

Lord Byron, à la seconde soirée que je passai à Venise, nous ayant quitté comme la veille pour se rendre à La Mira, j'acceptai la proposition que me fit M. Scott de me présenter aux *conversazioni* des deux dames qui donnaient le ton dans la ville, et que nos voyageurs en Italie ont déjà fait connaître à toute l'Angleterre. Lord Byron avait fréquenté presque exclusivement la maison de la comtesse Albrizzi pendant le premier hiver; mais l'année d'après le ton de la conversation dans ces petites réunions étant trop pédant pour son goût, il donna la préférence au cercle moins érudit, et moins empesé de la comtesse Benzoni. Pour donner une idée de la science des « bleus » qui formaient la société de Mme Albrizzi, il suffira de rappeler une anecdote

racontée par le noble poète lui-même. La conversation étant tombée un soir sur une statue de Washington par Canova, laquelle venait d'être embarquée pour les États-Unis, la maîtresse de la maison, alors occupée à compiler une *Description raisonnée* des ouvrages du sculpteur, et avide d'informations au sujet de cette statue, demanda que quelques-uns de ses hôtes érudis voulussent bien lui apprendre ce qu'ils en savaient. Un M***, auteur d'un ouvrage sur la géographie et la statistique, entreprit cette tâche, et après nombre de particularités aussi sages qu'authentiques, conclut en l'informant que « Washington avait été tué en duel par Burke. » — « Comment! » s'écria lord Byron qui, debout, se mordait les lèvres d'impatience pendant toute cette conversation, « au nom de la folie, à qui diable pensez-vous? » ce dernier trait lui rappelant le fameux duel entre *Hamilton* et le colonel *Burr*, que le digne savant avait évidemment confondus avec Washington et Burke.

Une autre cause, plus immédiate, s'était jointe aux motifs, faciles à comprendre, qui devaient entraîner lord Byron vers une société moins *collet monté*. Mme Albrizzi, quelquefois honorée du titre de la « Staël de l'Italie » avait fait un livre de *Portraits*, qui contenait l'esquisse des caractères de plusieurs personnes connues : elle prit envie de placer le noble lord dans cette galerie, et le prévint qu'un article où l'on avait tenté de le peindre, devait paraître dans la nouvelle édition qu'elle était à la veille de publier. Elle s'attendait que cet avis éveillerait en lui quelque désir de voir l'esquisse; mais, loin de là, il eut la choquante rudesse de ne pas laisser entrevoir le moindre symptôme de curiosité. Les allusions se renouvelèrent à diverses reprises avec aussi peu de succès, jusqu'à ce qu'enfin, trouvant qu'elle ne pouvait faire aucune impression en s'y prenant d'une manière détournée, elle en vint à l'offre directe de soumettre l'article au jugement de sa seigneurie. Lord Byron ne put se contenir plus long-temps; avec plus de sincérité que de politesse, il répondit à la dame qu'il n'avait

nulle ambition de figurer dans son livre, que le peu d'intimité et la date récente de leur liaison ne la rendait nullement propre à devenir son peintre de portrait; bref, qu'elle ne pouvait l'obliger davantage qu'en jetant l'article au feu.

Je ne sais si le tribut d'éloges, repoussé avec si peu de cérémonie par lord Byron, est jamais tombé sous ses yeux; mais, s'il l'avait lu, il aurait pu difficilement échapper à quelques remords pour avoir rejeté avec dédain un portrait dessiné dans une disposition bienveillante, et qui, bien que tracé avec quelque afféterie, ne laisse pas d'avoir reproduit des nuances assez délicates, comme, par exemple, la défiance de soi-même, si rare dans une situation telle que celle du noble pair. La touche fine du pinceau féminin se retrouve dans cette esquisse dont voici quelques extraits.

« Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie. »

Lamartine.

« Peu servirait de s'appesantir sur les naturelles beautés d'une figure dans laquelle brillait l'empreinte d'une ame extraordinaire. Quelle sérénité sur son front, orné des plus beaux cheveux chatains, soyeux, bouclés, et disposés avec un art qui reproduisait ce que la nature a de plus attrayant! Quelle variété d'expression dans ses yeux! ils étaient de la teinte azurée du ciel, d'où ils semblaient tirer leur origine. La forme, la couleur, la transparence de ses dents rappelaient les perles; mais ses joues étaient trop délicatement nuancées des couleurs de la rose pâle. Son col, qu'il avait coutume de découvrir, autant que le permettent les usages de la société, était fait au moule, et d'une grande blancheur. Ses mains étaient aussi belles que si elles avaient été formées à plaisir; sa taille ne laissait rien à désirer, particulièrement à ceux qui trouvaient plutôt une grace qu'un défaut

dans une certaine ondulation légère et douce que prenait toute sa personne quand il entrait dans un salon, et dont on était à peine tenté de demander la cause : il est vrai que grace à la longueur de ses habits elle était presque imperceptible.

« Jamais on ne le vit *marcher* ni dans les rues de Venise, ni sur les bords riants de la Brenta, où il passait quelques semaines de l'été, et plusieurs affirment que ce n'est que d'une fenêtre qu'il a jamais admiré les merveilles de la « place Saint-Marc, » tant était puissant chez lui le désir de ne laisser apercevoir aucune difformité en sa personne. Cependant, moi, je suis porté à croire qu'il a souvent contemplé ces beautés, mais à une heure tardive et solitaire, alors que les splendides édifices qui l'entouraient, illuminés par la douce et calme lumière de la lune, lui apparaissaient mille fois plus ravissans.

« Sa physionomie semblait paisible, comme l'Océan par une belle matinée de printemps, et de même elle se bouleversait, et devenait terrible, si une passion (une passion, ai-je dit!) une pensée, un mot, un rien, troublait son ame. Soudain ses yeux perdaient toute leur douceur, et lançaient de tels éclairs qu'il devenait difficile de soutenir ses regards; à peine aurait-on cru possible un si rapide changement, mais il fallait bien reconnaître alors que l'état naturel à son esprit était la tempête.

« Ce qui le ravissait un jour, l'ennuyait le lendemain; et sa constance apparente pour quelques habitudes venait de l'indifférence, sinon du mépris, qu'il avait pour toutes. Pouvaient-elles occuper un instant ses pensées? Son cœur, ouvert à toutes les sensations, était gouverné d'une façon extraordinaire par la sympathie, mais son imagination l'emportait au loin, et corrompait toutes choses. Il croyait aux présages, et se plaisait à penser que cette faiblesse lui était commune avec Napoléon. Autant son éducation intellectuelle semblait avoir été soignée, autant son éducation morale l'avait été peu; on était tenté de croire que jamais il ne s'était

imposé la moindre contrainte, et qu'il n'avait connu de bornes à ses désirs que celles que posaient ses propres inclinations. Qui l'eût pensé pourtant? il était dominé par une timidité presque enfantine, et qui se montrait assez dans ses actes pour qu'il fût impossible de la révoquer en doute, bien qu'il soit difficile d'associer à l'idée de lord Byron celle d'un sentiment qui ait quelque rapport avec la modestie. Certain qu'en quelque lieu qu'il se présentât tous les yeux étaient fixés sur lui, toutes les lèvres, et surtout celles des femmes, s'ouvraient pour dire « le voilà! c'est lui! c'est lord Byron! » — Il se trouvait nécessairement dans la position d'un acteur qui a un rôle à jouer, et il avait à rendre compte, non à d'autres (car de cela il ne s'inquiétait guère), mais à lui-même, de chacune de ses paroles et de ses actions : de là un malaise qui était manifeste à tous les yeux.

« A propos de certain sujet, qui, en 1814, était le pivot sur lequel roulaient toutes les conversations, il fit la remarque que « le monde ne valait ni la peine de le conquérir, ni le regret de le perdre »; et cette maxime (si la grandeur d'une expression pouvait jamais balancer celle de tant et de si héroïques actions) aurait presque élevé celui qui la proférait au-dessus de l'homme dont il était alors question.

. . . .

. . . .

« Ses exercices gymnastiques étaient tantôt violens, tantôt presque nuls, son corps se pliant à tout ses goûts aussi facilement que son esprit. Durant tout un hiver, il sortait régulièrement le matin, et ramant lui-même, il allait jusqu'à l'île des Arméniens (petit îlot situé au milieu d'un lac tranquille, à la distance d'environ une demi-lieue de Venise), pour y jouir de la société de ces moines savans et hospitaliers, et apprendre leur langue difficile; puis, le soir, rentrant dans sa gondole, il se rendait pour une couple d'heures seulement en société. Un autre hiver, tandis que les flots du lac étaient violemment agités, on le vit le traverser, et aborder sur la *terra firma* la plus proche, où, pour se te-

nir en haleine, il galopait à bride abattue, et fatiguait deux chevaux.

« Jamais personne ne l'entendit prononcer un mot de français, bien qu'il possédât parfaitement cette langue. Il détestait la nation et ses littérateurs modernes ; il avait, de même, en mépris la littérature italienne d'aujourd'hui, et disait qu'elle n'avait qu'un seul auteur vivant ; restriction que je ne sais s'il faut taxer d'injustice, de fausseté ou de ridicule. Sa voix était remarquablement douce et flexible. Il parlait avec suavité, si on ne le contredisait point, et s'adressait plus volontiers à son voisin qu'à tout un cercle.

« Il mangeait peu, et préférait le poisson à la viande, pour l'étrange raison que la *chair,* disait-il, le rendait féroce. Il ne pouvait souffrir voir les femmes manger ; et il faut attribuer cette antipathie singulière à la crainte qu'il eut toujours que l'image qu'il se faisait de leur nature parfaite et presque divine ne vînt à être souillée. Ayant constamment été gouverné par elles, il semblait que son amour-propre cherchât un dernier refuge dans l'opinion qu'il se formait de leur excellence, — dogme qu'il trouvait moyen de concilier (Dieu et lui savent comment !) avec le mépris dans lequel, aussitôt après, et presque avec la même apparence de satisfaction, il se plaisait à les plonger. Au surplus, les contradictions dans un caractère comme celui de lord Byron ne doivent pas surprendre ; qui ne sait d'ailleurs que l'esclave déteste son maître ?

. . . .

« Lord Byron haïssait ses compatriotes, mais seulement parce qu'il connaissait leur mépris pour sa moralité. Les Anglais, rigides observateurs des devoirs de famille, ne pouvaient lui pardonner d'avoir négligé les siens, et d'avoir foulé aux pieds leurs principes de conduite. S'il n'aimait pas à leur être présenté, en revanche ils se souciaient peu de cultiver sa connaissance, surtout quand ils avaient leurs femmes avec eux. Cependant, tous avaient un grand désir de le voir, et particulièrement les dames, qui, n'osant le

regarder qu'à la dérobée, se disaient à demi-voix, « quel dommage! » Lorsque quelques-unes de ses compatriotes d'un rang distingué ou d'une haute réputation lui faisaient des avances polies, il en paraissait évidemment flatté, et se montrait charmé du rapprochement. Ces attentions flatteuses étaient comme un baume adoucissant pour les blessures toujours ouvertes de son cœur ulcéré.

« Toute allusion à son mariage, — (sujet délicat, mais qu'il ne voyait pas aborder sans plaisir par une voix amie) — lui causait une émotion marquée : c'était, disait-il, l'innocente cause de tous ses chagrins et de toutes ses erreurs. Il ne parlait de sa femme qu'avec respect et affection. Selon lui, elle était distinguée de tous points par les qualités de son cœur et celles de son intelligence; et il prenait sur son propre compte tous les torts qui avaient amené leur cruelle séparation. Ce langage était-il dicté par la vanité ou la justice? ne rappelle-t-il pas le mot de Jules César, que « la femme de César ne doit pas même être soupçonnée. » Quelle vanité dans ces paroles! Au fait, n'eût-ce été que par orgueil, lord Byron n'aurait jamais consenti à rabaisser sa femme. Il parlait de sa fille, sa chère Ada, avec une grande tendresse, et semblait se complaire à l'énorme sacrifice qu'il avait fait en la laissant pour consoler sa mère. La haine intense qu'il portait à sa belle-mère, et à une sorte d'Euryclée de lady Byron (deux femmes à l'influence desquelles il attribuait en grande partie leur division), montrait à quel point cette séparation lui était pénible, nonobstant quelques amères railleries qui se sont fait jour parfois dans ses écrits, et qui, bien que dirigées contre sa femme, étaient dictées plutôt par l'irritation que par l'indifférence. »

A la suite de son malentendu avec Mme Albrizzi, le noble poète discontinua ses visites, et donna la préférence à l'autre centre de ralliement de la société vénitienne, c'est-à-dire au salon de Mme B***. Cette dernière, quoiqu'elle eût depuis long-temps cessé d'être jeune, conservait encore beaucoup de ce charme décevant qu'une jeunesse employée

avec succès à plaire laisse fréquemment après elle. La constance au moins d'un de ses admirateurs dévoués témoignait hautement de son pouvoir de charmer ; et il paraîtrait même qu'elle n'avait pas cru impossible de lier Byron à la fin de cette longue chaîne d'amans qui, pendant plusieurs années, avaient été les esclaves et les vivantes preuves de sa beauté. Mais si elle avait eu quelques chances pour cette brillante conquête, elle les perdit entièrement en présentant son hôte illustre à Mme Guiccioli ; circonstance qui la priva plus tard des visites du noble lord : car, offensé de quelque légèreté dans la conduite de Mme B. avec sa *donna*, il cessa de paraître chez elle, et à mon arrivée à Venise il avait complètement renoncé à la voir.

J'appris bientôt par les propos qui se tenaient chez cette dame, combien la dernière aventure de lord Byron, et l'esclandre qu'il avait faite en enlevant son *amica* à la protection d'un mari, pour vivre avec elle sous le même toit, étaient en opposition avec le code de moralité des intrigues italiennes. « Vous devriez réellement » me dit Mme B. « gronder votre ami. Jusqu'à cette malheureuse affaire il s'était *si* parfaitement conduit ! » Éloge qui, lorsque je le rapportai le lendemain à mon noble hôte, provoqua à la fois un sourire et un soupir.

CHAPITRE VI.

Conversation de lord Byron avec Moore sur son mariage. — Il lui confie la défense de sa mémoire. — Susceptibilité du noble lord. — Il accuse Moore d'avoir tourné ses béros en ridicule. — Promenades à cheval. — Variétés de ses observations. — Charme de sa causerie. — Il lutte à la course avec ses compatriotes. — Vexation que leur curiosité oiseuse lui fait éprouver. — Contes des gondoliers. — Sa bonté avec ses gens. — Son indulgence, même pour les fripons. — Ses libéralités pour un incendié.

Le sujet principal de notre conversation quand nous étions seuls, lord Byron et moi, était son mariage, et la masse d'infamies amoncelées sur lui. Il mettait de l'anxiété à s'informer de tout ce que l'on avait dit de pis de sa conduite, et comme c'était la première occasion qui s'offrait de causer ensemble sur ce point, je n'hésitai pas à mettre sa franchise à l'épreuve; je le sondai, non-seulement en énumérant les diverses accusations portées contre lui, mais en spécifiant les faits auxquels je n'étais pas éloigné d'ajouter foi. Il écouta tout avec patience, et répondit avec la plus parfaite candeur, riant avec mépris des contes odieux qui lui attribuaient de lâches outrages et qui s'étaient répandus dans le monde; mais avouant en même temps qu'il n'y avait eu que trop à blâmer et à regretter dans sa conduite, et citant une ou deux occasions de sa vie domestique, où, dans son irritation, il avait laissé échapper des mots amers; mots qui venaient plutôt de l'esprit inquiet qui le possédait, que de son cœur; et il se les rappelait avec un remords et une douleur qui auraient dû les faire oublier aux autres.

Il était évident néanmoins que, disposé à passer condamnation sur ses propres torts, le châtiment tout-à-fait hors de proportion qui lui avait été infligé avait fait une pro-

fonde impression sur son ame, et le poussait à devenir injuste à son tour, au point d'attribuer à ceux qu'il accusait de ses malheurs une haine ardente acharnée contre lui, qui ne se ralentirait pas même sur sa tombe, et continuerait à persécuter sa mémoire, après avoir empoisonné sa vie. Cette conviction était si forte chez lord Byron que, dans nos rares momens de conversation sérieuse, il me conjura, au nom de notre amitié, si, comme il le sentait et l'espérait, je venais à lui survivre, de ne pas laisser souiller son nom par la calomnie, mais de le défendre et de le venger de la diffamation, tout en convenant des torts dont il était réellement coupable.

La mort précoce qu'il s'était prédite, et qu'il avait tant souhaitée, nous a malheureusement mis trop tôt dans le cas de vérifier ce que ces appréhensions avaient de mal fondé et d'injuste. Loin d'avoir eu à le défendre contre de tels assaillans, une ou deux méprisables voix, parties de gens dont l'amitié est plus à craindre que la haine, sont les seules que j'aie entendu s'élever contre son nom; tandis que personne, je crois, n'étendra à son tombeau une généreuse amnistie avec plus d'empressement et de cordiale compassion que celle qui lui avait appris à rendre justice à toutes ses nombreuses vertus, hors une seule, son indulgente charité.

J'ai déjà eu occasion de remarquer, dans une autre partie de cet ouvrage, que pour jouir long-temps de l'affection des esprits de l'ordre de celui de lord Byron, qui vivent concentrés dans leur propre sphère de sensibilité maladive et frémissante, il faut éviter les rapports trop fréquens dans les petits intérêts de tous les jours, mesquines réalités dont ils se détournent avec tant dégoût. Cependant, une absence trop prolongée offre des risques de refroidissement qui ne sont pas moins redoutables. Dans le premier cas, on est en butte à une susceptibilité irritable; dans l'autre, à l'activité d'une imagination qui ne se repose jamais. Je me rappelle avoir exprimé mes appréhensions sur ce point à lord Byron peu de temps avant sa mort. « Quand je suis avec vous, » lui

écrivais-je, « je me sens *sûr* de vous; mais dans l'éloignement on a toujours à craindre de devenir victime de quelques soupçons sans fondement qui, pareils aux aërolithes, s'engendrent d'eux-mêmes (Dieu sait comment!) dans les régions les plus élevées de votre imagination, et viennent nous tomber sur la tête, par quelque beau jour d'été, au moment où l'on s'y attend le moins. »

En lui écrivant ainsi, j'avais en mémoire une fantaisie de ce genre qui lui était venue un peu avant ma visite à Venise. Dans un ouvrage facétieux, et maintenant probablement oublié, j'avais donné l'histoire des aventures d'une famille anglaise à Paris, avec cette description du héros du conte,

« Un homme tout sublime, à face de Werther,
Beau, jeune, ayant moustache, et la sachant porter
De cet air tant prôné, mi-sauvage, mi-tendre,
A la Corsaire enfin; tel qu'on pourrait s'attendre
Qu'une hyenne en amour l'aurait; et son regard
Tenant du vieux Blucher et du tendre Abeilard. (1) »

En voyant ces pauvres rimes, mon noble ami, ainsi que je l'aurais dû prévoir avec un peu plus de réflexion, s'alla mettre dans l'esprit que j'avais prétendu jeter du ridicule sur la race entière de ses héros poétiques; et, en conséquence, comme je l'appris de personnes qui avaient de fréquentes relations avec lui, se lança dans un de ses accès de fureur plaisante contre moi. Il s'en confessa en riant, et m'avoua que dans le premier moment de colère il avait été jusqu'à faire le plan d'une revanche pour ce coup de traître porté à sa progéniture héroïque. « Mais quand je vins à penser, » ajouta-t-il, « au plaisir de toute la tribu des benets et des

(1) « A fine, sallow, sublime sort of Werter-faced man
With mustachios which gave (what we read of so oft)
The dear Corsair expression, half savage, half soft,
As hyænas in love may be fancied to look, or
A something between Abelard and old Blucher. »

Fudge Family.

bleus, lorsqu'ils nous verraient vous et moi tourner l'un contre l'autre, j'abandonnai cette idée. » C'est encore là un exemple frappant de cette vérité prouvée, que ce sont ceux qui manient le mieux l'arme du ridicule qui en sentent le plus vivement les atteintes dès qu'elle est dirigée contre eux. Je me souviens qu'un jour, en 1813 je crois, causant ensemble des critiques, et de leur influence sur la masse; « Quant à moi, » s'écria-t-il, « je me soucie fort peu de ce qu'ils diront, pourvu qu'ils ne fassent pas de *charges* sur moi. » — « Oh vous n'avez rien à craindre de pareil, répondis-je, en réprimant peut-être un demi sourire. « Il n'y a personne au monde qui puisse faire des charges sur *vous*. » — « *Vous le pourriez*, vous, traître! » répliqua-t-il, en me menaçant du doigt, et me regardant en face avec un sérieux comique.

Mon court séjour à Venise ne m'a pas permis d'entrer dans toutes les habitudes de lord Byron, et de les connaître par moi-même; mais un Anglais qui a demeuré longtemps dans cette ville et qui vivait dans la plus grande intimité avec le noble poète, m'a communiqué plusieurs particularités curieuses sur la vie privée de notre ami commun.

« J'ai souvent regretté » dit-il, « de n'avoir pas noté à mesure les observations qu'il faisait durant nos promenades à cheval et nos excursions aquatiques. Rien ne pouvait égaler la vivacité et la variété de sa conversation, la joyeuse insouciance de ses manières. Ses remarques sur les objets qui nous environnaient étaient toujours originales, et ce qu'il y avait de particulièrement frappant, c'était sa promptitude à se prévaloir des moindres bagatelles qui auraient échappé à l'attention de tout autre, pour s'en faire un argument, et emporter le point que nous étions en train de discuter. Il était extrêmement sensible aux beautés de la nature, et écoutait avec intérêt les observations qu'il m'arrivait parfois de faire en ma qualité d'amateur des arts, ou plutôt de barbouilleur, sur les effets de la lumière et de

l'ombre, et sur les changemens produits dans la couleur des objets par chaque variation de l'atmosphère.

« Nous montions habituellement à cheval dans un ancien cimetière juif, dont les Français, pendant l'occupation de Venise, avaient jeté à bas les murs d'enceinte, et nivelé les tombes pour qu'elles ne pussent pas servir d'abri contre les batteries du Lido, sous le feu desquels elles étaient placées. Comme on savait que c'était là qu'il descendait de sa gondole et qu'on lui amenait ses chevaux, ceux de nos compatriotes qui désiraient l'entrevoir avaient coutume de s'y rendre ; et c'était un spectacle des plus divertissans que l'extrême froideur avec laquelle les dames, aussi bien que les hommes, s'avançaient à quelques pas de lui, l'examinant avec leurs lorgnettes, comme si c'eût été une statue dans un musée, ou l'un des animaux féroces d'Exeter-Change. Quoique cet examen eût quelque chose de flatteur pour sa vanité, lord Byron, tout en le supportant avec patience, en paraissait et en était réellement très-ennuyé.

« Notre promenade s'étendait le long de la mer, à partir du cimetière que les tombes et les pierres brisées ne rendaient nullement commode pour les chevaux. Comme nous n'avions guère plus de six milles en tout à parcourir, nous marchions en général lentement pour prolonger le plaisir, et jouir autant que possible de l'air rafraîchissant de l'Adriatique. Un jour que nous revenions nonchalamment ensemble, lord Byron pique tout à coup des deux, sans me dire un seul mot, et s'élance au grand galop pour gagner la gondole. Je ne pouvais concevoir à qui il en avait, et ce fut avec peine que je parvins à me maintenir à une distance raisonnable de lui, tout en cherchant des yeux autour de nous la cause de cette précipitation : enfin, j'aperçus deux ou trois Anglais qui couraient de toutes leurs forces sur le côté opposé de l'île, plus près des Lagunes, parallèlement à lui, se dirigeant vers sa gondole dans l'espoir d'arriver à temps pour le voir mettre pied à terre. La course était ouverte entre eux ; lui, tâchant de les devancer. Il y parvint,

se jeta à bas de son cheval, sauta dans sa gondole, baissa vivement les stores, et se réfugia dans un coin où il était impossible de le découvrir. Pour moi, peu tenté de risquer de me rompre le cou sur un terrain brisé et coupé, je le suivis à loisir dès que j'eus atteint le cimetière, et arrivai à temps à la barque pour être témoin du désappointement de nos compatriotes. Je trouvai lord Byron triomphant de les avoir vaincus. Il exprima avec vivacité son ennui de ce qu'il appelait leur impertinence, tandis que je ne pouvais retenir mes éclats de rire de sa colère, aussi bien que de la mortification des infortunés piétons, dont l'empressement, lui disais-je, n'avait rien que de très-flatteur pour lui. Il répondit que cela dépendait du sentiment qui les attirait sur ses pas; il n'avait pas la vanité de les croire influencés par aucune admiration pour son caractère, ou son talent, mais bien par une pure et oiseuse curiosité. Qu'il eût raison ou non, je n'en suis pas moins sûr que si les curieux avaient été de l'autre sexe, il ne se serait pas si fort pressé d'échapper à leur attention et aurait rendu œillade pour œillade.

« La curiosité qu'il excitait chez toutes les classes de voyageurs, et leur empressement à recueillir les anecdotes qui avaient trait à sa vie privée, passent toute croyance. Les gondoliers qui mènent de la *terra firma* à la flottante ville n'étaient questionnés que sur son compte, et l'étaient sans relâche; ces hommes, tous bavards par état et par habitude, ne restaient jamais court; et, se conformant au goût et à l'humeur de leurs passagers, racontaient les histoires les plus extravagantes et souvent les moins fondées. Ils prenaient soin de montrer la maison qu'il habitait, et de faire connaître celles de ses habitudes qui pouvaient offrir quelque chance de le voir. Sous prétexte de visiter le palais, qui ne contenait pourtant aucune peinture remarquable, ni rien de curieux que lui, plusieurs anglais parvenaient, grace à la cupidité de ses domestiques, à se faire ouvrir les portes, et, avec une impudence rare, l'allaient poursuivre jusque dans sa chambre à coucher. Ces circonstances

augmentaient l'amertume qu'il nourrissait contre eux et qu'il a exprimée dans une note d'un de ses poèmes, à l'occasion de quelque remarque inexacte d'un voyageur anonyme en Italie. Une telle persécution était bien faite, à la vérité, pour nourrir le cynisme qui a prévalu dans ses derniers ouvrages, et pour justifier un caractère de misanthropie qui, je crois, ne lui était pas du tout naturel : car je puis affirmer n'avoir jamais rencontré tendresse et bonté plus expansives que celles de lord Byron.

. . . .

« Les gens de sa maison lui étaient tous fort attachés, et auraient enduré toutes choses pour lui. Son indulgence à leur égard allait juqu'à la faiblesse ; lorsqu'ils négligeaient leur devoir, ou prenaient avantage contre lui de sa propre bonté, il raillait et plaisantait plutôt qu'il ne grondait sérieusement, et ne pouvait se résoudre à les renvoyer, même quand il les en avait menacés. J'eus occasion de voir combien il était hors de sa nature de sévir sérieusement, dans la conduite qu'il tint avec un marchand, qu'il avait aidé non-seulement de sa bourse, mais auquel il s'était intéressé de toutes façons. En dépit de la bonté que lord Byron lui avait montrée à diverses reprises, cet homme le trompa, et le vola de la manière la plus impudente ; et quand enfin le noble pair fut forcé de lui intenter un procès pour recouvrer son argent, quand il eut obtenu un jugement contre ce misérable, le seul châtiment qu'il lui infligea fut de le laisser une semaine en prison, bien que son débiteur l'eût forcé à une dépense considérable en en appelant de tribunaux en tribunaux, sans que jamais lord Byron eût pu recouvrer un sou de l'argent que ce fripon lui devait. Il m'écrivit à ce sujet de Ravenne : « Si ** est *dedans*, faites-le sortir, s'il est *dehors*, faites-le mettre en prison une semaine, pour lui apprendre à se mieux conduire, et couronnez le tout d'un bon sermon, je vous prie. »

« Toujours prêt à venir au secours des malheureux, il ne fit jamais parade de ses charités. Indépendamment des

sommes considérables qu'il donnait à ceux qui en appelaient directement à sa bourse, il faisait de fortes pensions par mois et par semaines à des personnes qu'il n'avait jamais vues, et qui, recevant l'argent de mains tierces, ignoraient tout-à-fait le nom du bienfaiteur. On a pu citer une ou deux circonstances où sa libéralité eut quelque apparence d'ostentation; par exemple, lorsqu'il envoya cinquante louis d'or à un pauvre imprimeur dont la maison avait été brûlée de fond en comble et toute propriété détruite. — Mais cet éclat n'était pas sans motif, il força en quelque sorte les autorités autrichiennes à faire quelque chose pour le pauvre malheureux, qu'autrement elles auraient abandonné; et si la jouissance d'une maison vide, qui appartenait au gouvernement, fut donnée à cet homme jusqu'à ce qu'il eut pu rebâtir la sienne, ou rétablir ses affaires, il le dut, je n'en doute pas, au bruit qu'avait fait la bienfaisance de lord Byron. Quelquefois ses largesses purent découler de sources plus personnelles, et venir de de moins nobles motifs (1); mais ces exemples furent rares, et il serait complètement injuste d'en tirer des argumens contre son caractère. »

(1) L'écrivain fait sans doute allusion à des libéralités du genre de celles que lord Byron répandit sur les maris de ses deux favorites, madame S** et la Fornarina.

CHAPITRE VII.

Proposition du comte Guiccioli. — Parcimonie plaisante de Byron. — Un jour de congé. — L'*Agathon* de Wieland. — Troisième chant de *Don Juan*. — Les critiques abattent la verve du poète. — Cantatrice virago. — La beauté par decret. — Une nuit au cabaret. — Venise au clair de lune. — Portrait du Giorgion. — Don des Mémoires à Moore. — Séparation.

J'ai déjà dit qu'en annonçant ma visite à mon ami, j'avais exprimé l'espérance qu'il pourrait m'accompagner à Rome, et, à mon arrivée j'avais eu le plaisir de le trouver assez disposé à se prêter à ce projet. Cependant, dès que je fus plus au fait de sa situation, je sacrifiai mon intérêt et mes désirs, et lui conseillai fortement de rester à La Mira. Il me semblait qu'il y avait quelque raison de craindre qu'en quittant Mme Guiccioli dans ce moment de crise, il ne donnât lieu de le soupçonner de négligence, ou même d'abandon, envers celle qui lui avait fait tant de sacrifices, et dont la position critique, entre un mari et un amant, demandait toute la généreuse prudence du dernier pour la défendre de la honte et du mépris. Il se présentait aussi une occasion favorable de réparer en partie l'imprudence du passé, et, en remettant la jeune dame sous la protection de son mari, de lui conserver sa place dans la société.

Du moins j'en avais conçu l'espoir sur une lettre que lord Byron me montra en dînant chez le fameux Pellegrino, et que la comtesse avait reçue le matin même. Son mari, au lieu de censurer sa conduite, se bornait à l'engager à insinuer à son noble admirateur l'idée de mettre en dépôt chez lui, Guiccioli, une somme de 1000 liv. sterl., placée chez le banquier de lord Byron à Ravenne, et qui, à ce qu'affirmait le digne comte, serait infiniment mieux entre

ses mains. Il donnerait, disait-il, des sûretés et cinq pour cent d'intérêt, car il regarderait comme *avilissant* d'accepter la somme sous toute autre terme. Ce trait, si fort en opposition avec le caractère d'élévation et de désintéressement que Mme Guiccioli a déployé depuis, devait accroître sa répugnance à retourner avec un mari si fort au-dessous d'elle; mais il n'en était pas moins important dans l'intérêt de son amant et dans le sien propre de réparer, tandis qu'on le pouvait encore, la démarche téméraire qu'ils avaient faite; et je ne trouvais pas que, si le sacrifice de cette somme pouvait faciliter un arrangement, ce fût le mettre à trop haut prix. Cependant, mon noble ami fut en dissidence complète avec moi là-dessus; et rien n'était plus drôle et plus amusant que sa manière de soutenir son nouveau rôle d'avare, célébrant les vertus d'un millier de guinées, et sa détermination de ne pas renoncer à une seule en faveur du comte. Il parlait aussi sur le même ton de plaisanterie de sa confiance en ses moyens de se tirer de ce mauvais pas, et M. Scott, qui nous joignit dans l'après-dîner, ayant vu la chose sous le même point de vue que moi, lord Byron paria avec lui deux sequins que, sans débourser un sou, il remettrait tout en ordre, « et sauverait la dame et la bourse. »

Ayant pris à cette époque une *manie* d'économie, il soumettait toutes ses dépenses personnelles au plus minutieux contrôle : et, comme c'est assez l'ordinaire, il faisait plus de cas de l'argent à raison de l'accroissement de sa fortune. Le premier symptôme de cette fantaisie me frappa dans la joie excessive avec laquelle il reçut un rouleau de vingt napoléons que lord K**d, auquel il avait par occasion prêté cette somme, m'avait remis à Milan pour lui rendre. Il déchira l'enveloppe avec des transports d'enfant, et comptant et recomptant l'argent, s'arrêtait fréquemment pour se féliciter de ce qu'il lui était rentré.

Je ne parle de la frugalité de sa table que sur l'autorité d'autrui; mais on conçoit facilement qu'un esprit sans repos comme le sien, qui se délectait à combattre, et, qui, peu

de temps avant, « faute » disait-il « de quelque chose de rocailleux pour briser ses pensées » s'était donné la torture de l'arménien, devait, à défaut d'autre occupation pour s'éperonner, trouver de l'attrait et une sorte de plaisir à disputer pied à pied chaque petite augmentation de dépense, entreprenant de supprimer ce qu'il appelait lui-même,

« Ce mal toujours croissant, ces mémoires en pile,
Venant, chaque semaine, enflammer notre bile. »

Cependant, ses continuelles allusions à la louange de l'avarice dans Don Juan, et la plaisante volupté avec laquelle il s'arrête sur ce sujet, montrent que chez lui ce vieux gentillâtre de vie n'était ni sérieux, ni enraciné. C'était pour satisfaire à ce nouveau goût que, peu de temps avant mon arrivée à Venise, il s'était muni d'un petit coffre-fort, avec une fente au couvercle, par laquelle il jetait, de temps à autre, des sequins; et, à des époques marquées, il l'ouvrait pour contempler ses trésors. Sa vie d'anachorète lui permettait de satisfaire, en ce qui le concernait, cet amour d'économie. Son ordinaire, quand Margarita réglait son ménage, consistait (à ce que l'on m'a affirmé) en quatre becfigues; la Fornarina en mangeait trois, et le laissait affamé.

Sa parcimonie, si cette nouvelle phase d'un caractère aussi mobile peut mériter ce nom, n'avait rien de commun avec celle que condamne Bacon, et qui « fait avorter les dispositions libérales de l'homme. » Sa générosité n'en était nullement altérée; et si l'une de ses mains se fermait à ses propres dépenses, l'autre s'ouvrait toujours aux besoins d'autrui. Tant que l'argent sera une source de pouvoir, ceux qui cherchent à exercer de l'influence sur les hommes l'estimeront comme instrument : et moins ils croiront au désintéressement de l'ame humaine, plus ils évalueront haut le précieux talisman qui donne puissance sur elle. De là vient que ceux qui ont fait le plus de cas de l'argent ont été ceux qui rangeaient le genre humain plus bas. Swift

l'aimait beaucoup et s'en vantait; on a souvent reproché le même penchant à Voltaire, peut-être sur des fondemens semblables à ceux qui en ont fait accuser Byron.

La veille de mon départ, mon noble hôte, arrivant de La Mirra pour dîner, avec toute la joie d'un écolier qui vient d'obtenir un jour de congé, me déclara que, comme c'était ma dernière soirée, la comtesse lui avait permis d'en faire « une nuit de bombance » et que, non-seulement il allait m'accompagner à l'Opéra, mais qu'ensuite nous souperions ensemble dans quelque café, comme « au bon vieux temps. » Observant un volume dans sa gondole, avec des marques de papier entre les feuilles, je lui demandai ce que c'était. — « Rien qu'un livre, » reprit-il, « où je tâche de grapiller, comme c'est ma coutume, je prends partout où je trouve... c'est ma façon à moi, de me faire original (1). » Ouvrant alors le volume, je m'écriai : « Eh, c'est mon vieil ami Agathon ! » — « Diable ! » reprit-il, d'un air fin, » avez-vous aussi mis votre nez là-dedans, vous; et avant moi encore ? »

Certes, il plaisantait en s'imputant des plagiats prémédités; mais je crois que lorsqu'il était occupé d'une composition, il excitait sa verve en parcourant d'autres ouvrages sur le même sujet, ou le même plan; un mot, une idée à peine indiquée, et qui s'emparait de son imagination, y allumait cette traînée de pensées qui, sans l'étincelle, seraient demeurées ensevelies et mortes, et il oubliait lui-même d'où l'éclair était parti. Son inspiration du moment n'était pas d'une nature très-élevée. La doctrine matérialiste et sophistique (2) du roman de Wieland, étant ce qui at-

(1) Ceci rappellera aux lecteurs de Molière l'aveu de ce dernier en parlant de l'esprit : « C'est mon bien, et je le prends partout où je le trouve.»

(2) On pourrait citer plus d'un point de ressemblance entre Wieland et Byron. Le poète allemand est connu pour n'avoir jamais parcouru un ouvrage qui fit sur lui une impression profonde sans se sentir stimulé à en commencer un sur le meme sujet et le même plan. La tendance à l'imitation était presqu'aussi active chez lord Byron, et il a fait peu de poèmes dont il ne faille chercher le germe dans la forte impulsion donnée à son imagination par quelque lecture.

tirait principalement son attention, il cherchait dans cet ouvrage une provision de nouveaux argumens de sarcasmes tous frais pour ces aspects décourageans de la nature humaine et de sa destinée que son génie accumulait avec toute sa vigueur, toute sa puissance désordonnée dans *Don Juan*. Il écrivait alors le troisième chant de ce poème, et m'en lut, un jour, avant dîner, deux ou trois cents vers, commençant à la stance « Oh Wellington, etc., » qui ouvrait d'abord le troisième chant, mais qu'il réserva ensuite pour le commencement du neuvième. Il connaissait déjà mon opinion sur le talent et la fâcheuse tendance du poème, puisque je faisais partie de son comité (comme il nous appelait), c'est-à-dire du petit nombre d'amis auxquels avait été soumis, d'après son désir, le manuscrit de ses deux premiers chants, et qui ne le mirent pas peu en colère par les objections qu'ils élevèrent contre la publication. Je lui avais même reproché, en louant la délicieuse beauté des scènes entre Juan et Haidée, de s'être laissé entraîner, dans sa maturité, et avec une bien autre et plus dangereuse puissance, à cette liberté licencieuse qu'il avait blâmée en moi dans sa première satyre, et dont je ne m'étais cependant rendu coupable qu'avant d'avoir atteint ma vingtième année.

Bien que je l'eusse trouvé en train de poursuivre son ouvrage et se moquant de nos remontrances, le cri général avait assez diminué du zèle et de la verve dont il était rempli en commençant le poème, pour qu'il regardât le troisième et le quatrième chant comme fort inférieurs en vivacité aux deux premiers. Il était même devenu tellement susceptible sur ce sujet, que quand M. W. Bankes, qui devint son hôte immédiatement après moi, lui dit qu'il avait entendu un certain M. *Saunders*, alors résidant à Venise, déclarer qu'à son avis « *Don Juan* était tout Grub-street », ces paroles décourageantes, quoiqu'elles vinssent, comme le disait le poète lui-même, « d'un damné marchand de marée », firent une telle impression sur son esprit qu'il fut long-temps sans pouvoir se résoudre à écrire un vers du

poème ; et un matin, ouvrant un tiroir où reposait le manuscrit abandonné, il dit à M. Bankes : « Tenez, regardez, — voilà pourtant, selon M. Saunders, de la besogne de Grub-street.

Je reviens à notre dernière soirée de Venise. Après avoir dîné avec M. Scott chez Pellegrino, nous allâmes, quoiqu'il fût tard, à l'Opéra, où le premier rôle dans les *Bachanales de Rome* était joué par une cantatrice qui devait sa réputation, suivant lord Byron, à ce quelle avait *stilletté*, autrement dit poignardé, un de ses amans favoris. Pendant les entre-actes et les récitatifs, il me désigna dans la salle plusieurs personnes connues, mais dont la célébrité était en général peu enviable ; et me montrant une dame près de nous, il me raconta que Napoléon avait décrété qu'elle était la plus belle femme de Venise ; les Vénitiens n'étant pas de l'avis du grand homme, s'étaient donné le plaisir de l'appeler « *La bella* PER DECRETO ; » ajoutant (attendu que les décrets sont toujours précédés d'un considérant) « ma *zensa* il considerando. »

Après l'opéra, selon notre projet de faire une « nuit de bombance, » nous nous rendîmes à une espèce de *cabaret* sur la Place Saint-Marc, et là, à peu de distance du palais des doges, nous bûmes du punch, nous régalant de vieux souvenirs, jusqu'à ce que l'horloge de Saint-Marc eût sonné deux heures du matin. Lord Byron me prit alors dans sa gondole, et pendant que la lune brillait dans toute sa splendeur il nous fit conduire aux divers endroits d'où l'on voyait Venise se déployer avec le plus d'avantages sous cette tranquille clarté. Je n'ai rien vu d'une beauté plus solennelle. Pour la première fois la Venise de mes rêves m'apparut. Tous ces petits détails vulgaires qui offensent l'œil au grand jour étaient plongés dans une vague obscurité ; et l'effet de cette silencieuse cité de palais, endormie sur les eaux, dans le calme radieux de la nuit, était de nature à frapper l'imagination la moins facile à exalter. Mon compagnon vit que j'étais ému, et quoique ces aspects lui

fussent familiers, il parut se laisser entraîner aux mêmes sensations ; quelques mots inspirés par ce naufrage de toutes les gloires humaines furent échangés entre nous, et sa voix, au timbre joyeux, se perdit peu à peu en sons d'une tendre et triste douceur, que rarement j'ai entendus, et que je n'oublirai jamais. Cette émotion ne dura pas ; quelques vives plaisanteries le rejetèrent bientôt dans un autre ordre de pensées, et à trois heures du matin, nous nous séparâmes, à la porte de son palais, comme nous nous étions rencontrés, en riant, après être convenus de nous revoir à sa villa, où je devais m'arrêter pour dîner le lendemain, en me rendant à Ferrare.

Ayant passé la matinée du jour suivant à achever ma revue de Venise, n'oubliant pas de faire une visite spéciale à ce portrait du Giorgion, devant lequel l'exclamation du poète (1) attirera long-temps tous les admirateurs enthousiastes de la beauté, je partis, et arrivai vers trois heures à la Mira. Je trouvai mon noble hôte qui m'attendait, et en traversant le vestibule avec lui, je rencontrai la petite Allegra, qui revenait de la promenade avec sa bonne. J'eus encore là un des exemples de cette manie qu'avait lord Byron d'affecter les défauts les plus opposés à la tendresse de sa nature ; au moment où je venais de caresser l'enfant, en réponse à quelques remarques sur sa beauté, il me dit : « Avez-vous quelque idée, — mais je suppose que oui, — de ce qu'on appelle les sentimens paternels ? — quant à moi, je ne sais ce que c'est. » Et lorsque un an ou deux après, cette même petite créature, pour laquelle il affectait tant d'indifférence, mourut, il fut tellement bouleversé que l'on craignit pour sa raison.

(1) « Ce n'est que son portrait, avec son fils, sa femme;
Elle! C'est de l'amour, à brûler toute une ame! »
« 'T'is but a portrait of his son and wife,
And self; but *such* a woman! love in life! »
Beppo, stance XII.

Par parenthèse, la description semblerait incorrecte ; Giorgion, suivant Vasari, étant mort jeune et garçon.

Un peu avant dîner il quitta la chambre, et rentra au bout d'une minute ou deux, tenant un petit sac de peau blanche : « Voyez ceci » dit-il en le levant en l'air, « cela vaudrait quelque chose pour Murray, bien que vous, je le gagerais, n'en donnassiez pas six pences. » — « Qu'est-ce? » demandai-je. — « Ma Vie et mes Aventures » répondit-il. Je levai les mains en signe d'admiration. « Ce n'est pas chose à publier de mon vivant, » continua-t-il; « mais prenez-le si vous voulez. Tenez, faites-en ce qu'il vous plaira. » En prenant le sac, je le remerciai avec chaleur, et j'ajoutai : « Cela fera un joli legs pour mon petit Tom, qui le publiera à la grande satisfaction des derniers jours du dix-neuvième siècle. » — Il reprit alors : « Vous pouvez le montrer à tout ami que vous jugerez digne de confiance. » — Voilà presque mot pour mot ce qui se passa entre nous à ce sujet.

A dîner, nous fûmes favorisés de la compagnie de Mme Guiccioli, qui, à la prière de lord Byron, me donna une lettre d'introduction (1) pour son frère, le comte Gamba, que je devais, à ce qu'ils supposaient tous deux, rencontrer à Rome, et auquel je n'ai jamais pu la remettre.

Après m'avoir exprimé ses regrets, de l'impossibilité où je me trouvais de prolonger mon séjour à Venise, mon noble ami me dit : « Je pense, au moins, que vous pourrez économiser un jour ou deux pour venir à Arques avec moi. J'aimerais, » poursuivit-il d'un air pensif, « à visiter cette tombe avec vous. » Puis, reprenant son ton gai et insouciant : — « joyeux couple de pèlerins poétiques ! — Eh ! Tom, le cœur vous en dit-il ? » Je ne puis assez m'étonner et

(1) Après avoir recommandé M. Moore à son frère, la comtesse rectifie dans cette lettre quelques faussetés répandues contre lord Byron. « Celui qui vous remettra ceci est son ami, » dit-elle, « et sait son histoire mieux que ceux qui vous la racontent. Si donc vous l'interrogez, il vous décrira *la forme, les dimensions* et tout ce qu'il vous plaira savoir du *château où l'on retient emprisonnée une jeune et innocente épouse*, etc., etc. Quand tu seras disposé à rire, mon cher Piétro, réponds deux mots à ta sœur qui t'aime et t'aimera toujours avec la plus entière tendresse. »

THERESA GUICCIOLI.

m'affliger d'avoir pu décliner cette offre, et d'avoir perdu ainsi l'occasion de faire un pèlerinage dont le souvenir eût lui sur ma vie entière comme un rêve brillant. Mais je n'étais malheureusement occupé que des motifs importans qui me faisaient désirer d'arriver à Rome, et s'il se pouvait à Naples, dans le temps très-limité qui m'était accordé, et j'étais de glace à tout autre intérêt.

Quand il fut temps de partir il témoigna le désir de faire avec moi quelques milles, et, se faisant suivre de ses chevaux, m'accompagna dans la voiture jusqu'à Strà, où, pour la dernière fois, — que j'étais loin d'imaginer que ce fût la dernière! je pressai la main de mon précieux et admirable ami, et lui dis un long adieu.

CHAPITRE VIII.

Susceptibilité de lord Byron sur tout ce qui avait trait à madame Guiccioli. — Affaires de ménage. — Avilissement des Italiens. — Colère contre Venise. — Projet d'établissement en Amérique. — Contes en circulation. — Arrivée du comte Guiccioli. — Ses propositions. — Fièvre et délire de Byron. — Méprise de la comtesse sur une stance de *Don Juan*. — Procès projeté sur ce poëme. — Lord Byron veut quitter l'Italie.

M. Hoppner, sur le point de se rendre en Suisse, avait écrit à lord Byron avec tout le zèle d'une véritable amitié pour le supplier de quitter Ravenne tandis qu'il était encore sain et sauf, et de ne pas risquer, pour la satisfaction d'un sentiment qui ne pouvait que faire le malheur de tous deux, sa propre vie et celle de la personne à laquelle il paraissait si véritablement attaché. Ces avis, fort bons, et qui ne manquent jamais en pareille circonstance, car ils sont plus faciles à donner qu'à suivre, restèrent assez long-temps sans réponse, lord Byron étant extrêmement irritable sur tout ce qui avait trait à Mme Guiccioli. Cependant, à la veille du retour du consul général anglais, le noble poète ayant quelques difficultés avec un commis du consulat qu'il avait employé pour ses affaires particulières, en écrivit en ces termes à M. Hoppner :

22 octobre 1819.

« Je suis charmé d'apprendre que vous nous reveniez, mais ne sais si je dois vous en féliciter, à moins que vous n'ayez de Venise une tout autre opinion que celle que j'ai maintenant, et que vous avez, je crois, toujours eue. Je suis d'ailleurs sur le point de renouveler vos ennuis en vous priant d'être juge entre M. E** et moi, sur une petite

accusation de péculat et d'irrégularité de compte, de la façon de ce phénix des secrétaires. Comme je sais que vous ne vous êtes point séparés amis, tout en refusant de m'en rapporter pour ce qui me regardait à tout autre jugement que le *vôtre*, je lui ai offert de choisir pour son arbitre, à lui, le compatriote le moins fripon qu'on pût découvrir dans Venise; mais il est si convaincu de votre impartialité qu'il a décliné la proposition, et s'en remet à vous, ce qui est en sa faveur. La note ci-jointe vous expliquera par où pèchent ses calculs. Écoutez-le, et décidez; je m'en rapporte en tout à vous.

« Comme il s'était plaint de l'insuffisance de son salaire, j'ai voulu faire examiner ses comptes. Le résultat est ci-inclus : tout cela est en noir couché sur du blanc, avec documens, et j'ai dépêché Flechter pour débrouiller (ou plutôt embrouiller) l'affaire.

. . . .

« Votre lettre m'est parvenue à votre départ, et m'a fort déplu : non qu'il n'y ait du vrai dans les réflexions, de la bonté dans les motifs, mais vous avez vécu trop long-temps pour ignorer combien les représentations de ce genre sont et doivent toujours être inutiles lorsque les passions sont en jeu. Raisonner avec un homme dans ce cas-là c'est sermoner un ivrogne qui a bu. Tout ce que vous en tirerez, c'est qu'il est à jeun, et que c'est vous qui êtes ivre.

« S'il vous plaît, nous nous tairons là-dessus. Vous ne pouvez que m'affliger sans aucun résultat utile, et je vous ai trop d'obligations pour vous répondre dans le même style. Rappelez-vous donc que vous avez l'avantage sur moi, et n'en abusez pas. J'espère vous voir bientôt.

Vous savez, je présume, qu'il n'est bruit à Venise que de mon arrestation à Bologne comme *carbonaro*.—Histoire aussi véridique que leurs conversations ordinaires.

. . . .

« *P. S.* . . . .

« Il m'est venu à l'esprit que vous ne vous soucieriez

peut-être pas de faire l'office de juge entre M. E. et votre très-humble serviteur. Il va sans dire que, selon le dicton de Liston (le comédien, et non l'ambassadeur), *vous avez la hoption;* mais je n'ai pas autre ressource. Je ne souhaite nullement le trouver fripon, et aimerais mieux pouvoir l'accuser de négligence que d'infidélité. Dois-je ou non,— le regarder comme un *honnête homme?* voilà la question. Du reste, je n'ai nulle intention de le garder à mon service.»

AU MÊME.

25 octobre 1819.

« Vous n'avez pas besoin d'excuser votre lettre ; je n'ai jamais prétendu que vous ne pussiez, ne dussiez avoir, ou n'auriez quelque jour raison. J'ai seulement établi mon inaptitude à l'entendre, pour le moment et dans la situation où je me trouve. D'ailleurs, ce n'est pas d'après vos *propres* observations que vous parlez, mais sur des ouï-dires. Or, le sang me bout dans les veines quand j'entends un Italien parler mal d'un autre Italien, parce que, bien qu'ils mentent dans les particularités, ils disent vrai en général, par cela même que c'est du mal qu'ils disent : et bien qu'ils sachent que c'est un mensonge qu'ils essaient et souhaitent fabriquer, ils n'y peuvent réussir, tout bonnement parce qu'il est impossible qu'ils disent rien de si mal les uns des autres qui ne *puisse* et ne doive être au-dessous de la vérité, grace à l'atrocité de leur caractère national, si long-temps avili.

« Quant à E** vous verrez que ses comptes sont aussi irréguliers qu'extravagans, sans rien pour les appuyer. Il a prêté les mains à la dépense la plus désordonnée, et paraissait très-mécontent du renvoi du cuisinier, dont il ne s'est jamais plaint, comme c'eût été son devoir, au temps de ses plus manifestes friponneries. — Je puis affirmer que la dépense de ma maison est à présent réduite de moitié : il en

convient lui-même. Il porte en compte 18 liv. pour un peigne, — le prix réel est huit francs ; — le passage, pour se rendre à Fusina, d'une femme nommée Jambelli, qui l'a payé *elle-même*, comme elle le prouvera si besoin est. Il s'imagine être, ou plutôt se représente comme la victime d'un complot domestique ; — mais les comptes sont des comptes, — les prix, des prix. — Qu'il apporte des preuves. — *Je* n'ai point été prévenu contre lui, — loin de là. Je l'ai soutenu contre les plaintes de sa femme, et de son premier maître, lorsque j'aurais pu l'écraser comme un perce-oreille, et si c'est un fripon, c'est le pire de tous, un ingrat. Le fait est que, pensant que je quittais Venise, il voulait tirer le meilleur parti possible de la circonstance. A présent, il entasse *mémoires sur mémoires*, quoiqu'il eût toujours l'argent à la main ; car vous savez, je crois, que je ne laisse jamais compte vieillir plus d'une semaine. Lisez-lui cette lettre je vous prie. — Je ne veux pas qu'il ignore aucune charge, afin qu'il se puisse défendre. . . . .
Je serai bientôt à Venise, et nous pourrons faire de la bile ensemble. Je hais le lieu et tout ce qui l'habite.

AU MÊME.

28 octobre 1819.

. . . .

« J'ai à vous remercier de votre lettre et des complimens sur *Don Juan*. Je ne vous en avais pas parlé, sachant que c'est un triste sujet pour un lecteur moral, et qu'il a été cause de beaucoup de grabuge ; mais je suis content qu'il vous plaise. Je ne vous dirai rien du naufrage, si ce n'est que j'espère que vous le trouvez aussi *nautique* et *technique* que peuvent l'admettre des vers par octaves.

« Le poème ne s'est *pas bien vendu*, dit Murray ; — *mais les meilleurs juges, etc., assurent, etc., etc.*, ainsi parle ce digne homme. Je n'ai pas vu encore le livre imprimé. Il y

a environ une centaine de stances du troisième chant de faites ; mais l'échec des deux premiers a ralenti mon *Estro*, et ce dernier ne vaudra pas les autres, ni ne s'achèvera, à moins que je ne devienne un peu plus *riscaldato* en sa faveur. J'apprends que la clameur passe toute imagination : jolie pruderie pour gens qui lisent Tom Jones et Roderick Random, et le Guide de Bath, et l'Arioste, et Dryden, et Pope, — pour ne rien dire des poèmes de Little; bien entendu que je ne parle que de la *moralité* de ces ouvrages, n'ayant aucune prétention à mettre le mien sur la même ligne, excepté en fait de *décence*. J'espère que vous avez l'édition de Paris, et ne vous êtes pas ruiné à acheter celle de Londres.

« Mes respects, je vous prie, à M[rs] H.., et soignez bien votre petit garçon. Toute ma maison a eu la fièvre et le frisson, excepté Fletcher, Allegra, et *moua donc* (comme nous disons dans le Notting-hamshire), et les chevaux, et Mutz, et Moretto. Au commencement de novembre, peut-être plus tôt, j'aurai le plaisir de vous voir. Aujourd'hui j'ai été noyé par un orage, ainsi que mon coursier, et mon laquais item, dont le cheval s'est embourbé au beau milieu d'une route de traverse. A midi, nous étions en été; à cinq heures, en plein hiver; mais l'éclair nous était envoyé peut-être pour nous avertir que l'été n'était pas encore passé; cela fait un drôle de temps pour le 27 octobre. »

A M. MURRAY.

Venise, 29 octobre 1819.

« La vôtre du 15 m'est parvenue hier. Je suis fâché que vous ne m'accusiez pas réception d'une énorme lettre *confiée à vos soins* pour lady Byron. Je vous l'ai expédiée de Bologne, il y a deux mois. Dites-moi, je vous prie, la lettre a-t-elle été reçue et envoyée?

« Vous ne dites mot du vice-consulat pour le patricien de Ravenne; il en faut inférer que la chose ne se fera pas.

. . . .
. . . .

« J'ai écrit aussi environ six cents vers d'un poème, la *vision* (ou prophétie) *du Dante;* le sujet est un coup-d'œil sur l'Italie à travers les siècles jusqu'à nos jours : j'y fais parler le Dante en personne, avant de mourir, et il embrasse tous les faits dans une vue prophétique, comme la Cassandre de Lycophron ; mais cet ouvrage et l'autre (1) dorment pour le moment.

« J'ai donné à Moore, qui est parti pour Rome, ma Vie manuscrite, en soixante-dix-huit feuilles in-folio, continuée jusqu'en 1816; mais ceci est remis à sa garde, confié à lui-même, ainsi que d'autres manuscrits de moi,—un journal tenu en 1814, etc. Ce ne sont pas choses à publier de mon vivant, mais quand je serai *froid*, vous pourrez en faire ce qu'il vous plaira. En attendant, si vous désirez les lire, vous le pouvez : et montrez-les à qui vous voudrez,—je ne m'en inquiète pas.

« La Vie est une sorte de *memorandum*, non une *confession*. J'ai laissé en dehors tous mes *amours* (excepté les généralités), et plusieurs choses des plus importantes (parce qu'il ne faut pas compromettre d'autres individus); c'est, vous dis-je, la pièce d'Hamlet, — « avec le rôle d'Hamlet omis sur demande particulière ; » vous y trouverez plusieurs de mes opinions, et quelques plaisanteries, ainsi qu'une narration détaillée de mon mariage et de ses conséquences, aussi vraie qu'une des parties intéressées peut la faire, car je suppose que nous sommes tous passibles d'erreurs.

« Je n'ai pas relu cette Vie depuis qu'elle a été écrite, de sorte que je ne sais pas exactement ce qu'elle peut répéter ou contenir. — Moore et moi avons passé quelques joyeuses journées ensemble. . . . .

« Je vous reviendrai probablement pour affaire, ou dans mon passage en Amérique. — J'apprends que les commis-

(1) *Don Juan.*

saires de Venezuela ont ordre de traiter avec les émigrans; j'ai quelque envie d'aller là-bas. Je ne ferais pas un trop mauvais planteur de l'Amérique du Sud, si, amenant avec moi ma fille naturelle Allegra, j'allais m'y établir. Je finirai par écrire à Hobhouse de prendre des informations de Perry, qui, je suppose, doit être le meilleur topographe, et la plus sonore trompette des nouveaux Républicains. Ecrivez donc.

« *P. S.* Moore et moi n'avons fait que rire. Il vous parlera de mes alentours et de tous mes faits et gestes; c'est comme à l'ordinaire. Ne laissez donc pas ces drôles publier de faux *Don Juan ;* mais n'y mettez pas *mon nom*, attendu que je prétends hâcher R...ts menu comme une courge dans la préface, si je continue le poème. »

A M. HOPPNER.

29 octobre 1819.

« L'histoire de Ferrare va tout d'une pièce avec le reste des fabrications de Venise ; — jugez-en : passé ma visite de juin dernier, je n'ai changé de chevaux qu'une fois, et c'est tout, depuis que je vous ai écrit. *Couvent* et *Enlèvement*, Diable! et une fille encore! » Je donnerais quelque chose pour savoir qui a été violenté, excepté mon pauvre cher *moi*. J'ai été *ravi* plus de fois que personne au monde, depuis la guerre de Troie; mais quant à l'arrestation et à ses causes, l'une est aussi vraie que les autres, et je ne puis deviner l'origine des deux inventions. Je suppose qu'il y a quelque confusion du conte de la F** et de Mme Guiccioli, et d'une demi-douzaine d'autres. Mais il est inutile de chercher à débrouiller la trame; il est plus court de la balayer. Je termine l'affaire avec maître E** qui pâlit à vue d'œil de votre *indécision*, et jure ses grands dieux qu'il est le meilleur arithméticien d'Europe; je suis de son avis, car avec lui deux et deux font cinq.

« Vous pouvez m'attendre la semaine prochaine. J'ai un cheval ou deux de plus (cinq en tout), et je vais me remettre en possession du Lido. Je serai plus matinal, et nous irons nous dilater le foie sur la plage comme jadis, si cela vous rit, — et nous ferons encore retentir l'Adriatique de notre haine pour cette coquille d'huître, aujourd'hui vide, et sans perles, la cité de Venise.

« Murray m'a écrit hier. Les contrefacteurs ont publié *deux* nouveaux *troisièmes* chants de *Don Juan*. Au diable l'impudence du goujat de libraire, quel qu'il soit! Murray me dit que la vente va bien : douze cents sur quinze cents, in-quarto, je crois, (ce qui n'est rien après avoir vendu treize mille exemplaires du *Corsaire* en un jour); mais il ajoute que les *meilleurs juges*, etc... ont dit que c'était très-beau et bien tourné, particulièrement comme style et comme poésie, et toutes ces niaiseries banales qui ne valent pas pour le libraire la vente d'un exemplaire; et pour l'auteur.... il va sans dire que je suis dans une colère diabolique contre le mauvais goût du siècle, jurant qu'il n'y a rien comme la postérité, qui doit, nécessairement, mieux s'y connaître que ses grands-pères. On a fait un onzième commandement qui enjoint aux femmes de ne pas lire *Don Juan*, et, ce qui est plus étrange, elles ne paraissent pas l'avoir violé. Mais qu'est-ce que cela signifie pour elles, pauvres machines! qu'elles lisent ou non, un livre ne fera jamais. . . . .

« Le comte G. arrive la semaine prochaine, et je suis sommé de lui restituer sa femme; ce sera fait..... Ce que vous dites des longues soirées de la Mira ou de Venise me rappelle le mot de Curran à Moore. — « J'apprends que vous avez épousé une jolie femme, et de plus une très-bonne créature, — une excellente créature : mais, dites-moi, je vous prie, hein? *comment passez-vous vos soirées?* » Voilà une question diabolique, et peut-être aussi difficile à résoudre avec maîtresse qu'avec femme.

« Si vous allez à Milan, je vous prie, laissez-nous au

moins un *vice-consul*, — c'est le seul vice qui manquera jamais à Venise. . . . .

« Ainsi donc Mme Albrizzi est en danger de mort; — pauvre femme ! . . . .
. . . . . Moore m'a dit qu'ils avaient fabriqué à Genève une diable d'histoire de la Fornaretta : — une jeune beauté séduite, — l'abandon obligé, — le saut dans le grand canal, et enfin, en conséquence, son entrée à l'hôpital des fous. Je serais par ma foi bien aise de savoir qui a été le plus près de devenir *fou*; qu'ils aillent au diable! Ne me trouvez-vous pas l'air intéressant d'un jeune et bel opprimé? J'espère que votre petit garçon va bien. Allegrina est florissante comme une fleur de grenade.

A M. MURRAY.

Venise, 8 novembre 1819.

« M. Hoppner m'a prêté un exemplaire de l'édition de Paris du *Don Juan*, qui, à ce qu'il me dit, est lu en Suisse par les ecclésiastiques et les dames, avec grande approbation. . . . .

« J'ai été malade ces huit derniers jours d'une fièvre tierce prise à cheval par un bel orage. C'était hier le quatrième accès : les deux derniers étaient très-aigus et précédés de vomissemens. C'est l'épidémie de l'endroit et de la saison. Dans l'intervalle des accès, je me sens affaibli, mais non malade; j'ai un peu de mal de tête et de lassitude.

« Le comte Guiccioli est arrivé à Venise, et a présenté à sa femme (qui l'avait précédé il y a deux mois pour raison de santé et sur les ordonnances du docteur Aglietti) une liste de conditions, règlement d'heures, de conduite, moralité, etc., etc., etc., qu'il insiste à imposer, et qu'elle persiste à refuser. Il paraît que, comme préliminaire indispensable, je suis expressément exclus par ce traité; de sorte qu'ils sont en discussion ouverte : quel en sera le résultat,

c'est ce que j'ignore, d'autant plus qu'ils consultent leurs amis.

« Ce soir, la comtesse Guiccioli m'observait tandis que j'étais absorbé à examiner *Don Juan ;* ses regards tombent par hasard sur la cent trente-septième stance du premier chant, et elle me demande ce que cela veut dire. Je réponds, « rien sinon *votre mari s'avance.* » Comme je lui traduisais cela en Italien, et avec quelque emphase, elle tressaille d'effroi, en s'écriant, « *Oh mon Dieu ! vient-il?* » s'imaginant qu'il était question de son *propre mari*, qui était ou devait être au spectacle. Vous pouvez penser combien nous avons ri quand elle s'est aperçue de sa méprise. Vous en serez amusé comme moi ; — il n'y a pas trois heures que cela est arrivé.

« Je vous ai écrit la semaine dernière, mais depuis ma fièvre je n'ai rien ajouté au troisième chant, ni à la prophétie du Dante. Moore a vu le troisième Juan, du moins tout ce qu'il y avait de fait. Je ne sais si mon mal me laissera poursuivre l'un ou l'autre ; car la tierce dure long-temps, à ce qu'on dit. Je l'ai eue à Malte, à mon retour, et la fièvre de Malaria en Grèce, l'année d'avant. Celle de Venise n'est pas très-violente, cependant j'ai déliré une nuit, une heure ou deux, et, en revenant à moi, je trouvai Fletcher sanglotant d'un côté du lit, et la comtesse Guiccioli pleurant de l'autre ; vous voyez que je ne manquais pas de garde-malades (1). Je n'ai point eu recours aux médecins ; je pense

(1) Madame Guiccioli raconte une curieuse particularité de ce délire : « Vers l'entrée de l'hiver, le comte Guiccioli vint me chercher pour me reconduire à Ravenne ; quand il arriva, lord Byron était malade d'une fièvre prise pour avoir été trempé par un fort orage, qui l'assaillit pendant sa promenade habituelle à cheval. Il avait déliré toute la nuit et j'avais veillé constamment près de son lit ; dans son delire, il composa beaucoup de vers qu'il ordonna à son domestique d'écrire sous sa dictée. La mesure des vers était très-exacte, et la poésie ne paraissait point du tout l'œuvre d'un esprit égaré. Il la conserva long-temps après son rétablissement, puis la brûla. J'ai su aussi que pendant ses rêveries dans ce temps, il était hanté de l'idée de sa belle-mère, prenant pour elle toute personne qui l'approchait, et reprochant à ceux qui le soignaient de l'avoir laissée pénétrer dans sa chambre.

qu'ils peuvent soulager dans les maladies chroniques, comme la goutte, etc., etc., (bien qu'ils ne les guérissent point), — justement comme un chirurgien remet les os et panse les blessures, — mais je crois les fièvres tout-à-fait hors de leur puissance et guérissables seulement par la nature et la diète.

« Je n'aime pas le goût du quinquina; et pourtant je suppose qu'il me faudra bientôt en prendre.

« *P. S.* Comme je vous le dis, l'affaire Guiccioli est à la veille d'éclater d'une manière ou d'une autre; j'ajouterai que, sans vouloir tenter d'influencer en rien la décision de la comtesse, tout en dépendra : si elle se réconcilie avec son mari, vous me reverrez en Angleterre, plus tôt peut-être que vous ne pensez : sinon, je me retirerai avec elle en France ou en Amérique, changerai de nom, et menerai une vie de province : cela peut paraître étrange, mais j'ai entraîné la pauvre enfant dans un piége; et comme, ni sa naissance, ni sa position, ni ses relations de parenté ou d'alliance ne sont inférieures aux miennes je suis en honneur obligé d'être en tout son appui; d'ailleurs c'est une très-jolie femme, — demandez à Moore, — et elle n'a pas encore vingt et un ans.

« Si elle se débarrasse de tout ceci, et moi de ma fièvre tierce, je vous tomberai quelqu'un de ces jours dans Albemarle-street, *en passant* à Bolivar. »

A M. BANKES.

Venise, 20 novembre

« La fièvre, qui m'a fatigué depuis quelque temps, et l'indisposition de ma fille, m'ont empêché de répondre à votre lettre très-bien venue. Je n'ai pas ignoré vos progrès dans vos découvertes; j'espère que vos travaux n'ont pas affaibli votre santé. Vous pouvez compter que vous trouverez chacun en Angleterre pressé d'en recueillir les fruits, et

comme vous avez accompli plus que personne, j'espère que vous ne passerez sous silence rien de ce qui peut faire apprécier les talens et le temps employés à vos périlleuses recherches. La première phrase de ma lettre vous aura expliqué pourquoi je n'ai pu vous joindre à Trieste ; j'étais sur le point de partir pour l'Angleterre (avant que je connusse votre arrivée), quand la maladie de mon enfant nous a mis, elle et moi, sous la dépendance du Protomedico de Venise.

« Il y a maintenant sept ans que nous ne nous sommes rencontrés, lequel temps vous avez employé mieux pour les autres et plus honorablement pour vous-même que je ne l'ai fait.

« Vous trouverez des changemens considérables en Angleterre, tant publics que privés. — Vous verrez quelques-uns de nos vieux contemporains de collége, métamorphosés en Lords du Trésor, Lords de l'Amirauté ; d'autres devenus réformateurs et orateurs ; plusieurs établis, *fixés* comme on dit, — et d'autres fixés dans le cercueil. Parmi ces derniers (non de nos camarades de classe, par parenthèse), Shéridan, Curran, lady Melbourne, le moine Lewis, Fréderick Douglas, etc., etc., mais vous trouverez M.*** très-vivant, ainsi que toute sa famille. . . . .
. . . .

« Si vous passez ici, et que j'y sois encore, vous n'avez pas besoin que je vous dise combien je serai joyeux de vous recevoir ; j'aspire à vous entendre décrire une partie de ce que je compte *voir* dans peu de temps. Vous avez eu un meilleur destin qu'aucun voyageur en terres si lointaines (excepté Humboldt), puisque vous revenez sain et sauf. Et, après le destin des Brownes, des Parkes, des Burckhardts, on est à peine moins surpris que joyeux de vous revoir. Croyez-moi, etc. »

A M. MURRAY.

Venise, 4 décembre.

« Vous pouvez faire comme il vous plaira, mais vous allez tenter une expérience qui ne réussira pas. Il suffit que mon nom soit de la partie pour qu'Eldon (1) prononce contre vous. Souvenez-vous aussi que, si la publication est condamnée sur les chefs que vous mentionnez comme *indécente* et *blasphématoire*, *je* perds tout droit à *la tutelle* et à l'*éducation* de ma fille; bref, toute autorité paternelle m'est enlevée, et tous liens avec elle rompus, excepté.

. . . .

Cela fut décidé ainsi dans l'affaire de Shelley, parce qu'il avait écrit la *Reine Mab*, etc., etc., etc. Cependant, vous pouvez consulter les légistes et faire à votre guise. Je ne prétends pas vous empêcher de soulever la question; j'établis seulement une des conséquences qui s'ensuivront pour moi. Quant au prix du manuscrit, il serait dur que vous eussiez payé pour rien : par conséquent je vous restituerai la somme, ce que je peux très-bien faire, n'en ayant rien dépensé, et nous serons quittes sur ce point. Tout est encore chez mon banquier.

« Je ne suis pas juge de la loi du Chancelier; mais ouvrez Tom Jones, et lisez tout ce qui regarde M[rs] Waters et Molly Seagrim; ou le Hans Carvel de Prior, et Paulo Purganti; le Roderick Random de Smollett, le chapitre de lord Strutwell et plusieurs autres; la scène de la Fille Mendiante, dans Peregrine Pickle, et pour les expressions grossières, *Londres* de Johnson; par exemple les mots ** et ** écrits en toutes lettres; le Guide de Bath d'Anstey, le « *Ecoutez*, *lady Betty*, *écoutez.* » Bref, ouvrez Pope, Prior, Congrève, Dryden, Fielding, Smollett, et que l'avo-

(1) Le lord chancelier.

cat-général choisisse les passages. Qu'adviendra-t-il de *leurs* droits d'auteurs si sa décision de Wat-Tyler doit faire loi comme précédent? Je n'ai rien à dire de plus, vous jugerez pour vous-même.

« — J'ai eu la fièvre tierce; ma petite Allegra a été malade aussi, et j'ai été obligé de m'enfuir avec une femme mariée; j'ai réconcilié la dame avec son seigneur et maître, mais non sans difficultés et grands combats intérieurs; de plus, j'ai guéri la fièvre de l'enfant avec du quinquina et la mienne avec de l'eau froide. Je compte passer en Angleterre par le Tyrol sous peu de jours, et vous prie donc d'adresser votre prochaine lettre à Calais. Excusez si je vous écris en grande hâte, il est tard ou de bonne heure, comme il vous plaira dire. Le troisième chant de Don Juan est complet et d'environ deux cents stances, fort décentes, je crois, mais je n'affirme rien; la chose est inutile à discuter jusqu'à ce qu'il soit établi et assuré que le poème peut ou non devenir propriété.

« Ma détermination actuelle de quitter l'Italie n'était point prévue. J'en ai expliqué les raisons dans mes lettres à ma sœur et à Douglas Kinnaird, il y a huit ou quinze jours. La rapidité de mon voyage dépendra des neiges du Tyrol, et de la santé de ma fille, qui, pour le moment, est si bien rétablie que j'espère que tout ira à merveille. »

CHAPITRE IX.

Raccommodement apparent du comte et de la comtesse Guiccioli. — Lettres italiennes de lord Byron. — Apprêts de départ. — Il est retenu par la famille et le mari de la dame. — Adieux à M. Hoppner. — Critique du *Blackwood-Magazine*. — Retour à Ravenne. — Fête italienne chez le marquis Cavalli. — Lord Byron cavalier' servente. — Il veut que l'on communique ses mémoires à lady Byron. — Versicolets sur l'anniversaire de son mariage. — Le nouvel an. — Pitt. — Cobbet.

La crise que j'avais laissé lord Byron si disposé à faire tourner de manière à prévenir les funestes conséquences que sa liaison avec la comtesse paraissait devoir entraîner, avait eu lieu comme on vient de le voir, peu après que je l'eus quitté. Le comte Guiccioli avait insisté pour que sa femme revînt avec lui; et à la suite de quelques négociations conjugales, dont lord Byron ne paraît pas s'être mêlé, la jeune comtesse consentit, avec grande répugnance, à accompagner son mari à Ravenne, convention préalable ayant été faite que désormais toute communication entre elle et son amant cesserait.

Peu de jours après, lord Byron revint à Venise fort abbattu et visiblement affecté du départ de Mme Guiccioli; humoriste et mécontent de tout ce qui l'entourait, il reprit ses courses sur le Lido avec M. Hoppner, qui faisait de vains efforts, non-seulement pour relever son courage, mais pour lui faire oublier sa maîtresse absente, et le maintenir dans sa résolution de retourner en Angleterre. Il n'allait chez personne, et ne reprenant point goût à ses premières occupations, le temps, quand il n'écrivait pas, lui devenait long et pesant.

La promesse des amans de ne pas correspondre ensemble fut bientôt violée, comme toutes les parties l'eussent

dû prévoir, et les lettres que lord Byron adressa alors à madame Guiccioli, quoique écrites dans une langue qui n'était pas la sienne, deviennent éloquentes par la vivacité du sentiment qui le dominait : sentiment qui survivait dans toute sa fraîcheur et sa force à une longue intimité. « Tu es » lui écrivait-il, « et seras toujours ma première pensée. Mais dans ce moment, je suis dans un état horrible et ne sais que décider ; d'une part, je crains de te compromettre pour toujours par mon retour à Ravenne et ses conséquences, et de l'autre, de te perdre toi et moi-même, et tout ce que j'ai jamais connu ou goûté de félicité, si je ne te revois plus. Je t'en prie, je t'en supplie, calme-toi, et crois que je ne puis cesser de t'aimer qu'avec la vie (1). » Ailleurs, il ajoute : « Je pars pour te sauver, et abandonne un pays devenu insupportable sans toi. Tes lettres à la F** et à moi-même font tort à mes motifs, mais avec le temps tu verras ton injustice. Tu parles de douleur ! — Je la sens, moi, mais les paroles me manquent. N'est-ce pas assez de te laisser, par des motifs que tu approuvais il n'y a pas si longtemps, n'est-ce pas assez de quitter l'Italie le cœur déchiré, après avoir passé, depuis ton départ, tous mes jours dans la solitude, malade de corps et d'ame, faut-il encore endurer tes reproches sans y répondre et sans les mériter ! Adieu. — Dans ce moment est compris la mort de tout mon bonheur (2). »

(1) « Tu sei e sarai sempre mio primo pensier. Ma in questo momento sono in un' stato orribile non sapendo cosa decidere; temendo, da una parte, compromettérti in eterno col mio ritorno a Ravenna, e colle sue consequenze; e, dal' altra perderti, e me stesso, e tutto quel che ho conosciuto o gustato di felicità, nel non vederti più. Ti prego, ti supplico calmarti, e credere che non posso cessare ad amarti che colla vita. »

(2) « Io parto, per salvarti, e lascio un paese divenuto insopportabile senza di te. Le tue lettere alla F**, ed anche a me stesso fanno torto ai miei motivi; ma col tempo vedrai la tua ingiustizia. Tu parli del dolor — io lo sento, ma mi mancano le parole. Non basta lasciarti per dei motivi dei quali tu eri persuasa (non molto tempo fa) — non basta partire dall' Italià col cuore lacerato, dopo aver passato tutti i giorni dopo la tua partenza nella solitudine, ammalato di corpo e di anima — ma ho anche a

Tout était disposé pour son départ pour l'Angleterre, et il en avait même fixé le jour, quand des lettres de Ravenne lui apprirent que la comtesse était dangereusement malade. L'effet de cette douloureuse séparation avait été si violent sur son ame tendre, que sa propre famille, alarmée de son état, se désistait de toute opposition à ses désirs, et que le comte lui-même suppliait l'amant de sa femme de revenir en toute hâte à Ravenne. Que pouvait-il faire? Il avait déjà annoncé son retour en Angleterre à plusieurs de ses amis; il sentait que la prudence et une fermeté mâle auraient commandé son départ, et tandis qu'il balançait entre le devoir et la tendresse, le jour marqué arriva; une amie de Mme Guiccioli, qui assistait à ce moment d'angoisse et d'incertitude, le décrit ainsi : »

« Il était tout habillé pour le voyage, ses gants mis, son bonnet sur la tête et jusqu'à sa petite canne en main. Il n'avait plus qu'à descendre l'escalier : toutes les malles étaient dans la barque, lorsque mylord, qui ne cherchait qu'un prétexte, s'avise de déclarer que si une heure après midi sonne avant que tout soit en ordre (les armes seules n'étaient pas encore prêtes), il ne partira pas ce jour-là; l'heure sonne, et il reste !

« Il était évident, ajoute la dame, qu'il n'avait pas le *cœur* de partir, » la suite fait voir qu'elle devinait juste. Les nouvelles de Ravenne du lendemain décidèrent de son sort; il annonça lui-même à la comtesse son triomphe dans les termes suivants : « La F** t'aura dit, avec *sa sublimité accoutumée*, que l'amour a vaincu. Je n'ai pu trouver assez de force d'ame pour quitter le pays que tu habites sans te voir au moins une fois : peut-être dépendra-t-il de *toi* que je ne te quitte jamais plus. Pour le reste nous en parlerons.

sopportare i tuoi rimproveri, senza replicarti, e senza meritarli. Addio— in quella parola è compresa la morte *di* mia felicita. »

La fin de cette phrase est un des rares exemples d'incorrection qui se présentent dans ces lettres; la construction régulière voulant « *della* mia felicita. »

Tu dois savoir à présent ce qui peut le plus assurer ton bonheur, de ma présence ou de mon éloignement. Je suis citoyen du monde : tous les pays me sont égaux. Tu as été toujours (depuis que nous nous sommes connus) l'*unique objet de mes pensées*. Je croyais que le meilleur parti à prendre pour ton repos et celui de ta famille, c'était de partir, et d'aller loin, bien *loin* de toi, puisque être près et ne pas me rapprocher encore me serait impossible ; mais tu décides que je dois retourner à Ravenne, j'y retournerai ; je ferai, je serai ce que tu veux que je sois, — je ne puis te dire plus (1). »

En quittant Venise il prit congé de M. Hoppner par un billet court et affectueux. L'excellent ami, dont il se séparait m'écrivait, en me communiquant cet adieu. « Je n'ai pas besoin de dire avec quel pénible sentiment je vis partir celui qui, dès le premier jour de notre connaissance, m'avait traité avec une bonté invariable, m'accordant une confiance sans bornes, m'admettant à une intimité, à laquelle je n'avais aucun droit, et écoutant avec une patience et un bon naturel qui ne se démentirent jamais les remontrances que je m'aventurais à lui faire. »

A M. HOPPNER.

MON CHER HOPPNER.

« Les adieux sont toujours amers, je ne courrai donc pas

(1) « La F** ti avra detto, colla sua solita sublimità, che l'amor ha vinto. Io non ho potuto trovare forza di anima per lasciare il paese dove tu sei, senza vederti almeno un altra volta : — forse dipenderà da *te* se mai ti lascio più. Per il resto parleremo. Tu dovresti adesso sapere coa sarà piu convenevole al tuo ben essere la mia presenza o la mia lontananza. Io sono cittadino del mondo—tutti i paesi sono eguali per me. Tu sei stata sempre (dopo che ci siamo conosciuti) l'unico oggetto di miei pensieri. Credeva che il miglior partito per la pace tua e la pace di tua famiglia fosse il mio partire, e andare ben *lontano;* poichè stare vicino e *non* avvicinarti sarebbe per me impossibile. Ma tu hai deciso che io debbo ritornare a Ravenna—tornaro è faro cio che tu vuoi. Non posso dirti di più. »

la chance d'une seconde rencontre avec vous. Présentez, je vous prie, mes respects à Mrs Hoppner, et dites-lui bien quelle est mon inexprimable vénération pour sa bonté si parfaite, qui trouvera sa récompense même dans ce monde, —car ceux qui n'ont pas grand' foi aux vertus humaines en découvriront assez en elle pour prendre meilleure opinion de leur prochain, et, — ce qui est plus difficile, — d'eux-mêmes, puisqu'ils font partie de la même espèce, bien que loin d'approcher d'un de ses plus nobles modèles. Excusez-moi aussi, comme vous pourrez, si je manque au cérémonial, en partant sans prendre congé. Si nous nous retrouvons encore, je ferai agréer mes plus humbles apologies; sinon, rappelez-vous que je vous souhaitais beaucoup de bien; et oubliez, s'il se peut, que je vous ai donné beaucoup d'ennui et d'embarras. »

A M. MURRAY.

Venise, 10 décembre 1819.

« Depuis que je vous ai écrit j'ai changé d'avis, et n'irai point en Angleterre. Plus je refléchis, plus je hais le lieu et tout ce qui me le rappelle........ J'ai fini le troisième chant de *Don Juan*, mais ce que j'ai lu et entendu me décourage de rien faire paraître, — du moins pour le moment. Ce n'est plus la verve mordante du premier chant. Votre vacarme m'a, non effrayé, mais blessé, et je n'ai pas écrit *con amore* cette fois. Vous pouvez essayer d'un procès pour votre droit de propriété, mais vous le perdrez : il y a clameur, et l'hypocrisie est sur ses gardes. Du reste, je trouve tout simple que le prix que vous avez donné du manuscrit vous soit rendu, et j'ai écrit en conséquence à M. Kinnaird.

« Je n'ai pas assez de patience, ni ne mets assez d'intérêt à la chose, pour me prendre de parole avec les drôles dans leur propre argot; mais je trouve que le *Magazine* de M. Blackwood et un ou deux autres de vos envois, sont

hyperboliques dans leurs louanges, et diaboliques dans leurs injures.

« J'aime et admire W..n, et il n'aurait pas dû, lui, se permettre une outrageante violence. Cela passe toute borne et se détruit de soi-même. Que dirait-il donc de la grossièreté sans passion et de la misanthropie sans cœur des voyages de Gulliver? Quand il parle de ce qui regarde lady Byrôn, il parle de ce qu'il ne connaît pas; et vous pouvez lui dire que nul ne désire plus que moi que toute l'affaire soit exposée nettement aux yeux du public.

« Si W..n veut lire les mémoires donnés à Moore, il le peut, — non pas que je tienne à son jugement *public*, mais à son opinion privée; car j'aime l'homme et me soucie fort peu de son *Magazine*. Je voudrais que lady B. elle-même les lût, qu'il lui fût loisible de marquer toutes méprises ou choses faussement représentées; attendu que le manuscrit peut être imprimé quand je ne serai plus; et il n'est que juste qu'elle le voie; c'est-à-dire, si elle le désire.

« Peut-être pourrai-je me diriger de votre côté au printemps; mais j'ai été malade, et suis indolent et indécis, parce que peu de chose m'intéresse. Les gens m'ont reproché d'abord d'être mélancolique, et maintenant ils sont furieux de ce que je suis facétieux, ou du moins tâche de l'être. J'ai pris un gros rhume et un si grand mal de tête qu'à peine puis-je voir ce que je griffonne; les hivers ici sont piquants comme des aiguilles.

« Votre Blackwood m'accuse de traiter durement les femmes : cela peut être; mais j'ai été leur martyr : ma vie entière a été sacrifiée à elles, et *par* elles..... »

Peu après avoir adressé cette lettre à Murray, il partit pour Ravenne, où il passa un an et demi. En arrivant il était descendu à l'auberge; mais le comte Guiccioli lui ayant loué un appartement complet dans son palais, il se trouva de nouveau logé sous le même toit que sa maîtresse.

A M. HOPPNER.

Ravenne, 31 décembre.

« Arrivé ici cette semaine, j'ai été obligé de me mettre de suite sous les armes, et d'aller le soir même chez le marquis de Cavalli, où il y avait de deux à trois cents personnes de la meilleure compagnie que j'aie vue en Italie : — plus de beauté, plus de jeunesse, et plus de diamans, parmi les femmes, que l'on n'en avait contemplé depuis un demi-siècle dans la Sodome de la mer (1). — Je n'ai jamais vu plus grande différence entre deux endroits sous la même latitude (ou platitude, c'est tout un) : musique, danse, jeu, tout dans le même salon. Le but de la Guiccioli paraissait être de faire étalage, autant que possible, de son amant étranger, et, sur ma foi, quand elle se faisait gloire de scandale ce n'était pas à moi à en être honteux. Personne qui eût l'air surpris : toutes les femmes, au contraire, paraissaient enchantées de l'excellent exemple. Le vice-légat et tous les autres vices étaient aussi polis que possible ; — et moi, qui avait d'abord fait le modeste, j'ai été obligé de prendre galamment la dame sous le bras et de m'afficher sigisbée autant qu'il se pouvait à l'improviste, — pour ne rien dire de l'embarras d'un chapeau à trois cornes et d'une épée, qui m'a été beaucoup plus formidable qu'elle ne le sera jamais à l'ennemi.

« J'écris en hâte, — répondez aussi promptement. Je ne puis rien comprendre à tout ceci ; mais il semblerait que la G** a passé pour avoir été *plantée*-là, et qu'elle était résolue à montrer la fausseté de l'accusation : être *plantée-là*, étant dans cet hémisphère la plus grande infortune morale ; c'est pure conjecture, car je ne suis au fait de rien, si ce n'est que tout le monde paraissait très-affectueux pour elle,

(1) « Oh ! torture des eaux ! Sodome de la mer ! »
Marino Faliéro.

et point discourtois pour moi. Père, parents, alliés, tous, tout-à-fait aimables. Je pense que le marquis de Cavalli, qui est son oncle, me considérait tout naturellement comme de la famille.

« Je devrais vous envoyer les *gracieusetés* de l'époque, mais elle est en elle-même si peu gracieuse, chargée de pluie et de neige, que j'attendrai que le soleil luise. »

A M. MOORE.

2 janvier 1820.

« Mon cher Moore.

« C'est, de ma noce, anniversaire
Et tous auront un pied de nez,
Chez Edmonton si ma femme a dîné,
Tandis que, moi, je m'attable chez Waire (1). »

ou ainsi :

« Voilà le nouvel an, amis c'est un beau jour,
Ne m'en souhaitez pas cependant le retour,
Si vous me désirez de belles destinées (2). »

« La présente est pour vous engager, *si cela lui est agréable*, à lui communiquer les mémoires manuscrits en votre possession; je souhaite en tous cas en agir franchement avec *elle*, bien qu'ils ne puissent être publiés qu'après ma mort. En conséquence, je trouve juste que lady Byron sache

(1) « To-day it is my wedding-day,
And all the folks would stare
If wife should dine at Edmonton,
And I should dine at Ware. »

(2) « Here's a happy new year! but with reason
I beg you'll permit me to say
Wish me *many* returns of the *season*,
But as *few* as you please of the *day*.

ce qui est dit d'elle et des siens, afin qu'elle ait pleine facilité de faire ses remarques ou de répondre à quelque partie ou parties qu'il lui plaira relever. C'est agir avec droiture, ce me semble, quoi qu'il advienne.

« Pour changer de sujet : êtes-vous en Angleterre? Je vous envoie une épitaphe pour Castlereagh.

. . . .

« Une autre pour Pitt. —

« Avec la mort quand il lutta,
Son adversaire l'emporta.
Du reste, regardez ses discours et sa bierre,
Toujours il a menti, à la chambre et sous terre (1). »

« Les dieux m'ont, ce me semble, fait tout poétique aujourd'hui; —

« Cobbet en déterrant tes os et ton mérite
Fit bien, Payne; il t'arrache aux vers :
Et t'ira rendre ta visite,
Très-prochainement, aux enfers (2). »

« Ne laissez pas ces versicolets courir avec mon nom, excepté chez les initiés, car mon ami H: m'a l'air de tourner

(1) With death doom'd to grapple.
Beneath this cold slab, he
Who lied in the Chapel
Now lies in the Abbey.

Ceci est intraduisible, la plaisanterie roulant sur un calembourg : le mot *lie* veut dire mentir et coucher : et celui, dit Byron, qui *mentait* à la Chapelle (où se réunit la chambre des communes), maintenant *couche* à l'Abbaye (Westminster).

(2) « In digging up your bones, Tom Paine,
Will Gobbet has done well,
You visit him on earth again,
He'll visit you in hell.

Ou

You come to him on earth again,
He'll go with you to hell.

réformateur, et je crains qu'il n'aille se rafraîchir à Newgate, puisque l'honorable chambre, si j'en crois le compte rendu des débats parlementaires dans *Galignani*, menace de poursuites un pamphlet de sa façon. Je serais très-marri d'apprendre quelque chose de fâcheux pour lui, surtout à propos de ces misérables querelles. Pour peu qu'on y prenne part, ce résultat est inévitable.

« Vous savez que j'ai eu une triste scène depuis votre départ. Le comte G. est venu chercher sa femme; mais sans qu'*aucune* des conséquences que Scott avait prédites en soit advenue. Il n'y a pas eu de dommage comme en Angleterre, et notre ami a perdu son pari : mais il y a eu *une scène du diable, car elle ne voulait pas d'abord entendre parler de retourner avec lui*, enfin elle s'y est décidée. Il insistait, assez raisonnablement ce me semble, pour que toutes communications entre nous fussent rompues. Trouvant donc l'Italie très fade, et ayant la fièvre tierce, je fis ma valise, et me disposais à repasser les Alpes, quand la maladie de ma fille me retint.

« En arrivant à Ravenne la Guiccioli est tombée malade aussi à son tour; et enfin, son père (qui jusqu'ici s'était constamment et très-violemment opposé à notre liaison) m'a écrit pour me dire qu'elle était dans un tel état qu'il me suppliait de la venir voir, que son mari y consentait à cause de la rechute, et que lui (son père) se rendait garant de tout, et m'affirmait qu'il n'y aurait plus désormais de scène entre eux à mon sujet, et que je ne serais en rien compromis. Je suis parti presque aussitôt, et suis toujours resté ici depuis. Je l'ai trouvée fort changée, mais se rétablissant : — et *tout cela* vient pourtant d'avoir lu Corinne ! »

. . . .



CHAPITRE X.

Inhabileté de lord Byron aux fonctions de cavalier' servente. — Code du sigisbéisme. — Mort du roi d'Angleterre. — Lord Byron coupe en deux le troisième chant de *Don Juan*. — Morgante Maggiore de Pulci. — Mœurs italiennes. — Esquisse. — Point de société, point de comédie. — Ténacité des femmes. — Jugement de Salomon du Ciorgion. — Premières commotions en Italie.—Usbergo. — Injures de Dallas.—Inexactitudes de Walter-Scott. — L'athéisme réfuté par Mulloch.

Lord Byron, sans avoir rien déterminé sur son séjour à Ravenne, et disant lui-même qu'il pouvait y rester un jour, une semaine, une année, toute sa vie (sa conduite dépendant désormais de circonstances qu'il ne pouvait ni gouverner ni prévoir), se fit arranger les appartemens qu'il avait loués chez le comte Guiccioli; et dans la lettre qu'il écrit à M. Hoppner pour le prier de lui expédier ses meubles, dont partie était encore à Venise, et partie avait été transportée à Bologne l'été d'avant, pour y meubler la chambre de la petite Allegra, il répète encore : « Je suis venu parce que j'étais appelé, et partirai au moment où je croirai mon départ utile; mon attachement n'a ni l'aveuglement qui commence, ni la microscopique finesse de vue qui termine de telles liaisons. Le temps et l'heure décideront tout. . . . . J'oubliais de vous remercier ainsi que Mrs Hoppner de tout un trésor de joujoux donnés à Allegra avant notre départ; c'était trop de bonté, et nous sommes très-reconnaissans. »

Une fois hors de l'*Albergo imperiale*, « impériale, dit-il, dans tout le vrai sens de l'épithète, » Mme Guiccioli, la société, l'opéra et les bals se disputèrent le temps de lord Byron. Il paraît que la vie de cavalier' servente lui allait peu, du moins il s'en plaint en ces termes, toujours à M. Hoppner.

« Je m'escrime de toutes mes forces pour apprendre à doubler un schall, et m'en tirerais à l'admiration générale si, par malheur, je ne le doublais pas toujours à l'envers; et, parfois aussi, je confonds les schalls et en emporte deux, ce qui déconcerte entièrement tout le bataillon des *serventi*, qui, jusqu'à ce que chacun soit rentré dans sa propriété, gardent fidèlement leur *servite*, au risque de se geler. Mais l'endroit est effroyablement moral : car vous n'y pouvez regarder la femme de personne, excepté celle de votre voisin. — Frappez-vous à la porte à côté de l'*unique*, vous êtes grondé et soupçonné de perfidie : si bien qu'une *relazione* ou *amicizia* s'arrange comme une affaire régulière qui dure de cinq à quinze ans, à laquelle époque, si, de fortune, il survient un veuvage, tout finit par la *sposalizio*, et, en attendant, l'engagement est soumis àtant de règles et devoirs qu'il ne vaut guère mieux qu'un mariage. Un homme devient tout juste une partie des propriétés de la femme, c'est sa *chose*. — N'empêchent-elles pas leurs serventi de se marier jusqu'à ce qu'il y ait une vacance pour elles-mêmes? Je connais deux exemples semblables dans une seule famille.

« Le temps a été effroyable ici. — Plusieurs pieds de neige. — Un *fiume* a renversé un pont, et mis à flots Dieu sait combien de *campi*; puis, c'était le tour de la pluie, et il dégèle toujours, si bien que mes chevaux de selle jouissent d'une sinécure jusqu'à ce que les routes deviennent plus praticables.

. . . .

« Voulez-vous payer Missiaglia et ce Buffo de Buffini de la Gran-Bretagna. J'apprends de Moore qu'il est à Paris; je lui avais écrit à Londres, mais il n'a pas encore ma lettre à ce qu'il paraît. »

A M. BANKES.

Ravenne, 19 février 1820.

« J'ai place pour vous dans la maison ici, comme à Venise, si vous jugez convenable d'en faire usage; ne vous attendez pas cependant à trouver les mêmes splendides enfilades de salles tapissées. Ni les dangers, ni les chaleurs du tropique, ne vous ont empêché de pénétrer partout où vous aviez fantaisie d'aller, et quoi, la neige y parviendrait maintenant! la neige italienne, — fi donc! — Je vous en prie, venez, le cœur de Tita languit pour vous, et peut-être pour vos larges pièces d'argent; et votre camarade de jeu, le singe, est seul et inconsolable.

« Je ne sais plus si vous admirez ou supportez seulement les cheveux rouges; de sorte que ce n'est pas sans frayeur que je vous montrerai tout ce qui est *autour* de moi, et dans les environs, en cette cité. Venez néanmoins. — Vous pourrez faire une visite matinale au Dante, et je réponds que Théodore et Honoria vous recevront à merveille dans la forêt voisine.

« Nous autres Goths de Ravenne espérons aussi que vous ne mépriserez pas notre archi-Goth Théodoric. Je laisserai à ces grands hommes le soin de vous faire les honneurs de la première moitié de la journée, vu que je n'en ai pas ma part, — l'allouette qui me réveille étant oiseau d'après midi. Mais, quant à vos soirées, et autant de vos nuits que vous m'en pourrez donner, je m'en empare. Eh! vraiment, vous me verrez manger de la chair comme vous-même, ou tout autre cannibal, excepté les vendredis. Puis, il y a dans mon tiroir d'autres Cantos (damnation sur eux!) de ce que ce courtois lecteur, Mr S—, appelait « besogne de Grub-street. » J'aurais quelque petite envie de les confier à vos soins pour les porter en Angleterre, seulement il me faut d'abord couper les deux dits chants en trois, parce que je suis devenu bas et mercenaire, et que ce serait un dange-

reux précédent que de laisser mon Mécène Murray en avoir trop pour son argent. Je suis aussi occupé de Pulci, — traduisant, — servilement traduisant, stance pour stance et vers pour vers, deux octaves chaque soir, même tâche qu'à Venise.

« J'ai grande envie d'apprendre de vous quelque chose sur Chypre; ainsi, je vous prie, rappelez-vous tout ce que vous pourrez. Bonsoir. »

A M. MURRAY.

Ravenne, 20 février 1820.

« Les bull-dogs seront bien reçus. Je n'ai que ceux du pays qui, quoique bons, n'ont pas la ténacité de dents, et le stoïcisme à souffrir, de mes compatriotes de la gent canine. Envoyez-les donc, je vous prie, par la première occasion. . . . .

« A ce que je vois, le bon vieux monarque est rendu à son dernier gîte. On ne peut s'empêcher d'y avoir regret, quoique l'aveuglement, la vieillesse, la folie, soient supposés autant de soustractions à la félicité humaine; cependant je ne suis pas du tout certain que la dernière, au moins, n'ait pu le rendre plus heureux que ne l'est aucun de ses sujets.

« Je n'ai point le projet d'aller au couronnement, bien que j'eusse aimé à le voir, et que j'aie droit d'y figurer parmi les marionnettes; mais ma séparation de lady Byron qui a tiré une ligne équinoxiale entre moi et les miens en toute autre chose, réussira aussi dans cette circonstance à m'empêcher de faire partie de la procession.

Je vous ai expédié par le courrier de samedi quatre paquets contenant les chants trois et quatre. Souvenez-vous que ces deux chants ne comptent que pour un, entre vous et moi; n'étant, au fait, que le troisième chant coupé en deux, parce que je le trouvais trop long. Rappelez-vous-en

bien, et n'allez pas imaginer qu'il puisse y avoir autre motif. Le tout va à environ deux cent vingt-cinq stances, plus ou moins, et un chant lyrique de quatre-vingt-seize vers. De sorte qu'à eux deux ils ne tireront pas plus que le premier canto à *lui tout seul*. Mais j'avais vraiment fait celui-ci trop long, et l'aurais partagé aussi si j'y avais mieux pensé. Au lieu de faire désormais nos conventions par chants que ce soit par stances ou pages. C'était la manière de Jacob Tonson, et c'est la meilleure : elle prévient toute méprise. J'aurais pu vous envoyer une douzaine de chants de quarante stances chaque (ceux du Ménestrel de Béattie ne sont pas plus longs); vous ruinant tout d'un coup, si tant est que vous ne soyez pas déjà lésé. Comprenez bien que vous n'êtes nullement *lié* par ce que vous avancez dans une lettre, et que, même en comptant ces deux chants pour un seul (comme j'y suis très-déterminé), vos offres ne vous engagent à rien. Agissez donc comme il paraîtra juste à toutes les parties.

« J'ai fini ma traduction du premier chant du *Morgante Maggiore* de Pulci, que je transcris et vous envoie. C'est le père, non-seulement de Whistlecraft, mais de toute poésie italienne égrillarde. Vous l'imprimerez avec l'original en regard, parce que je suis bien aise que l'on puisse juger de la fidélité ; c'est stance pour stance, et souvent vers pour vers, sinon mot à mot. Cela vous fera ouvrir de grands yeux, et vous verrez ce que se permettait un prêtre, dans un pays catholique, en un siècle bigot, et sur le compte de la religion encore ! — Dites-le à ces bouffons qui m'accusent d'attaquer la Liturgie.

« Vous me demandez un volume de mœurs, coutumes, etc., sur l'Italie. Peut-être suis-je en position d'en savoir davantage sur ce chapitre que la plupart des Anglais, parce que j'ai vécu chez les indigènes, et dans des parties du pays où jamais Anglais n'avait résidé avant moi (je parle de la Romagne, et particulièrement de cette ville-ci); mais plusieurs raisons m'empêchent de rien imprimer sur ce sujet.

J'ai pénétré dans leur intérieur, et dans le sein de leurs familles, quelquefois purement comme « *amico di casa* », et quelquefois comme *amico di cuore* de la dama, et sous aucun de ces rapports ne me sens autorisé à les traduire en livre. Leur morale n'est pas votre morale, leur vie n'est pas votre vie; vous ne l'entendriez pas. Ce n'est ni anglais, ni français, ni allemand, toutes choses qui seraient à votre portée. L'éducation de couvent, la servitude du cavalier, les habitudes de pensée et de vie, font d'énormes différences, et qui deviennent plus frappantes à mesure que l'on vit plus familièrement avec eux, de sorte que je ne saurais comment vous faire comprendre un peuple à la fois modéré et débauché, sérieux par son caractère, bouffon dans ses amusemens; capable d'impressions et de passions tout à la fois *spontanées* et *durables* (ce qui ne se trouve en aucune autre nation) : peuple qui n'a actuellement nulle société (du moins ce que nous appelons ainsi), comme vous le pouvez voir par son théâtre : ils n'ont point de véritables comédies, pas même celles de Coldoni, parce que pour engendrer telle œuvre il faut une société.

« Leurs *conversazioni* n'ont rien qui y ressemble. Ils vont au spectacle pour parler, en compagnie pour se taire. Les femmes siégent en cercle, les hommes se groupent ensemble ou jouent de petites sommes à leur effroyable *faro*, ou au « *lotto reale*. » Leurs réunions académiques sont, comme les nôtres, des concerts, avec une meilleure musique et plus d'étiquette. Ce qu'ils ont de mieux, ce sont leurs bals de carnaval et mascarades, à l'époque où tout le monde devient fou pour six semaines. Après leurs dîners et soupers ils font des vers *ex tempore*, et se raillent l'un l'autre; mais ce sont plaisanteries où vous n'entreriez pas, vous autres gens du Nord.

« Dans l'intérieur de leurs maisons cela va mieux : j'en dois savoir quelque chose, ayant fait un assez joli cours d'expériences parmi leurs femmes, depuis l'épouse du pêcheur jusqu'à la noble dama que je sers. Leur système a ses

règles, ses convenances, sont décorum. C'est maintenant une espèce de tactique, ou jeu aux cœurs, qui admet très peu de variantes en sa marche, à moins qu'on ne veuille perdre. Elles sont tenaces à un point inoui, et jalouses comme des furies, ne permettant pas à leurs amans même de se marier, si elles peuvent l'empêcher, et les gardant toûjours pendus à leurs côtés, en public et en particulier, tant qu'elles peuvent; bref, elles ont transporté le mariage dans l'adultère et effacé la négative du sixième commandement. La raison en est simple; elles se marient pour leurs parens, et aiment pour elles-mêmes. Elles exigent la fidélité d'un amant, comme une dette d'honneur, et elles paient le mari comme un créancier, c'est-à-dire pas du tout. Vous entendrez constamment commenter le caractère d'une personne, mâle ou femelle, non d'après sa conduite envers son mari ou sa femme, mais envers sa maîtresse ou son amant. J'écrirais un in-quarto que je ne ferais qu'amplifier sur ce texte. C'est chose à remarquer, que tandis qu'elles se gênent aussi peu, le plus grand respect extérieur doit être toujours montré aux maris, non-seulement par les dames, mais par leurs *serventes*, — particulièrement si le mari lui-même n'est sigisbée de personne (ce qui arrive peu cependant); souvent vous imagineriez qu'ils sont parens, le servente figurant comme l'adopté de la famille. Parfois les dames deviennent rétives; il y a évasion, division, ou scène; mais ce sont des écarts qui n'arrivent guère que quand elles ne savent à quoi passer leur temps, ou quand elles tombent amoureuses d'un étranger, ou par quelque anomalie de ce genre; et la chose est toujours considérée comme inutile et extravagante.

« Vous vous enquérez de la Prophétie du Dante: je n'ai pas fait plus de six cents vers, mais je prophétiserai à loisir.

« Je n'ai point entendu parler du buste. Il n'y a moyen, que je sache, de se procurer ici des camées ou pierres gravées d'un bon style. Hobhouse doit en écrire lui-même à Thorwaldsen: le buste est fait et payé, il y a déjà trois ans.

« Dites, je vous prie, à Mrs Leigh d'engager lady Byron à presser le transfert des fonds. J'écris à cette dernière pour affaire par ce courrier, et adresse la lettre à M. Kinnaird. »

A M. BANKES.

Ravenne, 26 février 1820.

« Nous vous attendons, Pulci et moi, avec impatience. Mais je suppose que vous cédez aux attractions des galeries de Bologne. Je ne me connais nullement en peinture, et m'en soucie peu; mais pour moi rien n'égale les Vénitiens, et par-dessus tout le Georgion; je me souviens parfaitement de son Jugement de Salomon, dans le Mariscalchi à Bologne. La vraie mère est belle, admirablement belle! Achetez-la à quelque prix que ce soit, si vous pouvez, et emportez-la avec vous : mettez-la en sûreté; car, soyez-en certain, des temps orageux s'amassent sur l'Italie, et comme de ma vie je n'ai pu me tenir hors de la bagarre, je parierais que je suis destiné à m'enfoncer dans celle-ci jusque par-dessus les oreilles. Les affaires d'Espagne les ont tous ameutés à une constitution. Comment cela finira-t-il? nul ne le sait; mais il faut bien qu'il y ait un commencement. N'importe; ce sont seulement raisons plus fortes pour me venir voir bientôt.

« J'ai reçu de *nouveaux* romans de Scott (car certainement ils sont de Scott), depuis que je vous ai vu, et en suis de plus en plus charmé; je crois que je les préfère même à ses poésies, que (par parenthèse) j'ai lues, pour la première fois de ma vie dans votre chambre, au collége de la Trinité.

« On conserve ici quelques curieux commentaires du Dante que vous pourrez voir. »

A M. MURRAY.

Ravenne, 1er mars 1820.

« Je vous ai envoyé par le courrier la traduction du premier chant de la *Morgante Maggiore*, et vous prie de vous

informer à Rose, Hobhouse, Merivale et Foscolo du vrai sens du mot *sbergo* ou *usbergo* (1), vieux mot toscan que j'ai rendu par *cuirasse*. Je l'ai demandé au moins à vingt personnes, savans et ignorans, mâles et femelles, les poètes et officiers civils et militaires inclus. Le dictionnaire dit *cuirasse*, mais sans apporter rien à l'appui. Néanmoins casque (*helmet*) me trotte en tête et irait fort bien dans les vers, car il faut du cliquetis. La comtesse Guiccioli, qui passe pour une jeune dame très-cultivée, dit positivement que c'est *cuirasse*, ce qui me fait douter encore un peu plus du fait; Ginguené se prononce pour *bonnet de fer*, avec l'importance tranchante d'un Français; il n'y a donc moyen de rien croire. Car entre le Dictionnaire, l'Italienne, et le Français, y a-t-il parole à laquelle on se puisse fier? Frère est-il bon Toscan? demandez à tous, et votez avec la majorité.

. . . .

« Je viens de visiter le nouveau cardinal, qui est arrivé avant-hier dans sa légation. Il a l'air d'un bon vieux gentilhomme, pieux et simple, pas tout-à-fait du genre de son prédécesseur, qui était bon vivant dans le sens le plus mondain du mot.

« J'inclus une lettre que j'ai reçue il y a quelque temps de Dallas. Elle s'explique d'elle-même. Je n'y ai point répondu. Voilà ce qu'on gagne à faire du bien aux gens! En temps ou autre (en y comprenant les prix de manuscrits), cet homme a bien eu de moi environ quatorze cents livres sterlings, et il écrit ce qu'il appele ouvrage posthume contre moi, et une misérable lettre où il m'accuse de l'avoir maltraité, quand je n'ai rien fait de semblable. Il est vrai que j'ai cessé de lui écrire, comme à presque tout le monde; mais je ne vois pas ce qu'il y a là de criminel.

« Je crois que son épître m'arrive pour ne lui avoir pas

(1) Il est évident qu'usbergo est la même chose que haubert, et vient de l'allemand *hals-berg*, ou défense du col.

(*Note de Moore.*)

envoyé cent autres livres sterlings qu'il me demanda par lettre, il y a environ deux ans, et que je jugeai à propos de garder, trouvant qu'il avait bien eu sa part de ce dont je puis disposer pour autrui.

. . . .

« Vous m'engagez encore à revenir en Angleterre; hélas! dans quel but? vous ne savez ce que vous demandez. Probablement qu'il faudra que j'y retourne tôt ou tard, un jour ou l'autre (si je vis); mais ce ne sera pas pour mon plaisir, et ce voyage ne peut amener aucun bien. Vous vous informez de ma santé, et de mon HUMEUR en grosses lettres. Ma santé ne peut être mauvaise, puisque je me suis guéri en trois semaines avec de l'eau froide d'une violente fièvre tierce, qui, depuis plusieurs mois, n'a pas lâché mon très-robuste gondolier, nonobstant tout le quinquina de la pharmacie.—Ma cure a fort surpris le docteur Aglietti, qui trouve que c'est preuve d'une grande force vitale, surtout dans le moment où l'épidémie faisait rage. Je me suis traité moi-même à cause de ma répugnance pour le goût du quinquina, que je ne puis supporter, et j'ai réussi en dépit de toutes les prédictions, et simplement en ne prenant rien du tout. Quant à l'*humeur,* elle est inégale : tantôt haut, tantôt bas, comme chez tous les autres gens, je suppose, et selon les circonstances.

« Envoyez-moi, je vous prie, les nouveaux romans de W. Scott. Quels sont les noms et les acteurs? Je lis quelques-uns des premiers au moins une heure ou deux par jour. Les derniers sont faits trop à la hâte. Il oublie le nom de Ravenswood et l'appelle tantôt *Edgar,* tantôt *Norman,* et Girder, le tonnelier, est appelé quelquefois *Gilbert,* quelquefois *John. Montrose* aussi n'est pas assez en relief; mais *Dalgetty* est parfait, ainsi que *Lucy Ashton* et sa chienne de mère. Qu'est-ce donc qu'*Ivanhoe?* et comment appelez-vous l'autre? sont-ils *deux?* de grace, faites qu'il en écrive au moins deux par an. Il n'y a pas de lecture que j'aime autant.

« L'éditeur du *Télégraphe de Bologne* m'a envoyé un journal avec des extraits de l'*Athéisme réfuté*, de M. Mulock (ce nom me remet toujours en mémoire Muley Moloch de Maroc); j'y ai trouvé de grands éloges de ma poésie, et un grand *compatimento* à mes infortunes. Je n'ai jamais compris ce qu'ils prétendent en m'accusant d'irréligion; cependant, qu'ils en fassent à leur gré. Ce gentleman se range parmi mes grands admirateurs; je prends donc son dire en bonne part : d'ailleurs, il s'exprime avec une évidente bienveillance à laquelle je ne puis m'accuser d'être insensible. »

CHAPITRE XI.

Vers satyriques contre un poète italien. — Culbute et délivrance par saint Antoine de Padoue. — Traduction en *terza rima* de l'épisode de Francesca de Rimini. — Projet de Murray de faire graver le portrait de la Fornarina.— Délicatesse anglaise. — Le noble filou italien. — Conversazione du cardinal-légat. — Silence de M. Murray. — Impatience de lord Byron. — Inscriptions républicaines sur les murs de la ville. — La police. — Prophétie de Byron dans l'ode à Waterloo.

Le 14 mars, lord Byron envoya à M. Murray les quatre premiers chants de la *Prophétie du Dante*, mettant en marge, comme cela lui arrivait assez, plus d'une variante, dont le choix était laissé au goût de MM. Gifford, Frère, Rose et Hobhouse, qu'il appelle le sénat d'Utique de Murray. Il s'y trouvait originairement trois vers d'une force et d'une sévérité remarquables, qui furent omis à la publication, le poète italien contre lequel ils étaient dirigés, étant alors vivant; je les cite de mémoire :

. . . . . « Prostituant et sa muse et sa femme,
Belles toutes les deux, il les souilla; l'infame!
Leur prix sala son pain, de leur honte il vécut (1). »

Cette lettre à Murray roule entièrement sur des détails d'affaires, à l'exception du récit d'un accident arrivé à lord Byron. — « Il y a quatre jours, » dit-il, « que j'ai versé dans une voiture ouverte entre une rivière et un bord escarpé; les grandes roues ont été dispersées en éclats, les petites brisées; nous l'avons tous échappé belle; il n'y eut point de malheur, bien que le cocher, le laquais, les che-

(1) « The prostitution of his muse and wife,
Both beautiful, and both by him debased,
Shall salt his bread and give him means of life. »

vaux et l'équipage fussent mêlés ensemble comme macaroni. C'était, à mon avis, la faute du conducteur, mais lui, jure que c'est un écart des chevaux. Nous avons donné contre une borne, sur le bord d'un précipice, et chaviré. Je sors ordinairement de la ville en calèche, et vais trouver mes chevaux de selle au pont. C'est en m'y rendant que j'ai été culbuté; mais après l'accident j'ai fait ma promenade comme de coutume. Ils disent ici, très-sérieusement je vous assure, que si je m'en suis bien tiré, c'est grace à saint Antoine de Padoue, qui fait treize miracles par jour. Je n'ai nulle objection à ce que ce soit son quatorzième dans les vingt-quatre heures. Il préside, à ce qu'il semble, à toutes culbutes et délivrances, et on lui dédie en conséquence des tableaux, comme faisaient les marins de jadis à Neptune, d'après la grande mode romaine. »

A la vision du *Dante* était jointe une traduction de *Francesca de Rimini*, « faite » dit lord Byron, « *vers pour vers*, en *trois rimes* (*terza rima*), à laquelle vos ignares lecteurs britanniques ne comprennent rien. » Francesca naquit à Ravenne, s'y maria, et y fut assassinée; probablement que la situation de Mme Guiccioli contribua à porter les idées de son noble amant sur la *Colombe du Dante*, dont il devait toujours redouter la cruelle destinée pour sa maîtresse. Tenant beaucoup à prouver l'exactitude de sa traduction, il demandait que celle-ci, *cramponée* à l'original, fût imprimée en regard de l'Italien.

FRANCESCA DE RIMINI.

Traduction de *l'Enfer* du Dante, chant v.

(1) « Mon sol natal est la plage riante
Où dans la mer le Pô fougueux descend,

(1) « The land where I was born sits by the seas,
Upon that shore to which the Po descends,

Siede la terra, dove nata fui,
Su la marina dove 'l Po discende

Cherchant la paix avec sa suite errante.
Amour, qui jeune aux tendres cœurs se prend,
Le toucha, *lui*, pour la forme animéo
Qu'en mon cercueil le ver ronge à présent.
Amour, qui veut qu'on aime étant aimée,
De ses doucours me pénétra si fort
Qu'encor, encor, tu m'y vois abîmée!
Amour, aux deux, fit une seule mort;
Mais l'assassin de Caïn a le signe. »
Elle avait dit : en écoutant leur sort
Mon front se penche, et mon ame s'indigne,
Et je me tais : — « Que penses-tu? » reprit
Le barde. « Hélas! Oh! quelle ardeur insigne,
Quels chauds désirs, ont, petit à petit,
Perdu ces doux en un même délire! »

With all his followers, in search of peace.
Love, which the gentle heart soon aprehends,
Seized him for the fair person which was ta'en
From me, and me even yet the mode offends.
Love, who to none beloved to love again
Remits, seiz.d me with wish to please, so strong,
That, as thou seest, yet, yet, it doth remain.
Love to one death conducted us along,
But Caina waits for him our life who ended : »
These were the accents utter'd by her tongue. —
Since first I listen'd to these souls offended,
I bow'd my visage and so kept it till —
« What think'st thou? said the bard; {*then* / when} unbended,

Per aver pace co' seguaci sui.
Amor ch' al cor gentil ratto s' apprende
Prese costui della bella persona
Che mi fu tolta, e 'l modo ancor m' offende.
Amor, ch' a null' amato amar perdona,
Mi prese del costui piacer si forte,
Che, come vedi, ancor non m' abandona.
Amor condusse noi ad una morte ;
Caina attende chi 'n vita ci spense.
Queste parole da lor ci fur porte.
Da ch' io 'ntese quell' anime offense,
Chinai 'l viso, e tanto 'l tenni basso,
Fin che 'l poeta mi disse : che pense?

Dis-je ; et, tournant mes regards vers l'Esprit :
« Oh Francesca, je pleure ton martyre ;
Mais, parle, aux jours des suaves soupirs,
Dis-nous comment amour, sous son empire,
Fit en caresse éclore vos désirs ? »
Elle reprit : « Il n'est peine plus dure
Que rappeler de fugitifs plaisirs
Dans le malheur : ton vieux maître l'assure.
Mais il n'importe ; et si tu veux ouïr
Comment d'amour jaillit la source impure,
Avec mes pleurs mon récit va courir. —
Lisant tous deux, Lamcelot et sa dame

And recommenced :' Alas! unto such ill
How many sweet thoughts, what strong ecstasies
Led these their evil fortune to fulfil! »
And then I turn'd unto their side my eyes,
And said, 'Francesca, thy sad destinies
Have made me sorrow till the tears arise.
But tell me, in the season of sweet sighs,
By what and how thy love to passion rose,
So as his dim desires to recognise?'
Then she to me : the greatest of all woes
Is to { *recall to mind* / remind us of } our happy days
In misery, and { *this* / that } thy teacher knows.
But if to learn our passion's first root preys
Upon thy spirit with such sympathy.

Quando risposi, conmiciai : o lasso,
Quanti dolci pensier, quanto disio
Meno costoro al doloroso passo.
Po' mi rivolsi a loro, e parla' io,
E cominciai : Francesca i tuoi martiri
A lagrimar mi fanno tristo e pio.
Ma dimmi : al tempo de' dolci sospiri,
A che e come concedette amore,
Che conoscete i dubbiosi desiri?
Ed ella a me : nessun maggior dolore
Che recordarsi del tempo felice
Nella miseria, e cio sa 'l tuo dottore.
Ma, s' a conoscer la prima radice
Del nostro amor tu hai cotanto affetto,

Par passe-temps : c'était jour de loisir,
Seuls, l'huis fermé; je ne sais quelle flamme
Nous colora; nous levâmes les yeux
Pour respirer : puis, nous nous arrêtâmes. . . . .
A ce moment, ce fut fait de tous deux.
C'était la page où l'amante éperdue
Dans un baiser noyait de doux aveux.
Celui dont l'ame en mon ame est fondue
Pressa ma bouche, et frémit, et trembla,
Feuillet maudit, notre perte t'est due,

I will { *relate* / do even } as he who weeps and says. —
We read one day for pastime, seated nigh,
Of Lancilot, how Love enchain'd him too!
We were alone, quite unsuspiciously,
But oft our eyes met, and our cheeks in hue
All o'er discolour'd by that reading were;
But one point only wholly { *overthrew* / us o'erthrew; }
When we read the { *desired* / long-sighed-for } smile of her,
To be thus kiss'd by such { *a fervent* / devoted } lover,
He who from me can be divided ne'er
Kiss'd my mouth, trembling in the act all over.
Accursed was the book and he who wrote!

Faro * come colui che piange e dice.
Noi leggiavamo un giorno, per diletto,
Di Lancilotto, come amor lo strinse;
Soli eravamo, e senza alcun sospetto.
Per più fiate gli occhi ci sospense
Quella lettura, e scoloroeci 'l viso;
Ma solo un punto fu quel che ci vinse
Quando leggemmo il disiato riso
Esser baciato da cotanto amante,
Questi, che mai da me non sia diviso,
La bocca mi bacio tutto tremante.
Galeotto fa il libbro e chi lo scrisse;

* Dans quelques éditions c'est *diro*, dans d'autres *faro*. — Il y a si essentielle différence entre *le dire* et *le faire* que je ne sais comment décider. Les damnées éditions me rendront fou. (*Note de Byron.*)

Car, pour ce jour, nous en restâmes là. »
Elle parlait, et cette autre colombe
Si fort pleurait que mon cœur s'en troubla,
Et je tombai, comme un cadavre tombe. »

A M. MURRAY.

Ravenne, 23 mars 1820.

« . . . . . . Indépendamment des quatre paquets que vous avez déjà reçus, je vous ai envoyé le *Pulci* peu de jours après ; et depuis, les quatre premiers chants de la *Prophétie du Dante* ; la meilleure chose que j'aie écrite (si elle n'est pas inintelligible). Enfin, par le dernier courrier, une traduction littérale, dans le même rythme que l'original, de l'épisode de *Francesca de Rimini*. Il me tarde de savoir ce que vous pensez des nouveaux Juans, des Traductions, et de la Vision : toutes choses qui sont ou doivent être très-différentes les unes des autres.

« Si vous voulez faire graver la Vénitienne, vous le pouvez ; mais elle ne répond nullement au rôle que vous voulez lui faire jouer. La comtesse G* au contraire irait à merveille (excepté qu'elle est blonde), et elle est beaucoup plus jolie que la Fornarina ; mais je n'ai de portraits d'elle qu'une miniature qui est très-mauvaise. D'ailleurs, il ne serait nullement convenable d'en faire, sous aucun prétexte, pareil usage, quand même vous en auriez copie.

That day no further leaf we did uncover. — »
While thus one Spirit told us of their lot,
The other wept, so that with pity's thralls
I swoon'd as if by death I had been smote,
And fell down even as a dead body falls. »

Quel giorno più non vi leggemmo avante. »
Mentre che l' uno Spirto questo disse,
L'altro piangeva si che di pietade
I' venni men così com' io morisse,
E caddi, come corpo morte cade.

« Vous savez que les *deux* nouveaux chants n'en font qu'*un* pour nous. Si vous accoliez ensemble *Pulci* et le *Dante ?* peut-être serait-ce mieux. Ainsi donc, après toutes vos terreurs paniques, voilà que vous mettez *votre* nom au *Don Juan!* Vous êtes un drôle d'homme. — Il faut maintenant que je me mette en colère pour continuer ma prose.

« Je vous prie, surveillez avec le plus grand soin l'envoi du portrait de ma fille. — Je veux dire qu'il ne puisse être fatigué par la voiture, car le voyage est long et rude.

« Je voudrais savoir ce que sont devenus mes deux épîtres de St.-Paul (traduites de l'arménien, il y a trois ans et plus) et la lettre à R — ts de l'automne dernier, dont vous ne m'avez jamais accusé réception.

« *P. S.* J'ai quelque envie de publier la Paraphrase d'Horace, écrite il y a dix ans (1), si Hobhouse peut la déterrer dans les papiers que j'ai laissés chez son père. »

AU MÊME.

Ravenne, 29 mars 1820.

« Vous recevrez avec cette lettre une note sur Pope qui se lie au dernier envoi que je vous ai fait. L'atroce jargon et les sottises que vomissent sur le compte de Pope nos présens poètes me font perdre patience, et je suis déterminé à faire tête à l'orage, en prose ou en vers, de toute ma force de volonté du moins. Cela ne se peut supporter plus longtemps; et si on laissait le torrent couler, il détruirait le peu de bon style et de bon goût qui nous reste. J'espère qu'il y aura encore quelques gens de tact pour m'épauler,

(1) C'est un aveuglement à peine croyable que cette étrange prédilection pour ce commentaire d'Horace, se ravivant après tant d'années, et lors de la pleine maturité du talent et du goût de Byron. On n'en peut guère trouver l'explication que dans cette ténacité à ses premières opinions, aux plus précoces impressions de sa jeunesse, qui distinguait cette ame si versatile sur tout autre point.

sinon je combattrai seul, convaincu que c'est la meilleure cause de la littérature anglaise.

« Je vous ai expédié tant de paquets, vers et prose, dernièrement, que vous serez assommé des frais si ce n'est de la lecture. Je remets à répondre à quelques parties de votre dernière lettre, n'ayant que le temps de me botter et de sauter en selle, car mon *capitaine Craigengelt* (un officier de la vieille armée italienne de Napoléon) m'attend, et bêtes et *groom* sont prêts.

« Vous me servez un plat de votre métier en fait de métaphore, et je ne sais encore quoi à propos de Pulci et de convenances, et « d'aller sans vêtemens, comme nos ancêtres les Saxons. » Primo, *les Saxons n'allaient point sans habits*; ensuite, ils ne sont nullement mes ancêtres, pas plus que les vôtres; car les miens étaient Normands, et les vôtres Galliques, si j'en juge par votre nom. Puis, je ne suis point de votre avis sur le « raffinement de délicatesse » qui a prohibé les comédies de Congrève. Les comédies de Shéridan ne se jouent-elles pas pour les banquettes? Je sais pertinemment (comme ex-membre du comité) que « l'École du Scandale » était la *pièce du répertoire qui faisait le moins d'argent*. Je sais aussi que Congrève renonça à écrire parce que le galimatias de Mrs Centlivre faisait déserter ses comédies. Ce n'est donc pas décence, c'est sottise; car Shéridan est un écrivain aussi *décent* que possible, et *Congrève* n'est pas pis que Mrs Centlivre, de laquelle Wilkes (l'acteur) disait: « non-seulement sa pièce sera *damned* (1), mais elle aussi ». Il faisait allusion à *A Bold Stroke for a Wife* (Coup d'audace pour avoir femme). Finalement, et plus recta à la question, Pulci n'est *point* un auteur *indécent;* du moins dans son premier chant, comme vous devez l'avoir vu actuellement.

« Vous parlez de *délicatesse :* — Êtes-vous tous *si* moraux? Êtes-vous si moral, vous-même? Il n'en est rien. *Je*

(1) *Damned* veut dire damné, s'il est question d'un individu, sifflé, lorsque l'on parle d'une pièce.

sais par ma propre expérience ce qu'est le monde en Angleterre; et la meilleure société, du moins la plus élevée, je l'ai peinte partout comme on la trouvera en tous lieux. »

A M. HOPPNER.

Ravenne, 31 mars.

. . . .

« Ravenne est toujours telle à peu près que je vous l'ai décrite; des *conversazioni* tout le carême, et valant mieux qu'aucune de celles de Venise. Il y a de petits jeux de hasard, comme le faro, où personne ne peut se caver de plus d'un sheling ou deux, d'autres tables de jeux de société, et de commérages et du café à discrétion. Chacun fait et dit ce qu'il lui plaît; et je ne me rappelle aucun événement fâcheux, si ce n'est d'avoir été trois fois faussement accusé de coquetterie, et d'avoir été filouté de six pièces de six sous par un noble de la ville, un comte de ***. Je ne soupçonnais par l'illustre délinquant; mais la comtesse V*** et le marquis L*** me dirent ouvertement qu'il avait l'habitude d'escamoter l'argent, dès qu'il en voyait devant lui. Je ne lui ai pas redemandé la monnaie de mes pièces, et me suis contenté de l'avertir que, si je l'y reprenais, je me ferais justice moi-même.

« Il doit y avoir spectacle, foire, opéra en avril, et un autre opéra en juin, indépendamment du beau temps que la nature donne, et des promenades dans la forêt de pins.

. . . .

. . . .

Allegra devient plus jolie, ce me semble, mais entêtée comme une mule et goulue comme un vautour. Sa santé est bonne à en juger par le teint: — Son caractère passable, — excepté pour la vanité et l'obstination. Elle se croit belle, et n'en veut faire qu'à sa tête. »

A M. MURRAY.

Ravenne, 9 avril 1820.

« Au nom de tous les diables de l'imprimerie, pourquoi ne m'accusez-vous pas réception du second, troisième et quatrième paquet, savoir : la traduction de ***Pulci*** et l'original, les ***Danticailles***, les ***Observations***, etc. ? Vous oubliez que vous me tenez dans l'eau bouillante jusqu'à ce que je sache si tout cela est arrivé, ou s'il me faudra avoir l'ennui de recopier.

. . . .

. . . .

« Avez-vous aussi reçu la crême des traductions, ***Francesca de Rimini, de l'Inferno?*** Comment, je vous envoie toute une boutique de fripperie, le mois dernier, et vous n'avez pas le cœur de me remercier! Un pâtissier aurait deux fois plus de reconnaissance, et me rendrait graces, ne fût-ce que de la quantité.

« Afin de rendre ma lettre plus pesante, j'inclus ici la circulaire du cardinal légat (notre Campeius) pour sa ***conversazione*** de ce soir. C'est l'anniversaire de la ***Tiarade*** du Pape; et tout chrétien poli, même de la communion luthérienne, doit y aller et se montrer courtois. Il y aura cercle et table de Faro; toute la beauté, noblesse et sainteté de Ravenne en sera. Le cardinal est un petit bout d'homme, fort bon enfant, évêque de Mudat, légat ici, et croyant décemment à toutes les doctrines de l'église. Il a gardé sa femme de charge ces quarante ans... ; néanmoins il passe pour un saint homme, menant vie très-morale.

« Je ne suis pas certain de n'être pas au milieu de vous cet automne, car je trouve qu'avec toutes ces procurations et procureurs les affaires ne vont pas comme elles devraient aller, c'est-à-dire avec toute la célérité convenable. Ils diffèrent d'avis sur l'investiture en Irlande.

« Entre le diable et l'océan immense ,
Avocats , procureurs , homme de confiance ,

je suis ahuri ; et , lorsqu'on n'est pas sur les lieux , on perd tant de temps en réponses , hésitations , duplicatas , qu'il me faudra , j'ai peur , y aller voir par moi-même ; car l'un dit « faites » , et l'autre « ne faites pas » , de sorte que je ne sais auquel entendre ; enfin , ils s'arrangeront peut-être encore sans moi.

« *P. S.* J'ai commencé une tragédie qui a pour sujet Marino Faliero , doge de Venise ; mais vous ne la verrez pas de six ans , si vous ne m'accusez réception de mes paquets avec plus d'exactitude. *Écrivez toujours , ne fût-ce qu'une ligne* , par le retour du courrier , quand il vous arrive quelque chose de plus qu'une lettre. »

AU MÊME.

Ravenne , 16 avril 1820.

» Courriers arrivent après courriers sans un mot de reconnaissance des différens paquets (excepté le premier) , que je vous ai envoyés ces deux derniers mois. Ils devraient être arrivés depuis long-temps , et comme je les annonçais dans plusieurs lettres , il fallait au moins m'écrire s'ils étaient venus ou non. Vous êtes trop occupé pour que je compte sur de longues et fréquentes épîtres, mais quand des paquets qui ont donné quelque peine à composer , et beaucoup à copier, vous sont envoyés , il faudrait tirer les gens d'inquiétude. Sachant ce que sont les *postes* du Continent , il est tout simple que je sois dans l'anxiété ; moi surtout , qui déteste la tâche de transcrire , au point que s'il y avait créature humaine capable de copier mes manuscrits raturés , elle aurait pour sa peine tout ce qu'ils pourraient jamais rapporter. Je ne demande que deux lignes qui me disent : tel jour j'ai reçu tel paquet. Il y en a au moins six dont je ne sais rien. Ce n'est ni aimable ni poli.

« J'ai d'ailleurs une autre raison de vous demander de la promptitude, c'est ce qui couve en Italie; cela anéantira bien vite toute sûreté de communication, et fera envoler nos voyageurs anglais de tous côtés, avec leur bravoure habituelle dans les tumultes étrangers. Les affaires de France et d'Espagne ont mis les Italiens en fermentation; et ce n'est pas merveille : ils ont été assez long-temps foulés aux pieds. Ce sera une triste scène pour vos voyageurs à l'eau rose, mais non pour celui qui réside, et qui aime à voir un peuple se redresser. Si les Indigènes le permettent, je resterai pour voir ce qui adviendra, et peut-être ferai-je une campagne avec eux, comme Dugald-Dalgetty (1) et son cheval, en cas d'affaire; car ce serait le moment de ma vie le plus plein, et pour moi le plus beau des spectacles que de voir les Italiens renvoyer dans leurs propres repaires les barbares de toutes les nations. J'ai vécu assez long-temps dans le pays pour sympathiser plus avec cette nation qu'avec aucun autre peuple du monde; mais ils manquent d'union, ils manquent de principes, et je doute de leur succès. Cependant, il est probable qu'ils essaieront; s'ils le font ce sera une belle et bonne cause. Il n'y a pas d'Italien qui puisse haïr un Autrichien plus cordialement que je ne le fais. En exceptant les Anglais, les Autrichiens me paraissent la race la plus nuisible qui soit sous le soleil.

« Je présume que s'il y a quelque chose, cela ne se passera pas si paisiblement qu'en Espagne. Les révolutions ne se doivent pas faire à l'eau rose là où il y a des étrangers pour maîtres.

« Écrivez, tandis que vous le pouvez; car, c'est à pair ou non; il y aura une mêlée qui peut d'une heure à l'autre retarder la malle. »

(1) *L'Officier de fortune*, dans *la Légende de Montrose*, par Walter-Scott.

AU MÊME.

Ravenne, 23 avril.

« Les épreuves ne vont pas jusqu'aux dernières stances du chant second, mais finissent brusquement à la cent-cinquième.

Il y a long-temps que je vous disais que les nouveaux chants ne valaient *rien*, et je vous *en ai dit aussi la raison.* Rappelez-vous que je ne vous force point à les publier, vous les pourrez supprimer s'il vous plaît, mais moi je n'y puis rien changer. J'ai biffé les six stances sur ces deux imposteurs*** et***....... ; (ce que je croyais devoir vous enchanter) ; mais je ne puis faire plus. Je ne puis ni retrancher, ni refondre. Je vous donne congé de tout jeter au feu, si cela vous amuse, ou de ne *point* publier, et je pense que c'est bien assez.

« Ne vous ai-je pas dit que j'écrivais sans entrain? que j'avais été, non effrayé, mais *blessé* par la clameur publique? D'ailleurs, quand je composais en novembre dernier, j'étais, malade de corps et d'esprit; vous avez voulu avoir le chant : je vous l'ai envoyé, et pour le rendre plus léger, je l'ai coupé en deux; mais je ne veux pas le recoudre et le rapiécer; je ne sais pas saveter. Brisons là, car il n'y a nul remède, mais libre à vous de supprimer le tout, si cela vous arrange.

« Pour le *Morgante Maggiore*, *je ne veux pas qu'on en omette une ligne*. Il se vendra ou ne se vendra pas, mais toutes les critiques de l'univers ne m'y feront pas changer un iota, à moins qu'on ne me prouve que c'est *mal* traduit. Or, vous dites, je dis, et les autres disent, que la traduction est bonne, donc elle s'imprimera telle qu'elle est. Que Pulci réponde de son irréligion, je ne réponds, moi, que de la traduction.

. . . .

« Priez, s'il vous plaît, M. Hobhouse de revoir l'Italien des secondes *épreuves*. Tandis que je vous griffonne ceci, une femme qui passe pour la plus belle de la Romagne, et même des Marches, jusqu'à Ancône, corrige les premières.

« Je suis content que ma réponse à vos questions sur la société italienne vous plaise. Il est heureux que vous trouviez enfin quelque chose à votre goût. Que le diable vous emporte !

« Mes tendresses à Scott. Je pense plus haut de la chevalerie depuis qu'on l'y a enrôlé. Par parenthèse, c'est le premier poète à qui son talent ait valu un titre dans la Grande-Bretagne. A l'étranger cela est arrivé plus d'une fois, mais aussi les titres sont universels et sans valeur sur le continent. Pourquoi ne pas m'envoyer *Ivanhoe* et le *Monastère?* Je n'ai jamais écrit à sir Walter, attendu qu'il a un million de choses à faire et moi un million de riens; mais j'espère avant peu le oir à Abbotsfort, et je dégusterai son *claret* avec lui, quoique la sobriété italienne ait mal préparé ma cervelle pour une séance écossaise *inter pocula.* J'aime Scott, Moore, et tous les bons frères; mais je hais et abhorre ce bourbier de sang-sues que vous avez enrôlé dans votre troupe.

« *P. S.* Vous dites qu'il y a *une moitié* du *Don Juan*, très-belle : vous vous *trompez;* car s'il était vrai, ce serait le plus beau poème qui existât. Où est la poésie dont une moitié vaille quelque chose? Est-ce l'*Énéide?* celle de Milton? celle de Dryden? Est-ce quoi que ce soit, excepté Pope et Goldsmith; chez qui *tout* est bon, et pourtant ces deux derniers sont justement les poètes que votre marécage poétique voudrait rejeter. Mais si *moitié* des deux nouveaux chants est bonne à votre avis, que diable voulez-vous de plus? Non, non, il n'est pas de poésie toujours belle. C'est seulement par élans, par éclairs, et vous êtes heureux d'entrevoir une étincelle par-ci, par-là. Vous pourriez aussi bien demander au ciel un minuit tout *tissé d'étoiles*, qu'au poète une œuvre parfaite.

« Nous touchons à une *crise* ici : la nuit dernière ils avaient écrit sur toutes les murailles de la ville : « Vive la république! Mort au pape! etc. » Cela ne signifierait rien à Londres, où les murailles sont privilégiées; mais ici, c'est tout différent, on n'est pas fait à ces féroces inscriptions politiques. La police est sur le qui vive, et le cardinal pâlit sous sa pourpre.

24 avril 1820, 8 heures du matin.

« La police, depuis hier, est à la recherche des faiseurs d'inscriptions, mais n'a encore mis la main sur aucun. Il faut qu'ils y aient passé la nuit toute entière, car les *Vivent les républiques! — Mort au pape et aux prêtres!* sont innombrables, et placardés sur tous les palais. Le nôtre en est couvert; il y a aussi *A bas la noblesse :* elle est *bien* assez bas déjà. Une pluie battante et le vent qui s'est élevé, m'ont empêché de sortir, et de courir la campagne, mais demain je monterai à cheval et prendrai un temps de galop au milieu des paysans, race résolue, sauvage, toujours à cheval et le fusil en main. Je ne comprends pas que la police ne soupçonne pas les donneurs de sérénades, car ici on joue de la guitarre à sa maîtresse toute la nuit, comme en Espagne.

Parlant de la politique, comme dit Caleb le citateur, je vous prie, voyez la conclusion de mon ode sur Waterloo, écrite en 1815, comparez avec la catastrophe du duc de Berry en 1820, et dites-moi si je n'ai pas aussi bon droit au titre de *Vates*, dans les deux sens du mot, que Fitzgérald et Coleridge.

« Des pleurs de sang suivront encore — »

Cela ne s'est-il pas vérifié?

« Je n'ai pas la prétention de prévoir de si loin ce qui adviendra de vous autres Anglais, mais je prophétise une

échauffourée en Italie; auquel cas je ne dis pas que je n'y mette la main. Je déteste les Autrichiens, et trouve les Italiens opprimés d'une façon infame : et s'ils commencent.... eh bien quoi? comme Dugald Dalgetty, « je recommanderai l'érection d'un petit fort sur *Drumsnab*. »

CHAPITRE XII.

Passage de sir Hamphry Davy à Ravenne.—Confiscation de la traduction italienne du quatrième chant de *Childe-Harold*.—Idée qu'une italienne se fait de la chimie. — Les bévues de Thomas Campbell. — Nouvelle rupture avec le comte Guiccioli. — L'Irlandaise. — Madame Sophie Gay. — Commérage de Ravenne. — Papiers-nouvelles allemands. — Impossibilité d'un rapprochement avec lady Byron. — Lamartine. — Procès de madame Guiccioli. — Menace d'assassinat.

Sur ces entrefaites Sir Humphry Davy passa à Ravenne. Lord Byron s'étant dispensé d'aller à une des soirées du cardinal-légat à cause de l'extrême chaleur, manqua, à son grand regret, d'y rencontrer son célèbre compatriote. « J'aurais été chez le cardinal, » écrit-il, « si j'avais pensé y trouver l'homme de la chimie. » Mais quoique Sir Davy eût rendu visite au noble pair trop matin, ils se virent enfin le même soir chez le marchese Cavalli, en famille, lord Byron s'y rendant parfois en qualité de *parent*.

A M. MURRAY.

Ravenne, 8 mai.

« Puisque vous n'écrivez pas encore, comme vous en manifestiez l'intention dans votre lettre du 7, je dois présumer que la *Prophétie du Dante* n'a pas plus que ses précur seurs trouvé grace aux yeux de votre illustre synode, ce qui vous met peut-être dans l'embarras. Pour en finir, je vous répète que vous n'êtes point engagé par vos lettres, ni forcé de publier, etc., etc....... Je ne me tiendrai nullement offensé, si, selon la phrase technique, il vous plaît décliner l'article. Je ne compte pas publier, pour le moment, les Observations en prose sur l'attaque de John Wilson et j'en-

voie à M. Kinnaird une pièce de vers que j'écrivis l'année dernière en traversant le Pô, et qui ne doit *pas* être publiée non plus. J'insiste là-dessus parce qu'il est probable qu'il vous en donnera une copie. Rappelez-vous que ce ne sont que des vers de société, écrits sous l'influence de sentimens et de passions personnels... Par-dessus tout, je m'oppose à toute mutilation ou omission de *Pulci*. Si l'original a été imprimé toujours intact dans l'Italie, capitale de la chrétienté, certes la traduction peut bien l'être en Angleterre, quoiqu'il puisse vous paraître étrange qu'ils aient accordé une telle *liberté* pendant plusieurs siècles au *Morgante*, tandis que l'autre jour ils ont confisqué la traduction tout entière du quatrième chant de *Childe-Harold*, et ont persécuté le traducteur, Léoni. C'est du moins ce qu'il m'écrit, et je le lui aurais prédit, s'il m'eût consulté avant sa publication. Ceci montre à quel point la politique intéresse plus les hommes dans cette partie du monde que la religion. Une demi-douzaine d'invectives contre la tyrannie font confisquer *Childe-Harold* au bout d'un mois, et vingt-huit chants employés à tourner en ridicule moines, chevaliers, et gouvernement clérical circulent librement pendant des siècles. Je copie le récit de Léoni :

« Non ignorerà forse che la mia versione del 4° Canto de *Childe-Harold* fu confiscata ni ogni parte ; ed io stesso ho dovuto soffrir vessazioni altrettanto ridicole quanto illiberali, ad arte che alcuni versi fossero esclusi dalla censura. Ma siccome il divieto non fa d'ordinario che accrescere la curiosità cosl quel carme sull'Italia é ricercato più che mai, e penso di farlo ristampare in Inghilterra senza nulla escludere. Sciagurata condizione di questa mia patria ! Se patria si può chiamare una terra cosi avvilita dalla fortuna, dagli nomini, da se medesima (1). »

Rose vous traduira cela. A-t-il reçu mon billet ?

(1) Voyez les notes à la fin du volume.

« Je dissuaderai Leoni de ce plan projeté de publication qui le conduirait droit au château Saint-Ange. La dernière phrase de sa lettre est le sentiment général et profondément senti de tous ses concitoyens.

» Sir Humphry Davy était ici la quinzaine dernière, et je me suis trouvé avec lui dans la maison d'une très jolie Italienne, dame de haut rang, qui, dans l'intention d'étaler sa science aux yeux du grand chimiste qui décrivait dans le moment sa quatorzième ascension sur le mont Vésuve, demanda « s'il n'y avait pas un volcan pareil en *Irlande?* » tout ce que je connais en fait de volcan irlandais, c'est le lac de Killerney, et je crus tout naturellement que c'était ce dont elle voulait parler. Mais, en y pensant mieux, j'ai deviné qu'il était question de l'Islande et du mont Hécla, et ma conjecture s'est trouvée juste, bien que la dame soutînt sa topographie volcanique pendant quelque temps, avec toute l'aimable obstination de son sexe. Peu après se tournant vers moi, elle me fit différentes questions sur la philosophie de sir Humphry, et je lui expliquai comme un oracle sa découverte des lampes de sûreté, et sa méthode pour dérouler les Mss. de Pompeia. « Mais quel titre lui donnez-vous? » demanda-t-elle. « Celui de grand chimiste, » dis-je. — « Mais que peut-il faire? » reprend la dame. — « Presque toutes choses. » — « Oh! alors, mio caro, je vous supplie, demandez-lui de me faire quelque chose pour teindre mes sourcils en noir. J'ai essayé d'un millier de drogues, et les couleurs s'en vont toujours; d'ailleurs, ils ne poussent pas bien; ne pourrait-il pas inventer quelque pommade pour les faire croître? » et tout cela avec la plus grande vivacité. Ce qui vous surprendra, c'est que ce n'est ni une ignorante, ni une sotte, mais une femme vraiment bien élevée et instruite. Elles parlent comme des enfants dès qu'elles prennent leur première volée hors du couvent; et après tout, cela ne vaut-il pas mieux que nos bas bleus anglais?

» Je n'ai pas fait part à sir Humphry de cette dernière

partie philosophique de notre aparté, ne sachant comme il la prendrait. Davy était fort épris de Ravenne, et de *l'italianisme primitif* du peuple qui n'a point perdu son empreinte par le frottement des étrangers. Le savant n'est resté qu'un jour.

» Envoyez-moi des romans de Scott et quelques nouvelles.

» *P. S.* J'ai entrepris et avancé le second acte de *Marino-Faliero*, mais je suis si peu encouragé sur ces matières que je commence à penser que j'ai épuisé toute la mine de mon talent, et n'ai pas grande envie de chercher une autre veine.

» *P. S.* Je pense quelquefois (si les Italiens ne se soulèvent pas) à aller en Angleterre après le couronnement (auquel je ne voudrais pas assister, à cause de mon schisme de famille), mais pour le moment je ne puis rien décider. Tout doit être bien changé là-bas depuis que je suis parti, il y a maintenant plus de quatre ans. »

AU MÊME.

Ravenne, 20 mai.

« Murray, mon cher, présentez mes respects à Thomas Campbell, et dites-lui de ma part, en toute confiance et amitié, trois choses qu'il doit rectifier dans ses *Poètes*, premièrement, il dit que les caractères du Guide de Bath, par Anstey, sont empruntés à Smollet. C'est impossible : — le Guide fut publié en 1766, et Humphrey Clinker en 1771, *dunque*, c'est Smollet qui a pillé Anstey. Secondement, il ne sait pas à quoi Cowper fait allusion quand il dit qu'il y en eut un qui « *bâtit une église à Dieu, et ensuite blasphéma son nom.* » C'est du « Deo Erexit *Voltaire* » que ce calviniste maniaque, ce poète bouilli, veut parler. Troisièmement, il cite à faux et gâte un passage de Shakespeare : « Redorer l'or bruni, peindre le lis sans tache, » etc. ; pour *lis*, il met *rose*.

Or, Tom est un bon garçon; mais il devrait être correct; car il y a, primo injustice pour Anstey, secondo, *ignorance*, et terzio *bévue*. Dites-lui tout cela, et qu'il le prenne en bonne part, attendu que j'aurais pu le peloter joliment dans une Revue: au lieu de quoi en bon chrétien, je l'avertis. »

AU MÊME.

Ravenne, 20 mai.

« Primo, et avant tout, faites passer à Moore ma lettre datée du 2 janvier, que j'avais dit que vous pouviez ouvrir, mais que je vous avais prié de faire parvenir. Vous ne devriez réellement pas négliger ces petites choses, parce qu'elles peuvent jeter du froid entre amis. Vous êtes un excellent homme, un grand homme, et vivez parmi de grands hommes, mais de grace rappelez-vous vos amis et auteurs absens.

» En premier lieu, il y a *les paquets*, puis une lettre de Kinnaird sur les affaires les plus urgentes, une de Moore sur des communications importantes de lady Byron, une quatrième de la mère d'Allegra; et enfin, à Ravenne, j'ai la comtesse Guiccioli à la veille d'un divorce : mais nous avons pour nous le public Italien, particulièrement les femmes, — et même les hommes, parce que, disent-ils, il y a mauvaise grace à prendre les choses à cœur après un an de tolérance. Tous ses nombreux parens à elle (hauts et puissants seigneurs) sont furieux *contre lui* pour sa conduite. J'ai été averti de me tenir sur mes gardes, car il est très-capable d'employer des *sicarii :* — le mot est latin aussi bien qu'italien, ainsi vous l'entendrez; mais j'ai des armes, et n'ai pas peur d'eux, certain de pouvoir encore poivrer les chenapans, s'ils ne viennent à l'improviste, et en ce dernier cas, c'est une manière de finir qui en vaut une autre, et de plus cela pourra *vous* servir d'avertissement.

« De la corde on sauve son cou,
Du feu l'on sauve encor son ame,
Mais quant à celui qui prend femme,
Je n'en donnerais pas un sou. »

» *P. S.* J'ai parcouru les épreuves, mais le ciel sait comme. Pensez que je n'ai qu'une main, et que la poste part demain de bonne heure. Vous rappelez vous l'épitaphe sur Voltaire?

« Ci gît l'enfant gâté
Du monde qu'il gâta, etc. »

L'original est dans la correspondance de Grimm et Diderot.»

A M. MOORE.

Ravenne, 24 mai.

« Je vous ai écrit, il y a peu de jours. Une lettre restée entre les mains de Murray vous expliquera pourquoi je suis ici. Je vous envoie une épître d'une de vos compatriotes actuellement à Paris qui m'a remué les entrailles. Voulez-vous avoir la bonté de vous enquérir de la vérité de son histoire, et je viendrai à son aide autant que je le pourrai, mais non par l'inutile moyen qu'elle propose. Sa lettre est évidemment sans art, et si naturelle que l'orthographe même y est dans l'état de pure nature.

» Voilà une pauvre fille, malade et isolée, qui pense, comme dernière ressource, à nous traduire vous ou moi en français!..... Fut-il jamais rien de pareil! Cela me semble tout-à-fait le délire du désespoir. Je vous prie, prenez des informations et faites-m'en connaître le résultat. Si vous tirez sur moi ici un billet de quelques centaines de francs, par votre banquier, j'y ferai honneur, pourvu toutefois qu'elle n'en impose point (1); en ce cas vous me prévien-

(1) D'après sa demande, je me rendis chez cette jeune dame, m'étant muni d'un rouleau de quinze à vingt napoléons pour les lui présenter

driez, pour que je pusse faire rembourser la somme par mon banquier Longhi de Bologne, car je n'ai pas moi-même de correspondant à Paris. Mais dites bien à la dame qu'il ne faut pas qu'elle me traduise. — Si elle le fait, ce sera le comble de l'ingratitude.

» J'ai reçu une autre lettre (non pas du même genre, mais en français, et toute flatteries) d'une madame Sophie Gay, de Paris, que je présume être l'épouse du Gallo-Grec de ce nom. Qui est-elle? et qu'est-elle? et comment lui a-t-il passé par l'esprit de s'intéresser à mes *poëshies* ou à leur auteur? Si vous la connaissez, dites-lui, en lui faisant mes complimens, que, comme je *lis* seulement le français, je n'ai pu répondre à sa lettre, mais que je lui aurais écrit en italien, si je n'avais craint que cela ne ressemblât à de l'affectation. — Je viens justement de gronder mon singe pour avoir déchiré le cachet de sa lettre, et gâté un faux in-quarto où je mets des feuilles de rose. — J'avais aussi l'autre jour une civette; mais elle s'est enfuie après avoir égratigné les joues de mon singe! et je la cherche encore. C'était la plus féroce bête que j'eusse jamais vue, et ressemblant à ***, en figure et manières, trait pour trait.

» J'ai un monde de choses à dire, mais comme elles n'en sont pas encore venues au *dénoûment*, je n'ose en commencer l'histoire, et attends qu'elle soit conclue. . . . .

» Vos appréhensions étaient peu fondées. Il n'y a pas de *dommages* à payer dans ce pays, mais il y aura probablement séparation entre eux; car sa famille, qui est une des plus influentes par ses alliances, s'est déclarée fortement contre *lui* pour toute sa conduite. Il est vieux et entêté; elle est jeune et femme, résolue à sacrifier toutes choses à ses

de la part de sa seigneurie; mais ma compatriote déclina l'offre d'une manière très-honorable, disant que lord Byron s'était trompé sur l'objet de sa demande, qui ne tendait qu'à obtenir, qu'en lui donnant la facilité d'avoir les feuilles de quelques-uns de ses ouvrages avant la publication, il la mit en état de préparer d'avance des traductions pour les libraires français, et de se créer ainsi quelques moyens d'existence.

affections. Je lui ai donné le meilleur avis possible, à savoir, de rester avec lui. Je lui ai montré ce qu'était la situation d'une femme séparée (car les prêtres ne permettent pas que des amans vivent ouvertement ensemble, à moins que le mari ne le sanctionne), et j'ai fait le plus magnifique étalage de morale : — le tout en pure perte. Elle répond : » Je resterai avec lui s'il veut que vous restiez avec moi. Il est bien dur que je sois la seule femme de toute la Romagne qui ne puisse avoir son *amico;* mais si je ne peux pas, hé bien, je ne vivrai pas avec lui, et quant aux conséquences, amour, etc., etc., » vous connaissez les raisons de femme en pareille occasion.

« Quant à lui, il dit qu'il a laissé aller les choses jusqu'à ce qu'il ne lui fût plus possible d'y tenir. Mais il voudrait la garder et ne donner congé qu'à moi, ne se souciant point de rendre le douaire, ni de faire pension. Les parents de la femme désirent plutôt la séparation, parce qu'ils le détestent : et vraiment c'est ce que fait tout le monde. La populace et les femmes se rangent comme de coutume du côté de ceux qui ont tort ; savoir, la dame et son amant. J'aurais fait retraite, mais l'honneur et une érésipèle quelle a prise m'en ont empêché — pour ne rien dire de l'amour, car je l'aime bien tendrement, quoique pas assez pour vouloir lui persuader de tout sacrifier à une frénésie. « Je vois comment cela finira ; elle sera la seizième M[rs]. Shuffleton (1). » Me voilà à la fin de ma page et de ma lettre.

» *P. S.* Je regrette que vous n'ayez pas complété les Fudges italiens. Comment se fait-il, je vous prie, que vous soyez encore à Paris? Murray a quatre ou cinq choses de ma façon en mains : — le nouveau *Don Juan* que son Synode d'arrière-boutique n'admire pas ; une traduction du premier chant du *Morgante Maggiore de Pulci* excellente ; une idem courte du *Dante*, beaucoup moins approuvée ; la *Prophétie* du même, très-sublime, etc., etc. ; une ré-

(1) Citation d'une farce anglaise.

ponse furibonde en prose aux observations du *Blackwood* sur *Don Juan*; plus une féroce défense de Pope, faite pour amener une échauffourée. — Je cite les opinions ci-dessus d'après Murray et son sénat d'Utique, vous formerez les vôtres quand vous aurez les pièces.

» Vous n'avez pas grand' chance de me revoir, car je commence à penser que je finirai en Italie. Mais si vous venez en mon chemin, vous aurez une belle tourte au macaroni. Parlez-moi, je vous prie, de vous et de vos projets.

» Mes gens d'affaires sont sur le point de prêter au comte de Blessington soixante mille livres sterlings (à 6 pour cent), hypothéqués sur une propriété à Dublin. Pensez-y seulement, moi devenir un *absentee* Irlandais; »

A M. HOPPNER.

Ravenne, 25 mai 1820.

« Un allemand nommé Ruppsecht m'a envoyé, Dieu sait pourquoi, plusieurs Gazettes Allemandes dont je n'entends ni mot, ni lettre; je vous les expédie pour vous prier de me traduire quelques remarques sur *Manfred* qui paraissent être de *Goëthe*, — et qui, si j'en puis juger par *deux* points *d'admiration* (que nous ne mettons généralement que pour faire ressortir quelque chose de ridicule), et le mot « *hypocondrisch* », ne sont rien moins que favorables. J'en suis fâché, car j'aurais été orgueilleux d'un éloge de *Goëthe*. *Mais* quelque féroce qu'il puisse être, cela ne changera rien à ma bonne opinion de lui.

» Excuserez-vous la peine que je vous donne, et pouvez-vous me faire cette faveur? Ne vous inquiétez de rien, n'adoucissez rien — je suis un lettré à l'épreuve — ayant subi l'éloge et le blâme dans la plupart des idiômes modernes.»

A M. MOORE.

Ravenne, 1er Juin.

« J'ai reçu une lettre parisienne de W. W., à laquelle je préfère répondre par vous, si ce digne homme est toujours à Paris, et, comme il le dit, votre visiteur par circonstance. Il m'écrivit en novembre dernier, à très-bonne intention, établissant sur des raisons à lui, la persuasion où il était de la possibilité de nous réconcilier, lady Byron et moi. Je répondis comme de coutume; et il s'ensuivit une seconde lettre, où il renouvelle ses assertions, à laquelle épître je n'ai pas répondu, ayant eu à penser à des milliers d'autres choses. Il m'écrit de nouveau, comme s'il supposait qu'il m'a offensé en abordant ce sujet; je vous prie de lui affirmer qu'il n'en est rien : — mais qu'au contraire je suis très-reconnaissant de son bon intérêt. Faites-lui savoir en même temps que la *chose est impossible*. *Vous le savez* tout aussi bien que moi; et brisons là-dessus.

» Je crois vous avoir montré sa lettre l'automne dernière. Il demande si j'ai entendu parler de *mon* lauréat de Paris (1); — quelqu'un qui a écrit la plus sanguinaire épître contre moi; mais si c'est en français, hollandais ou à propos de quoi, c'est ce que j'ignore, et ce qu'il ne dit pas.— Il ajoute seulement (pour ma propre satisfaction) que ce morceau est ce qu'il y a de meilleur dans le volume du quidam. S'il y a quelque chose de ce genre que je *doive* savoir, sans doute vous me le direz. Je suppose que c'est taillé sur le patron commun. Il ne se rappelait pas le nom de l'auteur.

. . . .

» L'affaire de la séparation se poursuit, et tout le monde s'y trouve impliqué, y compris cardinaux et prêtres. L'opinion publique fait rage contre *lui* parce qu'il devait couper

(1) M. de Lamartine.

court à l'affaire *d'abord* , et ne pas attendre douze mois pour se mettre en colère. Il a essayé de prouver par témoins, mais il n'a pu trouver de preuves *suffisantes ;* car ce qui ferait cinquante divorces en Angleterre ne compte pas ici. Il faut des *choses manifestes*. , .

» C'est la première cause de ce genre qui se soit plaidée à Ravenne depuis deux cents ans ; bien qu'il y ait souvent des séparations, on y assigne d'autres motifs. Vous savez que les incontinents du Continent sont plus *decens* que les Anglais, et n'aiment pas à étaler leurs couronnes devant les tribunaux, même lorsqu'il n'y a pas de doute.

» La fureur des parents contre lui est grande. Le père l'a appelé en duel : valeur superflue, car il ne se bat pas, quoique soupçonné de deux assassinats ; entre autres de celui du fameux Monzoni de Forli. J'ai été prévenu de ne pas faire de si longues promenades dans la forêt de pins sans être sur mes gardes ; aussi je prends mon stylet et une paire de pistolets de poche, pour compagnons de mes courses journalières.

» Je ne bougerai d'ici jusqu'à ce que cela soit arrangé de manière ou d'autre. Elle est aussi fémininement ferme que possible, et l'opinion est si forte contre l'homme, que les *avocats* refusent de se charger de sa cause, disant que c'est un sot ou un drôle. Un sot, s'il n'a découvert la liaison que maintenant ; un drôle, si, la connaissant, il a attendu, pour quelque mauvaise fin, à la divulguer. Bref, il ne s'est rien vu de pareil dans le pays depuis les jours de la famille de Guido di Polenta.

» Si le mari se débarrasse de moi, comme Hamlet de Polonius, dites : Il a fait une bonne fin — (pour un mélodrame).» La principale sécurité c'est qu'il n'aura jamais le courage de dépenser vingt *scudi*, qui est le prix courant d'un *Bravo* aux mains lestes. — Autrement, ce ne sont pas les occasions qui manquent, car je parcours les bois à cheval tous les soirs, accompagné d'un seul domestique, et parfois depuis peu, d'une de mes connaissances, qui regarde avec quelque in-

quiétude les buissons solitaires et les bouquets d'arbres isolés. »

A M. MURRAY.

Ravenne, 7 Juin 1820.

« Vous trouverez ci-inclus une chose qui vous intéressera savoir : l'opinion du plus grand homme d'Allemagne, — peut-être d'Europe, — sur un des grands hommes de vos prospectus, (tous de fières têtes! comme disait Jacob Tonson, de ses griffonneurs :) bref, une critique de Goëthe sur *Manfred*. Je joins à l'original les traductions anglaises et italiennes, — gardez tout cela dans vos archives ; car, les opinions d'un homme tel que Goëthe, favorables ou non, sont toujours intéressantes, — et encore plus quand elles sont favorables. Je n'ai jamais lu son *Faust*, car je ne sais pas l'Allemand ; cependant, le moine Lewis, m'en traduisit à Coligny, en 1816, la plus grande partie *vica voce*, et j'en fus naturellement très-frappé, mais ce furent le *Steinback*, la *Jung-Frau* et quelqu'autre chose, beaucoup plutôt que le *Faustus*, qui me firent écrire *Manfred*. La première scène néanmoins et celle de *Faust* se ressemblent fort.

» *P. S.* J'ai reçu *Ivanhoe:* — *bon*. Envoyez-moi, je vous prie, de la poudre pour les dents et de la teinture de myrrhe, de *Waitte*, etc. *Ricciardetto* devait être *traduit littéralement, ou pas du tout*. Quant à faire mousser *Wistlecraft*, *n'y comptez pas :* je vous dirai pourquoi un jour ou l'autre. *Bornwall* est poète, mais gâté par la détestable école du jour. Mrs Hemans est poète aussi, mais trop monté sur des échasses, et donnant dans l'apostrophe ; d'ailleurs, tout à faux. Les hommes sont morts avec calme avant l'ère chrétienne, et depuis, sans christianisme ; témoin les Romains, et dernièrement Thistlewood, Sand et Lovel ; — *hommes qui auraient dû être abattus sous le poids de leurs crimes, eussent-ils été croyants*. La fermeté au lit de mort est affaire

de nerfs et de tempérament plus que de religion. Voltaire eut peur, Frédéric de Prusse, non. Il en est de même des chrétiens, chacun selon sa force plutôt que selon sa foi. Que veut dire H**. avec sa stance? Ce n'est pas une stance, c'est bel et bien une Octave devenue ivre ou folle. On devrait battre les oreilles de l'auteur avec le marteau de Thor pour lui apprendre à rimer si grotesquement. »

CHAPITRE XIII.

Idées fantastiques et romanesques sur Byron. — Article de Géothe sur *Manfred*. — Conjectures. — Dame florentine. — Histoire de Pausanias. — Édition française de Moore. — Querelle de Byron avec les carabiniers pour sa livrée. — Le pape décrète la séparation du comte et de la comtesse Guiccioli. — Attaque et défense.

L'article suivant est celui que Goëthe inséra dans le *Kunst und Althertum*. La grave confiance avec laquelle ce critique vénérable fait remonter les imaginations de son frère en poésie, à des personnes réelles, à des événnements véritables, ne se faisant faute de rien, même d'un double meurtre à Florence, pour fournir un fondement à sa théorie, est un des exemples les plus amusants de cette disposition générale en Europe de peindre Byron comme un homme de merveilles et de mystères, aussi bien dans sa vie que dans sa poésie. Les nombreuses fictions répandues dans le monde sur ses voyages romanesques et ses aventures surprenantes, en lieux où il n'alla jamais et avec des personnes qui n'existaient pas, ont, sans nul doute, considérablement contribué à propager ces notions fausses et exagérées. Tels ont été les récits, avec mille détails extraordinaires, de son séjour dans l'île de Mytilène; — ses voyages en Sicile, — à Ithaque, avec la comtesse Guiccioli, etc., mais les plus absurdes, peut-être, de toutes ces fabrications sont les histoires racontées par Pouqueville des conférences religieuses du poète dans la cellulle du père Paul à Athènes; et la fiction encore plus folle que Rizo s'est permise en donnant les détails d'une scène théatrale préparée par lord Byron et l'archevêque d'Arta, et qui se serait passée entre eux sur la tombe de

Botzaris à Missolonghi. C'est de toutes ces inventions romanesques que sont venus ces portraits, ces représentations de la vie et du caractère du noble poète, qui ont eu cours sur le continent, et qui étaient assez en opposition avec la vérité pour faire craindre que le héros de ces pages, homme de chair et de sang, sociable, à esprit sympathique, et enfin avec toutes ses erreurs et bizarreries, *l'Anglais* lord Byron, ne paraisse aux imaginations exaltées de la plupart de ses admirateurs étrangers un commun, vulgaire, et prosaïque personnage.

GOETHE SUR MANFRED, 1820.

« La tragédie de Byron, fut pour moi un merveilleux phénomène, et qui me touchait de près. Ce singulier poète intellectuel s'est incorporé mon Faust, et en a extrait la plus forte pâture pour son humeur hypocondriaque. Il a usé des principes moteurs à sa manière, pour ses propres desseins, de sorte que pas un ne reste le même, et c'est particulièrement en cela que je ne puis assez admirer son génie. Le tout est, de cette façon, si complètement recréé, que marquer non-seulement les altérations que Byron a faites, mais leur dégré de rapport ou de dissemblance avec l'original, serait déjà une tâche intéressante pour le critique. Je ne puis nier que le sombre feu d'un désespoir surabondant et sans bornes, ne circule dans l'ouvrage entier. Il fatigue, il oppresse ; et cependant cette pénible sensation est toujours accompagnée d'admiration et d'estime.

» Nous trouvons ainsi dans cette tragédie la quintessence du talent le plus surprenant, né pour se dévorer lui-même. Le caractère de la vie et de la poésie de lord Byron permet à peine une appréciation juste et équitable. Il a confessé assez souvent ce qui le tourmente : il a peint ses angoisses à plusieurs reprises, et à peine se trouve-t-il quelque âme qui sympathise à ces souffrances intolérables ! Il est, à vrai dire, hanté de deux femmes, dont les fantômes le poursuivent tou-

jours, et qui dans cette pièce aussi, remplissent les principaux rôles : l'une, sous le nom d'Astarté ; l'autre, sans forme ou existence visible, est seulement une voix. Voilà ce que l'on raconte de l'horrible événement qui termina les jours de la première. Lord Byron, alors jeune et entreprenant, gagna les affections d'une dame Florentine : le mari découvrit leur amour et tua sa femme ; mais l'assassin fut trouvé mort la même nuit dans la rue, et les soupçons ne purent se fixer sur personne. Lord Byron quitta Florence, et depuis ces spectres l'ont toujours harcelé.

« Cet incident romanesque acquiert de la probabilité par les innombrables allusions qu'il y fait dans ses poèmes, comme, par exemple, lorsque tournant ses contemplations en dedans, il s'applique à lui-même la fatale histoire du roi de Sparte : — Pausanias, général lacédémonien, se rendit célèbre par l'importante victoire de Platée, mais s'aliéna ensuite la confiance de ses compatriotes par son arrogance, son obstination, et ses secrètes intrigues avec les ennemis de son pays. Cet homme attira sur lui le cri du sang innocent qui le poursuivit jusqu'à sa mort : car tandis qu'il commandait, sur la mer Noire, la flotte des Grecs alliés, il s'enflamma d'une violente passion pour une vierge Bysantine ; il l'avait enfin obtenue de ses parents après une longue résistance, et elle devait lui être livrée la nuit. Elle pria, par pudeur, l'esclave d'éteindre la lampe, et, tandis quelle cherchait son chemin dans l'obscurité, elle la renversa. Pausanias, éveillé en sursaut, craignant une attaque de quelque meurtrier, saisit son épée, et tua sa maîtresse. Cet horrible spectacle fut depuis constamment devant ses yeux ; l'ombre le poursuivait sans relâche, et il appela en vain à son aide et les dieux et les exorcismes des prêtres.

» Le poète qui choisit dans l'antiquité une telle scène pour se l'approprier, et en tirer de tragiques images, doit avoir un cœur déchiré. Le monologue suivant, enveloppé de ténèbres, et saturé de la fatigue de la vie, devient intelligible par cette remarque : nous le recommandons comme exercice

à tous les amateurs de déclamation. Le soliloque de Hamlet se remontre ici avec progression (1). »

A M. MOORE.

Ravenne, 9 juin 1820.

« Galignani vient de m'envoyer l'édition de Paris de vos œuvres (que je lui avais demandée), et je suis heureux de voir mes vieux amis avec un visage français : comme une hirondelle, je rase, effleure, plonge là-dedans, aussi joyeux. C'est la première fois que je vois les Mélodies sans les airs ; je ne sais comment cela se fait, mais impossible pour moi de lire dans un livre de musique. Les croches font tout une confusion avec les mots dans ma tête, quoique je me les rappelle pourtant à merveille quand ils sont chantés : la musique seconde ma mémoire par les oreilles, non par les yeux. Je veux dire que les notes qui me gênent sur le papier me sont un aide quand je les entends. J'ai donc été ravi de voir les mots sans leur robe d'emprunt. Ils n'en avaient que meilleure mine à mes yeux pour être dans leur nudité.

» Le biographe a fait de votre vie un vrai galimatias, appelant votre père un *vénérable vieux* gentleman, et caquetant d'Addisson et de comtesses douairières.... Si ce damné garçon s'avisait jamais d'*écrire ma vie*, certainement, j'aurais la sienne. Puis encore, au dîner de Dublin, vous avez fait un discours! » (vous souvenez-vous, chez Douglas K. « Monsieur il m'a fait un discours?) » vous avez donc fait un dicours trop complimenteur pour les *poètes vivants*, et quelque peu trop saturé d'une louange universelle. Je n'y suis pour ma part que trop bien traité ; mais..........»

» Vous ne m'envoyez nouvelles poétiques ou personnelles de vous. Pourquoi ne pas compléter une tournée en Italie

(1) Le critique avait joint le monologue de *Manfred*, commençant ainsi : Nous sommes les jouets du temps et de la peur, » dans lequel se rencontre l'allusion à Pausanias.

des Fudges? Je viens justement de tomber sur Little, que je savais par cœur en 1803, étant alors à mon quinzième lustre. — Hé! Ho! Je croirais que tout le mal que j'ai fait, ou chanté, vient de ce damnable livre de votre façon.

» Je vous parlais, dans ma dernière, d'une cargaison de *Poésies*, que j'avais envoyée à Murray sur son pressant désir; et maintenant qu'il la tient, il ne s'en soucie plus, et diffère. Peut-être qu'il a raison. Je ne fais grand cas d'aucune de mes nouvelles pacotilles, excepté d'une traduction de Pulci.........

» Je suis au troisième acte d'une tragédie; finira-t-elle ou non, c'est ce que je ne sais pas. J'ai, pour l'instant, trop de passions sur les bras pour rendre justice à celles des morts. Indépendamment des vexations que vous savez, j'ai une querelle avec les carabiniers du pape ou *gens d'armerie* (1) qui se sont avisés de faire une pétition au cardinal contre mes livrées, parce qu'elles ressemblent trop, disent-ils à leur pouilleux uniforme. Ce sont les épaulettes que tous nos gens portent les jours de gala qui les offusquent particulièrement. Les couleurs de ma livrée sont conformes à mes armoiries, et n'ont pas changé dans ma famille depuis l'an 1066.

» Ma réplique a été tranchante, comme vous le pensez bien; j'ai donné à entendre que si quelques *soldados* du respectable corps insultaient mes domestiques, je rendrais la pareille à leurs braves officiers, et j'ai prévenu mes coquins, qui sont au nombre de six et passablement féroces, de se défendre eux-mêmes en cas d'agression. Les dimanches et grands jours, j'arme toute la bande, moi compris, crainte d'accident ou de trahison. Il fut un temps où je jouais assez joliment du sabre chez Angelo; mais je préférais le pistolet, l'arme de notre nation de flibustiers, quoique je sois un peu rouillé à présent. Cependant je puis « cli-

(1) Nous conservons l'orthographe de l'anglais.

gner de l'œil, et tenir ferme mon fer en main ». Dans son ensemble l'affaire me rappelle Roméo et Juliette. « Allons, Grégoire, à toi, souviens-toi de ta passe! »

» Toutes ces querelles, cependant, avec le cavalier pour sa femme, et avec les troupes pour ma livrée, sont très-ennuyeuses pour un homme paisible, qui tâche de plaire à tout le monde, et ne soupire qu'après la sociabilité, fraternité, et bienveillance. De grâce, écrivez. »

AU MÊME.

Ravenne, 13 juillet 1820.

» Pour calmer ou accroître votre anxiété irlandaise de me savoir « dans les feux follets (1), » je réponds à votre lettre incontinent, vous prévenant que comme je suis moi-même un « Jacques la lanterne, » j'ai quelque chance d'y échapper. D'abord, un mot des mémoires : je n'ai nulle objection, si ce n'est que j'aimerais mieux qu'*une* copie correcte fût faite et déposée en des mains honorables, en cas qu'il arrive accident à l'original; car vous savez que je n'en ai point de double et n'ai pas *re*lu, ni même *lu* du tout ce qui y est consigné; je sais seulement l'avoir écrit avec la plus complète et ferme intention d'être « fidèle et vrai » dans mes récits, mais *non* impartial. — Non, de par le ciel! je ne puis prétendre à cela tant que je suis de chair et d'os; mais souhaite donner à chaque créature qui peut y être intéressée la facilité de me contredire, ou de me redresser.

» Je n'ai nulle objection à ce que toute personne les lise, attendu que cela a été, comme toute autre chose, écrit et lu, quoique beaucoup d'ouvrages puissent là-dessus manquer leur but.

(1) *In a wisp;* phrase irlandaise, pour dire tomber dans un mauvais pas où le feu follet vous attire.

» Quant au *mauvais pas*, le pape a prononcé la *séparation*. Le décret arriva hier de Babylone. — C'est *elle* et ses amis qui l'ont sollicité, apportant pour motif l'extraordinaire conduite du mari (le noble comte Cavaliero). Il s'y est opposé de toutes ses forces, à cause de la pension alimentaire qui a été assignée à la femme; tous ses biens à elle, mobilier, voiture, etc., lui doivent être restitués. En Italie, il n'y a pas de divorce. Il insistait pour qu'elle renonçât à moi, et promettait de tout pardonner, même l'adultère, qu'il prétendait pouvoir prouver par de *fameux témoins*; mais en ce pays les tribunaux même ont de telles preuves en horreur; les Italiens surpassent autant les Anglais par leur délicatesse en public, que par leur emportement passionné en particulier.

» Les amis et parents, qui sont nombreux et puissants, lui répliquent. — » *Vous* êtes vous-même un sot ou un lâche; — sot si vous n'avez pas prévu les conséquences du rapprochement de ces deux jeunes gens; — lâche, si vous y avez prêté les mains. Choisissez, — mais, après douze mois de l'intimité la plus complète sous vos yeux, et avec votre sanction positive, ne faites pas un scandale qui n'a d'autre effet que de rendre, vous ridicule, et elle malheureuse. »

» Il jura ses grands dieux qu'il pensait que nos relations étaient purement amicales, et que, *moi*, je lui paraissais plus occupé de lui que d'elle, jusqu'à ce que de tristes témoignages lui eussent prouvé le contraire. A ceci ils répondent, que Jacques la lanterne (1) n'a jamais été un personnage invisible, et que *clamosa Fama* n'avait pas proclamé la pureté de ma morale; que *son* frère, il y a plus d'un an, lui écrivit de Rome pour l'avertir que sa femme serait infailliblement perdue par cet « ignis fatuus », à moins qu'il ne prît les mesures convenables, lesquelles il avait négligé de prendre, etc., etc.

(1) *Will of the wisp, or Jack of the lanthorn*, surnoms qu'on donne indifféremment en Angleterre au feu follet, et à toute apparence lumineuse qui se promène sur terre.

» Il réplique alors qu'il n'a encouragé mon retour à Ravenne que pour voir *in quanti piedi di acqua siamo*, et qu'il en a trouvé assez pour noyer jusques, et par-dessus les oreilles. Bref,

« Ce ne fut pas le tout; sa femme se plaignit : —
Procès. — La parenté se joint, excuse, et dit
Que du *docteur* venait tout le mauvais ménage ;
Que cet homme était fou, que sa femme était sage.
On fit casser le mariage. »

» Il n'y a qu'à laisser faire les femmes quand il y a conflit, on est bien sûr que le champ de bataille leur restera. Elle rentre dans la maison de son père, et je ne pourrai la voir qu'avec de grandes restrictions : tels sont les usages du pays. Les parents se sont conduits à merveille; j'ai offert une pension qu'ils ont refusée, jurant qu'elle ne devait pas vivre avec G. (puisqu'il a essayé de prouver qu'elle était infidèle), mais c'était à lui à la maintenir, et effectivement le jugement qui le décrète ainsi est arrivé hier. Je suis avec tout cela dans une position assez gauche.

» Je n'entends plus mot des carabiniers, qui protestaient contre ma livrée. Les soldats de cette arme ne sont point populaires, et dans une petite émeute l'autre nuit, il y en eut un de tué, un autre de blessé, et plusieurs mis en fuite par quelques garçons de la jeunesse de Romagne qui sont adroits et jouent assez librement du couteau. Les perturbateurs de la paix publique ne sont pas découverts; mais j'espère et crois qu'aucun de mes drôles n'était de la bagarre, quoiqu'ils soient assez féroces, et secrètement armés comme la plupart des habitants. C'est l'usage, et il sauve en vérité force procès.

» Il y a une révolution à Naples. S'il est vrai, probablement qu'en passant en Lombardie, elle laissera sa carte à Ravenne.

» Vos éditeurs paraissent en avoir usé avec vous comme

le mien. Murray a saigné du nez, et presqu'insinué que mes dernières productions étaient *ennuyeuses*. Ennuyeuses, monsieur! — Diablement, ennuyeuses! par ma foi, je crois qu'il a raison. Il demande que je complète ma tragédie de *Marino-Faliero*, dont aucun morceau n'est encore allé en Angleterre. Le cinquième acte est presque fini, mais effroyablement long. Quarante feuilles de grand papier, de quatre pages chaque, environ cent cinquante quand ce sera imprimé; mais « si diffus, si plein de hors-d'œuvre » que je pense que ce ne sera que juste.

» Je vous prie, envoyez et publiez votre *poème* sur moi, et n'ayez pas peur de me louer trop haut. J'empocherai mes rougeurs.

— » Comment, pas atteignable par la loi ou l'épée! « *Chantre d'enfer!* (1) » par Dieu, c'est « une injure », et je ne veux pas l'endurer. Joli titre à donner à un pauvre homme pour avoir douté qu'il y ait jamais eu pareil lieu!

» Ainsi, ma madame Gail est allée au diable, et miss Ma-*honaie* ne veut pas de ma monnaie. J'en suis fort aise; j'aime à être généreux à peu de frais. Mais obtenez d'elle qu'elle ne me traduise pas.

» Pour le coup, dites à Calignani que je lui enverrai un fameux sermon, s'il n'est pas plus ponctuel. Quelqu'un *retient régulièrement deux* et quelquefois *quatre* de ses *Messengers* en route. Suppliez-le, je vous prie, d'être plus exact. Les nouvelles valent leur pesant d'or dans ce royaume dOstrogoths.

» Réponse, s'il vous plaît. j'aimerais fort à prendre ma part de votre Champagne et Laffitte; mais je suis trop Italien pour Paris. Faites-vous envoyer la lettre que Murray a pour vous; c'est un feu roulant d'épigrammes. »

(1) Titre que lui donne M. de Lamartine dans son poème.
(*Note de Moore.*)

CHAPITRE XIV.

Isolement de madame Guiccioli. — *Marino-Faliero.* — portrait d'Ada. — Sources de courage. — Procès de la reine. — Maladie de la belle-mère de lord Byron. — Annonce du retour de ce dernier dans les papiers anglais. — Bologne se détache de la ligue italienne. — Nouveau silence de Murray. — Intimité du poète avec le peuple italien. — Ouvrage d'une anglaise sur l'Italie. — Les ménechmes de lord Byron.

L'une des conditions de la séparation qui venait d'être prononcée entre le comte et la comtesse Guiccioli, était que la dame résiderait, à l'avenir, sous le toit paternel : en conséquence, le 16 Juillet, M[me]. Guiccioli se retira dans une villa appartenant au comte Gamba, à environ quinze milles de Ravenne. Lord Byron l'y visitait de temps à autre, peut-être une ou deux fois par mois; et le reste s'écoulait dans une complète solitude. Pour une ame comme celle de Byron, qui renfermait en elle un monde de sentiments, d'idées et de sensations, cette vie n'aurait été ni nouvelle, ni déplaisante; mais pour la femme jeune et admirée, qui commençait à peine à goûter des plaisirs et des joies mondaines, ce changement était une rude épreuve. Le comte Guiccioli était riche, et sa femme, belle et jeune, avait pris sur lui un empire absolu. Elle avait de l'orgueil, et son rang la plaçait parmi ce qu'il y avait de plus élevé à Ravenne : il avait été question de la faire voyager à Naples, à Florence, à Paris : bref, tout ce que le luxe peut offrir, tout ce que l'or peut acheter, avait été prodigué à ses désirs.

Tout cela, elle le sacrifiait pleinement et volontairement pour Byron; elle abandonnait son palais splendide; elle quittait amis, parents. Son père, trop tendre, tolérait, seulement par excès d'affection, ce qu'il ne pouvait approuver. Elle était réduite à une pension de 200 louis par an, vivant

séparée du monde, et ayant pour unique occupation la tâche d'élever son esprit jusqu'à son illustre amant, et, pour seule récompense les courtes apparitions de celui qu'elle aimait, et qu'elle ne pouvait voir qu'avec restriction.

On peut certes affirmer avec confiance que l'homme capable d'inspirer des sentiments si dévoués, et de les rendre si durables, n'était pas tel que dans ses quinteuses fantaisies il s'est plu à se peindre lui-même. Et, du côté de la dame, l'entière histoire de cet amour montre à quel point les Italiennes, soit par caractère, soit par l'influence de leur position sociale, intervertissent la marche ordinaire de semblables égarements; et, faibles à résister aux premiers appels de la passion, réservent toute l'énergie de leur caractère pour des efforts de constance et de dévouement qui relèvent et ennoblissent leur faiblesse.

A M. MURRAY.

Ravenne, 17 Juillet 1820.

. . . .

« La tragédie est terminée; vient la tâche de corriger et de copier. . . . . L'histoire est suivie de près. Le récit du docteur Moore est faux, à quelques égards, et dans l'ensemble sot et diffus. *Pas une* des chroniques (et j'ai consulté Sanuto, Sandi, Navagero, et un siége anonyme de Zara, indépendamment des histoires de Laugier, Daru, Sismondi, etc.), pas une ne mentionne que Faliero ait demandé la vie: il y est simplement dit qu'il ne nia pas la conspiration. C'était un de leurs grands hommes; il avait commandé au siége de Zara, battu quatre-vingt mille hongrois, et tué huit mille hommes, tout en continuant le siége: — pris Capo-d'Istria; il avait été ambassadeur à Gènes, à Rome, et finalement Doge, quand, essayant de changer la forme du gouvernement, il fut décapité pour crime de haute trahison; et cela, dit Sanuto, par jugement de Dieu, pour

avoir, plusieurs années avant (étant Podesta et capitaine de Trévise), frappé un évêque, trop lent à porter l'hostie dans une procession. L'historien (comme Twackum fit de Square), « le selle et le bride d'un jugement; » mais il ne dit pas si Faliére fut puni, dans le temps, pour une incartade qui paraîtrait fort étrange, même aujourd'hui, et devait l'être bien autrement dans un siècle de pouvoir sacerdotal et de gloire papale. Sanuto affirme que le Ciel lui retira sa raison en punition de ce soufflet, et le poussa à conspirer. « Però fu permesso che il Faliero perdette l'intelletto, etc. »

« Je ne sais ce que les piliers de votre salon penseront du Drame que j'ai bâti sur cet événement extraordinaire. Le seul à lui comparer dans toute l'antiquité est l'histoire dAgis, roi de Sparte, prince allié aux communes contre l'aristocratie, et par suite perdant la vie. Au reste, vous verrez, quand ce sera copié.

» Je serais bien aise de savoir pourquoi vos *écarteleurs* de la *Quarterly* m'accusent, à la fin de l'article sur la chute de Jérusalem, de manichéisme; leur façon de me sucrer le compliment, en me traitant d'un des plus *puissants esprits*, ne me réconcilie nullement avec l'affaire. Le poëme qu'ils analysent est très-beau, mais ne pouvaient-ils rendre justice à son auteur sans en faire mon antidote religieux? Je ne suis manichéen, ni *aucun*-chéen (1). Je voudrais savoir un peu quel mal ont fait mes pauvres *poéchies?* Je ne puis deviner pourquoi les gens font de moi un croquemitaine.

AU MÊME.

Ravenne, 31 août 1820.

« J'ai « *mis mon ame* » dans ladite tragédie (ainsi, rayez votre *si*); mais vous n'ignorez pas qu'il y a des ames *damnées* tout aussi bien que des tragédies (2). Rappelez-vous

(1) « I am not a Manichean, nor an *Any*-chean. »

(2) Jeu de mots sur *damné*, *sifflé*, quand il s'agit de tragédie.

que ce n'est point une pièce politique, quoiqu'elle puisse en avoir l'air : c'est historique, strictement. Lisez l'histoire et jugez.

» Le portrait d'Ada est celui de sa mère; j'en suis bien aise, car la mère a été fille docile et respectueuse. Expédiez-moi l'avis de Gifford, et ne vous inquiétez pas de l'archevêque. Je ne puis vous envoyer promener, ni vous donner cent pistoles, ou un meilleur goût; je vous envoie une tragédie, et vous me demandez des *poésies facétieuses*; c'est dans le genre de votre prédécesseur qui conseillait au docteur Prideaux de « *mettre un peu plus de drôleries dans sa vie de Mahomet.* »

» Bankes est un homme étonnant. A peine y a-t-il un de mes camarades de collége qui ne soit devenu plus ou moins célèbre. Peel, Palmerstone, Bankes, Hobhouse, Tavistock, Bob-Mills, Douglas Kinnaird, etc., etc., ont tous parlé, et fait parler d'eux.

» Nous nous disposons ici à batailler quelque peu le mois prochain, si les Huns ne passent pas le Pô, et aussi, je crois, s'ils le passent. Je n'en peux dire plus maintenant. En cas qu'il arrive quelque chose, vous avez en manuscrit de quoi faire une œuvre posthume : ainsi donc faites-vous poli. Si une fois cela commence, il y aura une terrible besogne; comptez là-dessus. Le courage français vient de la vanité, l'allemand du phlegme, le turc du fanatisme et de l'opium, l'espagnol de l'orgueil, l'anglais du sang-froid, le hollandais de l'entêtement, le russe de l'insensibilité, mais le courage *italien* vient de la *colère*, et vous verrez qu'ils n'épargneront rien. »

A M. MOORE.

Ravenne, 31 août 1820.

« Damnation sur votre « *mezzo cammin* » (1)! Il fallait

(1) Je l'avais félicité sur ce qu'il était parvenu à ce que Dante appelle le *mezzo cammin* de la vie, l'âge de trente-trois ans.

dire *la fleur de l'âge*, ce qui fait une phrase beaucoup plus consolante. D'ailleurs, cela n'est point exact : je suis né en 1788, et par conséquent je n'ai que trente-deux ans. Autre erreur; « la tirelire à sequins » n'a point été mise à contribution, et il n'est pas vraisemblable que cela arrive. Il aurait mieux valu qu'elle eût été vidée, car alors, comme vous savez, un homme n'est point lié; plus d'obligation. Quant à une réforme, c'est chose faite; que voudriez-vous de plus? « La rébellion était en sa route, il la trouva. » Je crois véritablement que ni vous, ni qui que ce puisse être à tempérament poétique, ne peut échapper à une forte passion de quelque genre : c'est la poésie de la vie. Qu'aurais-je connu ou écrit, si j'avais été un tranquille, mercantile, politique, ou un lord de la chambre? Il faut qu'un homme voyage et se mêle à la foule, ou bien il n'y a pas vie. D'ailleurs je ne voulais que faire le cavalier servente, et n'allais pas m'imaginer que cela tournerait en roman, à la façon anglaise.

Je soupçonne néanmoins que j'ai récolté sur l'Italie une ou deux choses de plus que lady Morgan n'en a ramassé en courant la poste. Qu'est-ce que les Anglais connaissent des Italiens, excepté leurs musées et leurs salons, et peut-être quelque courtisane en passant? Moi, j'ai vécu dans le cœur de leurs maisons, dans les parties de l'Italie les plus fraîches, les moins explorées, et les moins affadies par les étrangers. — J'ai vu, et suis devenu (pars magna fui) portion de leurs espérances, craintes, passions, et me suis presque inoculé dans une famille. C'est là voir les hommes et les choses comme elles sont.

» Vous dites que je vous traite d'homme pacifique (1)? Je ne me souviens de rien de semblable. Loin de là, car vous donnez toujours dans quelque échauffourée.

» Que pensez-vous de la reine? J'entends d'ici M. Hoby dire qu'il pleure rien qu'à la voir, tant elle lui rappelle Jane Shore!

(1) Je m'étais mépris sur les mots qui terminaient sa lettre du 9 juin.

Le cœur du pauvre Hoby de peine se dévore ;
Voir la reine le fait songer à Jane Shore ;
Au fait, sire bottier. . . . .

. . . .

» De grâce excusez la polissonnerie. Que devient votre poème ? écrivez, et dites-moi tout ce qui regarde vos affaires et vous.

» *P. S.* Est-ce vous qui avez écrit cette mordante satire sur Peter Bell ? Il y a assez d'esprit pour que cela soit de vous, et presque trop pour que ce soit d'aucun autre. »

A M. MURRAY.

Ravenne, 7 septembre 1820.

« En corrigeant les épreuves, il vous faut consulter le manuscrit, parce qu'il y a des *variantes*. Occupez-vous-en, je vous prie, et prenez le choix de Gifford. Que je sache donc ce qu'il pense du tout.

» Vous parlez de la maladie de lady*** : elle n'est pas de ceux qui meurent. — Les bien-aimés seuls s'en vont, et ceux dont le trépas serait un bien restent. Quand il lui plaira retourner d'où elle est venue, probablement elle prendra sa baguette divinatoire avec elle ; elle lui pourra servir là-bas aussi bien qu'au mauvais riche des Evangélistes.

» Ne laissez donc pas les journaux paraphaser dans leur colonne mon retour en Angleterre. Ils peuvent dire tout ce qui leur plaît, leurs plus sales injures, hors celle-là. Démentez la chose.

» Mes dernières lettres vous auront annoncé une explosion ici : c'est amorcé, chargé, mais ils hésitent à mettre le feu. Une des villes s'est détachée de la ligue. Je ne puis écrire plus ouvertement, par un million de raisons. Nos « puir hill folk » (1) ne demandaient qu'à frapper, et le-

(1) « Pauvres montagnards ! » accent et façon de parler des Écossais.

vaient l'étendard les premiers, mais Bologne a fait une pause; et nous voilà en automne, la saison à moitié passée! O Jérusalem! Jérusalem!........ Les Huns sont sur le Pô; mais s'ils le passent une fois en se rendant à Naples, toute l'Italie sera sur leurs talons. Les chiens! les loups! Puissent-ils périr comme l'armée de Sennacherib! Si vous retardez la publication de la prophétie du Dante, jamais vous ne retrouverez moment si opportun.

AU MÊME.

Ravenne, 11 septembre 1820.

« Voilà une autre *note* historique pour vous. Je prétends être aussi près de la vérité que le drame peut l'être.

» Je vous ai expédié, par le dernier courrier, une note aussi farouche que Faliero lui-même, en réponse à un méchant *touriste* (1), qui avance qu'il aurait pu m'être présenté. Que j'en aie la preuve, et je taillerai la lave de ce volcan!

» Ce que Gifford dit (du 1er. acte) est très-consolant. De l'anglais, du *bon vieux anglais* sterling, est un desideratum parmi vous, et je suis content d'en avoir tant conservé, Dieu sait comment! car je n'en entends que de mon valet; encore est-ce du pur *Nottingham*: je n'en lis que dans vos nouvelles publications, et là ce n'est pas une langue du tout, mais un jargon. Il n'y a pas jusqu'à votre ***** qui ne soit terriblement guindé et affecté, avec son « *very*, *very*, » si doux et si fadasse.

» Oh si un jour je reviens parmi vous, je vous donnerai une « *Baviade* et *Merviade* » ! pas si bonne que l'ancienne,

(1) La fameuse note contre les voyageurs anglais était jointe à cette tragédie, en réponse à une assertion faite par quelque nouveau promeneur en Italie, que lui, ou plutôt comme on le découvrit après, *elle*, avait plusieurs fois refusé d'être présentée au noble lord.

mais bien mieux méritée. Jamais il n'y eut bande comme celle de vos griffonneurs (je ne veux pas dire seulement les vôtres, mais ceux de tout le monde). Certes, avec les Cockneys, les Laquistes, les imitateurs de Scott, Moore et Byron, vous touchez au dernier déclin, à la dégradation de la littérature. Je ne puis y penser sans me sentir les remords d'un meurtrier. Que Johnson n'est-il vivant pour les écraser tous! »

AU MÊME.

Ravenne, 14 septembre 1820.

« Quoi, pas une ligne!....... à votre aise.

» Je voudrais que vous fissiez savoir à Perry que son stupide paragraphe est cause que tous mes journaux s'arrêtent à Paris. Les imbéciles me croient dans votre infernal pays, et n'envoient pas leurs gazettes, de sorte pue je ne sais rien de votre dégoûtant procès de la Reine. . . . .

. . . .

« *P. S.* De grâce, dites à vos folliculaires de me noircir de tout ce qui leur plaira, mais de ne pas me compter au nombre des arrivants; ils me font plus de mal par de telles bêtises que par toutes leurs injures. »

AU MÊME.

Ravenne, 21 septembre 1820.

« Ainsi, vous reprenez vos vieilles habitudes! Voilà le second paquet que je reçois sans l'accompagnement d'une seule ligne, bonne, mauvaise ou indifférente. Il est étrange que vous ne m'ayez pas encore envoyé une seule observation nouvelle de Gifford. Comment puis-je corriger ou changer, si je ne reçois aucun avis? Ce silence veut-il dire que c'est assez bien tel quel, ou trop mauvais pour être amendé? Si

c'est ce dernier motif, pourquoi ne pas le dire tout d'un coup, au lieu de jouer au plus fin, puisque tôt ou tard, il faudra bien aborder la vérité.

» Ma sœur me dit que vous avez envoyé chez elle pour vous enquérir où j'étais, croyant à mon arrivée, et à mon entrée triomphale « *en curricle*, » etc., dans la cour du palais. Me prenez-vous pour un fat ou un fou de me supposer capable de semblable parade? Ma sœur me connaît mieux, et vous a dit que ce ne pouvait être moi. Vous auriez tout aussi bien pu rêver mon entrée sur un cheval pâle, comme la Mort dans l'Apocalypse. »

AU MÊME.

Ravenne, 23 septembre 1820.

« Tirez de M. Hobhouse et envoyez-moi une épreuve (avec le latin) de ma Paraphrase d'Horace. Cela a maintenant le *nonum prematur in annum* complet, et peut se produire, ayant été écrit à Athènes en 1811. Je suis certain qu'avec quelques omissions de noms, et retranchemens de passages, cela ira; et je pourrais intercaler mes dernières observations sur Pope parmi les notes, avec la date de 1820. Quant à la versification, elle est bonne; en revenant sur ce que j'écrivais à cette époque, je suis étonné de voir combien peu j'ai gagné. J'écrivais mieux alors que maintenant; mais cela me vient d'être tombé dans l'atroce mauvais goût du temps. Si je puis arranger cette œuvre pour la publication présente, cela fera, avec les autres choses de moi que vous avez déjà, un volume ou deux au moins d'*œuvres diverses*; car, bon ou mauvais, il y en aura de toutes mesures, de tous styles, et sur tous sujets. J'ai grande anxiété de savoir ce que Gifford pense de la tragédie, ne sachant qu'en penser moi-même.

» Si les Germains passent le Pô, on leur chantera une messe du *Bréviaire* du cardinal de Retz. *** est une bête qui n'entendra pas celui-là; mais Frère saura de quoi il

s'agit. C'est le plus joli jeu de mots que vous puissiez souhaiter entendre par un jour d'été.

» Personne ici ne croit une parole des dépositions contre la reine; la populace même crie honte sur les misérables que l'on a enrôlés, et dit que, pour moitié de ce que coûte le procès, on extorquerait tous les témoignages imaginables en Italie. Comptez là-dessus comme sur un fait : je vous l'avais déjà dit. Quant à ce que rapportent les voyageurs, quelle foi leur accorder ? que sont-ils ? Or, j'ai vécu parmi les Italiens, non en courant *Rome, Florence*, les galeries et les salons pour m'en retourner, mais dans leurs familles, leurs foyers, ayant amitié, amours, conseils, correspondance avec eux dans toutes les classes, dans les parties du pays les moins connues, et depuis le comte jusqu'au villageois; et vous pouvez être sûr de ce que je vous dis. »

AU MÊME.

Ravenne, 28 septembre 1820.

« Je croyais vous avoir prévenu, il y a long-temps, que la pièce n'a été ni conçue, ni écrite pour le théâtre; j'ai consigné ce fait dans la préface. C'est trop long, trop régulier pour votre scène; les personnages sont trop peu nombreux, et *l'unité* trop observée. C'est plus dans le genre d'Alfiéri que de vos auteurs (ce que je dis humblement en parlant de ce grand homme); mais il y a de la poésie, et Marino vaut Manfred, quoique je ne sache trop quel cas on fait de ce dernier.

» J'ai été maintenant presque aussi long-temps hors de l'Angleterre que dedans, à l'époque où je vous voyais souvent; j'y revins le 14 juillet 1811, et la quittai de nouveau le 25 avril 1816. Ainsi donc, puisque nous voilà au 28 septembre 1820, très peu de mois feront la balance exacte entre mon séjour et mon absence de votre pays. Il s'ensuit que je ne puis rien savoir du goût et du sentiment du public,

excepté ce que je glane dans les lettres, et tous deux me semblent aussi mauvais que possible.

» Je trouve *Anastase excellent;* ne ne vous l'ai-je pas dit? le *journal de Mathiews* des meilleurs. Lui, Forsyth, et portion de Hobhouse, sont tout ce que nous avons de vérité et de bon sens sur l'Italie. La « Lettre à Julia, » très-bien en vérité. Je ne méprise pas **** ; mais si elle tricotait des bas bleus au lieu de les porter, ce n'en serait que mieux. *Vous* vous laissez prendre par ce faux style alambiqué, tout de friperies, mélange de tous les tons du jour, qui sont *tous boursouflés* (je n'excepte pas le *mien*, — personne n'a plus contribué par négligence et paresse à corrompre la langue); ce n'est ni de l'anglais, ni de la poésie. Le temps le prouvera.

. . . .

» Glissez les deux nouveaux *Juans* dans le monde, tranquillement, à la queue des autres : la pièce comme vous voudrez, — le Dante aussi, mais, quant à Pulci, j'en suis orgueilleux; c'est superbe. Vous n'avez pas de traduction comme celle-là; c'est la meilleure chose que j'aie faite de ma vie. J'ai écrit le Drame, dérangé du commencement jusqu'à la fin; pas une *seule scène sans être interrompu*, obligé de rompre tout au beau milieu; car j'avais justement alors des milliers de choses sur les bras, et dans la tête, il est donc impossible qu'il n'y ait pas de grandes césures (dans la pièce, veux-je dire, et dans la tête idem, si cela vous plaît).

« *P. S.* Notre politique est ici féroce et incertaine. Cependant nous sommes tous équipés pour joindre les «*Highlanders* s'ils traversent le *Forth* », lisez : pour écraser les Autrichiens s'ils passent le Pô, les scélérats!...... et ce chien de M***, de dire que leurs sujets *sont heureux!* Si jamais je reviens, ces ministres-là auront affaire à moi.

29 septembre.

« Je rouvre ma letrre pour vous dire qu'en avançant dans ces quatre volumes sur l'Italie, où l'auteur dit avoir *refusé*

une introduction, je découvre (*horresco referens*) que c'est écrit par une FEMME!!! Supprimez donc ma note et réponse, et tout ce que j'ai dit du livre et de l'écrivain. Je n'aurais pas rêvé pareille chose, tant j'étais préoccupé de ma rage contre cette belle phrase. Tout ce que je peux ajouter, c'est que je suis fâché qu'une femme dise semblable chose. Ce que j'aurais dit à un voyageur de l'autre sexe, vous le savez déjà. Son livre aussi (comme livre du genre féminin) n'est pas mauvais; mais il est évident qu'elle ne connaît pas les Italiens, ou plutôt ne les aime pas, et oublie les *causes* de leur misère et de leur corruption. — (Mathews et Forsyth sont vos hommes pour la vérité et le tact), d'ailleurs, elle a parcouru l'Italie en *société*, toujours mauvaise chose. Mêlez-vous seul au peuple, si vous le voulez bien connaître. Demandez-lui donc quel était le « *descendant de lady M. W. Montague* », et de qui elle l'avait eu?...... d'Algarotti?

» Je soupçonne que ce que vous n'aimez pas, vous et les vôtres, dans Marino Faliero, c'est la politique, que vous trouvez dangereuse en ce temps. Rappelez-vous donc que ce n'est *pas* une pièce *politique*, mais que j'étais obligé de mettre dans la bouche des personnages les sentiments qui les faisaient agir. Je hais toutes ces choses écrites comme Pizarre, pour représenter la France, l'Angleterre, etc. Tout ce que j'ai fait n'a autre prétention que d'être purement Vénitien, même jusqu'à la prophétie du déclin actuel.

» En général vos Anglais connaissent fort peu les Italiens, qui les détestent parce qu'ils se jettent sur l'Italie comme des fourmilières, et à cause de leur trahision à GÊNES. D'ailleurs les voyageurs anglais ne se composent pas de la meilleure compagnie. Comment cela se ferait-il? d'une centaine de mille hommes, combien en tirerez-vous qui soient bien nés ou honnêtes gens?

» L'Aristophane de Mitchell est excellent; envoyez-moi la suite. — Tous ces sots me forceront à écrire moi-même sur l'Italie pour leur donner un *démenti*. Ils bavardent d'assassinat: qu'est-ce, sinon l'origine des duels, — et une *large*

justice, comme l'appelle lord Bacon ? C'est la vraie source de notre point d'honneur moderne, que la loi ne peut ou ne *veut* pas atteindre. Chaque homme y est plus ou moins exposé, suivant les circonstances et le lieu. Par exemple, pour m'être fait un ennemi d'un homme puissant, et sans principes, je vis ici dans un péril journalier ; mais je n'en dors pas plus mal, et n'évite pas davantage les promenades solitaires. Les précautions étant inutiles, l'on n'y pense que comme à une maladie qui peut ou non vous frapper. Il est vrai que si la chose arrivait, il y aurait ici *quelqu'un qui vivrait pour y penser* ; mais cela n'éveillerait pas mes os ; et je serais fâché qu'une fois en repos ils se pussent ranimer. »

Ravenne, 6 octobre 1820.

« . . . . . . Ce que vous dites du *pari de cent guinées* fait par quelqu'un qui prétend m'avoir vu la semaine dernière, me rappelle ce qui arriva en 1810. Vous pouvez aisément vérifier le fait, qui est étrange.

» A la fin de 1811, je rencontrai un soir, au club d'Alfred, mon vieux camarade de collége et de classe (car nous étions à deux places l'un de l'autre, lui le plus haut, mais tous deux presqu'en tête), je rencontrai, dis-je, *Peel*, secrétaire pour l'Irlande. Il me dit m'avoir vu, à ce qu'il croyait, dans St James-Street, en 1810 ; mais nous nous étions croisés sans nous parler. Il racontait cela, et on le nia comme impossible, puisqu'alors j'étais en Turquie. Un jour ou deux après, il indique à son frère une personne de l'autre côté de la rue. « Voilà, dit-il, l'homme que j'ai pris pour Byron. » — « Comment, mais c'est Byron lui-même, et non un autre, » réplique soudain son frère. Mais ce n'est pas là tout : j'ai été *vu* par quelqu'un, *écrivant* mon nom, parmi les visiteurs qui s'informaient de la santé du roi, alors qu'il devint fou. Or, à ce même temps, j'étais, comme je le peux prouver, à Patras, avec une forte fièvre ; maladie que j'avais gagnée par le *malaria*, dans les marais voisins

d'Olympie. Si j'en étais mort, cela vous aurait fait une nouvelle histoire de revenants. Vous pouvez vous faire conter la chose par Peel lui-même, qui vous la dira en détail. Je présume que vous serez de l'avis de Lucrèce, qui nie l'immortalité de l'ame, mais affirme que, « de même que les enveloppes de l'ognon demeurent entières après s'en être séparées, ainsi, de la surface des corps se détachent des enveloppes ou formes visibles, qui font ces fréquentes apparitions d'ombres de gens, vivants ou morts.

» S'il est vrai, leurs habits, vestes, et culottes apparaissent-ils aussi? Je ne crois pas impossible que je puisse être divisé en deux, par quelque procédé à moi inconnu; mais lequel de ces deux moitiés suis-je pour le moment? c'est ce que je vous laisse à décider. J'espère seulement que mon *autre ami* se comporte comme un bijou d'homme.

» Demandez donc à Peel si je suis exact dans mes souvenirs, car je n'aime pas à dire de ces choses-là sans autorité.

» Je ne suis pas sûr que l'on *n'ait pas causé* avec *moi;* c'est aussi chose à vérifier. Je vous ai écrit de telles lettres que j'en reste là.

» *P. S.* L'année dernière (juin 1819), je rencontrai chez le comte Mosti, à Ferrare, un Italien, qui me demanda si je connaissais lord Byron. Je lui dis que non (nul ne se connaissant soi-même, comme *vous* savez). « Alors, » reprit-il, « je le connais, moi; je l'ai rencontré l'autre jour à Naples. » Je lui demandai, en lui présentant ma carte, si c'était ainsi que s'épelait le nom, il répondit *oui*. Je soupçonne *qu'il* s'agissait d'un polisson de chirurgien de marine qui, voyageant avec une dame par le pays, se faisait passer pour lord à l'auberge. C'était un vulgaire drôle, tout-à-fait de la confrérie des habitués de combats de coq, et j'aurais eu en lui un précieux représentant, si tant est que ce ne fut pas encore pis; mais je ne suis sûr de rien. Il tranchait du gentilhomme, et escortait alors à Venise une comtesse ***. de Ravenne, femme laide, usée, et de mauvaise réputation, même pour l'Italie. »

CHAPITRE XV.

Lettre de Foscolo. — Caractère de Calendaro, de Bertuccio, et du Doge. — Crainte de lord Byron de perdre ses droits à la tutelle de sa fille. — Origine du nom d'Ada. — Revue d'ouvrages. — Scrupules érudits de lord Byron. — Mot d'une Italienne sur *Don Juan* et le *Childe*. — Souvenirs généalogiques à propos de l'*Abbé* de Walter Scott. — L'édicace à Goëthe de *Marino Faliero*. — Jugement de Goëthe sur la poésie anglaise. — Plaisanterie du pair d'Angleterre au grand poète allemand. — Classiques et romantiques.

L'approbation de Foscolo, qui suivit celle de Gifford, réchauffa lord Byron pour *Marino-Faliero*, et il recommence à défendre ce drame avec quelque vivacité contre les observations de M. Murray et de son synode.

A M. MURRAY.

Ravenne, 8 octobre 1820.

« La lettre de Foscolo est précisément ce qu'il me faut. D'abord, parce que c'est un homme de génie, ensuite parce qu'il est Italien, et, par conséquent, le meilleur juge quand il s'agit de l'Italie. D'ailleurs,

« L'homme est plutôt Romain encore que Danois. »

c'est-à-dire plutôt des Grecs anciens que des modernes Italiens. Bien que, comme Dugald Dalgetty le dit de Ronald (l'enfant du brouillard), il soit « un peu trop sauvage et barbare, c'est un homme prodigieux. » Mes amis Hobhouse et Rose ne jurent que par lui, et tous deux sont excellents juges des hommes et de la nature italienne.

« Or voilà donc déjà deux dignes voix gagnées. »

Gifford dit que c'est du vieil anglais sterling, et Foscolo affirme que les caractères sont du Vénitien tout pur. Shakespeare et Otway ont eu un million d'avantages sur moi, sans compter celui inappréciable d'être morts depuis un siècle et plus, et d'être tous deux sortis de la canaille (deux attractions qui ne sont pas petites pour des lecteurs vivants et du beau monde). Laissez-moi donc le seul mérite que je puisse revendiquer, celui d'avoir habité Venise, et d'être entré assez avant dans le caractère local. — Je ne réclame rien de plus.

» Je sais ce que Foscolo veut dire à propos de Calendaro crachant sur Bertram. *Ceci* est national, — l'objection s'entend. Les Italiens et les Français, en dépit de ces *enseignes d'abomination*, leurs mouchoirs de poche, crachent, çà et là, partout, presqu'à votre visage, et prétendent en conséquence que pour la scène c'est chose trop familière; mais, nous, qui ne crachons nulle part qu'à la face d'un homme quand nous bouillons de colère, nous sommes de nature à le prendre autrement. Rappelez-vous *Massinger* et sir Giles Overreach joué par Kean :

« Seigneur! je *crache ainsi* sur toi, sur ton conseil! »

D'ailleurs, ce n'est pas à la figure de Bertram que crache Calendaro, c'est *à lui*, ainsi que je l'ai vu faire aux Musulmans à terre, quand ils sont dans leurs accès de rage. Puis, il *ne méprise* pas Bertram *au fond*, il affecte seulement de le mépriser; comme nous tous, quand nous nous emportons contre quelqu'un que nous croyons notre inférieur. Quoiqu'il ne craigne pas la mort, il est furieux aussi qu'il ne lui soit point permis de mourir à sa guise. Rappelez-vous encore qu'il a été le premier à soupçonner et à détester Bertram. Israel Bertuccio, d'un autre côté, est d'un tempérament plus froid; plus concentré; il agit par *principe* et *d'impulsion* : Calendaro *d'impulsion* et *d'exemple*.

« Ainsi vous voilà en provision d'arguments.

» Le doge se *répète!* — je le crois bien *vraiment;* mais c'est force de passion, parce que, voyant *différentes* personnes, il est toujours obligé de remonter à la cause qui surnage sur toutes ses pensées. Ses discours sont longs : — oui, vraiment ; mais j'ai écrit pour le *cabinet*, et sur des modèles français et italiens plutôt que sur les vôtres, que je ne prise pas très-haut, malgré tous vos vieux dramatistes qui sont assez longs, eux, dieu merci ! — Voyez-y plutôt.

» Je vous renvoie la lettre de Foscolo, parce qu'elle traite de ses affaires particulières. Je suis d'autant plus peiné de voir un tel homme dans la gêne, que je sais, ou plutôt que j'ai su, ce que c'était. Je n'ai rencontré que trois hommes qui m'aient tendu la main en ma vie : l'un était vous, l'autre William Bankes, le troisième un gentilhomme mort depuis long-temps. De ces trois, le premier fut le seul qui me la tendit dans le moment où j'en avais *réellement* besoin ; le second, par pure bienveillance ; mais l'aide de Bankes ne m'était point nécessaire, et je ne l'aurais pas accepté, eût-ce été le cas (quoique je l'aime et l'estime) ; et le *troisième* . . . .
. . . . (1).

» Vous voyez que j'ai vu d'étranges choses en mon temps. Lorsque vous me fites votre offre, c'était en 1815, je n'avais pas cinq livres sterling devant moi. Je la refusai ; mais ne l'ai point oubliée, quoique vous n'y pensiez probablement plus vous-même.

» *P. S.* Le *Ricciardo* de Foscolo a été prêté, *sans être coupé*, à quelques Italiens maintenant en villegiatura ; de sorte que je n'ai pas eu occasion d'avoir leur avis, ni de le lire. Ils se sont jetés de suite sur le livre au nom de Foscolo, et aussi à cause de la beauté du papier et de l'impression. Si je vois que l'ouvrage prenne, je le réimprimerai ici. Les Italiens pensent aussi hautement de Foscolo qu'ils peuvent

(1) Le paragraphe est laissé ainsi imparfait dans l'orginal.
(*Note de M. Moore.*)

penser de quelqu'un, divisés et misérables comme ils le sont, et n'ayant actuellement ni loisir pour lire, ni têtes, ni cœurs pour juger autre chose que des extraits de journaux français, et la gazette de Lugano.

» Nous nous regardons les uns les autres comme des loups en chasse regardent leur proie, n'attendant qu'un premier cri pour faire d'inexprimables choses. C'est ici un magnifique monde dans le chaos, ou des anges dans un enfer; bref, ce qu'il vous plaira; mais du chaos sortit le paradis, et de l'enfer.... ma foi, je ne sais quoi; mais le diable y entra toujours, et vous savez que c'était un beau garçon dans son temps.

» Vous pouvez vous dispenser de me favoriser à l'avenir d'aucune publication périodique, excepté la *Revue d'Édimbourg*, la *Quarterly*, parfois un *Blackwood*, ou de temps en temps une *Monthly-Review*: pour le reste, je ne me sens pas assez de curiosité pour regarder par-delà la couverture.

» Souvenez-vous que si vous mettez mon nom au *Don Juan* en ces jours d'hypocrisie, quelque légiste peut s'opposer par-devant la chancellerie à mon droit de tutelle sur ma fille, sous prétexte que l'ouvrage contient la *parodie* de...; voilà les dangers d'une sotte plaisanterie. Je n'étais pas au fait de cela dans le temps; mais vous verrez qu'il en est ainsi; et vous pouvez bien être sûr que les Noels ne laisseraient pas glisser l'occasion. Certes, je préférerai toujours mon enfant à un poème, et vous feriez de même, vous qui en avez une demi-douzaine.

» Faites-moi savoir votre avis.

» Si vous feuilletiez les premières pages d'*Huntingdon*, histoire de la pairie, vous verriez combien le nom d'Ada était commun aux jours reculés des Plantagenets. Je le trouvai dans ma propre généalogie, sous les règnes de Jean et d'Henri, et le donnai à ma fille. C'était aussi le nom de la sœur de Charlemagne. C'est celui de la femme de Lamech, dans un des premiers chapitres de la *Genèse*; et je présume

qu'Ada est le féminin d'Adam. Il est antique, court, sonore, et vieux dans ma famille ; c'est pourquoi je l'ai donné à mon enfant. »

AU MÊME.

Ravenne, 12 octobre 1820.

« Par transports de terre et mer quantité de livres m'arrivent, et je suis obligé et reconnaissant ; mais « *medio de fonte leporum*, *surgit amari aliquid*, etc., etc. » Ce qui étant interprété signifie, je vous remercie de vos livres, mais pourquoi n'y pas joindre le *Monastère*, de Scott ? seul ouvrage en quatre *vivants* volumes pour lequel je donnasse une *baioque* (1), exceptant les autres œuvres du même auteur, et parfois une *Edinburgh* et une *Quarterly*, comme courtes chroniques du temps. Au lieu de cela, voici les poésies de Johnny Keats, et trois romans, par Dieu sait qui ! Si ce n'est qu'il y a nom Peg*** à l'un d'eux ; fileuse, que je croyais renvoyée à sa quenouille. Crayon est fort bon ; les contes de Hogg bruts, mais de haut goût, et bien venus.

» Les voyages sont coûteux, et je n'en ai que faire, ayant voyagé moi-même, d'ailleurs, ils mentent. Mes remercîments à l'auteur du *Profligate* pour le présent qu'il ou qu'elle me fait. Pour Dieu, ne m'envoyez plus de poésie que ce qui est rare et décidément bon. Il y a une telle friperie de Keats et ses pareils sur ma table que j'ai honte d'y regarder. Je ne dis rien contre vos ministres, votre S***. ; et votre C***. ; tous merveilleux ! — mais faites-moi grâce du plaisir. Au lieu de poésie, s'il vous plaisait m'envoyer un peu de poudre de Soda, je serais enchanté : mais toute prose (hors les *Voyages*, et les romans qui ne sont PAS de SCOTT), sera bien reçue, spécialement les Contes de mon Hôte, et ainsi de suite.

(1) *Baioccolo*, monnaie italienne.

» Il ne serait pas mal de dire dans les notes de *Marino Faliero* que *Benintende* ne faisait pas réellement partie *des Dix*, mais était simplement *grand chancelier*, office séparé, bien qu'important. Ce changement arbitraire est de ma façon. Les Doges aussi étaient tous *enterrés à Saint-Marc avant* Faliero. Il est étrange que lorsque son prédécesseur Andrea-Dandolo mourut, *les dix* aient décrété que *tous les Doges à venir* seraient inhumés avec *leurs familles dans leurs propres églises ; — on serait tenté de croire que c'est une sorte de pressentiment*. Donc, tout ce qui est adressé à ses *ancêtres doges*, comme reposant dans Saint-Jean et Saint-Paul, s'écarte de la vérité, puisqu'ils étaient dans *Saint-Marc*. Mettez cela en note, signé de l'*éditeur*.

» Avec mes prétentions à l'exactitude, je ne me soucie pas d'être chicané sur ces vétilles. Qu'ils disent ce qui leur plaira de la pièce, mais non de la vérité historique et de mes personnages, tous gens réels.

» J'ai omis Foscolo dans ma liste des illustres Vénitiens vivants, insérée dans les notes, le considérant comme un Italien en général, et non confondu avec les auteurs appartenant à une seule province ; et comme Italien, j'en avais déjà parlé dans la préface du quatrième chant d'*Harold*.

» Une traduction française de nous !! *Oimè ! Oimè !* — et une allemande ! Mais je n'entends mot de la dernière, et de la longue dissertation de la fin sur les Faust. Excusez, j'écris en hâte. Quant à la politique il est peu sûr d'en parler ; rien n'est encore décidé.

Je suis furieux de n'avoir pas le *Monastère*, de Scott. Vous êtes *trop libéral* de la quantité et trop insouciant de vos envois. Toutes les *Quaterlies* (quatre en tout), je les avais d'avance, et *deux* des Edinburghs ; enfin peu importe, nous verrons du nouveau avec le temps ; mais plus de Keats, je vous en supplie. Ecorchez-le tout vif ; si quelqu'un de vous ne s'en charge je le pélerai moi-même ; il n'y a pas moyen d'endurer le niais idiotisme de cet animal.

Je n'ai nul penchant à me reprendre au *Don Juan*. Que

pensez-vous qu'une très-jolie dame Italienne me dit l'autre jour? Elle l'avait lu en français, et m'en faisait quelques compliments, avec les restrictions convenables. Je réponds que ces critiques étaient justes; mais que je n'en croyais pas moins que le *Don Juan* vivrait plus long-temps qu'*Harold*. « *Ah! mais*, dit-elle, j'aimerais mieux trois ans de la renommée de *Childe-Harold* que l'IMMORTALITÉ du *Don Juan!* » Ma vérité c'est que c'est TROP VRAI, et les femmes détestent tout ce qui ternit l'oripeau du *sentiment;* elles ont raison, car c'est leur arracher leurs armes. Je n'ai jamais connu de femme qui, par ce même motif, ne détestât les *Mémoires de Grammont:* jusqu'à lady***. qui avait coutume d'en médire.

» Je n'ai jamais reçu l'ouvrage de Rose. Il a été saisi à Venise : tel est le libéralisme des Huns, qu'avec leurs deux cent mille hommes, ils n'osent laisser circuler un volume .»

AU MÊME.

Ravenne, 16 octobre 1820.

« L'*Abbot* vient d'arriver, mille remercîments, comme aussi pour le *Monastery — quand vous l'enverrez ?*

« L'*Abbé* » a un intérêt tout particulier pour moi, car un de mes ancêtres du côté de ma mère, sir J. Gordon de Gight, le plus bel homme de son siècle, mourut sur l'échafaud à Aberdeen, à cause de sa loyauté envers Marie, dont il était l'amant présumé aussi bien que le parent. Il y eut de grands commentaires sur son sort dans les chroniques du temps. Si je ne me trompe, il n'était pas étranger à la fuite de Lochleven, ou à la captivité de la reine dans ce château, mais vous saurez cela mieux que moi.

» Je me rappelle Lochleven comme si je l'avais vu hier; j'y passai en me rendant en Angleterre, en 1798, ayant alors dix ans. Ma mère, qui était orgueilleuse comme Satan de descendre des Stuarts, et de venir en droite ligne des *vieux Gordons, et non des Seyton Gordons*, comme elle

nommait dédaigneusement la branche ducale, m'a raconté l'histoire, appuyant toujours sur la supériorité de ses Gordons *à elle* sur les Byrons du sud, en dépit de notre origine normande, et de notre descendance masculine, ne se perdant jamais dans une femme, comme avaient fait les Gordons de ma mère en sa propre personne. »

La très-extraordinaire dédicace qui suit, et qui fut envoyée à Murray dans le petit billet qui la précède, n'a jamais été publiée, et n'est jamais, que je sache, parvenue entre les mains de l'illustre allemand. Elle est écrite dans la fantasque humeur du poète anglais, et prise sur le ton le plus moqueur; il y tombe avec une sévérité si peu mesurée sur les deux objets de sa colère et de son mépris, que je me vois forcé de priver le lecteur des passages les plus vifs et les plus amusants de cette pièce.

A. M MURRAY.

Ravenne, 17 octobre 1820.

« Vous trouverez ci-incluse la dédicace de Marino Faliero à *Goëthe*. Question? — A-t-il ou non le titre de baron? Je crois qu'oui : votre avis là dessus, et en avant. — Que je sache donc ce qu'Hobhouse et vous décidez des lettres en *prose* et de leur publication.

» *P. S.* J'inclus encore un extrait italien de l'appendice du traducteur allemand de Manfred, dans lequel vous trouverez cité ce que Goëthe dit des poètes anglais, du *corps entier*, non de *moi* en particulier. C'est là dessus, comme vous vous en douterez, que la dédicace est fondée, quoique j'y eusse déjà pensé, car je considère l'homme comme un grand homme. »

DÉDICACE AU BARON GOETHE, etc., etc.

« Monsieur,

« Dans l'Appendice d'un ouvrage anglais dernièrement

traduit en allemand, et publié à Leipsick, je lis votre jugement sur la poésie anglaise donné dans les termes suivants : « On trouve dans la poésie anglaise beaucoup de génie, une puissance étendue, sentiment de profondeur, assez de tendresse et de force, mais *tout cela ne constitue pas le poète*, etc., etc. »

» Je vois avec peine un grand homme dans l'erreur ; l'opinion que vous avez émise prouve seulement que le Dictionnaire des *dix mille auteurs anglais vivants* n'a pas encore été traduit en allemand. Vous aurez lu dans la version de votre ami Schelgel le dialogue de Macbeth —

« . . . . . Ils sont au moins dix mille.

MACBETH.

Oisons, traître?

Réponse. — *Auteurs*, Sire.

» Or, sur ces dix mille auteurs, il y a actuellement dix-neuf cent quatre-vingt-sept poètes, tous vivants, quoi qu'il en puisse être de leurs ouvrages, ce qui regarde leurs libraires ; et, dans ce nombre, plusieurs possèdent une réputation beaucoup plus étendue que la mienne, quoique fort au-dessous de la vôtre. C'est grâce à la négligence de vos traducteurs allemands que vous n'êtes pas familiarisés avec les œuvres de***. . . . .

. . . .

» Il y en a aussi un autre nommé***. . . . .

. . . .

» Je ne mets ces poètes en avant que comme exemples, pour vous éclairer ; ce ne sont que deux briques de notre Babel (briques de *Windsor*, par parenthèse), mais ils peuvent servir d'échantillon pour l'édifice.

» Il est, de plus, affirmé, toujours par vous, que « le caractère prédominant du corps actuel des poètes anglais

est un grand *dégoût* et *mépris* de la vie. » Je serais pourtant fort tenté de soupçonner que vous avez *vous-même*, par un seul ouvrage en *prose*, excité un plus grand mépris de la vie que tous les volumes de poésie anglaise qui jamais aient été écrits. Mme de Staël dit que « Werther a causé plus de suicides que la plus belle femme, » et je crois réellement qu'il a mis plus d'individus hors de ce monde, que Napoléon lui-même, — excepté dans l'exercice de sa profession. Peut-être, illustre écrivain, le jugement acerbe porté par un célèbre journal du nord sur vous en particulier, et sur les allemands en général, a quelque peu contribué à vous indisposer contre la poésie aussi bien que contre la critique anglaise. Mais il ne faudrait pas en vouloir à nos critiques qui, dans le fond, sont bons diables, surtout si l'on considère leur double profession, de faire la loi et de l'appliquer. Personne ne peut déplorer plus que je ne le fais le jugement téméraire et peu juste qu'ils ont porté sur vous, et je m'en suis exprimé sur ce ton avec votre ami Schlegel, en 1816, à Coppet.

» C'est donc en faveur de mes *dix mille* confrères vivants, que j'ai pris note d'une opinion exprimée sur la poésie anglaise, en général, et qui méritait d'être relevée, parce qu'elle avait l'appui de *votre nom*.

» Mon principal but était de témoigner de mon sincère respect et de ma haute admiration pour un homme, qui, depuis un demi-siècle, est à la tête de la littérature d'une nation, et qui passera à la postérité comme la première célébrité littéraire de son temps.

» Vous avez été heureux, Monsieur, non-seulement dans les écrits qui ont illustré votre nom, mais dans le nom lui-même, comme assez musical pour être articulé par la postérité. Vous avez en cela l'avantage sur quelques-uns de vos compatriotes, dont les noms seraient peut-être immortels aussi, en admettant qu'il fût possible à quelqu'un de les prononcer.

» Peut-être, de cette apparente légèreté de style arguera-t-on que je manque volontairement au respect qui vous est dû : ce serait une méprise ; je suis sujet à m'égayer en prose. Vous appréciant comme je le fais, sincèrement et chaudement, de concert avec votre nation et la plupart des autres, comme ayant joué le premier rôle dans la littérature en Europe depuis la mort de Voltaire, j'ai senti et sens le désir de vous dédier l'ouvrage suivant, non à titre de tragédie, ou de poème (car je ne peux prononcer sur ses prétentions à être l'une ou l'autre, tous deux, ou ni l'un ni l'autre), mais comme un témoignage de l'estime et de l'admiration des étrangers pour l'homme qui a été salué en Allemagne du nom du GRAND GOETHE !

» J'ai l'honneur d'être,
» avec le plus profond respect,
» votre très-obéissant
» et très-humble serviteur,
« BYRON. »

« *P. S.* Je m'aperçois qu'en Allemagne, aussi bien qu'en Italie il y a grand combat sur ce qu'on appelle *classique* et *romantique*, termes qui ne désignaient rien en Angleterre, du moins quand j'en suis parti, il y a quatre ou cinq ans. Quelques grifonneurs anglais, il est vrai, injuriaient Pope et Swift, mais leur motif était tout uniment qu'eux-mêmes ne savaient pas écrire ni en prose, ni en vers, et personne ne les eût jugés dignes de faire secte. Peut-être quelque chose de semblable s'est-il développé dernièrement, mais je n'en ai point ouï parler, et ce serait d'un tel mauvais goût que j'aurais peine et chagrin à y croire. »

A M. MOORE.

Ravenne, 17 octobre 1820.

« Vous me devez deux lettres, — payez. Je voudrais fort

savoir ce que vous faites. L'été se passe, et vous restez à Paris. A propos de Paris, ce n'était pas Sophie *Gail*, mais Sophie *Gay* (le mot anglais *Gay*) qui était ma correspondante (1). Pourriez-vous me dire qui *elle* est, comme vous avez fait de la défunte**?

» Poursuivez-vous votre poème? J'ai reçu le français des miens. Pensez-y seulement : être *traduit* par l'étranger.... , ... Il est inutile de se plaindre, puisqu'on ne peut rien empêcher.

» Avez-vous fait copier mes Mémoires? Je commence une continuation; faudra-t-il vous envoyer cela jusqu'où j'en suis?

» Je ne puis rien vous dire de l'Italie, car je suis prévenu que le gouvernement m'observe d'un œil soupçonneux. Les bonnes gens! comme si moi, étranger, isolé, je pouvais faire quelque mal. C'est, je crois, parce que j'ai la fureur de tirer au blanc, et de m'exercer au pistolet; ils auront pris l'alarme de la quantité de cartouches que je consomme. — Les benêts!

» Vous ne méritez pas une longue lettre, ni même de lettre du tout avec votre silence. Vous avez donc un nouveau Bourbon, qu'ils ont baptisé *Dieudonné;* — peut-être que l'honneur du don pourrait être disputé. Avez-vous écrit les bons vers sur ***, le Laquiste?

» La reine a fourni un beau thème aux journaux. Publia-t-on jamais de telles dépositions! Comment diable! c'est pis que les poèmes de Little, pis que « Don Juan. » Si vous n'écrivez bientôt, je vous « *ferai un sermon*. »

(1) Je m'étais trompé sur le nom de la dame dont il s'informait, et lui avais répondu qu'elle était morte, mais, en recevant la lettre ci-dessus, je découvris qu'il s'agissait de madame Sophie Gay, mère de mademoiselle Delphine Gay, célèbre par ses poésies et sa beauté. (*Note de M. Moore.*)

A M. MURRAY.

Ravenne, 25 octobre 1820.

« Envoyez, s'il vous plaît, l'incluse à lady Byron ; c'est pour affaire.

» En vous remerciant de *l'Abbot*, j'ai fait quatre grandes méprises. Sir John Gordon n'était pas de Gight mais de Bogagicht, et fils d'Huntley. Il ne fut pas victime de sa loyauté, mais d'une insurrection ; il n'a *rien* eu à démêler avec Loch-Leven, étant mort avant l'emprisonnement de la reine : et, quatrièmement, je ne sais pas au juste s'il était ou non son favori, car Robertson ne fait point allusion à cela, quoique Walter-Scott le mette au rang des malheureux admirateurs de Marie, à la fin de « *l'Abbé*. »

» Il faut que j'aie fait toutes ces méprises en me rappelant le récit de ma mère, qui était plus exacte que je ne le suis, et précise, en point de généalogie, comme tous les Ecossais aristocrates. A l'exemple de sir Lucius O'Trigger, elle avait une longue liste de ses ancêtres, la plupart desquels peuvent se retrouver dans les vieux chroniqueurs écossais, Spalding, etc., en armes, et faisant rage.

» Vous ferez mieux de ne pas publier la prose sur le Blackwood et Roberts, excepté ce qui regarde Pope. Vous avez laissé passer le moment. »

CHAPITRE XVI.

Réponse au *Blackwood-Magazine*. — Brochure inédite de lord Byron. — Défense de sa conduite. — Proscrit sans jugement. — Accusé sans preuves. — Indignation des voyageurs anglais à Rome, à propos de l'article de Walter-Scott dans la *Quarterly*. — Opinion littéraire du poète. — Déclin de la poésie anglaise. — Ecoles diverses. — Foi littéraire en Pope. — Popularité des poètes de leur vivant. — Revue des modernes. — Vers blancs. — Milton. — Johnson. — Citation d'Hodgson. — Keats. — École de Pope mise au-dessus de toutes les autres.

La brochure en réponse au Blackwood-Magazine dont il est question dans la précédente lettre, avait été provoquée par un article inséré dans cette Revue, et intitulé *Remarques sur Don Juan :* quoique mise sous presse par M. Murray, elle n'a jamais été publiée. Le rédacteur du Magazine ayant pris texte de certains passages de don Juan, pour censurer sévèrement la conduite du poète dans ses affaires domestiques les plus intimes, son mariage et sa séparation, lord Byron, dans sa réponse, s'étend sur ce pénible sujet ; et les extraits suivants de sa défense (si l'on peut appeler défense ce pénible combat contre des accusations qui ne furent jamais précisées), présentent un vif intérêt.

« Mon savant confrère, dans le cours de ses observations, s'exprime ainsi : « Il est inutile pour lord Byron de tenter » en aucune manière de justifier sa propre conduite dans » cette affaire ; et dès qu'il a si effrontément et si audacieu- » sement appelé sur lui l'enquête et le blâme, nous ne » voyons aucune bonne raison qui interdise à ses conci- » toyens d'élever la voix contre lui. » Je ne sais, ni ne me soucie de savoir jusqu'à quel point *l'effronterie* d'un poème anonyme, et *l'audace* d'un caractère fictif, dans lequel l'écrivain me suppose l'intention de peindre lady Byron, peuvent être jugés dignes des formidables dénoncia-

tions de ces « *très-douces voix.* » Mais, quant à ce que dit l'auteur, que je « ne peux en *aucune manière* JUSTIFIER ma propre conduite dans *cette affaire,* » j'y acquiesce : attendu que nul homme ne peut se *justifier,* à moins qu'il ne sache de quoi il est accusé. Et jamais je n'ai été honoré (Dieu sait si c'était mon ardent désir d'en venir là) d'une accusation spéciale, en forme saisissable, qui soit produite par mon adversaire, et non par d'autres ; à moins que l'atrocité des rumeurs populaires, et le mystérieux silence des conseils légaux de la dame, ne soient considérés comme en tenant lieu. Mais l'auteur de l'article ne se peut-il donc contenter de ce qui a déjà été dit et fait? « La voix générale de ses concitoyens » n'a-t-elle pas depuis long-temps prononcé sur ce sujet?—sentence sans procès ; condamnation sans preuves !— N'ai-je pas été banni par l'ostracisme, bien que les coquilles qui m'ont proscrit fussent anonymes? L'écrivain ignore-t-il l'opinion publique et la conduite publique dans cette occasion ? S'il l'ignore, non pas moi : et le monde aura depuis long-temps oublié l'un et l'autre, avant que je cesse de me les rappeler toutes deux.

» L'homme exilé par une faction a la consolation de se croire martyr : il est soutenu par l'espérance, et la dignité réelle ou imaginaire de sa cause : celui qui se retire chassé par ses dettes, peut se bercer de la pensée que le temps et la prudence relèveront ses affaires : pour celui que la loi condamne il y a un terme marqué au bannissement ; il rêve les moyens de l'abréger, ou peut-être nourrit-il la certitude de quelque injustice dans la loi, ou un doute sur la manière dont elle lui a été appliquée. Mais celui que l'opinion générale met hors la loi, sans l'intervention d'hostilités politiques, de jugement illégal, de dérangement de fortune, qu'il soit innocent ou coupable, doit subir toute l'amertume de l'exil, sans espérance, sans orgueil, sans soulagement : ce cas fut le mien. Sur quels fondements le public appuya-t-il son opinion? Je l'ignore ; mais elle était générale, mais elle fut décisive. Peu de

chose était connu de moi ou de mes actes; on savait seulement que j'avais écrit ce qu'on nomme de la poésie, que j'étais noble, que je m'étais marié, étais devenu père, et me trouvais engagé dans des différends avec ma femme, et la famille de ma femme; personne ne savait pourquoi, les plaignants refusant de préciser leurs griefs. Le beau monde se divisa en deux partis; le mien formait une très-petite minorité, les gens raisonnables s'étant naturellement rangés du côté le plus fort, qui se trouva celui de la dame, ce qui était convenable et poli. La presse se montra active et diffamatoire; et telle était la fureur du jour que la malheureuse publication de deux pièces de vers, plutôt flatteuses qu'autrement pour ceux auxquels elles étaient adressées, fut torturée, et transformée en une espèce de crime, une lâche et mesquine trahison. Je fus accusé par la rumeur publique et la rancune personnelle des vices les plus monstrueux. Mon nom, qui avait été chevaleresque et noble depuis les jours où mes pères aidèrent à conquérir le royaume pour Guillaume-le-Normand, fut entaché. Je sentis que, si ce qui se chuchottait, se murmurait, se propageait contre moi, était vrai, je *n'allais pas* à l'Angleterre; et que si c'était faux, l'Angleterre ne m'allait plus; je me retirai. Mais ce n'était pas assez. En Suisse, à l'ombre des Alpes, au bord des lacs bleus et profonds qui réfléchissent le ciel, je fus poursuivi et flétri par le même souffle. Je traversai les montagnes, il m'atteignit encore; alors j'allai un peu plus loin, et m'établis sur les vagues de l'Adriatique, comme le cerf aux abois, qui se confie aux eaux (1).

» Si je puis en juger par les récits du peu d'amis qui se rassemblèrent autour de moi, le cri public, à l'époque dont je parle, surpassa tout ce que l'on avait jamais entendu, même dans ces cas où des inimitiés politiques aiguisent la

(1) Tandis que ces feuilles sont sous presse un document imprimé m'est adressé par lady Noel Byron. Le lecteur le trouvera dans l'Appendice, à la fin de l'ouvrage. (*Note de M. Moore.*)

calomnie, et renforcent les haines. Je fus averti de ne pas aller au spectacle de peur d'y être sifflé, ni à mon siége au parlement, de peur d'être insulté dans la rue : mes amis les plus intimes m'ont avoué, depuis, avoir appréhendé, le jour de mon départ, des actes de violence de la part du peuple qui s'amassait à la portière de ma voiture. Cependant, ces conseils ne me détournèrent point d'aller voir Kean dans ses meilleurs rôles, ni d'aller voter suivant mes principes; et quant aux troisièmes et dernières appréhensions de mes amis, je ne pus les partager, n'ayant eu connaissance de leur étendue que long-temps après avoir traversé le canal. Même les eussai-je connues d'avance, je ne suis pas de nature à m'émouvoir beaucoup de la colère des hommes, quoique je puisse être blessé de leur aversion. Je puis me protéger ou me venger moi-même de tout outrage individuel, et contre ceux d'une foule je serais probablement en état de me défendre, et trouverais aide et appui chez les autres, comme cela a eu lieu en semblables occasions.

» Je me retirai du pays, en découvrant que j'étais l'objet de l'animadversion publique; je ne m'imaginai pas, comme Jean-Jacques Rousseau, que tout l'univers conspirait contre moi, quoiquoi peut-être j'eusse de meilleures raisons que lui pour appuyer cette chimère; mais j'avais pu me convaincre que j'étais devenu personnellement odieux en Angleterre; peut-être par ma faute; n'importe, le fait était incontestable. Le public en masse aurait été bien difficilement excité à ce point sans quelque accusation préalable, précise, spécifiée, exprimée en quelque forme substantielle, s'il eût été question d'un individu moins impopulaire. En effet, j'aurais peine à concevoir que l'événement si journalier, si commun, d'une séparation entre mari et femme, pût en lui-même produire une si grande fermentation. Je n'accumulerai point les plaintes ordinaires en pareils cas, « préventions défavorables, » — « condamnation sans être entendu, » — « injustice, » — « partialité, » etc., et au-

tres lieux communs, habituels reproches qu'échangent ceux qui ont eu ou doivent avoir procès. Mais ce n'a pas été sans surprise que je me suis vu condamné sans obtenir la faveur de connaître l'acte d'accusation, et que pour suppléer à cette charge ou à ces charges effroyables quelle qu'elle soit ou qu'elles fussent, je me suis vu imputer tout ce qu'il y a de crimes possibles et impossibles. Ceci ne pouvait arriver qu'à l'objet d'une haine générale, et je n'y savais nul remède, ayant déjà mis en œuvre dans toute leur étendue le peu de moyens que je pouvais avoir de plaire dans le monde. Je n'avais point de parti comme affaire de mode, bien que plus tard on m'ait assuré que j'en avais un; mais il n'était pas de ma création, et j'ignorais jusqu'à son existence : — je n'en avais point en littérature; en politique, j'avais voté avec les Whigs, sans plus d'importance qu'un vote whig n'en a dans ce siècle tory, et je n'avais de liaison personnelle avec les chefs de l'opinion, dans les deux chambres, que celle qu'amenait naturellement ma situation sociale, et nul droit à rien qui ressemblât à de l'amitié de la part d'aucun d'eux, si ce n'est d'un petit nombre de jeunes gens de mon âge et de mon rang, et de quelques autres hommes plus avancés dans la vie, que j'avais eu le bonheur de servir dans des circonstances difficiles. Par le fait j'étais seul, et je me souviens que Mme de Staël me dit peu après en Suisse. « Vous n'auriez pas du guer-
» royer avec le monde; — cela n'est bon à rien; — il est
» trop fort pour n'importe quel individu. Moi-même, je
» m'en suis mêlée une fois, dans ma première jeunesse,
» mais cela ne m'a pas réussi. » J'acquiesçai de grand cœur à la vérité de cette remarque; mais le monde m'avait fait l'honneur de commencer la guerre; et assurément, si la paix ne peut s'obtenir qu'en le courtisant, et lui payant tribut, je ne suis pas en mesure de jamais obtenir ses faveurs. Je pensai aux paroles de Campbell,

« A l'exil va vouer tes pas!

» Si le monde ne t'aime pas,
» Tu peux en supporter l'absence (1). »

» Je me rappelle cependant qu'ayant été vivement blessé de la conduite de Romilly (qui, étant ordinairement mon homme d'affaires, s'était porté conseil de ma partie adverse, alléguant lorsqu'on lui représenta ses engagements, qu'il les avait oubliés, son clerc en ayant une grande quantité), je fis la remarque, dis-je, à son occasion, que quelques-uns de ceux qui avaient porté avec tant de violence la hache sur mon toit, pourraient à leur tour voir s'ébranler le leur, et sentir une portion du supplice qu'ils m'avaient infligé.— Le sien tomba, et l'écrasa.

» J'ai entendu parler d'êtres humains constitués de telle sorte qu'ils sont insensibles aux injures; je veux croire qu'il en existe : mais cependant pour éviter de se venger, — se mettre à l'abri de la tentation est encore le plus sûr. J'espère n'avoir jamais l'occasion d'assouvir ma colère, car je ne serais pas certain d'y pouvoir résister, tenant de ma mère un peu du « *perfervidum ingenium Scotorum*. » Je ne l'ai pas cherché cette occasion, ni la chercherai-je, et peut-être ne se trouvera-t-elle jamais en mon chemin. Dans tout ceci je ne prétends faire aucune allusion à ma partie adverse, qui peut avoir raison ou tort, mais à d'autres, qui se sont fait de sa cause un prétexte pour épancher leur propre fiel. Quant à *elle*, en vérité, elle doit m'avoir depuis long-temps vengé dans ses sentiments les plus intimes; car quels que puissent avoir été ses motifs, et jamais elle n'en a allégué un devant moi, du moins, elle n'avait probablement ni prévu, ni imaginé, à quoi elle conduisait le père de son enfant, le mari de son choix.

» En voilà assez sur « *là voix de tous mes concitoyens;* »

(1) «Then wed thee to an exiled lot!
And if the world hath loved thee not,
Its absence may be borne.»

maintenant je parlerai de quelques-uns d'eux en particulier.

» Au commencement de l'année 1817 parut, dans la *Quarterly Review*, un article de Walter-Scott, à ce que je crois, qui lui fait grand honneur et ne me disgracie point, quoique l'auteur et les ouvrages dont il parle y soient poétiquement et personnellement traités avec plus de faveur que de justice. Il fut écrit dans un temps où un homme égoïste n'eût pas voulu, où un homme timide n'eût pas osé dire un mot en faveur ou de l'un ou des autres : fait par celui dont la passagère opinion du monde m'avait nommé le rival; haute distinction peu méritée, mais qui n'a pas empêché, moi, de me sentir son ami, et lui, de faire plus que répondre à ce sentiment. L'article en question était une analyse du troisième chant de *Childe-Harold*, et après plusieurs observations, qu'il me conviendrait aussi peu de répéter que d'oublier, la conclusion exprimait « l'espoir que je *pourrais encore retourner en Angleterre.* » Je n'ai point appris comment cette espérance fut accueillie dans l'île même; mais elle offensa grièvement à Rome dix à vingt mille respectables voyageurs anglais qui s'y trouvaient alors. Je ne visitai Rome que quelque temps après, de sorte que je n'eus aucune occasion de connaître ce fait; mais je sus ensuite que l'indignation la plus grande s'était manifestée dans le cercle poli, breton, de cette année, qui se trouvait comprendre (au milieu d'un levain assez étendu de gens de Welbeck-Street, et de Devonshire-place, lâchés à travers le monde) plusieurs familles vraiment distinguées, de noms justement célèbres, et qui ne se montrèrent pas des moins ardentes à partager l'indignation générale. « *Pourquoi* retournerait-il en Angleterre? » fut le cri de tous. — Je réponds: *pourquoi ?* A cette question que je me suis faite parfois, je n'ai jamais pu trouver de réponse satisfaisante. Je n'avais alors aucune idée de retour, et si j'en ai maintenant, elles sont d'affaires, non de plaisirs. Parmi les chaînes qui ont été brisées en éclats, il y a des anneaux encore entiers, quoique les liens eux-mêmes soient rompus. Il

reste des devoirs, des rapports, qui peuvent un jour exiger ma présence. — D'ailleurs, je suis père; j'ai conservé quelques amis que je désire rencontrer, et peut-être un ennemi auquel j'ai besoin de faire face. Ces choses, et des détails plus minutieux que le temps accumule, pendant l'absence, dans les affaires de tout homme qui a des propriétés, pourraient me rappeler, et probablement me rappelleront en Angleterre; mais j'y reporterai mes sentiments de l'heure du départ, les mêmes quant à moi, quoique modifiés par rapport aux individus, selon ce que j'ai appris de leur conduite depuis mon absence; car ce ne fut pas de suite que je connus les faits réels, et obtins une pleine révélation des actes et paroles. Mes amis, dans leur rôle d'amis, et par des vues de conciliation, m'avaient caché beaucoup de ce qu'ils *auraient pu dire*, et quelques-unes des choses qu'ils *auraient dû* dévoiler. N'importe, ce qui est différé n'est pas perdu, — et s'il y a eu du retard, ce n'est pas ma faute.

» Je n'ai fait allusion à ce qui s'est passé à Rome que pour montrer que le sentiment dont je parlais ne se bornait pas aux Anglais en Angleterre, et pour répondre en partie aux reproches lancés contre ce qui a été appelé « mon *egoïste exil* et mon *exil volontaire*. » Certes, il l'a été *volontaire*, car qui consentirait à demeurer chez un peuple en état d'hostilité ouverte avec lui? Jusqu'à quel point j'ai été *égoïste*, c'est ce que j'ai déjà expliqué. »

Les pasages suivants de la même brochure ne paraîtront pas moins curieux, sous un point de vue littéraire.

» J'ajouterai quelques mots sur l'état actuel de la poésie anglaise. Peu de ceux qui auront considéré le sujet avec calme douteront que nous ne soyons dans un siècle de déclin. Qu'il y ait des hommes de génie parmi les poètes actuels, cela prouve peu contre le fait; car il a été dit avec justesse, qu'après celui qui forme le goût de sa nation, le plus grand génie est celui qui le corrompt. Nul n'a jamais refusé du génie à Marino, qui a corrompu pour près d'un siècle, non-seulement le goût de l'Italie, mais celui de toute

l'Europe. La grande cause de l'état déplorable de la poésie anglaise du jour, doit être attribuée à cette absurde et systématique dépréciation de Pope, pour laquelle, dans ces dernières années, il y a eu une sorte de concours épidémique. Les hommes des opinions les plus opposées se sont accordés sur ce sujet. Warton et Churchill ont commencé, en prenant probablement pour point de départ les héros de la Dunciade, et trouvant des forces dans une intime conviction que leur propre renommée ne serait rien jusqu'à ce que le plus parfait, le plus harmonieux des poètes, — celui à qui l'on a reproché la *raison* comme un défaut parce qu'il n'en avait aucun, fût réduit à ce qu'ils appelaient son niveau : mais *eux*-mêmes n'auraient pas osé le dégrader au-dessous de Dryden. Goldsmith, Rogers, Campbell, ses plus heureux disciples, et Hayley, qui, quoique faible, a laissé un poème (les Thriomphes du Caractère) qui aura peine à mourir, soutenaient la réputation de ce style de perfection et de pureté; et Crabbe, le premier des poètes vivants, a presque égalé le maître. Puis, arriva Darwin, qui fut renversé par un seul poème, dans l'Anti-Jacobin, et les Cruscans, depuis Merry jusqu'à Jerningham, anéantis (si ce qui *n'est pas* se peut anéantir) par Gifford, dernier de la pure race des satyristes Anglais.

. . . .

» Ces trois personnages, Southey, Wordsworth et Coleridge avaient tous une antipathie naturelle pour Pope, et je les en respecte, attendu que c'est le seul sentiment ou principe d'originalité qu'ils soient parvenus à conserver. Mais ils ont été appuyés par gens qui s'étaient séparés d'eux sur tous les autres points, par les rédacteurs de l'*Édimbourg-Review*, par la masse entière et hétérogène de tous les poètes anglais vivants, en exceptant Crabbe, Rogers, Gifford et Campbell, qui, à la fois par précepte et pratique, ont prouvé leur homogénéité, et par moi, qui, ayant honteusement dévié en pratique, ai néanmoins toujours aimé et honoré la poésie de Pope de toute mon ame, et qui es-

père continuer jusqu'à mon dernier jour. J'aimerais mieux voir tout ce que j'ai jamais écrit doubler la malle dans le fond de laquelle je lis actuellement le onzième livre d'un poème épique moderne, écrit à Malte en 1811 (en l'ouvrant pour prendre une chemise, après un accès de fièvre tierce, je la trouvai garnie du nom du fabricant, Eyre, Cockspur-Street, et de ladite poésie épique). J'aimerais mieux cela, dis-je, que de renier ce que je regarde comme le vrai *Credo* de toute poésie anglaise, la poésie de Pope.

. . . .

» Cependant, je n'irai pas si loin que *** qui, dans son postscriptum, prétend que jamais grand poète n'eut une renommée immédiate; ce qui, interprété, veut dire que*** n'est pas aussi généralement lu par ses contemporains que cela serait à désirer. L'assertion est aussi fausse que sotte. La gloire d'Homère se fonde tout entière sur sa popularité en sa vie. Il récitait, et sans la plus forte impression instantanément produite, qui aurait appris l'Illiade par cœur, et l'eût transmise par tradition? Ennius, Térence, Plaute, Lucrèce, Horace, Virgile, Eschylle, Sophocle, Euripide, Sapho, Anacréon, Théocrite, tous les grands poètes de l'antiquité firent les délices de leurs contemporains. L'existence même d'un poète, avant l'invention de l'imprimerie, ne se fondait que sur sa popularité actuelle; et quand a-t-elle été surpassée par sa gloire posthume? presque jamais. L'histoire nous informe que ce sont les meilleurs écrits qui sont venus jusqu'à nous : la raison en est évidente. Les manuscrits des écrivains les plus populaires avaient le plus grand nombre de copistes; les modernes peuvent à peine en alléguer pour cause la corruption du goût des contemporains, puisque les plus puissants des hommes de nos jours n'ont pu en approcher. Dante, Pétrarque, Arioste et Tasse furent les favoris des lecteurs contemporains. Le poème de Dante était célèbre long-temps avant sa mort; et peu après, les États négociaient pour avoir ses cendres, et se disputaient les sites où la Divine Comédie avait été com-

posée. Pétrarque fut couronné au Capitole; Arioste, respecté par les bandits qui avaient lu le Roland-Furieux. Je ne conseillerais pas à M.*** de faire cette expérience sur ses contrebandiers. Le Tasse, en dépit des critiques des *Cruscanti*, allait être couronné au Capitole quand il mourut.

» Il est facile de prouver la popularité immédiate des principaux poètes de la seule nation moderne de l'Europe qui ait une langue poétique, l'Italie. Parmi nous, Shakespeare, Spenser, Jonson, Waller, Dryden, Congreve, Pope, Young, Shenstone, Thompson, Johnson, Goldsmith, Gray, furent tous aussi populaires de leur vivant que depuis. L'élégie de Gray prit de suite, et durera toujours; ses odes ne réussirent pas, et ne plaisent pas encore autant que son élégie. La politique de Milton terrassa son talent, mais l'épigramme de Dryden et la vente même de son ouvrage, en proportion du peu de lecteurs qu'il y avait au temps de la publication, prouvent qu'il fut apprécié par ses contemporains. Je m'aventurai à affirmer qu'il se vendit plus d'exemplaires du *Paradis perdu*, pendant les quatre ans qui suivirent son apparition, que de *l'Excursion* (1), dans le même nombre d'années, quoique près d'un siècle et demi se soit écoulé entre ces deux poèmes, et qu'il y ait un différence de quelques milliards de lecteurs en plus.

. . . .

» On demandera pourquoi avec cette opinion sur l'état actuel de la poésie en Angleterre, opinion ancienne chez moi, comme mes amis et d'autres le savent bien, ayant, ou ayant eu aussi, comme écrivain, l'oreille de la génération actuelle, je n'ai pas adopté un plan différent dans mes compositions, et entrepris de corriger plutôt que d'encourager le goût du jour. A ceci je répondrai qu'il est plus aisé de voir le mal que de faire le bien, et que jamais, non plus, je n'avais envisagé la perspective de remplir (avec Peter Bell, voyez sa préface) une place permanente dans

(1) Poëme de Wordsworth.

la littérature de mon pays. Ceux qui me connaissent le mieux ne l'ignorent pas, et savent aussi que, n'ayant flatté personne et aucun parti, et les opinions que j'ai manifestées n'étant pas celles de la généralité des lecteurs, j'ai été fort étonné du succès temporaire de mes ouvrages. Si j'avais pu prévoir le degré d'attention qui leur serait accordé, assurément j'aurais mis plus de suite à tâcher de le mériter ; mais j'ai vécu dans des pays lointains au-dehors, et à l'intérieur dans un monde d'agitation qui n'était favorable ni aux réflexions ni à l'étude ; aussi, presque tous mes écrits ne sont que passion toute pure : — passion, il est vrai, de différents genres, mais toujours passion ; car en moi (si la façon de parler n'est par trop irlandaise) *l'indifférence* elle-même était une sorte de passion, résultat de l'expérience et non d'un naturel philosophique. C'est l'habitude qui fait l'écrivain et la femme galante : il y a des femmes qui n'ont jamais eu d'intrigue, mais peu qui n'en aient eu qu'une seule ; de même il y a des millions d'hommes qui n'ont jamais écrit un livre, mais peu qui n'en aient écrit qu'un. Ayant donc une fois écrit, j'ai continué, encouragé sans doute par le succès du moment, et cependant n'en anticipant en aucune façon la durée, et, je m'aventurerai à le dire, la désirant à peine. D'ailleurs j'ai fait autre chose qu'écrire, et ce que j'ai fait n'a nullement contribué à améliorer mes œuvres, ou à accroître ma prospérité.

. . . .

» J'ai ainsi exprimé publiquement sur la poésie du jour l'opinion que j'ai long-temps nourrie, et que j'ai manifestée à quiconque a désiré la connaître, et même à quelques-uns qui auraient autant aimé ne le pas savoir. Comme je le disais récemment à Moore, « nous donnons tous à faux, excepté Rogers, Crabbe et Campbell (1). » Sans avoir vécu

(1) Je prenais la liberté de différer d'avis avec mon noble ami, non moins dans ses tentatives pour déprécier ce nouveau sentier de l'art qu'il avait si fort contribué à aplanir, que dans la contradiction dont je le trouvais coupable en condamnant toutes les *écoles* particulières de poé-

beaucoup d'années, je suis vieux de jours, et puisque je ne me sens point le courage nécessaire pour entreprendre un ouvrage qui développe ce que je trouve bon en poésie, il faut me contenter d'avoir dénoncé ce qui est mal. Il y a, j'espère, de plus jeunes ames prêtes à éclore en Angleterre, et qui, échappant à la contagion qui a balayé la poésie de notre littérature, la rappelleront dans leur pays, telle qu'elle fut une fois, et qu'elle peut être encore.

» En attendant, le meilleur signe d'amendement serait le repentir, et de nouvelles et fréquentes éditions de Pope et de Dryden.

» L'essai sur l'homme a plus d'élévation dans sa métaphysique, et dix fois plus de poésie, que l'Excursion. Veut-on de la passion? où la trouverez-vous plus forte que dans l'épître d'Héloïse à Abeilard, ou dans Palamon et Arcite? Souhaitez-vous l'invention, l'imagination, la sublimité? Cherchez-les dans la Boucle de cheveux enlevée, les Fables de Dryden, l'Ode du Jour de Sainte-Cécile, et Absalon et Achitophel. Il vous faudrait accumuler d'innombrables mètres et Dieu seul sait combien *d'auteurs* du jour, pour trouver ce que vous découvrirez *au complet* dans ces poètes seulement, et de plus l'esprit de saillie dont nous sommes entièrement dépourvus, nous autres : non que j'oublie Thomas Brown le jeune, ni la famille Fudge, ni Whistle-craft; mais là, ce n'est point *esprit*, c'est *humour*. Je ne mettrai point en avant l'harmonie de Pope et de Dryden,

sie, et cependant conservant pour lui-même une théorie de l'art si exclusive. Le peu d'influence que j'obtenais dans nos discussions se montre dans ce passage de ses *Pensées détachées* :

« Une des notions où je m'éloigne le plus des idées de mes contemporains, c'est ma certitude que le siècle présent n'est pas le beau temps de la poésie anglaise. Il y a *plus* de (soi-disants) poètes qu'il n'y en eut jamais, et, proportionnellement, moins de poésie.

« J'ai soutenu cette thèse depuis quelques années, mais, chose étrange, elle ne rencontre nulle faveur dans ceux qui sont sortis de la coquille en même temps que moi. Moore lui-même branle la tête, et croit fermement que nous sommes au grand siècle de la poésie anglaise. »

car il n'y a rien à y comparer, excepté Rogers, Gifford, Campbell et Crabbe. Y a-t-il poète vivant qui puisse écrire une strophe héroïque? Le fait est que de même que l'œil du vulgaire est plutôt frappé de la splendeur de l'uniforme que de la valeur réelle du soldat, l'attention publique a été absorbée par l'exquise beauté de la versification de ces deux grands hommes et distraite ainsi de leurs autres perfections. C'est cette harmonie qui, particulièrement dans Pope, a attiré ces grossières et atroces clameurs. On a conclu de ce que sa versification était parfaite, que c'était son unique qualité. Comme il est extrêmement clair et naturel, on affirme qu'il n'a point d'invention, et parce qu'il est constamment intelligible, on prend pour accordé qu'il est dépourvu de génie.

» On nous dit ironiquement que c'est le *poète de la raison*, comme si c'était une raison pour n'être pas poète. Prenant passage après passage j'entreprendrais de citer plus de vers de Pope, tous fécondés d'imagination, que de deux poètes actuels choisis où l'on voudra. Et pour prendre exemple au hasard d'un genre de composition qui prête peu à l'invention, — la Satyre, placez auprès du caractère de Sporus, avec toute la merveilleuse fantaisie qui s'y joue, un nombre égal de vers, ayant même puissance et variété, de deux de nos poètes actuels. Où les trouverez-vous?

» J'offre un exemple entre mille en réponse aux injustices faites à la mémoire de celui qui fondit si harmonieusement notre langue poétique : les clercs de procureur, et autres génies qui se forment eux-mêmes, trouvent plus aisé de se disloquer à l'imitation des nouveaux modèles, que d'étudier cette symétrie qui a fait les délices de leurs pères. Ils sont d'ailleurs charmés de s'entendre dire que la nouvelle école est appelée à raviver le langage de la reine Elisabeth, le pur anglais : attendu que chacun, sous le règne de la reine Anne, par une sorte de trahison littéraire, n'écrivait pas grand'chose de mieux que du français.

» Les *vers blancs*, qu'excepté dans le drame, personne,

hors Milton, n'écrivit jamais d'une façon supportable, sont maintenant à l'ordre du jour; ou bien ce sont vers rimés, mais plus blancs, plus néant encore que les vers sans rime. Je sais que Johnson a dit, après quelque hésitation, qu'il ne pourrait « prendre sur lui de souhaiter que Milton eût écrit en rimes. » Les opinions de cet homme vraiment grand, et qu'il est aussi à la mode de décrier, seront toujours reçues par moi avec cette déférence que le temps lui fera obtenir de tous; mais je déclare, en toute humilité, que je ne suis pas convaincu que le Paradis perdu n'eût pas été plus noblement transmis à la postérité, non pas peut-être en strophes héroïques, bien qu'elles pussent aussi soutenir le sujet, en les balançant avec adresse, mais dans la stance de Spencer ou du Tasse, ou dans la *terza-rima* du Dante, que Milton, dans sa force, aurait pu aisément greffer sur notre langue. Les *Saisons* de Thompson auraient été meilleures en vers rimés, quoique encore inférieures à son *Château de l'Indolence;* et avec la même façon, la *Jeanne d'Arc* de M. Southey n'en serait pas plus mauvaise, quoique sa composition eût pu exiger six mois au lieu de six semaines. Je recommande aussi à l'amateur de vers lyriques de parcourir les odes du Lauréat du jour, à côté de celle de *Sainte-Cécile*, de Dryden; mais qu'il s'arrange pour lire en premier celle de M. Southey.

» La plus grande partie de ce que je dis là passera pour paradoxal auprès de ces génies innés, de ces jeunes scribes inspirés du ciel. Les plus élevés de nos critiques en porteront le même jugement; mais il y a vingt ans, c'était une vérité banale, et ce sera reconnu vérité dans dix ans. Je conclurai par deux citations destinées à quelques-uns de mes vieux amis classiques qui ont conservé encore assez de Cambridge en eux, pour se croire honorés d'avoir eu John Dryden pour prédécesseur au collége, et se rappeler que leurs premiers plaisirs poétiques anglais furent dus au « *Petit rossignol,* » de Twickenham.

» La première est tirée des notes du poème des *Amis* (1), pages 181, 182.

» C'est seulement dans ces derniers vingt ou trente ans qu'ont été faites ces notables découvertes en critique qui ont appris à nos modernes versificateurs à rabaisser ce poète énergique, mélodieux, moral. Les conséquences de cette dépréciation de l'écrivain que le bon sens de nos pères avait élevé au rang qui lui appartient, ont été *assez nombreuses et dégradantes*. Ce n'est pas le lieu de s'étendre sur ce sujet, même dans ce qui n'a rapport qu'au nombre poétique, et des choses plus importantes réclament nos réflexions en ce moment, etc. »

» Ma seconde citation est empruntée à l'œuvre d'un jeune homme apprenant à écrire en vers, et commençant par enseigner cet art. Ecoutez-le (2).

« Vous étiez morts à choses inconnues :
De vieilles lois, des règles saugrenues
Vous retenaient dans un étroit rayon;
Votre école est pauvre création *;

(1) Écrit par un des premiers amis de lord Byron, le révérend Francis Hodgson.

(2) Les vers étrangers qui suivent sont tirés d'un poème de Keats.

Dans une note manuscrite en marge de la brochure et datée du 12 novembre 1821, lord Byron dit : « Il y avait un an que ceci était écrit lorsque M. Keats mourut à Rome des suites de l'accident qui lui était arrivé en lisant l'article sur son *Endymion*, dans la *Quarterly-Review;* il s'était cassé un vaisseau sanguin. J'avais lu l'article avant, je l'ai lu depuis, et bien qu'il soit amer, je ne pense pas qu'il soit permis à un homme de s'en laisser tuer : mais un jeune homme rêve peu les échecs qu'il doit inévitablement rencontrer dans le cours d'une vie qui ambitionne les regards du public. Mon indignation de la dépréciation de Pope par M. Keats, ne m'a pas permis de rendre justice à son propre génie, qui, malgré toute la bizarre affectation de son style, promettait assurément beaucoup. Son fragment d'*Hypérion* semble inspiré tout directement par les Titans, et est aussi sublime qu'Eschyle. Sa mort est une perte pour notre littérature, d'autant plus grande qu'on assure qu'il s'était convaincu qu'il avait dévié du droit chemin, et s'occupait à réformer son style sur les modèles les plus classiques.

* C'était au moins une école de *grammaire*.

Bonne à polir, triste *marqueterie*,
Rien quo métier; pure *menuiserie;*
Dans l'écolier faisant germer les mots !
Comme Jacob bigarrait ses troupeaux,
Facile tâche! une bande docile
D'industriels, à la face immobile,
De poésie ose parler! Maudits,
Du dieu des vers vos règles ont médit.
Il vous rejette, et vous, et votre insigne,
De sots dictons ornée, ayant en gros
Ecrit le nom d'un froid et pur Boileau (1). »

» Un peu avant la manière de Pope est décriée comme schisme :

. . . . Un schisme,
Qu'ont élevé fatuité, barbarisme,
De ce pays fait rougir Apollon (2).

» Ceci suffira pour montrer à la fois quelles idées les nouveaux artistes qui manient la lyre anglaise se font de l'homme qui l'a rendue si harmonieuse, et ce que valent leurs améliorations et variations nouvelles.

(1) « But ye were dead
To things ye knew not of—were closely wed
To musty laws lined out with wretched rule,
And compass vile; so that ye taught a school
of *dolts* to *smooth*, *inlay*, and *chip*, and *fit*,
Till, like the certain wands of Jacob's wit,
Their verses tallied. Easy was the task:
A thousand handicrafts men wore the mask
Of poesy. Ill-fated, impious race,
That blasphemed the bright lyrist to his face,
And did not know it; no, they went about
Holding a poor *decrepit* standard out
Mark'd with most flimsy mottos, and in large
The name of one Boileau!

(2) « A *scism* *,
Nurtured by *foppery* and barbarism,
Made great Apollo blush for this his land. »

* Ainsi épelé par l'auteur.

» L'auteur de ces vers est un petit crapaud, une grenouillette des Lacs, un jeune disciple des six ou sept nouvelles écoles, dans lesquelles il apprit à faire des vers et du sentiment comme ci-dessus. Il dit que c'est *tâche facile* d'imiter Pope, et sans doute de l'égaler. Je lui conseille d'essayer, avant de prendre un ton si tranchant, et de comparer ce qu'il aura écrit *alors*, et ce qu'il fait maintenant, avec les plus humbles, les plus précoces compositions de Pope, produites lorsque notre grand poète était encore plus jeune que M. Keats, à l'époque où ce dernier fit paraître son nouvel *Essai sur la Critique*, intitulé *Sommeil* et *Poésie* (titre de mauvais présage), d'où j'ai tiré les sentences ci-dessus. Celui de Pope fut écrit à dix-neuf ans, et publié à vingt-deux.

» Tels sont les triomphes des nouvelles écoles, et voilà un échantillon de leurs élèves. Les disciples de Pope étaient Johnson, Goldsmith, Rogers, Campbell, Crabbe, Gifford, Mathias, Hayley et l'auteur du Paradis des Coquettes; auxquels on peut ajouter Richard, Héber, Wrangham, Bland, Hodgson, Mérivale et autres, qui n'ont pas eu leur pleine renommée, parce que « le but n'est pas toujours au plus prompt, ni la victoire au plus fort », et qu'il y a hasard dans la renommée comme en toute autre chose. Je demande à présent si de *toutes* les nouvelles écoles (je dis *toutes*, car, comme le démon *Légion* de l'évangile, elles sont plusieurs), il est sorti un seul élève qui n'ait pas fait rougir son maître? à moins qu'on ne cite ** qui a imité tout le monde, et parfois surpassé ses modèles. C'est particulièrement chez le beau sexe que Scott a trouvé faveur et imitation : Miss Holford, Miss Mitford, et Miss Francis; mais avec tout le respect qui leur est dû, nul de ces copistes ne fit autant d'honneur à l'original que Hogg, le berger d'Ettrick, jusqu'à l'apparition des *fiançailles de Triermain* et de *Harold l'intrépide*, qui, dans l'opinion de plusieurs, égalaient, sinon surpassaient Scott. Et voilà qu'au bout de trois ou quatre ans, on a découvert que c'était œuvre du

maître lui-même. Southey, Coleridge, ou Wordsworth ont-ils fait un disciple de renom? Wilson n'a rien fait qui vaille jusqu'à ce qu'il soit redevenu lui-même dans la *Cité de la Peste*. Où Moore, et n'importe quel autre écrivain célèbre trouveront-ils un imitateur passable, ou plutôt un élève? et remarquez maintenant que presque toute l'école de Pope, que je viens de nommer, a produit de beaux ouvrages, des œuvres modèles; et que ce n'est pas le nombre des imitateurs qui, à la fin, a fait tort à sa gloire, mais bien le désespoir de l'imitation et le soulagement que l'on a trouvé à ne le plus suivre d'aussi près. Comme le bourgeois d'Athènes bannissait Aristide, parce qu'il était las de l'entendre appeler *le Juste*, on exile momentanément Pope de l'empire des lettres, mais le temps de l'ostracisme expirera, et le plus tôt sera le mieux, non pour lui, mais pour ceux qui l'ont banni, et pour les générations croissantes qui,

» Rougiront d'avoir ses ennemis pour pères. »

CHAPITRE XVII.

Contrefaçons françaises des œuvres de lord Byron. — Continuation d'enthousiasme pour Pope. — Malaise de l'Italie. — Vers sur les défenseurs de la liberté.—Endossement de l'acte de séparation de lord et de lady Byron. — Mathews. — Le fantôme. — Dona Bianca. — Mort de Waite. — Cheveux et dents. — Déclaration de haine aux Autrichiens. — Nouvelles feuilles des mémoires. — Assassinat du commandant des troupes de Ravenne. — Lord Byron retire le corps chez lui. — Nouveau projet. — Journal à fonder par Byron et Moore. — Son plan. — Son titre.

M. Galignani, seul éditeur des œuvres de lord Byron en France, s'adressa au poète pour en obtenir une permission légale, qui l'autorisât à empêcher la concurrence, et à jouir seul du privilége. Lord Byron écrivit à ce sujet à M. Murray : « Comme les poèmes sont votre propriété par droit d'achat et de justice, c'est à vous qu'il *appartient* de régler toute affaire de publication. J'ignore jusqu'à quel point mon consentement serait légal, et doute qu'il fût honnête. Dans le cas où vous seriez disposé à entrer en arrangement, je joins ici le permis, et me lave les mains du reste. Je signe seulement pour vous mettre à même d'user des droits que vous possédez à juste titre. Je ne veux plus m'en mêler que pour écrire à M. Galignani que je vous ai expédié les lettres, et lui expliquer le pourquoi. Si vous pouvez mettre un frein à ces *pirateries* à l'étranger, faites : sinon, jetez les papiers au feu. Je ne puis avoir là dedans d'autre but et d'autre intérêt que de vous assurer votre propriété.

» *P. S.* J'ai lu en partie la Quarterly qui vient de m'arriver. M. Bowles n'aura pas le dernier mot ; il n'est pas *tout-à-fait* exact dans ce qu'il dit des « Bardes anglais et Critiques écossais. » A ce que je vois la Quarterly soutient Pope ; qu'elle continue ! c'est péché, honte, *damnation*,

de penser que lui, *Pope!!!* ait besoin d'être soutenu, mais cela est. Ces misérables charlatans du jour, ces poètes se déshonorent, et renient Dieu, en se ruant sur Pope, le plus *parfait* des poètes, et presque des hommes. »

A M. MOORE.

Ravenne, 5 novembre 1820.

« Il paraîtrait que M. Galignani, gentilhomme de la presse, a été supplanté, et *sous-piraté*, par un autre éditeur parisien, qui a audacieusement imprimé une édition des *OEuvres de lord Byron*, au prix ultra-libéral de 10 fr., et (comme Galignani le remarque piteusement!) à 8 fr., avec la remise aux libraires! « horresco referens. » Pensez un peu, toute l'œuvre d'un homme pour arriver là!

» Galignani m'envoie, en toute hâte, un permis *de moi*, rédigé *par lui*, pour que je l'autorise à publier, etc., etc. Lequel papier, j'ai signé et envoyé à M. Murray. Expliquez, je vous prie, à Gal*** que je n'ai pas le droit de disposer des ouvrages déjà vendus à Murray sans son consentement: en conséquence, je le renvoie à ce dernier. Que le Français tire le permis des griffes de l'Anglais, ce qui, je présume, ne sera pas chose aisée. J'ai déjà écrit à Galignani pour lui dire quelque chose d'approchant: mais un mot d'un grand homme, confrère de l'auteur, achevera de le convaincre qu'il n'y avait pas moyen, honnêtement, sinon légalement, de souscrire à sa demande. J'ai fait ce qui se pouvait, c'est-à-dire signé, et envoyé l'acte à Murray. Que les chiens se partagent la carcasse, si la curée les allèche.

» Je suis ravi de votre épigramme. N'est-il pas étrange que notre esprit à tous deux l'emporte toujours sur notre conscience? car je suis sûr qu'au fond nous tenons l'un et l'autre pour la Reine. Mais le moyen de résister à un bon mot? — c'est si réveillant! A propos — nous avons une « diphthongue » aussi dans cette partie du monde, — non

grecque, mais *espagnole*, (me comprenez vous?) qui menace de faire sauter tout l'alphabet. Prononcée d'abord à Naples, elle gagne de proche; mais nous sommes les plus près des Barbares, qui, en force sur le Pô, le passeront au premier prétexte plausible.

Il y aura des comptes à régler avec le diable, et personne ne peut dire qui sera ou ne sera pas sur sa liste. Si un honneur inattendu venait à échoir à quelqu'un de votre connaissance, faites-lui une Mélodie; que son ombre, comme celle du pauvre Yorick, ait la satisfaction d'être mélodieusement pleurée, ou noblement célébrée, comme « Oh! ne murmurez pas son nom! » (1) et si vous ne l'en jugez pas digne, ou que le cœur ne vous en dise pas, voilà un chant tout prêt :

» S'il a la liberté dans son paisible asile,
Pour son voisin qu'il aille au loin la conquérir!
Qu'il rêve Rome, Athène; et leur gloire fertile
Et qu'il gagne des coups pour son menu plaisir.

» Faire du bien à tous, beau plan de tant de têtes,
Qui d'un si noble prix se doivent voir payer :
Donc, pour la liberté combattez! si vous n'êtes
Ni tué, ni pendu, vous serez chevalier (2). »

» Ainsi vous avez enfin reçu la lettre d'épigrammes, j'en suis fort aise; vous ne le serez pas, vous, car je vous en-

(1) Commencement d'une des plus belles Mélodies de Moore, sur un patriote irlandais, mort lors de la rébellion.

(2) « When a man hath no freedom to fight for at home,
Let him combat for that of his neighbours;
Let him think of the glories of Greece and of Rome,
And get knock'd on the head for his labours.

« To do good to mankind is the chivalrous plan,
And is always as nobly requited;
Then battle for freedom wherever you can,
And if not shot or hang'd, you'll yet knighted.

verrai davantage. En voilà une que j'ai faite pour endosser *l'acte de séparation* en 1816; mais les hommes de loi l'ont rejetée, prétendant qu'elle était inutile. Ce fut écrit en signant et scellant : H*** a l'original.

Endossement de l'acte en séparation, *avril* 1816.

« L'an passé, d'amour enflammée,
Tu jurais respect, sentiment,
Et le reste. Vaine fumée!
Là gît ce que vaut ton serment! (1) »

» Pour l'anniversaire du 2 janvier 1821, j'ai un petit témoignage de reconnaissance anticipée, que j'ajoute ici en cas d'accident.

A Pénélope, 2 *janvier* 1821.

« De tous nos jours voici le plus chanceux,
Pour moi, pour vous, il a fait le pis, femme;
Six ans passés, nous n'étions qu'*un*, madame,
Depuis *cinq* ans juste nous sommes *deux*. (2) »

» De grâce, excusez toutes ces fariboles; il faut que je dise des folies dans ce moment, de peur de me laisser entraîner à choses trop graves, et que dans le présent état de choses il ne serait pas sûr de confier à la poste.

» Je vous ai dit, dans ma dernière, que je continuais les Mémoires, et que j'en avais fait douze feuilles de plus; mais j'ai quelque idée qu'ils en resteront là. En ce cas je vous les

(1) « A year ago you swore, fond she!
To love, to honour, 'and so forth :
Such was the vow you pledged to me,
And here's exactly what 'tis worth. »

(2) « This day, of all our days, has done
The worst for me and you ; —
'Tis just *six* years since we were *one*
And *five* since we were *two* »

enverrai par la poste, quoique j'aie du remords de vous ruiner ainsi; il n'y a pas moyen d'affranchir, passé la frontière.

» Je serai bien aise de savoir l'issue de l'affaire de la Reine. Quant à ses conséquences définitives, les plus inévitables pour vous et moi (si *elles* et *nous* vivons assez long-temps pour le voir) seront que les miss Moores et les miss Byrons aient quelque jour à nous présenter une grande variété de petits enfants de différents papas.

» Et, je vous prie, où avez-vous déterré l'histoire meurtrière du Florentin de Goëthe? En pareilles matières, je puis dire, avec Beau Clincher, en réponse à la femme d'Errand :

« Oh! le monstre, il a assassiné mon pauvre Timothée! »

Clincher. « Diable soit de votre Timothée! — Je vous dis, femme, que c'est votre mari qui *m'a assassiné;* il a emporté mes beaux habits du dimanche. »

» Bowles a donc fait un conte (c'est dans la Quarterly), sur les bois de « Madère », etc. Je serai encore sur ses talons s'il ne se tient tranquille; il fausse les choses, ou se méprend sur un ou deux points. »

A M. MURRAY.

Ravenne, 9 novembre 1820.

« Le talent que vous honorez de votre approbation est d'un aimable genre, et pourrait rendre service à la nation; mais malheureusement il faut que je sois en colère contre un homme pour faire son portrait ressemblant; je ne puis rien trouver en fait de *généralité*, et j'espère n'avoir jamais assez de provocations pour former une *Galerie.* Si *le révérend* (1) ne se l'était attiré, par plusieurs petits traits sales et bas, je serais resté silencieux, quoique ayant toujours l'œil sur lui.

(1) Probablement M. Bowles.

» Il est vrai que j'ai du faible pour un ou deux vices : mais je puis monter à cheval, et tirer un coup de pistolet « sans y songer, et sans sourciller », comme le major Esturgeon : j'ai vécu souvent deux mois de suite de biscuit et d'eau claire (sans métaphore); je puis faire soixante à quatre-vingts milles par jour à franc étrier, et nager tout d'une haleine pendant cinq milles, comme à Venise, en 1818 : du moins je *pouvais le faire*, et *l'ai fait une fois*.

» Je connais Henri Matthews; c'est tout le portrait de son frère Charles, seulement plus brun : même voix, même *toux*. La première fois que je le rencontrai chez Scroope Davies, après la mort de son frère, je faillis tomber à la renverse, croyant voir son ombre. Hobhouse a eu autrefois le projet d'écrire un Mémoire sur notre ami; mais je crains que ses lettres (qui sont à Whitton avec mes autres papiers) n'aillent pas au public; car nous ne menions pas une vie très-régulière, et notre correspondance est tant soit peu relâchée, et aborde toutes sortes de sujets.

. . . . (1)

» Vous pouvez laisser publier à vos auteurs tout ce qui leur plaira *contre moi* et les *miens*. Un éditeur n'est pas et ne peut être responsable de tous les ouvrages qui sortent de ses presses.

» La *Dame Blanche d'Avenel* ne vaut pas la *véritable* et *bien authentique* «(donna Bianca) », *Dame Blanche de Colalto*, ou le spectre de Marca Trivigiana, qui est apparu à diverses reprises. Il y a un homme(un chasseur), encore existant, qui l'a vu face à face. Hoppner pourra vous le dire tout au long, et peut-être aussi Rose. Je n'ai pas *le plus léger doute* moi-même sur la vérité du fait historique et *spectral* (2). Elle apparaissait toujours dans de grandes

(1) Ici se trouvaient sur les détails sur Charles Mathews qui ont été donnés dans le premier volume.

(2) Cette histoire de revenant fait le sujet d'une des Esquisses italiennes de M. Rogers, publiées en 1830.

occasions, avant la mort de quelqu'un de la famille, etc. J'ai ouï dire à Mme Benzoni qu'elle avait connu un gentilhomme qui avait vu la Donna Bianca traverser la chambre qu'il occupait dans le château de Colalto. Hoppner a causé avec le chasseur qui, l'ayant rencontrée à la chasse, n'a jamais *chassé* depuis. C'était une jeune fille au service de la comtesse Colalto. Un jour qu'elle arrangeait les cheveux de sa maîtresse, celle-ci la vit dans la glace sourire au comte, son mari. Elle la fit sceller vivante dans l'épaisse muraille du château, comme Constance de Beverley (1). Toujours depuis, la morte l'a hantée, elle et tous les Colaltos. On dépeint la jeune fille comme très-belle, et blonde. La chose est authentique, vous dis-je. »

A. M MURRAY.

Ravenne, 18 novembre 1820.

« La mort de Waite (2) est un coup mortel... aux dents ainsi qu'à la sensibilité de tous ceux qui l'ont connu. Bon Dieu! lui et Blake (3) morts! Je les laissai dans la plus robuste santé, et ne prévoyant guère la perte que ferait la nation en un terme si court; cinq ans! ils étaient tous deux aussi supérieurs à Wellington en grandeur rationnelle que le conservateur des cheveux et des dents est préférable au « sanguinaire et furieux guerrier » qui se fait un nom en cassant des têtes et des mâchoires. Qui remplacera ces vrais grands hommes! où trouver maintenant cette poudre dentifrice, si *douce* et pourtant si efficace, et cette précieuse *teinture*, et ces *racines*, ces *brosses*, si artistement préparées? Tâchez, je vous en prie, de m'obtenir quelques renseignements sur ces questions tusculanes. Les dents me

(1) Personnage du poème de Marmion, par Walter Scott.
(2) Dentiste.
(3) Célèbre coiffeur.

font mal rien que d'y penser. Pauvres diables ! je me promettais de les revoir. Et pourtant ils sont allés en un lieu où les dents et les cheveux se conservent mieux que pendant cette vie. J'ai vu ouvrir un millier de fosses, et j'ai toujours remarqué que, quand tout le reste était parti, les *dents* et les *cheveux* restaient à ceux qui étaient morts avec. N'est-ce pas étrange ? ils s'en vont les premiers dans la *jeunesse*, et durent le plus long-temps dans la poussière, pourvu que les gens veuillent prendre la peine de *mourir* pour les conserver ! c'est une drôle de vie, et une drôle de mort que la nôtre !

» Je savais que Waite s'était marié, mais je pensais peu que l'autre mort dût le surprendre si vite. Il était ravissant, une si amusante fatuité, un vrai joyau de dentiste ! Il y a un tailleur à Bologne qui lui ressemble, trait pour trait, et qui est aussi à la tête de sa profession. Ne négligez pas ma commission : *Qui* ou *quoi* le remplacera, lui ! Qu'en dit le public ?

» Je vous renvoie la préface. N'oubliez pas que l'extrait de la chronique italienne est à traduire. Quant à ce que vous dites sur la nécessité de retoucher les *Juans* et les *Hints* (1), tout cela est bel et bon, mais je ne puis pas *fourbir*. Je suis comme le tigre (en poésie), si je manque le premier bond, je m'en retourne grommelant dans mon antre. Avec moi, il n'y a point de seconde tentative : je ne peux pas corriger ; je ne le puis, ni ne le veux. Personne n'y a jamais réussi, petits ou grands. Le Tasse refit toute sa *Jérusalem* ; qui a lu cette version ? tous coururent à la première. Pope *ajouta* à « la Boucle enlevée, » mais n'en retrancha rien. Il faut que vous preniez mes œuvres telles qu'elles sont. Si elles ne vous paraissent pas devoir aller, réduisez le *prix* en conséquence j'aimerais mieux les donner que les couper et hâcher en pièces. Je ne dis pas que vous ayez tort, mais je répète seulement que je ne puis

(1) La paraphrase d'Horace, dont il a déjà été question. Voyez tom I.

perfectionner. Il faut que je taille ma cuillère du premier coup, ou que je gâte de la corne. Voilà qui est dit.

» *P. S.* Quant aux louanges données à ce petit.... Keats, je dirai comme Johnston, lorsque Shéridan (l'acteur) obtint une pension. « Quoi, a-t-*il* une pension? alors, il est grand temps que je renonce à la *mienne.* » Personne n'a été plus orgueilleux que moi des éloges de la *Revue d'Édimbourg,* ni plus irrité de ses censures, comme je l'ai prouvé dans les *Bardes anglais* et *Critiques écossais ;* mais à présent, *tous les hommes* qui ont été loués sont ravalés par ce ridicule article. Que ne rendent-ils compte du « Guide de la Santé. » par Salomon? Eh, qu'ils le louent! on y trouve plus de bon sens et autant de poésie que dans Johnny-Keats.

» Il faut que Bowles soit *saboulé* (1). Ce sera une triste partie de paume (2), s'il peut gagner quelques points aux dépens de Pope. Une fois qu'il sera entré dans la terre du seigneur (pour continuer la métaphore, toute sotte qu'elle est), je crois que je viendrai à bout de lui en une séance. Vous ne savez peut-être pas que j'étais autrefois (non pas *métaphoriquement*, mais *tout de bon*) excellent joueur de crosse; je fus un des champions de Harrow dans son défi aux Etoniens, en 1805, et gagnai plus de points qu'aucun des onze élus, si ce n'est lord Ipswich et Brookman. »

AU MÊME.

Ravenne, 23 novembre 1820.

« Hobhouse me dit qu'il faudra faire grand nombre de rognures, corrections, etc., à la paraphrase d'Horace, pour l'approprier au temps, ce qui demandera du *temps*,

(1) Jeu de mots sur *bowl* qui signifie *boule*.

(2) *Cricket*. Jeu de la crosse ou de la longue paume, qui fait fureur en Angleterre. Tout ce qui suit fait allusion aux termes techniques de ce jeu.

car je ne suis pas du tout laborieux pour le moment. Quel que soit l'effet que fera l'œuvre, elle frappera toujours plus en la publiant à part, et en y mettant mon nom. D'un autre côté, si vous l'accouplez au *Don Juan*, elle proclame que ce dernier poème est de moi, ce qui peut m'attirer un procès en chancellerie pour la tutelle de ma fille (1), attendu que dans votre admirable code il suffit d'un poème facétieux pour enlever à un homme ses droits sur sa famille.

» Parler au long de l'état des choses ici serait difficile, et peu prudent, les Huns décachetant toutes les lettres. C'est merveille s'ils les peuvent lire quand ils les ont ouvertes ; si *oui*, ils y verront, de MA PLUS LISIBLE ÉCRITURE, QUE JE PENSE QU'ILS sont un tas de DAMNÉS DRÔLES, DE BARBARES, QUE LEUR EMPEREUR EST UN SOT, et qu'ils sont encore plus sots que lui : toutes vérités qu'ils peuvent envoyer à Vienne sans que j'en aie soucie. Ils se sont rendus maîtres de la police papale, et se permettent force brutalités ; mais un jour ou l'autre ils le paieront cher : il se peut que ce ne soit pas de sitôt, car ces malheureux Italiens n'ont pas de tenue par eux-mêmes ; peut-être qu'à la fin la Providence se lassera, et. . . . . »

A M. MOORE.

Ravenne, 9 décembre 1820.

« Vous recevrez avec cette lettre trois paquets contenant en tout dix-huit autres feuilles du *Memoranda*, qui va vous coûter, je crains, plus de port que son impression ne rapportera d'argent dans le siècle prochain. Si, au lieu d'attendre si long-temps, vous en pouviez tirer parti dès-à-présent, d'une façon *réversible* (c'est-à-dire après *ma* mort), j'en serais charmé, car avec tous les égards dus à votre progéniture, je vous aime mieux que vos petits enfants. Croyez-

(1) La Chancellerie avait intenté un procès de ce genre à Shelley.

vous que Longman ou Murray ne consentiraient pas à vous avancer une certaine somme de suite, en s'engageant à ne publier qu'après ma mort? — qu'en dites-vous?

» Je vous laisse un pouvoir discrétionnaire sur ces dernières feuilles parce qu'elles contiennent, peut-être, une ou deux choses trop sincères pour le public. Si je consens à ce que vous en disposiez maintenant, où sera le mal? Le goût peut changer. A votre place, je ferais une tentative pour les placer (*non* les publier), de suite. Et si (comme il est très-probable) *vous* me survivez, ajoutez ce qu'il vous plaira des faits à votre connaissance; et par-dessus tout, démentez-moi, si j'ai *mal* représenté les choses; car mon premier but est la vérité, même à mes propres dépens.

» Je connais un peu votre compatriote, Muley Moloch, le sermoneur. Il m'écrivit plusieurs lettres sur le christianisme pour me convertir; et si je n'eusse déjà été chrétien, je le serais sans doute devenu de son fait. Je penserais qu'il y a en lui une sorte de sauvage talent, mêlé d'un honnête levain d'absurdités, comme il doit en être de tout talent lâché dans le monde, sans martingale.

» Les ministres, à ce qu'il semble, persécutent la Reine de plus belle. . . . . Ils ne *veulent donc pas* décamper, les fils de chiens? Au diable une réforme! — je veux une place aussi; — qu'en dites-vous? Applaudissez du moins à la franchise de l'aveu, quoi que vous puissiez penser de l'intention.

» J'ai quantité de rames de papier en Angleterre, œuvres originales, traductions, — une tragédie, etc., etc., et m'occupe à remettre au net un cinquième chant de *Don Juan*, cent quarante-neuf stances; de sorte qu'il y aura *trois minces volumes* dans Albemarle-street, ou deux tomes d'Essais épars et de tous genres de ma muse. Je compte aussi me plonger au plus fort de la mêlée dans la querelle sur Pope, et tout renverser autour de moi comme un dragon, jusqu'à ce que j'aie réduit *** en bon engrais pour la cime du Parnasse.

» Les drôles ont raison; — *nous* rions des *autres*. — Hein? — Que vous en semble (1)? — Vous verrez, — vous verrez ce que je dirai, s'il plaît à la Providence nous accorder du loisir. Tout le monde ici se dispose à la guerre, et il doit y avoir liberté entière, révolution, constitution, etc., quand ou les aura gagnées. Mais je ne veux pas parler politique, — elle est en baisse. Parlons plutôt de la Reine, de son bain, et de sa bouteille, — c'est la seule variété du jour.

» Si vous rencontrez quelques-unes de mes connaissances, saluez-les. Les prêtres font de leur mieux ici pour me persécuter. — mais peu importe. »

Ravenne, 9 décembre 1820.

« Je rouvre ma lettre pour vous conter un événement qui vous montrera mieux que je ne puis vous le peindre l'état du pays. Le commandant des troupes est *maintenant* étendu *mort*, là, chez moi. Il a été tué un peu après huit heures, à deux cents pas de ma porte. Je passais ma redingotte pour aller visiter la comtesse Guiccioli, quand j'entendis le coup. En entrant dans le vestibule, je trouvai tous mes domestiques sur le balcon, s'écriant qu'un homme venait d'être assassiné. Je courus de suite en bas, appelant Tita (le plus brave d'entre eux) : les autres voulaient nous empêcher de sortir, selon la louable coutume d'ici, où c'est à qui fuira « le cerf aux abois ».

» Nous n'y courûmes pas moins, et le trouvâmes couché sur le dos, à demi mort, sinon tout à fait, de cinq blessures, l'une au cœur, deux à l'estomac, une au doigt et l'autre dans le bras. Quelques soldats armèrent leurs fusils et voulurent m'empêcher de passer. J'avançai malgré eux,

(1) Il fait allusion à un article plaisant du *Blackwood-Magazine*, dont je lui avais parlé, et où tous les poètes du jour étaient groupés sous mille formes fantastiques, tandis que derrière eux lord Byron et le petit Moore riaient à se tenir les côtés, aux dépens de la confrérie.

et je trouvai Diego l'adjudant qui pleurait comme un enfant sur le blessé; — un chirurgien qui, prudemment, ne disait mot de sa profession; — un prêtre, récitant des prières d'une voix entrecoupée par la frayeur, — et le commandant qui, pendant tout ce temps, restait étendu sur le dur et froid pavé, sans lumière, sans secours, tandis qu'autour de lui tout était trouble et terreur.

» Comme personne ne pouvait ou ne voulait rien faire que hurler et prier, et que pas un ne voulait remuer le petit doigt pour l'enlever de là, crainte des suites, je perdis patience, — je fis prendre le corps par mon domestique et par deux hommes de la populace, — envoyai deux soldats chercher la garde, — dépêchai Diego au cardinal avec la triste nouvelle, et fis transporter le commandant chez moi. Il était trop tard; il était mort; — pas du tout défiguré; — le sang avait coulé dans l'intérieur, — il n'en sortit pas plus d'une once ou deux.

» Je le fis déshabiller en partie : le chirurgien le visita et je l'examinai aussi. Ses blessures avaient été faites par des balles forcées ou mâchurées. J'en sentis une qui avait traversé tout le corps, et qui était venue s'amortir sous la peau. Tout le monde sait à peu près pourquoi il a été tué, mais personne ne sait comment. Le fusil a été trouvé tout près de lui, — un vieux fusil, rouillé.

» Il ne dit que « O Dio! » et « Gesu! » à deux ou trois reprises, et paraît avoir peu souffert. Pauvre homme! c'était un brave officier, mais il s'était fait détester du peuple. Je le connaissais personnellement, et l'avais souvent rencontré à des conversazioni et ailleurs. Ma maison est pleine de soldats, de dragons, de docteurs, de prêtres, et de toute espèce de gens, — quoique je l'aie fait vider en partie, et que j'aie planté des sentinelles aux portes. Demain on doit enlever le corps. La ville est dans le plus grand trouble, comme vous pouvez l'imaginer.

» Vous saurez que si je n'avais pas fait transporter le mourant chez moi, ils l'auraient laissé jusqu'au lendemain matin

dans la rue, crainte de se compromettre. Je ne voudrais pas laisser mourir ainsi même un chien, sans secours, sans soins; — et quant aux conséquences, il n'en est pas dont je me soucie lorsqu'il y va d'un devoir. »

« *P. S.* Le lieutenant de garde près du cadavre fume sa pipe avec un grand calme. Ce peuple-ci est un étrange peuple. »

A M. MOORE.

Ravenne, 25 décembre 1820.

« Je rumine un projet pour vous et moi, en cas que nous nous retrouvions tous deux à Londres; ce qui (si une guerre napolitaine n'éclate pas) peut être regardé comme possible, du moins pour l'un de nous, vers le printemps de 1821. Je présume qu'à cette époque vous serez aussi de retour, ou jamais; au reste, vous me donnerez là-dessus quelque renseignement. Le projet en question est donc de fonder conjointement, vous et moi, un *journal*, — ni plus, ni moins, — paraissant une fois la semaine, avec quelques améliorations ou modifications du plan des bélitres qui exploitent et dégradent aujourd'hui cette branche de littérature: — bref, un *journal* que nous rédigerons selon les formes reçues et néanmoins avec quelque attention.

» Il faudra qu'il y ait toujours une pièce de vers de l'un de nous *deux*, laissant place cependant aux rimeurs dilettanti qui seront jugés dignes de figurer dans la même colonne; mais *cela* doit être un *sine quâ non :* et aussi autant de prose que nous en pourrons fabriquer. Nous aurons un *bureau ;* — sans mettre nos noms, nous les laisserons soupçonner, — et la Providence aidant, nous donnerons au siècle quelques nouvelles lumières sur la politique, la critique la morale, la poésie, biographie, théologie, et tous les autres *ies* et *iques* quelconques.

» Eh ! camarade, si nous y mordions tout de bon, vos dettes seraient payées en un an, et je ne doute pas qu'avec un peu de pratique et de promptitude, nous ne laissassions bien vite derrière nous les polissons farcis de lieux communs qui ont si long-temps fait tort au sens commun et au commun des lecteurs. Ils n'ont d'autre mérite que la pratique et l'impudence, deux qualités que nous pouvons acquérir ; et quant au talent et à la culture d'esprit, ce serait bien le diable si, après avoir fait nos preuves, nous ne pouvions fournir quelque chose de mieux que les « tristes mets réchauffés » qui, depuis tant d'années, font les frais du déjeûner de la Grande-Bretagne. Sérieusement, qu'en pensez-vous ? faites-le-moi savoir, et rappelez-vous que, si nous faisons l'entreprise, il faut nous y mettre tout à fait. Voilà une première idée, — faites un plan. Nous le modifierons classiquement et littérairement autant qu'il vous plaira. Allons-y seulement de toutes nos forces, et il est probable que la chose réussira ; mais pour qu'elle porte fruit, il faut que vous *viviez* à Londres et moi aussi, et que nous *gardions bien notre secret*.

» Pour ce qui est d'habiter Londres, je vous rendrai cela facile (si vous voulez me le permettre), jusqu'à ce que nous puissions aviser, par quelque moyen ou autre (par exemple, le succès du projet en question), à vous assurer cette résidence ainsi qu'à votre famille ; et dans tous les cas, il y aurait plaisir à composer, corriger, imaginer, inspecter, et souper ensemble, après nos élucubrations. Si vous jugez que ce soit la peine d'y penser, répondez-moi, et je commencerai à mettre de côté un petit fonds littéraire de composition pour la circonstance.

» Votre, très-affectueusement, etc. »

« *P. S.* Que dites-vous d'un plan mixte entre le *spectateur* et un journal ? pourquoi pas ? — seulement ne paraissons point le dimanche ; non que ce ne soit un excellent jour, mais il est déjà pris. Nous *le* baptiserons (le journal s'entend) la *Tenda Rossa*, nom que Tassoni donne à sa ré-

ponse dans une controverse par allusion au délicat avertissement de Timur, le boiteux, quand il fit dresser un tente rouge, avant de livrer bataille. Ou bien nous l'appellerons « *Gli* » ou « *I Cabonari* » si cela vous convient, — où va pour n'importe quel autre nom, plein de drôlerie et de fécondité, que vous aurez choisi. . . . .

» Prompte réponse, s'il vous plaît. Je conclus poétiquement avec l'*Angelus* du matin, et vous souhaite une joyeuse fête de Noel. »

CHAPITRE XVIII.

Arrivée du comte Gamba. — Affiliation de Byron aux sociétés secrètes. — Sa lettre au gouvernement napolitain. — Madame de Staël. — Anecdotes sur Monk Lewis, bavard et miope. — Ses promenades malencontreuses. — Les coups de garcettes. — Le perroquet. — Souvenirs maritimes. — Retour au projet de fonder un journal et coïncidence avec Moore. — Caractères de l'inspiration chez les deux poètes. — Société sans gouvernement. — Tragédie d'un condisciple. — Tragiques grecs et modernes.

L'année 1820 fut, on se le rappelle, l'époque où l'esprit révolutionnaire fit explosion comme un feu mal étouffé dans presque tout le midi de l'Europe. En Italie, Naples avait déjà arboré l'étendard de la constitution, et son exemple gagnait rapidement de proche en proche. Par toute la Romagne, des sociétés secrètes, organisées sous le nom de Carbonari, n'attendaient qu'un signal de leurs chefs pour déclarer l'insurrection. Le journal tenu par lord Byron en 1814, montre avec quel intense intérêt il observait les dernières luttes de la France révolutionnaire sous Napoléon; et son exclamation : « Brutus, tu dors! » ses aspirations vers une république, font voir jusqu'où allait, du moins en théorie, son zèle pour la liberté. Depuis lors, ses pensées avaient rarement repris cette direction. Le train monotone et coutumier des affaires publiques n'était pas de nature à stimuler une ame comme la sienne, dont la sympathie ne s'éveillait qu'aux heures de crise : la situation de l'Italie en présageait une; et, à l'entraînement de la cause nationale, riche de tout ce qui pouvait enflammer un ami de la liberté échauffé par les pages de Pétrarque et de Dante, se venaient joindre des liens et des considérations personnelles. Le frère de Mme Guiccioli, le comte Pietro Gamba, qui ve-

nait de passer quelque temps à Rome et à Naples, était de retour : et en dépit des préventions les plus opposées, il ne tarda pas à devenir l'ami du noble amant de sa sœur.

« A cette époque, dit la comtesse, mon frère chéri, Pietro, de retour d'un voyage à Naples et à Rome, arriva à Ravenne. Il avait été prévenu contre le caractère de lord Byron, par les ennemis de sa seigneurie. Mon intimité avec lui l'affligeait beaucoup, et mes lettres n'avaient pu entièrement détruire la mauvaise impression produite par les détracteurs de lord Byron. Mais mon frère ne l'eût pas plus tôt vu, et connu, qu'il céda à cet entraînement que les dons extérieurs ne peuvent seuls produire, et qui est le résultat de l'union de tout ce qu'il y a de plus beau et de plus grand dans le cœur et dans l'ame de l'homme. Ses premières préventions s'évanouirent, et la conformité des goûts et des études de tous deux contribua à resserrer une amitié qui ne devait finir qu'avec leur vie. »

Le jeune Gamba, qui pouvait alors avoir vingt ans, arrivait le cœur plein de tous les rêves enthousiastes sur la régénération de l'Italie que lui avaient inspirés non-seulement l'exemple de Naples, mais la fermentation qui travaillait tout le pays ; et de compagnie avec son père, encore dans la vigueur de l'âge, il se fit recevoir dans les sociétés secrètes qui s'organisaient en Romagne : ce fut sous leurs auspices que lord Byron y fut admis. Une lettre au gouvernement napolitain, écrite en italien par le poète, est une des preuves les plus frappantes de l'ardeur profonde et expansive avec laquelle il embrassa la cause générale de la liberté politique, qui, plus tard, lui coûta la vie. Un brouillon de ce document de sa propre écriture a été trouvé parmi ses papiers. On suppose qu'il avait confié l'original à un prétendu agent du gouvernement constitutionnel de Naples, qui alla le visiter secrètement à Ravenne, et qui, sous prétexte d'avoir été surpris et volé, se fit donner par lord Byron l'argent nécessaire à son retour. On reconnut plus tard que c'était un espion, et si la lettre lui fut réellement confiée, il est pro-

bable qu'elle tomba entre les mains du gouvernement pontifical. La voici :

« Un Anglais, ami de la liberté, ayant appris que les Napolitains permettent aux étrangers de contribuer aussi à la bonne cause, désire qu'on lui fasse l'honneur d'accepter l'offre qu'il se hasarde à faire de la somme de mille louis. Récemment témoin oculaire de la tyrannie des Barbares dans les états qu'ils occupent en Italie, il voit avec tout l'enthousiasme d'une ame bien née la généreuse détermination des Napolitains de défendre leur indépendance, si justement reconquise par eux. Membre de la chambre des Pairs en Angleterre, il serait traître aux principes qui ont placé la famille actuellement régnante sur le trône de sa patrie, s'il ne rendait hommage à cette belle leçon noblement donnée de nouveau aux peuples et aux rois. L'offre qu'il ose faire est en elle-même minime, comme doit toujours l'être celle d'un individu à une nation, mais il se flatte qu'elle ne sera pas la dernière, et que l'exemple sera suivi. Son éloignement des frontières, et la conscience qu'il a de son peu de capacité personnelle à servir la Nation, l'empêchent de se proposer comme candidat au plus mince emploi qui demanderait de l'expérience et du talent : mais si, comme simple volontaire, sa coopération n'est pas à charge à ceux qui l'accepteront, il s'empressera de se rendre aux lieux indiqués par le gouvernement Napolitain, pour obéir aux ordres et participer aux périls de ses supérieurs, sans autres motifs que celui de partager le sort d'une nation généreuse en lutte avec la prétendue *sainte*-alliance ; coalition de vices, d'hypocrisie et de despotisme (1). »

(1) « Un Inglese amico della libertà avendo sentito che i Napolitani permettono anche agli stranieri di contribuire alla buona causa, bramerebbe l'onore di vedere accettata la sua offerta di mille luigi, la quale egli azzarda di fare. Già testimonio oculare non molto fa della tirannia dei Barbari negli stati da loro occupati nell' Italia, egli vede con tutto l'entusiasmo di un uomo ben nato la generosa determinazione dei Napolitani per confermare la loro bene acquistata indipendenza. Membro della Camera dei Pari della nazione Inglese egli sarebbe un traditore ai prin-

On voit revenir, çà et là, dans sa correspondance de ce temps, malgré les restrictions que nécessitait l'odieuse oppression des Autrichiens, toute la chaleur de ses généreuses opinions politiques, dont le journal qu'il tint à la même époque, et que l'on trouvera plus tard dans ces feuilles, porte la vive et chaude empreinte.

A M. MOORE.

Ravenne, 5 novembre 1820.

« Je suis bien aise que vous entriez dans mon projet pour les Mémoires; mais je doute, contre l'avis de ma chère Mme Mac F** (que j'ai toujours aimée et aimerai toujours, non-seulement parce qu'elle m'inspire un attachement personnel, mais parce qu'elle et environ une douzaine d'autres de son sexe tinrent seules pour moi dans le grand complot de 1815); — je doute, dis-je, que ces Mémoires puissent être publiés de mon vivant. Au reste, j'aime autant qu'ils ne paraissent pas de sitôt, car un homme n'a guère meilleure *mine qu'un mort*, dès que sa vie est imprimée, et certes je ne devrais pas survivre à la publication de la mienne.

cipi che hanno posto sul trono la famiglia regnante d'Inghilterra se non riconoscesse la bella lezione di bel nuovo data ai populi ad ai Re. L'offerta che egli brama di presentare è poca in se stessa, come bisogna che sia sempre quella di un individuo ad una nazione, ma egli spera che non sarà l'ultima dalla parte dei suoi compatriotti. La sua lontananza dalle frontiere, e il sentimento della sua poca capacità personale di contribuire efficacimente a servire la nazione gl' impedisce di proporsi come degno della più piccola commissione che domanda dell' esperienza e del talento. Ma, se come semplice volontario la sua presenza non fosse un incomodo a quello che l'accettasse egli riparebbe a qualunque luogo indicato dal Governo Napolitano, per ubbidire agli ordini e participare ai pericoli del suo superiore, senza avere altri motivi che quello di dividere il destino di una brava nazione resistendo alla se dicente Santa-Allianza la quale agguinge l'ippocrisia al despotismo. »

Je ne puis consentir à rien changer à la première partie, quand même l'opinion de Mme de Staël sur Benjamin Constant, et mes remarques sur la beauté de lady C. (très-parfaite assurément, et je présume l'avoir dit; — au moins j'y étais obligé en conscience); quand même tout cela devrait descendre en son entière et native crudité, jusqu'à nos arrière-petits-enfans.

» Quant à Mme de Staël, je ne suis nullement obligé de me faire son panégyriste. — Elle a toujours été plus polie pour moi présent, qu'absent. Notre cher ami, défunt Munk Lewis (1), qui était bien trop ennuyeusement bavard pour s'aviser de mentir, m'a juré, sur son assomante parole d'honneur, que ladite Mme de Staël était déchaînée contre moi à Florence; et quand je lui demandai, en *Suisse*, pourquoi elle avait changé d'avis, elle me répliqua, avec une louable sincérité, que je l'avais nommée dans un sonnet

(1) Les réflexions suivantes sur ce gentilhomme se trouvent dans les *Pensées détachées*.

« Lewis était bonhomme, instruit, mais assommant. Mon unique vengeance, ma seule consolation était de le mettre aux prises avec quelques-uns de ces esprits vifs qui haïssent par-dessus tout les gens lourds : Madame de Staël ou Hobhouse, par exemple. J'aimais L**, c'eût été un bijou d'homme s'il avait été mieux enchâssé; je ne veux pas parler de sa *personne*, mais de son esprit, qui était *fatigant*, ennuyeux, et contredisant toutes choses et toutes gens. Il avait la vue courte, et quand nous galoppions ensemble sur les bords de la Brenta, dans le crépuscule d'été, il me faisait aller *devant* pour le piloter : je suis distrait et parfois, particulièrement sur le soir, et la conséquence de mon pilotage était des accidens à la Moore (quand il chevauche), dans lesquels mon homme l'échappait belle. Une fois, je le menai droit dans un fossé, que je traversai comme d'habitude, oubliant de prévenir mon escorte. Une autre fois je le menai presque dans la rivière, au lieu de lui faire enfiler *certain* pont *mobile*, qui *in*-commode, au lieu *d'a*-commode les passagers : et deux fois nous courûmes à bride abattue sur la diligence, qui, se trainant *pesamment*, nous fit moins de tort et dommage qu'elle n'en reçut dans la personne de ses conducteurs, qui furent terrifiés et à *terre* portés par cette vigoureuse charge. Trois fois je le perdis dans les grises ombres du soir, et fus obligé d'*amener* à ses signaux lointains d'égarement et de détresse. Tout le temps il parlait sans relâche, car c'était un homme à qui les mots ne manquaient

avec Voltaire, Rousseau, etc., etc., et que d'ailleurs elle n'avait pu s'empêcher de crier, vu la décence. Or, je n'ai pas oublié cela, mais j'ai été généreux... à la façon de ma vieille connaissance, le défunt capitaine Whitby, de la marine royale, qui avait coutume de dire à ses marins (quand ils étaient fiancés (1) à la fille du canonnier) : — « *Allons donc, encore deux douzaines, et vous n'y penserez plus.* » Les deux douzaines étaient des coups de garcette; et, quant à *n'y plus penser*, Whitby donnait son opinion personnelle, plutôt que celle du patient.

» Mes connaissances en ces termes et pratiques me viennent d'avoir beaucoup causé avec les héros de nos vaisseaux de guerre, dans mes voyages sur la Méditerranée. Whitby se trouvait à la fringante action de Lissa, en 1811. C'était un brave, mais partisan de la vieille discipline. Quand il quitta sa frégate, il y laissa un *perroquet* auquel l'équipage avait appris les paroles suivantes : (Remarquez que le capitaine Whitby était tout le portrait de Fawcet, l'acteur; voix, traits, tournure, et que, de plus, il louchait.)

« Le perroquet *loquitur :* « Whitby! Whitby! oh le drôle d'œil! le drôle d'œil! — deux douzaines, allons, et vous n'y penserez plus, — oh! vous... »

» Or donc, si madame de B** a un perroquet, il n'y a qu'à lui apprendre la parodie française des mêmes paroles.

» Quant à notre journal projeté, nommez-le comme bon

jamais. Pauvre diable! il est mort (martyr de sa nouvelle fortune) d'une seconde visite à la Jamaïque.

« De bon cœur, donnerais les champs de Deloraine
Pour que, vivant, Musgrave encor franchît la plaine. »

Ce qui revient à ceci :

« De bon cœur, donnerais canne à sucre à douzaine
Pour que, vivant, Lewis encor franchît la plaine. »

(1) Dicton ironique des marins, pour désigner le châtiment qu'on leur inflige attachés sur une pièce de canon.

vous semblera ; mais il faut que ce soit un papier-nouvelle pour qu'il *rapporte gros*. Nous l'appellerons *la Harpe*, si le cœur vous en dit ; ou n'importe comment.

» Je sens exactement comme vous sur notre art (1) ; c'est en moi un reste de rage arrivant par accès, comme..... et alors, si je n'écris pour décharger mon ame, je deviens fou. Quant à cet amour d'écrire régulier et non interrompu de votre ami, je ne le comprends pas. Le besoin d'écrire bouillonne en moi comme une torture dont il faut que je me délivre, mais ce n'est jamais un plaisir. Au contraire, la composition m'est un labeur violent.

» Je désire que vous pensiez sérieusement à ce projet de journal : car je suis aussi sérieux là-dessus qu'on peut l'être sur chose de ce monde. Quant aux événemens, ici, ils sont grands et forts, — mais ne se confient pas au papier. — Cela ressemble beaucoup à l'état des choses entre Abel et Caïn. Il n'y a, dans le fait, ni loi ni gouvernement du tout, et c'est merveilleux comme on s'en passe. Excepté quelques meurtres, par-ci, par-là (chacun tuant qui lui déplaît, et étant dépêché en retour, par un ami ou un parent du défunt), la société est des plus paisibles, et le carnaval des plus joyeux que l'on puisse rencontrer dans son tour d'Europe. Il n'y a rien de tel que l'habitude en toutes choses !

(1) Lord Byron répond ici au passage suivant d'une de mes lettres :

« Quant au papier-nouvelle, il est assez bizarre que lord *** et moi-même ayons (une semaine avant que je reçusse votre lettre) spéculé sur votre assistance pour un plan, en partie semblable, mais plus littéraire et d'une périodicité moins fixe. Lord ***, comme vous le verrez par son volume d'essais, s'il parvient jusqu'à vous, a une manière très-fine, piquante et moëlleuse de présenter des vérités profondes sur la politique et les mœurs, et quelque plan que nous adoptions, il nous sera un allié utile et très-actif, car il a un plaisir à écrire qui est tout-à-fait inconcevable pour un pauvre scribe de peine comme moi, qui suis précisément, pour mon art, ce qu'était pour sa femme ce mari français qui, trouvant un amant avec la dame, s'écria : « Comment, monsieur..., sans y être obligé ! » En parlant ainsi, je fais allusion seulement à la partie de l'exécution ; car, pour la composition, ce rêve d'un ouvrage à faire, c'est, je l'avoue, un délicieux paradis de fous. »

» Je resterai ici jusqu'en mai ou juin; et, à moins qu'il ne m'arrive *quelque honneur inattendu*, nous pourrons nous rencontrer en France ou en Angleterre dans le courrant de l'année.

» Il va sans dire que je ne puis vous expliquer les circonstances présentes, attendu qu'on ouvre le lettres.

» Redressez-moi donc sur vos maudits *Champs Élysées*. Est-ce *és* ou *ées* pour l'adjectif? je n'entends rien au français, étant tout Italien. Quoique je puisse lire et comprendre cette langue, je n'essaie jamais de la parler, car je la hais. Retranchez ce qu'il vous plaira de la deuxième partie des Mémoires. »

A M. MURRAY.

Ravenne, 4 janvier 1821.

« J'apprends justement par les papiers publics qu'il y a une nouvelle tragédie, de grande espérance, par Barry Cornwall. En ce que je connais de ses ouvrages, j'aime ses Esquisses *dramatiques*, mais son *Histoire Sicilienne* et son *Marcian Colonna* en vers, me semblent tout à fait gâtés par je ne sais quelle affectation, empruntée à Words-Worth, à Moore, et à moi : le tout mêlé en une espèce de chaos. Je crois l'homme très-propre à produire une bonne tragédie, s'il s'en tient au style naturel, et ne s'amuse pas à faire de l'arlequinade pour le parterre. Comme il est un de mes camarades de collége (Barry Cornwall n'étant pas son *vrai* nom), je prends une part plus qu'ordinaire à ses succès, et serai content d'en avoir promptement des nouvelles. Si j'avais su qu'il entrât dans cette carrière, j'aurais parlé de lui dans la préface de *MarinoFaliero*. Il va mettre le monde en émoi s'il produit une belle tragédie. Je suis persuadé néanmoins que pour ce faire, loin de suivre la voie des vieux poëtes dramatiques, pleins de fautes grossières, que la

seule beauté du langage peut faire excuser, il faut écrire avec simplicité, selon *les règles*, modelant des tragédies régulières comme celles des Grecs; non à leur *imitation*, mais s'emparant seulement de leur ligne générale de conduite pour l'adapter à notre époque et à nos coutumes; et bien entendu, *sans* les chœurs.

» Vous allez rire, et vous écrier : « que ne faites-vous ainsi! » Vous voyez que j'ai essayé d'esquisser la chose dans *Marino Faliero :* mais plusieurs personnes croient mon talent *essentiellement anti-dramatique*, et je ne suis nullement certain qu'elles n'aient pas raison. Si *Marino* ne tombe pas à la lecture, peut-être ferai-je une autre tentative (mais non pour le théâtre). Mon opinion que l'amour n'est point la première passion tragique, bien que la plupart de nos pièces tournent sur ce pivot, m'empêchera toujours d'être parmi vous un écrivain populaire. L'amour, s'il n'est furieux, criminel et malheureux, ne peut fournir de sujet tragique. Quand il est tendre et mielleux, vos auteurs l'exploitent; mais cela ne devrait pas être, et n'est bon que pour les galeries et le paradis.

» Voulez-vous avoir l'idée de ce que je suis en train d'essayer? prenez la *traduction* de n'importe quel tragique grec (si je parlais de l'original, ce serait de ma part une impudente présomption, mais les traductions sont si inférieures aux originaux, que je crois pouvoir en courir les risques); prenez donc, et jugez de la *simplicité du plan*, etc., etc., et ne m'appréciez pas par comparaison avec vos vieux fous de brasseurs de drames. Ce serait boire de *l'usquebaugh* pour se préparer à goûter l'eau d'une fontaine. Et après tout, je suppose que vous ne prétendez pas soutenir que l'esprit-de-vin soit un plus noble élément que la claire source qui frémit au soleil? eh bien! c'est justement la différence que je vois entre les Grecs et cette tourbe de charlatans, toujours en exceptant Ben Jonson, qui était érudit et classique. Or donc, prenez Alfieri et comparez-*lui* en *anglais* mes nouvelles tentatives dans la manière antique,

et dites alors franchement votre opinion ; mais n'allez-pas me mesurer à l'aune de *vos propres* tailleurs, *vieux* ou *neufs*. Rien de si aisé que d'embrouiller une intrigue jusqu'à confusion, et de faire rage. Mistriss Centlivres a dans la comédie *dix fois le fracas de Congrève*, mais peut-on les comparer un moment? et cependant elle le chassa de la scène. »

CHAPITRE XIX.

Marino Faliero et les directeurs de Drury-Lane. — Protestation de Byron. — Démarches répétées pour s'opposer à la représentation. — Adresse des charbonniers à la Reine. — Droits des auteurs étrangers en France. — Cinquième chant de *Don Juan*. — Plan de la suite interminable des aventures du héros dans l'Europe entière. — Prétention de Byron à l'impopularité. — Déclin des arts en Italie. — Malédiction sur les Autrichiens.

L'intention des directeurs de Dury-Lane de faire représenter la tragédie de *Marino Faliero* sur leur théâtre étant alors connue, lord Byron se hâta d'envoyer une virulente protestation. Dans la lettre où elle est insérée, omise pour éviter les répétitions, il avait consigné un passage des Anecdotes de Spence, où Pope dit, parlant de lui-même :

« La force de ma résolution contre toute parade de ce genre s'est accrue, en voyant à quel point tout ce qui écrit pour le théâtre est obligé de s'assujettir aux acteurs et au public. »

Dans le même paragraphe on fait dire à Pope : « Dès que j'eus pris connaissance de la ville, j'adoptai la ferme résolution de ne jamais écrire quoi que ce fût pour le théâtre, et cela en dépit de toutes les sollicitations de mes amis, et en particulier de Betterton. »

A M. MURRAY.

Ravenne, 19 janvier 1821.

« Votre lettre du 29 est arrivée. J'ai à vous sommer sérieusement et fermement de prier M[rs] Harris, ou Elliston de laisser le Doge tranquille : ce n'est pas une pièce à jouer.

Cela ne remplirait nullement leur but, ferait manquer le vôtre (la vente), et me désolerait. Il n'y a nulle courtoisie, et presque de l'inhumanité, dans cette obstination à approprier les écrits d'un homme à leurs tréteaux de charlatans.

» Je vous ai envoyé, par le dernier courrier, une courte protestation adressée au public (contre ce procédé); en cas qu'*ils* persistent, ce qui j'espère ne sera pas, publiez-la dans les journaux. Ils ne s'en tireront pas à bon marché s'ils persévèrent : et d'abord, je ferai un appel plus grave sur ce sujet, et mettrai bien en lumières ce que je pense de l'injustice de leur conduite. Il est un peu dur que je doive avoir affaire à tous les bouffons de la Grande-Bretagne, *pirates* qui *veulent* publier, *acteurs* qui *veulent* jouer, — quand il y a des milliers de braves gens qui ne peuvent obtenir libraires ou comédiens ni pour amour, ni pour argent.

» Vous ne m'avez jamais voulu répondre un mot sur *Galignani*. Si vous avez envie de faire usage des deux *documens*, *faites*; sinon *brûlez*-les. Je ne me soucie pas qu'ils restent aux mains de personne. Supposez que quelqu'un les trouvât sans les lettres, que *penserait*-il? que j'ai fait justement le contraire de ce *qui est*, à savoir : remettre le tout à votre disposition : acte de civilité qui, tout au moins, méritait en réponse, « j'ai reçu votre lettre. » J'imaginais vous donner quelque droit, par ce moyen, sur les publications à l'étranger. Pour ce qui *me* regarde, cela ne peut avoir d'intérêt ni d'une façon, ni de l'autre (1).

» Le *troisième* chant de *Don Juan* est *terne*, à votre avis! Vous devriez réellement en finir là dessus. Si les deux premiers et les deux suivans sont passables, que voulez-vous de plus? particulièrement lorsque je ne dispute pas avec vous ni comme point de critique, ni comme affaire d'argent.

» Et d'ailleurs, qui dois-je croire? Vous, Douglas Kin-

(1) Cette affaire en resta là, et les documens qui ne pouvaient être d'aucun usage sont, je crois, entre les mains de M. Murray.

naird et d'autres, m'écrivent que les deux premiers chants sont les meilleurs que j'aie faits, et qu'ils sont généralement estimés; de son côté Augusta m'écrit qu'ils passent pour *exécrables*, (le mot est amer à digérer — hein! Murray?) même comme *composition*. Et qu'elle a tant entendu parler contre, qu'elle n'a *jamais voulu les lire;* et ne les connait pas. Qu'il en soit ce qu'il pourra, je ne change rien. Corriger n'est pas mon fait. Si vous publiez les trois nouveaux sans ostentation, peut-être seront-ils plus heureux.

» De grâce faites paraître le Dante et Pulci, (la Prophétie du Dante s'entend); je regarde Pulci comme mon chef-d'œuvre (1). Où en est le reste des *Hints?* Mettez donc le tout en vente à peu près à la fois, autrement vous voyez bien que tout l'avantage de la *variété* sera perdu.

» Je suis de mauvaise humeur, ayant des embarras d'affaires: ces pestes de curateurs, en s'opposant à un prêt avantageux que je voulais faire sur hypothèque à un gentilhomme, parce que ses propriétés sont en Irlande, m'ont montré comme on traite les absents. Oh! si je reviens jamais! Il y en a quelques-uns qui ne s'y attendent guère, que je ferai *filer*.... Eux ou moi, irons au diable. »

A M. MURRAY.

20 janvier 1821.

« Je ne m'attendais pas à vous ennuyer et ruiner en *double port de lettres* pour cette fois, mais je viens à l'instant de lire dans un *journal Italien* que « lord Byron a une *tragédie à l'étude*, etc., etc., etc., « et que le *Courrier* et le *Morning Chronicle*, sont en train de se déchirer l'un l'autre, à propos de la pièce et de l'auteur, etc.

(1) L'obstination de lord Byron n'est nulle part plus évidente que dans cette persistance à préférer à toutes ses œuvres le petit nombre d'ouvrages qui, aux yeux de tout autre, méritait le moins de succès. Sa traduction de Pulci, à laquelle il revient si fréquemment, était de ce nombre; elle parut plus tard dans *le Libéral*, et bien qu'échappant ainsi à une obscurité complète, elle est pourtant, je crains, destinée à ne jamais être relue.

» Je vous réitère donc mes prières afin que tout soit mis en œuvre pour empêcher la pièce de paraître, n'importe à *quel théâtre :* elle n'a point été destinée aux planches, sur lesquelles (dans l'état où est la scène à Londres) elle ne pourrait jamais réussir. Je vous ai envoyé par le dernier courrier mon appel, que vous *devrez publier en cas de besoin*, et je vous requiers de déclarer *en votre propre nom*, (si tant est que mon honneur vous soit cher) qu'une telle représentation serait contraire à ma *volonté* et *à mon jugement.* Si vous ne voulez me rendre tout à fait fou, vous aviserez à quelque mesure efficace. »

« *P. S.* Je ne puis concevoir comment Harris ou Elliston peuvent être assez sots pour songer à jouer *Marino Faliero*, autant leur vaudrait jouer le *Prométhée* d'Eschyle. Bien entendu que je parle en toute humilité, et avec le sentiment profond de la distance de temps et de mérite entre les deux pièces, mais purement pour montrer l'absurdité de la tentative.

» Les papiers italiens parlent d'une cabale contre. Certes, qu'il y en aura une! Qui irait s'imaginer qu'il n'y aura *pas* cabale contre un homme, un écrivain *populaire* encore, ou à succès du moins, qui n'a jamais flatté bêtes ou gens, opinions ou partis politiques? Eh vraiment, tous les partis n'en feront qu'un contre lui! »

AU MÊME.

Ravenne, 20 janvier 1821.

« Si Harris ou Elliston persistent après la semonce que je prie vous et M. Kinnaird de leur administrer en mon nom, et qui, je l'espère, suffira; — si, dis-je, *ils persistent*, alors je vous prie, *présentez en personne* la lettre ci-incluse au lord chambellan : je dis en *personne*, parce qu'autrement je n'aurais ni réponse ni certitude qu'elle fût arrivée à son adresse, grâce à l'insolence de la bureaucratie.

» Je voudrais que vous parlassiez à lord Holland, à tous mes amis et aux vôtres, pour les engager à s'opposer à cette maudite tentative de représentation.

» Dieu me soit en aide! à cette distance je suis traité comme un cadavre, ou un sot, par le peu de gens sur lesquels je croyais pouvoir compter; et sot *étais-je* de penser un peu mieux d'eux que du reste du genre humain.

» De grace, écrivez. »

« *P. S.* Je n'ai rien plus à cœur (c'est-à-dire en littérature) que d'empêcher ce drame d'être joué : bref, plutôt que de le permettre, il faut supprimer entièrement, et ne tirer que quarante exemplaires en secret, pour en faire don à mes amis. Quelle maudite engeance de sots doivent être ces bouffons, pour ne pas voir que cela ne va ni à leur foire, ni à leur échoppe! »

A M. MOORE.

Ravenne, 22 janvier 1821.

« Portez-vous donc mieux : je n'aime pas ce malaise. Écrivez une ligne ou deux pour me dire que vous allez bien. Aujourd'hui j'ai mes trente-trois ans accomplis....

. . . .

» Avez-vous ouï parler de la corporation des chaudronniers, qui a présenté ou se propose de présenter une adresse à Brandenbourg-house (1)? Tous « armés de pied en cap » et avec toute la variété et splendeur de leur appareil métallique.

« Les chaudronniers, dit-on, préparant une adresse (2),
Vont, de bronze couverts, l'offrir à son altesse :

(1) Où demeurait la reine Caroline.

(2) « The Braziers, it seems, are preparing to pass
An address, and present it themselves all in brass—

Par Dieu, ce spectacle à Brandenbourg est vain,
C'est charier du cuivre à la mine d'airain. »

» Voilà une ode pour vous : n'est-elle pas digne.

« De****, burleschissime auteur (1);
Homme de haut talent, que peu savent par cœur;
Lequel (je vous l'ai dit l'autre fois à Mestrie)
J'ai lu, grâce à mon goût pour la pâtisserie. »

» Mestrie et Fusina sont les trailles et bacs pour passer à Venise. Mais c'est pure fureur de rimer si je mets Mestrie en avant, car c'est à Fusina que nous nous sommes embarqués vous et moi.

» Ainsi donc on vous dédie un livre? J'en suis bien aise, et fort empressé de voir le volume.

» Jai tout un picotin d'ennuis, à propos d'une tragédie de ma façon, qui est bonne seulement pour le *cabinet*, et que les directeurs, s'attribuant un *droit* sur toute poésie publiée, paraissent décidés à exploiter, que je le veuille ou non, la faisant arranger à leur guise par M. Dibdin, je présume. J'ai écrit à Murray, au lord Chambellan, et aux autres pour intervenir et me préserver de ce pilori. Je ne veux ni de l'impertinence de leurs sifflets, ni de l'insolence de leurs applaudissements. J'écris uniquement pour le lecteur, et ne me soucie que de l'approbation silencieuse de ceux qui ferment un livre de bonne humeur et avec une tranquille satisfaction.

» A présent si vous voulez aussi écrire à notre ami Perry

A superfluous pageant — for, by the lord Harry,
They'll find where they're going much more than they carry. »
(La reine Caroline habitait alors Brandenboug-House.)

(1) « Of****, the grand metaquizzical poet,
A man of vast merit, though few people know it;
The perusal of whom (as I told *you* at Mestri)
I owe, in great part, to my passion for pastry. »

pour le prier de s'employer auprès d'Harris et d'Elliston, afin de leur *faire lâcher* prise, vous m'obligerez beaucoup. La pièce ne peut en rien leur aller, il suffit d'un coup-d'œil pour s'en convaincre, et j'espère qu'ils *l'ont déjà* vu. Si jamais elle pouvait devenir *jouable*, encore ne consentirais-je pas volontiers à rien avoir à faire avec les théâtres. »

A. M MURRAY.

Ravenne, 27 janvier 1821.

« Je diffère complètement d'avis avec vous sur le Dante qui, selon moi, devrait être publié avec la tragédie, mais faites à votre gré ; vous devez être meilleur juge en ce qui regarde votre propre métier. Je suis d'accord avec vous quant au *titre*. La pièce peut être bonne ou mauvaise, mais je me flatte qu'elle est originale comme peinture de ce genre de passion, si naturel, d'après ma manière de sentir, que, j'en suis convaincu, sur semblable provocation, j'aurais agi précisément comme le Doge.

» Je suis bien aise de l'approbation de Foscolo.

» Excusez la hâte. Je crois vous avoir dit que... J'ai oublié quoi. Peu importe.

» Mes remercîments de vos compliments de bonne année, j'espère que celle-ci sera plus agréable que la dernière. Je parle seulement pour ce qui me concerne en Angleterre, où j'ai eu toutes sortes de désappointements. J'y ai d'abord perdu un procès important, et pour achever dignement les quatre saisons, les curateurs de lady Byron viennent de refuser de me laisser faire un prêt avantageux à lord Blessington. Ce qui, avec une centaine d'autres choses, m'a fait de cette année toute une amertume. Heureusement que ma vie d'ici était sur un pied un peu plus agréable, sans quoi j'aurais puisé la liberté dans l'anneau d'Annibal.

» Remerciez, je vous prie, Gifford de toute sa bonté. L'hiver est aussi froid ici que dans les tournées polaires de

Parry. Je pars pour faire une promenade dans la forêt. Mes chevaux m'attendent. »

AU MÊME.

Ravenne, 2 février 1821

« Votre lettre d'excuses est arrivée. Je n'accepte les excuses que de politesse, et comme on accorde le pardon à l'homme qui vous le demande après vous avoir marché sur l'orteil : la phalange n'en souffre pas moins, surtout si elle est affligée d'un cor. Quoi qu'il en soit, je vous gronderai tout à l'heure.

» Dans le dernier discours du Doge (si je me rappelle juste) se trouve cette phrase :

« Toi, dont la main là haut fait, défait les soleils (1). »

» Corrigez ainsi :

« Toi, dont le souffle allume ou noircit les soleils ! »

» C'est-à-dire si le vers roule aussi couramment, et que M. Gifford trouve l'expression meilleure. Ayez, je vous prie, la bonté de faire attention à cela. Vous devenez tout-à-fait ministre d'état. Prenez garde de n'être pas détrôné quelqu'un de ces jours ; ** ne sera pas éternellement tory, bien que Johnson dise que le premier whig était le diable.

» Vous avez appris par la correspondance de M. Galignani un secret (un peu tardivement reconnu), c'est qu'un auteur *anglais* peut disposer exclusivement en *France* de son droit d'auteur : fait de quelque importance en temps de paix : quand l'écrivain est populaire. Maintenant je vais vous dire ce qu'il *vous* faut faire, et ne prendrai nul avantage sur

(1) And thou who makest and unmakest suns !
Changé pour
And thou who kindlest and who quenchest suns !

vous, quoique vous ayez eu l'indignité de laisser passer trois mois sans m'accuser réception de ma lettre. Offrez à Galignani la préférence pour le droit d'impression en France. S'il refuse, choisissez tel libraire français qu'il vous plaira, et je signerai l'acte que vous jugerez à propos de faire, sans que vous ayez jamais un *sou* à débourser pour *mon* compte.

» Souvenez-vous que mon seul but là-dedans est de vous assurer tous les droits d'impression. Je n'ai fait marché qu'avec des libraires anglais, et ne veux nulle affaire d'intérêt hors de l'Angleterre.

» Voilà qui est de franc jeu, et qui vaut un peu mieux que votre *rusé* silence, pour voir comment les choses tourneront. Vous êtes un bon enfant, *Caro Moray*, mais il y a toujours, par-ci par-là, en vous quelques traces du levain de Fleet-street, — une miette du vieux pain. Vous n'avez pas le droit de me montrer l'ombre d'un soupçon, car je ne vous ai donné nulle raison d'en concevoir. J'ai toujours abordé les choses franchement avec vous : comme, par exemple, en vous avisant que dans vos arrangements arithmétiques avec les disciples d'Apollon, il vous fallait parler de guinées (1), non de livres, et traiter les poètes aussi noblement que les médecins et les crieurs d'enchères.

» Je n'en dirai pas plus pour le présent, sauf que je suis, etc.»

« *P. S.* Si vous vous hasardez, comme vous dites, jusqu'à Ravenne cette année, j'exercerai envers vous les rites de l'hospitalité tout le temps que vous y vivrez, et vous enterrerai proprement (quoique non en terre sainte), si vous êtes tué d'un coup de feu ou tailladé dans quelques mêlées ou guets-apens, qui sont choses fréquentes aujourd'hui entre les partis indigènes. Il est possible que je vous prévienne, devant aller probablement en votre pays. Auquel cas écrivez à sa seigneurie lady Byron le duplicata de l'épître que le roi de France envoya au prince Jean. »

(1) La guinée, dont le prix varie selon le taux de l'or, est de 26 à 27 fr.; la livre sterling est de 24 à 25 fr.

AU MÊME.

Ravenne, 16 février 1821.

« Le signor Acrioni vous arrivera au mois de mars, venant de Barcelonne, engagé pour l'Opéra. C'est une de mes connaissances, jeune homme de bonnes manières et distingué dans ce qu'il est. Je réclame pour lui vos bontés et votre protection. Je vous prie de le mettre en rapport avec ceux de la gent théâtrale, des éditeurs de journaux et autres, qui pourraient publiquement, ou dans le particulier, le servir en sa profession.

» Le cinquième chant est si loin d'être le dernier de *Don Juan*, que c'est à peine l'ouverture du poème. Je prétends faire faire à mon héros son tour d'Europe, avec le mélange convenable de siéges, batailles et aventures, et le faire finir, comme Anacharsis Cloots, dans la révolution française. A combien de chants cela pourra s'étendre, c'est ce que j'ignore, et même (en supposant que je vive assez) je ne sais si je l'acheverai. N'importe, c'est là mon plan. Je veux en faire un cavalier servente en Italie, une cause de divorce en Angleterre, et une sentimentale figure à la Werther en Allemagne, de façon à mettre en relief les ridicules de la société en chacun de ces pays, et à développer mon homme, graduellement *gâté* et *blasé*, à mesure qu'il vieillit, ainsi que cela doit être. Je n'ai pas encore déterminé si je le ferai finir par l'enfer, ou par un mauvais mariage; ignorant quel est le pire? C'est en enfer que la traduction espagnole le mène, probablement par allégorie à l'autre état. — Vous en savez maintenant autant que moi sur le sujet.

» Le Doge, dites-vous, ne sera pas populaire? Quand ai-je jamais écrit pour la *popularité?* Je vous défie de montrer œuvre de moi (excepté un conte ou deux) qui soit populaire de style ou de caractère. Il me semble qu'il y a place pour un genre de drame différent, qui ne soit ni la

servile répétition du vieux drame, qui est grossièrement erroné, ni cependant *trop français*, comme ceux qui succédèrent au premier. Il me semble qu'on pourrait, en bon anglais, et en se conformant davantage à la sévérité des règles, combiner quelque chose qui ne ferait point déshonneur à notre littérature. J'ai aussi voulu faire une tragédie sans amour, où il n'y eût ni anneaux, ni méprises, ni surprises, ni reconnaissances, point de scélérats endurcis, enfin pas l'ombre de mélodrame. Tout ceci pourra mettre obstacle à sa popularité, mais non me persuader que c'est *par là* que l'œuvre pèche; quels que puissent être ses défauts, ils viennent d'erreurs dans le conduite de l'action, plutôt que la première donnée, qui est sévère et simple.

» *Vous épigrammatisez* donc sur *mon épigramme*? je vous revaudrai cela quelque jour, prenez-y garde. Jamais je n'ai laissé qui que ce soit (qui eût commencé, s'entend) avoir le dernier mot avec moi. Rappelez-vous ***, et veillez à ce que je ne vous fasse pas quelque aussi bon tour. Vous, éditeur dénaturé! comment, vous persiflerez vos propres auteurs? mangeur de papier que vous êtes!

. . . .

» Je ne trouve pas le second *cachet* si mauvais; certes, il est fort au-dessus de la tête de sarrazin qui cachetait votre dernière lettre. Le plus grand, de *profil*, était vraiment le meilleur.

» Foscolo dit donc qu'il vous fera tailler un plus beau *cachet* en Italie; en fait de taillades, ils s'entendent mieux à tailler les gens que les pierres. Quant aux arts, tous, à l'exception de Canova, Morghem et *Ovide* (ce n'est pas *de poésie* que je parle), sont aussi bas que possible : voyez plutôt le cachet que j'ai donné à William Bankes, et vous en conviendrez. A propos, comment Georges Bankes a-t-il été amené à citer les *Bardes Anglais* à la Chambre des Communes? c'est à qui me jetera ce poème au nez.

» Belzoni est un grand voyageur, et son mauvais anglais n'est pas sans grâce.

» Quant aux nouvelles, les Barbares marchent sur Naples, et s'ils perdent une seule bataille, l'Italie entière est debout. Ce sera comme le soulèvement d'Espagne, pourvu qu'ils trouvent un point d'appui.

« Si l'on ouvre les lettres? » certainement qu'on les ouvre, et c'est pourquoi j'y insère toujours mon opinion sur ces mauvais drôles d'Austro-Germains. Pas un Italien n'en est plus dégoûté que moi. Et tout ce que je pourrai faire pour débarrasser la péninsule et la terre de leur infame oppression sera fait *con amore*. »

CHAPITRE XX.

Exploit de Léandre et de lord Byron. — Polémique contre le voyageur Turner, qui échoua dans une semblable tentative. — Exercices de natation. — Boutade sur l'inexactitude des Galignanis. — Réclamation adressée à l'éditeur du *Morning-Chronicle*. — Portraits en miniature. — Allégra au couvent. — Idées sur son éducation religieuse. — Générosité pour un ancien ennemi. — Scott, l'éditeur. — Mort de Keats, auteur d'*Endymion*.

L'importance enfantine que lord Byron attachait à avoir vérifié et assuré par ses propres exploits la possibilité de celui de Léandre, se ranima tout à coup, à propos d'un voyage de Turner, où cet Anglais nie que le passage puisse être effectué d'Europe en Asie. Voici ce que le noble nageur en écrivit à M. Murray :

Ravenne, 21 février 1821.

« Dans la quarante-quatrième page du premier volume du voyage de Turner (que vous m'avez dernièrement envoyé), je lis « que : lord Byron en exprimant son entière confiance dans la possibilité d'entreprendre le passage, semble avoir oublié que Léandre nageait, pour aller et revenir, avec et contre la marée ; tandis que lui (lord Byron) porté par elle d'Europe en Asie, n'effectua en nageant que la partie la plus aisée du trajet. » Je n'ai certainement pas oublié ce qui est connu de chaque écolier, que Léandre traversait le détroit dans la nuit, et revenait vers le matin. Mon intention était de m'assurer si l'Hellespont pouvait *ou non* être traversé à la nage, et M. Ekenhead et moi y avons réussi, l'un en une heure dix minutes, et l'autre en une heure cinq. La *marée* n'était *pas* en notre faveur ; au con-

raire, la grande difficulté était de vaincre le courant, qui, loin de nous porter sur la rive asiatique, nous entraînait tout droit dans l'Archipel. Ni M. Ekenhead, ni moi, et je ne crains pas d'ajouter, personne à bord de la frégate, depuis le capitaine Bathurst jusqu'au dernier matelot, n'a eu connaissance de la différence de courant du côté d'Asie dont parle M. Turner. Jamais je n'en avais ouï parler jusqu'à ce moment, sans quoi j'aurais traversé en sens inverse. Notre seul motif, au lieutenant Ekenhead et à moi, pour partir du bord Européen, était que le petit cap au-dessus de Sestos est plus poéminent, et que la frégate à l'ancre en avant, juste sous le château d'Asie, nous offrait un point de mire pour nous diriger. Effectivement nous prîmes terre un peu au-dessus.

» M. Turner dit : « Tout ce qui est jeté sur cette partie du rivage européen *doit* arriver sur la côte asiatique. » C'est si loin *d'être* le fait, que tout ce qui est abandonné au courant descend droit dans l'Archipel, bien qu'un fort vent dans la direction de l'Asie puisse parfois produire l'autre effet.

» M. Turner tenta le passage du côté asiatique et échoua : « après une lutte de vingt-cinq minutes, pendant lesquelles il n'avança pas d'une centaine de toises, il abandonna l'entreprise, étant complètement épuisé. » C'est très-possible, et il lui en serait probablement arrivé autant du côté européen. Il fallait partir une couple de milles plus haut, et alors il aurait pu descendre sous le château d'Europe. J'ai particulièrement remarqué, et M. Hobhouse l'a fait aussi, que nous fûmes obligés, grâces à la violence du courant, d'étendre à *trois* et *quatre milles* un trajet qui n'en a pas plus d'un en droite ligne. Je puis assurer M. Turner que son succès m'aurait fait grand plaisir, comme ajoutant un exemple de plus aux preuves déjà données de la probabilité de la chose. Il n'est pas tout-à-fait juste à lui de conclure de ce qu'il a échoué, *lui Turner*, que Léandre ne pouvait réussir. Il y a quatre tentatives heureuses à rappeler, celles d'un Napolitain, d'un jeune juif, de M. Ekenhead

et la mienne ; les deux dernières faites en présence d'une centaine de témoins *Anglais*.

» Quant à la différence de courant, je n'en ai aperçu aucune ; il n'est favorable au nageur d'aucun côté, mais on le peut vaincre en plongeant en mer beaucoup au-dessus du point de la côte opposée que l'on désire atteindre, et en luttant toujours ; il est fort, mais, en calculant bien, on peut prendre terre. Ma propre expérience et celle d'autrui me prouvent que le passage de Léandre est parfaitement praticable. Tout jeune homme en bonne santé, et sachant passablement nager, pourra l'effectuer, n'importe en quel sens. J'ai mis trois heures à traverser le Tage ; ce qui est beaucoup plus hasardeux, le passage durant deux heures de plus que celui de l'Hellespont. Je citerai encore un exemple de ce que l'on peut faire en nageant. En 1818, le chevalier Mengaldo (gentilhomme de Bassano), bon nageur, voulut s'essayer avec mon ami M. Alexandre Scott et moi-même. Comme il paraissait y mettre du prix, nous y consentîmes. Étant tous trois partis de l'île de Lido, nous nous dirigeâmes vers Venise. A l'entrée du grand canal, Scott, et moi étant de beaucoup en tête, ne vîmes plus notre ami étranger, ce qui n'était d'aucune importance, une gondole le suivant pour le recueillir. Scott nagea jusque passé le Rialto où il sortit, moins parce qu'il était fatigué qu'à cause du froid ; étant resté quatre heures dans l'eau sans s'arrêter ou prendre de relâche, excepté en nageant sur le dos, ce qui entrait dans nos conventions. Je continuai ma course jusqu'à Santa-Chiara, ayant parcouru toute la longueur du grand canal (indépendamment de la distance du Lido), et je pris terre à l'endroit où la lagune se rouvre à Fusina. J'avais été dans l'eau, sans aide ni arrêt, et sans toucher terre ou barque, *quatre heures vingt minutes*, à ma montre. M. Hoppner, le consul-général, assistait à cette partie, et fut notre témoin pendant presque toute la course, ainsi que plusieurs autres. M. Turner peut donc, en s'adressant à M. Hoppner, vérifier aisément le fait, s'il pense que cela

en vaille la peine; nous ne pouvons pas établir la distance parcourue, d'une manière *précise*, mais il va sans dire qu'elle était considérable.

» Je traversai l'Hellespont en une heure dix minutes seulement; j'ai maintenant dix ans de plus d'âge et vingt de tempérament qu'au temps où je passai les Dardanelles, et cependant il y a deux ans que j'étais capable de nager quatre heures vingt minutes de suite; et je suis certain que j'aurais pu continuer deux heures de plus, quoique vêtu d'une paire de pantalons, costume qui n'aide nullement à cet exercice : mes compagnons furent aussi *quatre* heures dans l'eau. Mengaldo pouvait avoir trente ans et Scott environ vingt-six.

Après ces expériences de natation faites à diverses périodes de vie, non-seulement sur l'Hellespont, mais ailleurs, et par différentes personnes, comment pourrais-je douter que l'exploit de Léandre ne fût très-praticable? Si les trois individus ont fait plus que le passage du détroit, pourquoi n'aurait-il pu faire moins? Mais M. Turner a échoué, et comme cela est naturel, cherchant quelque raison plausible, il s'en prend à la côte asiatique. Il a essayé de nager en ligne directe, prenant l'avantage du passage le plus étroit, au lieu de monter plus haut. Il aurait tout aussi bien pu essayer de *voler* sur le mont Athos.

» Qu'un jeune Grec des temps héroïques, amoureux, et en pleine jouissance de la vigueur de ses membres, ait mené à bien une pareille entreprise, ce n'est ni étonnant, ni chose à mettre en doute. Qu'il l'ait *tentée* ou *non*, c'est une autre question, vu qu'il aurait pu prendre un petit *bateau* pour s'en épargner la peine.»

«*P. S.* M. Turner dit que la traversée d'Europe en Asie est « la *partie la plus aisée* de la tâche. » Je doute que Léandre fût de cet avis, car c'était le retour. Cependant il avait plusieurs heures de repos dans l'intervalle. L'argument de M. Turner, « que, plus haut ou plus bas, le détroit s'élargit si considérablement, qu'il lui aurait servi de peu

de chercher un point de départ plus à droite ou plus à gauche », n'est bon que pour ceux qui savent à peine nager. Un homme qui a quelque habitude ou quelque expérience, fera toujours moins attention à la distance qu'à la force du courant. Si, au lieu de partir du cap au-dessus, Ekenhead et moi, avions cherché à traverser au point le plus étroit, nous eussions été balayés jusqu'à Ténédos. Et d'ailleurs le détroit n'est pas d'une grande largeur, même à l'endroit où il s'ouvre, au-dessus et au-dessous du fort. La frégate ayant stationné quelque temps dans les Dardanelles, où elle attendait le firman, je me suis baigné souvent dans le détroit après l'avoir franchi, et presque toujours sur la côte d'Asie, sans m'être jamais aperçu de la grande force de ce courant contraire, sur laquelle le voyageur diplomatique rejette son peu de succès. Notre amusement dans la petite baie, qui s'ouvre immédiatement au-dessous du fort asiatique, était de *plonger* pour aller chercher les tortues de terre que nous y lancions à dessein, et de retrouver ces amphibies, rampant seulement au fond. Ce qui ne prouve guère cette violence du courant, si supérieure à celle du rivage européen. Pour répondre à la *modeste* insinuation qui nous accuse d'avoir choisi le côté d'Europe comme le *plus aisé,* j'en appelle à M. Hobhouse et au capitaine Bathurst (le pauvre Ekenhead étant mort depuis). Si nous avions entendu parler de cette différence de courant que l'on met en avant aujourd'hui, nous en aurions tout au moins essayé, et il est peu probable que nous eussions quitté la partie au bout de vingt minutes d'expérience comme M. Turner. Le mot de tout ceci, c'est que ce digne voyageur a échoué, et que nous avons réussi, qu'en conséquence il est désappointé, et se trouve disposé à jeter notre petit mérite dans l'ombre. Que n'a-t-il essayé le côté d'Europe! S'il avait réussi après avoir échoué du côté d'Asie, son plaidoyer serait à la fois plus gracieux et plus graciable. M. Turner peut tomber tant qu'il lui plaira sur ma poésie et ma politique, mais je lui conseille d'aban-

donner les réflexions aquatiques jusqu'à ce qu'il soit en état de nager vingt-cinq minutes sans être *épuisé;* quoique, pour lui rendre justice, je le crois le premier tory moderne qui ait jamais nagé *contre* le courant seulement la moitié de ce temps-là. »

A M. MOORE.

Ravenne, 22 janvier 1821.

« Attendu que je souhaite le repos de l'ame de défunt Antoine Galignani (vous aurez lu sa mort, publiée par lui-même, dans sa propre gazette), vous êtes particulièrement sommé d'informer ses enfans et héritiers, que, quoique je leur aie écrit à plusieurs reprises, je n'ai encore reçu qu'un seul *numéro* de leur *Gazette littéraire*, à laquelle j'ai souscrit, il y a plus de deux mois. S'ils n'ont nul égard pour moi comme souscripteur, ils devraient en avoir un peu plus pour la mémoire de feu leur père, qui, sans nul doute, n'en est pas mieux dans sa résidence actuelle pour ce manque d'exactitude. Ou bien qu'ils me rendent mes francs. Ils leur ont été payés par Missiaglia, le libraire vénitien. Vous pouvez aussi les avertir que quand un *gentleman* se donne la peine d'écrire, il est d'usage de lui répondre; sinon je leur *ferai un sermon* où je n'oublierai pas le panégyrique du défunt.

» Nous sommes ici tout à fait belliqueux et à deux journées du théâtre de la guerre, attendant les nouvelles de moment en moment. Nous allons voir enfin si nos amis les Italiens sont bons à autre chose qu'à lâcher un coup de feu au coin d'un mur. — Excusez la hâte, je vous écris ayant mes éperons aux talons, mes chevaux à la porte, et un comte Italien là, qui m'attend pour faire un tour de promenade. »

A M. MURRAY.

2 mars 1821.

« Voilà le commencement d'une lettre que je destinais à Perry, et que j'ai laissée là, espérant que vous pourriez vous opposer seul à la représentation. Il va sans dire qu'il est inutile d'envoyer l'épître, mais elle vous expliquera mes sentiments à ce sujet. Vous dites que « il n'y a rien à craindre ; qu'ils n'ont qu'à faire ce qu'ils voudront. » Ce qui signifie que vous me verrez siffler avec toute tranquillité. Vous êtes bon enfant ! »

A M. PERRY.

Ravenne, 22 janvier 1821.

« Mon cher Monsieur,

» J'ai appris une étrange nouvelle, qui ne peut être plus désagréable à votre public qu'à moi-même. Les lettres et les journaux me font l'honneur d'annoncer que l'intention de quelques-uns des directeurs de Londres est de faire paraître sur la scène le poème de *Marino Faliero* qui n'a nullement été destiné à cet excès d'honneur, et qui, j'espère, n'y sera point exposé, y étant tout à fait impropre. Je n'ai écrit que pour le lecteur solitaire et ne prétends à d'autres applaudissements qu'à son approbation silencieuse. Cette tentative pour me traîner de vive force comme un gladiateur dans l'arène, étant une violation de toute courtoisie littéraire, je me flatte que la presse impartiale s'élèvera entre moi et cette souillure ; je dis souillure, toute violation de droit en est une à mes yeux ; et je réclame comme auteur pour empêcher ce que j'ai écrit d'être métamorphosé en pièce de théâtre. Je respecte trop le public pour me prêter à rien de pareil de ma libre volonté. Si j'avais cherché à gagner ses bonnes grâces, c'eût été par une pantomime.

» J'ai dit que j'écrivais seulement pour être *lu* : je ne puis consentir à aucun autre genre de publicité, ni à ce qu'on abuse d'aucun de mes ouvrages déjà paru, pour le bon plaisir des histrions. Les applaudissements d'une chambrée ne me seraient agréables en aucune façon ; et cependant sa désapprobation pourrait me faire peine. La partie n'est donc pas égale. Vous direz peut-être : comment se peut-il que si la désapprobation du public blesse, sa louange ne donne aucun plaisir? Ceci ne signifie rien. Le coup de pied d'un âne ou la piqûre d'une guèpe peuvent être fort pénibles à ceux qui ne se plairaient ni au braire de l'un, ni au bourdonnement de l'autre.

» La comparaison est peu polie, mais je n'en ai aucune autre sous la main, et elle vient tout naturellement au bout de la plume. »

P. S. A M. Murray. « Je voudrais proposer à *Holmes*, le peintre en miniature, de venir me voir ce printemps : je paierais ses dépenses et une somme convenable. J'ai envie de faire faire le portrait de ma fille qui est au couvent, celui de la comtesse Guiccioli, et la tête d'une paysanne : cette dernière est tout à fait une étude de Raphael. C'est un visage tout villageois, mais d'une villageoise italienne, et entièrement dans le style de la Fornarina. Sa taille est haute, mais un peu lourde, et nullement comparable à sa figure qui est réellement superbe. Elle n'a pas dix-sept ans, et je désire beaucoup avoir cette tête avant qu'elle s'altère. Mme Guiccioli est charmante aussi, mais d'une caractère tout à fait différent : très-blonde et d'une blancheur rare en Italie. Ce n'est pas le blond anglais, c'est plutôt celui de la Suède et de la Norvége. Sa taille aussi, particulièrement le buste, est d'une beauté peu commune. C'est *Holmes* qu'il me faut. J'y tiens, parce que ses portraits sont surtout ressemblants. La guerre fait rage ici ; mais un voyageur isolé, ayant peu de bagage, et rien à démêler avec la politique, ne court nul danger ; mettez-le donc en diligence. N'allez pas l'oublier au moins ! »

A M. HOPPNER.

Ravenne, le 3 avril 1821.

« Je vous remercie de la traduction. Je vous ai expédié quelques livres que je ne sais si vous avez lu; il est inutile, en tous cas, de me les rendre. Je n'ai épargné ni peines ni dépenses pour le bien-être de l'enfant, et comme elle a maintenant ses quatre ans accomplis, qu'elle s'affranchissait de la domination des domestiques, et qu'un *homme*, vivant sans femme à la tête de sa maison, ne peut s'astreindre aux fonctions de gouvernante, je n'ai eu autre ressource que de la placer, pour un temps (moyennant une forte pension) au couvent de Bagna Cavalli, à douze milles d'ici. L'air y est bon; et là du moins, son instruction avancera, et on lui inculquera des principes de morale et des idées de religion (1). J'ai eu aussi une autre raison. Les choses tournent ici de telle manière que je ne crois nullement devoir être bien tranquille sur ma sûreté personnelle; j'ai donc cru plus sage de mettre l'enfant à l'abri de tout danger.

» J'ajouterai que je n'ai, en aucune façon, ni n'ai jamais eu le projet de donner à une fille *naturelle* une éducation *anglaise :* car son établissement en deviendrait doublement difficile. Avec une bonne éducation, et une dot de cinq à six mille livres sterling, elle peut et doit se marier très-convenablement à l'étranger. En Angleterre cette somme, qui est une fortune partout ailleurs, ne serait qu'une bagatelle. Je désire de plus qu'elle soit catholique romaine, c'est à mes yeux la meilleure, et assurément la plus vieille,

(1) Il s'occupait avec tant d'anxiété de cette partie essentielle de l'éducation de sa fille, que malgré les nombreux avantages qu'il était sûr de trouver pour elle dans la protection attentive et les tendres soins de Mrs Shelley, sa frayeur que les sentiments religieux de l'enfant ne fussent influencés par la conversation de Shelley l'empêcha de la confier à la femme de son ami.

de toutes les religions chrétiennes. Voilà mes motifs pour la mettre au *lieu* où elle est, c'est ce que j'ai pu trouver de plus convenable pour le moment : je n'ai aucun préjugé en faveur des couvents.

» Je ne parle pas de politique ; il me semble que c'est un sujet désespéré, du moins tant qu'il sera permis à ces bêtes brutes de fouler aux pieds l'indépendance des nations. »

P. S. « Il est ici question d'un changement en France : qu'y a-t-il de vrai ? c'est ce qu'on ne sait pas. »

P. S. « Mes respects à Mrs *H. J'ai* la meilleure opinion de mesdames ses compatriotes, et à mon âge (trente-trois ans du 22 janvier 1821) un homme ne peut raisonnablement avoir qu'une *bonne* opinion du sexe entier, surtout après la vie que j'ai menée ; mais avant trente, la pire opinion qu'il pût avoir des femmes en général, serait bien la meilleure pour son propre salut. Plus tard, peu importe à elle, ou à lui, ce qu'il en pense : son temps est passé, ou du moins doit l'être.

» Vous voyez comme je me fais sage. »

A M. MURRAY.

Ravenne, 21 avril 1821.

« J'enferme ici une autre lettre sur Bowles. Mais je vous préviens qu'elle ne ressemble point à la première, et que je ne suis pas du tout sûr qu'elle doive être publiée, *en tout* ou en *partie*. Consultez-vous là-dessus avec M. Gifford, et pensez-y deux fois avant de l'imprimer. »

P. S. « Vous pouvez porter ma souscription pour la veuve de M. Scott à *trente* livres sterling au lieu des dix proposées : mais ne mettez pas mon nom, il suffit des initiales N. N. Ma raison est qu'ayant fait mention de lui dans le pamphlet ci-inclus, cela paraîtrait indélicat. Je voudrais donner davantage, mais mes désappointements de l'année dernière,

Rochdale, et le transfert des fonds, me forcent pour le moment à l'économie. »

L'extrait de l'hommage rendu à la mémoire de Scott dans a brochure non publiée dont il est ici question, ne sera pas lu sans intérêt par ceux qui ont gardé quelque souvenir de l'amertume et de la violence que mit ce journaliste à attaquer lord Byron, à l'instant de crise où ses sentiments et sa gloire étaient le plus vulnérables. L'on recueille, en parcourant ces lignes, quelques traces du généreux et noble plaisir qui les a dictées.

« Pauvre Scott, il n'est plus? Parvenu enfin, en suivant sa vocation, à faire de son cadavre l'objet des enquêtes d'un juge de paix! Sa vie avait été celle d'un homme de mérite, et il est mort en brave. Je le connaissais, quoique légèrement. Bien qu'il eût quelques années de plus que moi, nous avions été camarades à l'école (ou comme prononcent les Aberdoniens, à *l'écuelle*) de grammaire de New-Aberdeen. En sa qualité d'éditeur, il n'en agit pas trop généreusement avec moi, il y a quelques années, mais rien ne l'engageait à agir autrement, et la circonstance d'alors donnait trop beau jeu à tous mes ennemis et à plusieurs amis. La tentation était forte : lorsque tous les miens, hors une personne, se détachèrent de moi, comme au vent d'automne tombent les feuilles des arbres : lorsque mon petit cercle d'amis se rétrécit encore, — lorsque la presse périodique tout entière (j'entends la presse quotidienne ou hebdomadaire et non la presse littéraire) se rua sur moi, en s'armant de toutes les formes de l'injure, il n'y eut dans cette ligue générale que deux exceptions, assez étranges, vu leur opposition habituelle, le *Courrier* et l'*Examiner*; — à cette époque, le journal que dirigeait Scott ne fut ni le dernier ni le moins acharné. Il y a deux ans que je rencontrai l'éditeur à Venise; la douleur l'avait courbé : il venait de perdre un fils, et avait appris à connaître, par expérience, l'amertume des privations domestiques. Il me pressa alors de retourner en Angleterre, et lorsque je lui répondis en souriant,

que ce n'avait pas été toujours là son avis, il répliqua que lui et d'autres avaient été grandement abusés, et qu'on avait fait des efforts, et employé des moyens extraordinaires pour les exciter. Scott est mort, mais il reste plus d'un témoin vivant de ce dialogue. C'était un homme d'un talent très-remarquable, et d'une vaste érudition. Il avait fait son chemin dans la littérature par des succès brillants et en peu d'années. Pauvre garcon ! Je me rappelle sa joie à propos de quelque emploi qu'il avait obtenu ou allait obtenir, grâces à *sir James Mackintosh*; ce fut la nouvelle de ce succès qui, à l'exception d'une rapide tournée à Rome, l'empêcha d'étendre ses voyages en Italie. J'imaginais peu à quoi cela devait le conduire. Que la paix soit avec lui ! et puissent toutes les autres fautes inévitables à l'humanité, lui être aussi promptement pardonnées, que les petites injures qu'il avait faites à celui qui respecta ses talents, et pleure sur sa perte.

A M. SHELLEY.

Ravenne, 26 avril 1821.

« L'enfant continue à aller bien, et les bulletins sont réguliers et favorables. C'est une satisfaction pour moi que vous et mistriss Shelley ne désapprouviez pas le parti que j'ai pris, et qui est purement temporaire.

» Je suis vivement peiné de ce que vous me dites de Keats. — Est-ce vrai, réellement vrai ? — Je n'aurais jamais cru la critique si meurtrière. Quoique en complète dissidence avec vous dans l'estime que vous faites de ses œuvres, j'abhorre tellement l'idée d'infliger une peine inutile, que j'aimerais mille fois mieux l'avoir vu hisser au plus haut sommet du Parnasse que de le voir périr de cette manière. Pauvre garçon ! et pourtant avec un amour-propre si désordonné, il n'aurait probablement jamais été heureux. J'ai lu l'analyse de *l'Endymion* dans la *Quarterly*, c'était

sévère, — mais sûrement pas autant que beaucoup d'articles critiques sur d'autres auteurs dans différents journaux.

» Je me rappelle l'effet que produisit en moi l'article de l'*Edimbourg Review* sur mon premier poème. C'était de la rage, une verve de résistance, de lutte, mais non du découragement et du désespoir.—J'avoue que ce ne sont pas d'aimables sentiments; mais dans ce monde d'intrigues et de débats, surtout dans la carrière des lettres, il faut qu'un homme s'assure de sa force de résistance, avant de se lancer dans l'arène.

« Ne crois pas qu'à tes jours la paix soit réservée ;
La sentence de tous, pour toi, n'est pas levée (1). »

» Vous connaissez mon avis sur cette école de poésie de *seconde main*. Vous n'ignorez pas non plus la haute opinion que j'ai de votre poésie à vous, parce qu'elle n'est d'aucune école. J'ai lu *Cenci:* mais indépendamment de ce que je trouve le *sujet* essentiellement *anti*dramatique, je ne fais nul cas de nos vieux auteurs *comme modèles*. Je nie que les Anglais aient jusqu'ici un seul drame. Cependant votre *Cenci* est œuvre puissante et poétique. Quant à *ma* pièce, vengez-vous sur elle, je vous prie, en la traitant avec la même liberté que j'ai prise avec la vôtre.

» Je n'ai pas reçu votre *Prométhée*, que je désire passionnément lire; je n'entends pas parler du mien, et ne sait s'il est publié. J'ai fait paraître une brochure sur la controverse de Pope, que vous n'aimerez pas. Si j'avais *su* Keats mort, ou que, vivant, je l'eusse connu si sensitif, — j'aurais omis quelques remarques sur sa poésie, provoquées par sa sortie contre *Pope*, et par mon désappointement de son *propre style*.

» Vous m'engagez à entreprendre un grand poème, je n'en ai ni l'envie ni la puissance. A mesure que je vieillis,

(1) « Expect not life from pain nor danger free,
Nor deem the doom of man reversed for thee. »

je deviens plus indifférent, non pour la vie, car nous l'aimons d'instinct, mais pour les stimulants de la vie. D'ailleurs cette dernière chute des Italiens m'a découragé pour bien des raisons, — les unes publiques, d'autres personnelles. Mes respects à madame Shelley. »

P. S. « Ne pourrions-nous, vous et moi, parvenir à nous rencontrer cet été? Qui vous empêcherait de faire ici une tournée *seul?* »

A M. MURRAY.

Ravenne, 26 avril 1821.

. . . .

« Ce que m'écrit Shelley serait-il vrai? Le pauvre John Keats est-il mort à Rome de la *Quarterly Revieuw?* J'en suis très-fâché, quoique persuadé qu'il prenait une fausse route comme poète, et se gâtait en donnant dans l'affectation de style de la ville et des faubourgs, mettant en vers le *Panthéon de Tooke* et le *Dictionnaire de Lemprière*. Je sais par expérience qu'une *Revue* féroce est de la ciguë pour un poète à la mamelle, et l'article contre moi (qui produisit les *Bardes anglais*) m'avait dès l'abord terrassé. — Mais je me relevai, et au lieu de me briser un vaisseau sanguin, je bus trois bouteilles de vin de Bordeaux, et commençai ma réponse, trouvant qu'il n'y avait rien dans l'article qui me donnât un prétexte suffisant de casser la tête à Jeffrey, d'une façon honorable s'entend. Bien que je n'approuve nullement l'*école* de gribouilleurs que foudroie l'article homicide, je ne voudrais pas l'avoir écrit pour tous les honneurs et toutes les gloires du monde.

» Vous voyez que les Italiens ont fait de la triste besogne : tout est dû à la trahison et à des divisions intestines; j'en ai eu une grande douleur. Les exécrations entassées sur les Napolitains par les autres peuples de l'Italie, sont tout à fait à l'unisson avec celles des peuples de l'Europe.

P. S. « Votre dernier paquet de livres est en route, mais non arrivé. Kenilworth est excellent. Merci des almanachs, j'en ai fait cadeau aux dames, grands et constants amateurs de gravures et de paysages. Je me suis procuré un ou deux livres italiens que je serais bien aise de vous envoyer, si je trouvais une occasion.

» Je ne suis pas, pour le moment, en très-brillante santé. C'est la faute du printemps, sans doute. Je me suis donc remis à la diète et aux sels d'Epsom.

» Puisque vous dites ma *prose* bonne, que ne traitez-vous avec *Moore*, pour la survivance des *Mémoires? Conditionnellement*, *rappelez-vous*-en bien; et pour n'être publié qu'après décès. *Il* a permission d'en disposer, et je l'ai engagé à le faire. »

CHAPITRE XXI.

Vers de Moore sur les Napolitains. — L'Italie désavoue la lâcheté de ces derniers. — Discussion critique de lord Byron avec Bowles sur Pope. — Martha Blount. — Amis de Pope. — Son extérieur. — L'amour ne vient pas uniquement de la beauté. — Suicides pour madame Cottin. — Réponse aux reproches d'indécence adressés à Pope. — Haine de son temps. — Poème d'Héloïse et Abélard. — De l'hypocondrie.

La lâcheté des Napolitains, qui se rendirent aux barbares sans coup férir, excita une irritation et une souffrance générales. J'étais à Paris à cette époque, et écrivant à lord Byron, qui, placé au milieu de ceux dont cet événement resserrait les fers, en était plus profondément touché que personne, je lui envoyai la pièce suivante.

Vers écrits en apprenant l'entrée des Autrichiens à Naples.

« A bas, lâches! poltrons! à bas, dans la poussière!
Que ce sang attiédi dans vos veines laissé,
Et que la liberté figea d'un cri de guerre,
Soit sucé des tyrans, ou dans les fers glacé.

» Fléau de tyrannie, accours comme un nuage!
Dévorez leurs sillons, sauterelles du Nord!
Vaisseaux, chargez leurs mers, et, courtiers d'esclavage,
De votre impur commerce empoisonnez leur port.

» Oh! que leur destin passe en proverbe ironique;
Qu'aux deux pôles résonne un rire immodéré!
Des sabres, que lâcha ta main paralytique
Seront forgés tes fers, pays dégénéré!

» Qu'aux chairs de tes enfants pénètrent les entraves,
Qu'en leur poignante angoisse, ainsi que les damnés

Pensent au Paradis, qu'ils songent, vils esclaves!
Qu'ils ont pu vivre libres, et meurent enchaînés!

» Honte, honte trois fois! alors qu'il n'est point d'ame
Dont la chaleur s'élève au-dessus de zéro
D'où votre liberté n'eût fait jaillir la flamme,
Dont votre hymne guerrier n'eût éveillé l'écho!

» Quand la terre attendait, d'espérance embellie,
Quand l'esprit des vieux temps semblait renaître exprès;
Lorsqu'à demi tiré, le fer de l'Italie,
Pour sortir du fourreau, n'attendait qu'un succès!

» Quand l'ombre des anciens, des grands qui furent vôtres,
Filicaja (1), Pétrarque abandonnaient les cieux,
Quand leur ame, chez vous choisissant ses apôtres,
Allumait sur vos fronts d'autres langues de feux.

» Bon Dieu! de tels moments.... c'était orgueil et vie;
L'âge d'or de l'histoire!... Un seul coup... quelques jours...
L'envahisseur tremblait, et la terre asservie
Se levait tout entière accourant au secours.

» Qu'alors pour préserver un souffle misérable,
Honte à l'humanité, vous ayez pu faiblir!
L'on vous croyait debout! et, rampant sur le sable,
Vous rouliez dans la fange et craigniez de mourir.

» Le feu sacré s'éteint, tyrans, joie immortelle!
Du palais au donjon qu'un seul cri soit jeté :
La liberté n'est plus! Sa dernière étincelle
Brillait!... Ecrasez-la, Rois de l'obscurité!

» Oh! Despote du Nord, que je vive en tes plaines!
Car j'estime le serf à tes pieds garotté
Bien plus que ce rebut fait pour souiller ses chaînes,
Et qui d'un vain combat leurra la liberté. »

(1) Vincent de Filicaja, né à Florence en 1642, poète lyrique. Ses *canzone* sur la *Délivrance de Vienne* par Jean Sobieski, ont une célébrité justement acquise.

La lettre ci-après se croisa avec la mienne, et fut bientôt suivie d'une autre dans laquelle Byron, avee une bienveillanee partiale, m'accusait réception de la pièce envoyée.

A M. MOORE.

Ravenne, 28 avril 1821.

« Vous ne pouvez avoir été plus désappointé que moi-même, ni aussi complètement abusé. Je l'ai été jusqu'à courir des risques personnels, dont je ne suis pas encore tout à fait quitte. Mais le temps et les événements ne changeront pas plus mes paroles que mes sentiments d'indignation contre la tyrannie triomphante. L'affaire actuelle est plus œuvre de trahison que de lâcheté : — quoique toutes deux y aient sans doute part. Si nous nous rencontrons jamais, j'aurai beaucoup à vous dire à ee sujet. A présent, par raisons évidentes, je ne puis éerire que peu de ehose. Toutes les lettres sont ouvertes. Dans les miennes, *ils* trouveront toujours ee que je pense, *moi*, mais rien qui puisse les conduire à en opprimer d'autres.

» Songez que les Napolitains ne sont nulle part plus exécrés maintenant qu'en Italie, et ne flétrissez pas tout un peuple des vices d'une provinee. Ce serait condamner toute la Grande-Bretagne, paree qu'on pille les naufragés en Cornouailles.

» Et à présent, soyons lettrés. — Triste ehute! enfin, c'est encore une consolation. Si *les travaux d'Othello ne sont plus*, attaehons-nous à d'autres avec plus d'ardeur, et si nous ne pouvons eontribuer à rendre le genre humain plus libre et plus sage, amusons, et nous, et ceux qui s'y prêteront. Qu'éerivez-vous? J'ai griffonné par intervalles, et Murray doit publier en ce moment.

» Lady Noel a été, eomme vous le dites, dangereusement malade. Consolez-vous en apprenant qu'elle est de nouveau *dangereusement* bien.

» J'ai écrit pour vous une feuille ou deux de plus du *Memorandum*, et ces deux mois-ci j'ai tenu un petit journal jusqu'à ce que toutes les pages du livret fussent remplies. Je l'ai alors laissé là, les choses s'embrouillant de plus en plus, et finissant par être trop *sombres* pour pouvoir les écrire sous une pénible émotion. Je serais bien aise de vous envoyer ces pages si je trouvais une occasion; car un volume, quelque petit qu'il soit, ne circule pas librement par les postes de ce pays d'inquisition.

» Je n'ai point de nouvelles. Comme me le disait en s'asseyant, les larmes aux yeux, devant sa harpe, il y a quelques soirs, une très-jolie femme, « *Hélas! il faut maintenant que les Italiens se remettent à faire des opéras!* J'ai grand peur que *cela*, l'opéra et le macaroni, ne soient leur fort, et *l'habit d'arlequin leur seul uniforme national.* Cependant, il y a encore parmi eux de hautes ames. Écrivez-moi donc. »

A M. MOORE.

Ravenne, 3 mai 1821.

« Quoique je vous aie écrit le 28 dernier, il faut que je vous remercie de votre lettre d'aujourd'hui et de vos vers, beaux de poésie, sublimes de sensations, et dans votre meilleure manière. Ils ne sont aussi que trop vrais! Cependant ne confondez pas les misérables du *talon de la botte* avec les hommes bien supérieurs qui habitent à l'entrée. Je vous assure que là il y a de nobles courages.

» Rien de plus à propos que votre poème et de mieux mérité par les Lazzaronis. Ils ne sont nulle part plus abhorrés et désavoués qu'ici. Nous causerons de tout cela, si nous nous rencontrons quelque jour, et je vous raconterai mes aventures; elles ont été peut-être un peu hasardeuses.

» Ainsi donc vous avez lu la lettre sur Bowles. Je ne me rappelle pas avoir dit de *vous* chose qui vous pût offenser,

du moins avec intention (1). Quant à **, je prétendais lui faire un compliment. J'ai écrit le tout couramment, sans copie, ni correction, et m'attendant alors chaque jour à être appelé sur le champ de bataille. Qu'ai-je dit de vous? je l'ai tout à fait oublié; probablement que j'exprimais quelques regrets de votre approbation de Bowles. Ne l'avez-vous donc *pas* approuvé, comme il le dit? Que ne l'ai-je su d'avance! je lui aurais donné plus de gruau à avaler. Mon projet était de ne faire de tous ces gaillards qu'une même parodie: à quel point ai-je réussi, c'est ce que j'ignore.

» Quant à Pope, je l'ai toujours considéré comme le plus grand nom de notre poésie. Les autres sont des barbares; comptez là-dessus. Il est, lui, le temple grec, flanqué d'une cathédrale gothique, d'une mosquée turque, avec toutes sortes de pagodes bizarres et de conventicules à l'entour. Vous pouvez, s'il vous plait, appeler Shakespeare et Milton des pyramides; mais je préfère le temple de Thésée, ou le Parthénon, à une montagne de briques vernissées.

. . . . »

A. M MURRAY.

Ravenne, 10 mai 1821.

« Je reçois votre paquet. Je suis l'obligé de M. Bowles, et M. Bowles doit m'être obligé de l'avoir remis en belle humeur. Il peut écrire, et vous, publier ce que bon vous semblera, *épigraphe* et sujet. Je n'ai jamais souhaité que franc jeu pour tout le monde. Il va sans dire que d'après le nouveau ton de M. Bowles, vous ne publierez *pas* ma *défense de Gilchrist*. Il serait brutal de répondre ainsi à son urbanité, car cette

(1) Quand je lui écrivis je n'avais pas *vu* la brochure, comme il le suppose ici; je savais seulement d'un ami que sa plume avait couru à tort et à travers, et que moi-même je n'avais pas été à l'abri d'une légère égratignure.

défense était trop âpre, et presque aussi rude que l'attaque. Vous pourrez communiquer à Bowles ce que je disais de son *Missionnaire*, car je le louais selon ses mérites. Si, néanmoins, il se trouve dans le manuscrit quelques passages *non personnels* au révérend, et qui rentrent dans la question, vous pourriez les ajouter en réimprimant ma première lettre (si réimpression il y a). Consultez Gifford là-dessus ; et, par-dessus tout, ne souffrez pas qu'on ajoute rien qui puisse blesser *personnellement* M. Bowles.

» Dans les notes ci-incluses, il est clair que mes observations sur la poésie *démocrate* ne se peuvent appliquer à lui, mais aux Cockneys, et à toute l'école de cette buanderie lavasse des lacs.

» J'ai espoir et confiance qu'il ne sera point permis à Elliston de jouer le drame? Certes, il pourrait au moins avoir la bonne grâce d'attendre le retour de Kean, avant de commencer son essai; quoique, *même alors*, je me prononcerais tout aussi fortement contre cette tentative. »

Il n'entre nullement dans mes intentions de courir le risque de renouveler, par des enquêtes sur son mérite ou son origine, la controverse dans laquelle lord Byron, avec autant de grâce que de bon naturel, se laissa désarmer par la courtoisie de son adversaire. Dans ces disputes, purement d'opinion et de goût, et où le but d'une des parties est d'élever l'objet que l'autre prétend rabaisser, la vérité, comme l'homme de Shakespeare, qui, « suspendu à des rochers, cueillait du fenouil marin (1), » se trouve généralement à mi-chemin de la pente. Quelque avis que l'on adopte sur le fond de la discussion, il ne peut y avoir qu'un sentiment sur les dispositions, pleines, des deux côtés, d'urbanité et

(1) Citation du roi Léar; description de la falaise de Douvres, par Edgar : « Sur le penchant à mi-côte, je vois un homme suspendu à des rochers, cueillant du fenouil marin; cet homme ne me paraît pas plus gros que sa tête. »

(*Trad. de Letourneur.*)

de douceur, qui, malgré quelques légers retours, amenèrent enfin le résultat prévu dans la précédente lettre. Tout ce qu'on peut désirer, c'est qu'une si honorable tolérance rencontre autant d'imitateurs qu'elle mérite d'éloges. On trouve dans ces pages remarquables, supprimées au moment où le trait était prêt à fendre l'air, avec une bonne foi, et un empire sur soi-même, rares chez les hommes de génie, on y trouve, dis-je, sur des points de critique générale, des passages trop curieux pour que je ne cède pas à la tentation de les donner au lecteur.

» Pope lui-même « dort bien — rien ne peut plus l'émouvoir, » mais, ceux qui aiment l'honneur de leur pays, la perfection de sa littérature, la gloire de sa langue, ne doivent pas permettre qu'un atome de la cendre du poète soit remué dans sa tombe, ou une feuille arrachée au laurier qui l'ombrage.

. . . .

» Que Martha Blount fût ou non maîtresse de Pope, cela me paraît de peu d'importance : quoique j'eusse pu lui en souhaiter une meilleure. Il paraît que c'était une femme au cœur froid, intéressée, ignorante, sur laquelle la tendresse d'ame de Pope ne sachant plus où se prendre, dans la désolation de ses derniers jours, s'alla perdre : sans enfants, seul, il entrait dans une vieillesse prématurée; ainsi l'aiguille aimantée, en approchant du pôle, à une certaine distance, devient inutile, perd sa force, et cessant de se mouvoir, se rouille. Cette femme semble avoir été si indigne de tendresse, que l'amour de Pope pour une telle créature est une preuve de plus de la bonté de son cœur. Il faut que nous aimions quelque chose. J'accorde à M. Bowles qu'en aucun temps elle n'aurait pu favoriser Pope d'un *attachement personnel*, parce qu'elle était incapable d'attachement. Mais je nie que Pope n'eût pu devenir cher à femme plus digne. Il n'est pas probable, à la vérité, qu'une jeune fille, en le voyant se promener sur le mail, ou en loge à l'opéra, en l'apercevant sur un balcon, ou

dans une salle de bal, fût tombée amoureuse de lui; mais en société il était aussi aimable que simple et naturel, et, malgré le désavantage fort grand de sa taille, il avait une tête et une physionomie remarquables, et surtout des yeux d'une grande beauté. Il fut adoré d'amis, tous différant de caractères, d'âge, de talents : favori du vieux et capricieux Wycherley, du cynique Swift, de l'âpre Atterbury, du doux Spence, de l'austère procureur-évêque Warburton, du vertueux Berkeley et du dissolu Bolingbroke. Celui-ci pleura comme un enfant sur son corps, et la description de ses derniers moments par Spence est aussi touchante, quoique moins pompeuse, que celle du lit de mort d'Addisson. Le soldat Peterborough et le poète Gay, le spirituel Congrève et le rieur Rowe, le remuant Cromwell et le paisible Bathurst, furent tous de son intimité. Celui qui savait se concilier tant d'hommes, des caractères les plus opposés, dont pas un qui ne fût célèbre ou digne de l'être, pouvait, certes, bien prétendre à toute la tendresse qu'un homme raisonnable a droit d'espérer d'une aimable femme.

» Au fait, toutes les fois qu'il s'en occupe, Pope paraît avoir parfaitement compris le sexe. Bolingbroke, « bon juge en ce sujet, » dit Warton, « regardait l'épître sur le caractère des femmes comme le chef-d'œuvre du poète. » Et quant aux passions d'un genre plus grossier, et qui, en s'élevant au-dessus de l'amour tel que l'a défini Buffon, prennent parfois le nom de *romanesques*, on peut remarquer que même celles que les femmes font naître ne tiennent pas toujours à la beauté. Madame Cottin était laide, et on pouvait présumer qu'il lui serait permis d'être vertueuse sans trop d'efforts : elle le fut; mais par suite de son inébranlable fermeté, deux admirateurs (dont l'un était dans la maturité de l'âge) se tuèrent de désespoir (voyez *la France*, de lady Morgan). Je ne voudrais cependant pas recommander cet excès de rigueur à toutes les laides, en les leurrant de la gloire de deux suicides par tête. Je crois

qu'il y a peu d'hommes qui, dans le cours de leurs observations sur la vie, n'aient remarqué que ce ne sont pas les femmes les plus belles qui inspirent les plus longues et les plus fortes passions.

» Mais, pour en revenir à Pope, Voltaire nous dit que le maréchal de Luxembourg (qui était aussi mal fait que Pope) était non-seulement trop adonné à l'amour pour un grand homme, mais heureux dans ses attachemens. La Vallière, si passionnément aimée de Louis XIV, avait un défaut désagréable. La princesse d'Eboli, maîtresse de Philippe II d'Espagne, et Maugiron, le mignon d'Henri III de France, avaient tous deux un œil de moins; et la fameuse épigramme latine, qui a été, je crois, traduite ou imitée par Goldsmith, fut écrite pour eux.

» Wilkes, si laid, avait coutume de dire qu'il n'était qu'un quart d'heure en arrière du plus joli garçon des trois royaumes : et cette vanterie s'appuyait, dit-on, sur des faits. Swift, n'étant ni jeune, ni beau, ni riche, ni même aimable, inspira les deux passions les plus extraordinaires dont on ait ouï parler : celles de Vanessa et de Stella.

« Quand Vanessa touchait à ses vingt ans,
Elle s'éprit d'un doyen de *cinquante.* »

» Il les en paya amèrement; brisa le cœur de l'une, et flétrit celui de l'autre; il eut sa récompense, car il est mort solitaire, idiot, dans les bras de ses valets.

» Je suis pour mon compte de l'avis de Pausanias, que les succès d'amour sont œuvres de hasard. Je me souviens d'avoir vu un édifice à Egine dans lequel se trouve une statue de la Fortune, tenant une corne d'Amalthée; près d'elle est un amour ailé. Ce qui signifie que les hommes doivent leurs succès en affaires de cœur plutôt à l'aide de la fortune ou du hasard qu'aux charmes de leur figure. Je suis persuadé aussi avec Pindare (dont les opinions gouvernent plusieurs des miennes), que la Fortune est au nombre

des Parques, et, à quelques égards, plus puissante que ses sœurs. — *Voyèz* Pausanias, liv. VII, ch. 26, pag. 246; traduction de Taylor.

» Grimm fait une remarque du même genre, sur la différence de destinée entre Crébillon jeune et Roussseau. Le premier écrit un roman licencieux, et une jeune anglaise bien née, ayant de l'argent, s'enfuit, et traverse la mer pour aller l'épouser; tandis que Rousseau, le plus tendre et le plus passionné des amants, est obligé de se marier avec sa servante. Si je me le rappelle bien, cette remarque a été reproduite dans la Revue d'Édimbourg, il y a sept ou huit ans.

» Quant au « mélange inoui d'indécente, et, en quelque sorte, *profane* légèreté de conduite et de langage que Pope affiche *souvent* » et qui choque si fort M. Bowles, j'ai d'abord à relever cette expression *souvent;* ce n'est qu'occasionnellement que Pope se laisse aller à prendre un ton qui était moins *le sien* que celui de son *temps*. Excepté la correspondance de Pope et de ses amis, peu de lettres particulières de cette éqoque sont venues jusqu'à nous : mais le peu qu'il y en a, quelques fragments de Farquhar et d'autres, sont plus grossiers et indécents qu'aucun passage des lettres de Pope. Les comédies de Congrève, Vanbrugh, Farquhar, Cibber, etc., qui naturellement essayaient de représenter les manières et la conversation de la vie privée, sont décisives sur ce point; comme aussi quelques-unes des feuilles de Steele, et même d'Addisson. Nous savons tous ce qu'était, à sa propre table, la conversation de sir Robert Walpole, premier ministre du pays pendant dix-sept ans, et nous connaissons l'excuse qu'il apportait de la licence de son langage; à savoir, « que tout le monde comprenait *cela*, mais que peu pouvaient parler raison sur des sujets moins communs. » La pruderie de ces derniers temps, conséquence, peut-être, autant du vice qui se masque et se farde, que d'une civilisation améliorée, n'a pas fait encore de bien grands progrès. Johnston, lui-même,

dans son « Londres » a deux ou trois passages qne l'on ne peut lire haut, et le *Tambour* d'Addisson n'est pas sans allusions indélicates.

. . . .

» Page XIV, nous trouvons l'imposante assertion que *son Épitre d'Éloïse seule suffirait pour le convaincre* (Pope) d'une *grossière licence.* Voilà donc les choses éclaircies enfin. M. Bowles *accuse* Pope de licence grossière, et fonde son jugement sur un poème. La *licence* est déjà un « grand peut-être, vu la tendance de l'époque; la *grossièreté*, je la nie. » Au contraire, je crois que jamais tel sujet ne fut ni ne pouvait être traité par aucun poète avec tant de délicatesse, mêlée tout à-la-fois de tant de vérité et de puissance de passion. L'Atys de Catulle est-il *licencieux?* Non, il n'est pas même grossier; et cependant Catulle est souvent un écrivain fort libre. Les sujets sont presque identiques, seulement Atys fut le suicide et Abélard la victime de sa virilité.

» Ce qu'il y a de licencieux dans le sujet n'appartient point à Pope, c'est chose de fait; et tout ce que ce fait avait de grossier, il l'a pallié; tout ce qu'il avait d'indélicat, il l'a purifié; tout ce qu'il avait de passionné, il l'a poétisé; tout ce qu'il avait de saint, il l'a sanctifié. M. Campbell a admirablement marqué cela en peu de mots (je cite de mémoire), lorsque comparant Pope et Dryden, il montre les points d'infériorité de ce dernier. « Il est à craindre, » dit-il, que si le sujet d'Éloïse était tombé dans ses mains (celles de Dryden), il ne nous eût donné que la lie grossière de cette passion. » Jamais la délicatesse de Pope ne s'est nulle part mieux déployée que dans ce poème. Du trait d'histoire et des lettres d'Héloïse, il a fait ce que nul autre esprit que celui du plus élevé, du plus pur des poètes n'aurait pu accomplir avec ses matériaux. Ovide, Sapho (dans l'ode qu'on lui attribue), tout ce que nous avons d'ancienne poésie, tout ce que nous avons de moderne, s'anéantit devant cette production.

» Il faut en finir avec cette niaise accusation de licence. Anacréon n'est-il pas enseigné dans nos écoles? traduit, loué, réimprimé? . . . . . . La corruption dans les colléges anglais, ou parmi les femmes anglaises, en est-elle plus grande? Quand vous aurez jeté les anciens au feu, il sera temps de dénoncer les modernes. Licence! Il y a plus de licence réelle dans un roman en prose français, une hymne morave, une comédie allemande, et la morale y est sapée plus dangereusement, que dans toute la poésie qui a jamais été griffonnée ou imprimée depuis les Rapsodies d'Orphée. L'anatomie sentimentale de Rousseau et de madame de Staël est chose bien autrement formidable que n'importe quelle égale quantité de vers. Le danger de leur prose vient de ce qu'elle sape les principes en *raisonnant* sur les passions; tandis que la poésie, qui est la passion toute pure, ne systématise pas : elle attaque, mais n'argumente point, elle peut errer, mais elle n'a nulle prétention à l'optimisme. »

. . . .

En réponse à quelques plaintes de M. Bowles, que son antagoniste Gilchrist avait accusé d'hypocondrie, le noble écrivain poursuit ainsi.

« Je ne puis concevoir qu'un homme en parfaite santé soit très-affecté d'une accusation de ce genre. Son teint et sa conduite la peuvent amplement réfuter; et si elle est fondée, de quoi s'agit-il? — D'une obstruction, d'un empâtement au foie, voilà tout. « Je le dirai au monde entier :» s'écriait le savant Smelfungus, « vous feriez mieux (reprisje) de le dire à votre médecin (1). » Il n'y a rien de déshonorant dans une maladie qui est surtout ordinaire aux savants. Les bons, les sages, les spirituels, voire les plus gais, ont eu à s'en plaindre. Regnard, auteur des dernières comédies françaises après Molière, était bilieux; ce dernier lui-même atrabilaire; le Dr Johnson, Gray et Burns ont été

(1) Voyage Sentimental de Sterne.

parfois plus ou moins hypocondres. Cette disposition fut le prélude des maladies plus cruelles de Collins, Cowper, Swift et Smart. Il n'en résulte nullement qu'une atteinte partielle de ce désordre doive se terminer d'une aussi funeste manière. Et quand il en serait ainsi?

« Ni le meilleur, ni même le plus sage
N'en sont exempts : car chacun doit péage
A la Folie; et remarquez ceci,
Quiconque est fou, n'est-il pas libre aussi? »

» . . . . Mendehlson et Bayle étaient quelquefois si abattus par ce malaise qu'ils étaient obligés de recourir à des « spectacles de marionnettes, ou de se mettre à compter les tuiles des maisons en face de leur fenêtre,» pour se distraire un peu. Le docteur Johnson n'aurait-il pas quelquefois donné un de ses membres pour retrouver l'élasticité de ses esprits? »

CHAPITRE XX.

Continuation de la brochure sur Pope. — Lettres anonymes. — Menaces d'assassinat. — Mérite poétique de Mr Bowles. — Pope, inventeur des jardins anglais. — Ses habitudes champêtres. — Les deux écoles de poètes de la nature. — Traduction d'Homère. — Bon ton, noblesse et vulgarité. — Querelle de Pope et de lady Mary Worley Montaigue.

M. Bowles, se plaignant dans sa brochure de quelques communications anonymes qu'il avait reçues, lord Byron commente ainsi cette circonstance :

« Je conviens avec M. Bowles que l'intention était de le vexer, mais je crains qu'il ne s'y soit prêté de trop bonne grâce en accusant réception de la critique. Un écrivain anonyme n'a qu'un moyen de juger l'effet de son attaque ; et en cela il a l'avantage sur la vipère ; quand il entend crier la victime il apprend que son poison a pénétré dans le sang, tandis que le reptile est *sourd*. La meilleure manière de répondre à une communication anonyme, c'est de n'y prêter nulle attention, directe ou indirecte. Je voudrais seulement que M. Bowles pût voir un ou deux des milliers d'écrits anonymes que j'ai reçus dans le cours d'une vie littéraire qui, bien que commencée de bonne heure, n'a pas encore atteint au tiers de son existence d'auteur à lui ; je ne parle que de ce qui a rapport à ma carrière de *littérateur ;* il en faudrait doubler le nombre, si j'y comprenais les attaques personnelles. Si M. Bowles jetait un seul coup-d'œil sur ce fatras, la violence, les menaces, l'absurdité du tout, le feraient rire : j'en ris moi-même, et ainsi nous pouvons y gagner tous deux.

» Pour soutenir la parade, le mois précédent (1821), ma vie a été menacée de la même manière que l'était la re-

nommée de M. Bowles. Seulement la dénonciation anonyme au lieu d'être adressée à **** l'était au cardinal légat de la Romagne. Je joins ici la menace dans tout son barbare mais littéral italien, pour convaincre M. Bowles; et comme ce sont les seuls billets à ordre que les Italiens aient jamais acquittés, ma personne était au moins aussi exposée à « un coup fourré dans l'ombre » de « John Heather-Blutter » (voyez Waverley), que le fut jamais la gloire de M. B. . . aux coups d'un rédacteur. Et pourtant je me promène journellement à cheval, seul, dans la forêt, pendant quelques heures (dont *une* de crépuscule), tout uniment parce que c'est mon *habitude d'après-midi*, et que je suis convaincu que si le tyran ne peut échapper au milieu de ses gardes (n'est-ce pas ainsi qu'il est écrit?) toutes précautions seraient vaines pour garder un plus humble individu. »

C'est avec un plaisir tout particulier que j'extrais le juste tribut d'éloges donné dans cette même brochure au talent poétique de mon révérend ami.

« M. Bowles ne peut être vaincu que par lui-même. Comme poète, l'auteur du *Missionnaire* peut rivaliser avec les premiers d'entre ses compatriotes. On doit se rappeler que toutes les opinions que j'ai émises jusqu'ici sur la poésie de M. Bowles, furent *écrites* long-temps avant la publication de son dernier et meilleur poème; parler ainsi d'un poète, c'est en faire le plus flatteur éloge. M. Bowles se classe parmi ses rivaux vivants de la manière la plus honorable, etc., etc., etc. »

Les curieux passages qui suivent furent envoyés séparément à M. Murray.

« Une chose à remarquer, après toutes les clameurs contre la *nature de salon*, les *images artificielles*, etc., etc., c'est que Pope fut le principal inventeur de ces *modernes jardins*, orgueil de l'Angleterre. Il partage cet honneur avec Milton.

» Walpole (qui n'était nullement ami de Pope) assure

que c'est ce poète qui forma le goût de Kent, et que c'est cet artiste qui a popularisé en Angleterre le bon goût « dans la distribution des terrains. » Le plan du jardin du prince de Galles fut copié sur celui de *Pope*, à Twickenham. Warton applaudit aux singuliers efforts d'art et de goût qui produisirent tant d'aspects variés et pittoresques dans cinq acres de terre. Pope fut le *premier* à ridiculiser en *prose* et en vers le dessin faux, corrompu et empesé des Hollandais et des Français dans leurs jardins (*voyez*, pour la prose, le *Guardian*), et non-seulement on lui doit quelques-unes de nos *premières*, mais de nos *meilleures* règles et observations sur l'architecture et le jardinage.

» Après cela, n'est-ce pas une honte que d'entendre nos Lacquistes, en *vert de Kendal*, et nos bucoliques Cockneys crier à la nature (les derniers dans des déserts bâtis de ciment et de briques), et vociférer contre Pope et ses habitudes *artificielles et casanières?* Pope avait vu tout ce qu'on peut voir de la nature en Angleterre. Elevé dans la forêt de Windsor, et au milieu des sites pittoresques d'Eton, il vécut familièrement et fréquemment dans les habitations de campagne de Bathurst, Cobham, Burlington, Peterborough, Digby et Bolingbroke, parmi lesquelles maisons *Stowe* est à citer. Il fit de son propre petit patrimoine de cinq acres un modèle pour les jardins des rois, et pour le premier de nos artistes qui ait imité la nature. Warton croit que le plan du plus remarquable des ouvrages de *Kent* fut aussi dessiné sur le jardin de Pope, au moins pour les ombrages de l'entrée et de la sortie du vallon de Vénus.

» Il est vrai que Pope était infirme et mal fait, mais il pouvait marcher, et monter à cheval (il fit tout d'une traite la route d'Oxford à Londres), et était fameux pour la justesse de son coup-d'œil. Sur un arbre chez lord Bathurst sont gravés ces mots, *Ici Pope chanta*, parce qu'il avait quelquefois travaillé sous cet ombrage. Bolingbroke, dans une de ses lettres, se représente avec le poète, écrivant tous deux dans une prairie: nul homme n'admira plus

la nature, ou ne s'en servit mieux que ne l'a fait Pope, comme j'essaierais de le prouver par ses ouvrages en *prose* et en *vers*, si je n'avais été devancé dans un travail si facile et si agréable. Je me souviens d'un passage, quelque part, dans Walpole; il est question d'un gentleman qui donnait des instructions, sur la façon de disposer quelques saules, à un homme qui avait long-temps servi Pope en qualité de jardinier. « Je comprends, Monsieur, répondit le paysan, vous voudriez les voir pendre à terre d'une façon poétique.» N'existât-il que cette petite anecdote, encore suffirait-elle à prouver le goût de Pope pour la nature et l'impression qu'il avait produite sur un homme du commun. J'ai déjà cité Warton et Walpole (tous *deux* ses ennemis), et s'il était nécessaire je trouverais à extraire de Pope lui-même d'amples citations, dans lesquelles il y a plus d'amour de la nature que dans n'importe quel poète de nos jours.

» La variété de ses perfections est réellement merveilleuse; l'architecture, la peinture, le jardinage, furent tous également soumis à son génie. Il faut se rappeler que dans la *création* des jardins en Angleterre, on se propose le perfectionnement d'une nature avare, et que sans cet *art*, les principales forêts étant détruites, l'Angleterre ne serait plus qu'un pays de haies et de fossés, de doubles poteaux et de barrières, une espèce de *Hounslow-heath* et de *Clappam*. Cette contrée, en général, était loin d'être pittoresque: le cas est différent en Ecosse, dans le pays de Galles et en Irlande; j'excepte aussi les comtés des lacs et le Derbyshire, ainsi qu'Eton, Windsor, et mon propre cher Harrow sur la colline, et quelques sites près des côtes. Dans notre déplorable fertilité de grands *poètes modernes*, et d'*écoles de poésie* (ce titre, comme celui d'école d'éloquence et de philosophie, ne s'introduit jamais dans l'art que quand sa décadence s'est accrue avec le nombre de ses professeurs); dans le temps présent donc, deux sortes de *naturels* sont sortis de terre : les Lacquistes qui sentimentalisent sur la nature, parce qu'ils demeurent dans le Cumberland; et

leur *secte en sous-ordre* (que quelques-uns ont malicieusement surnommée l'*école des Cockneys* (1)) dont les disciples sont enthousiastes de la campagne, parce qu'ils vivent au cœur de Londres. Il est à remarquer que les rustiques fondateurs sont très-empressés de renier toute parenté avec leurs imitateurs métropolitains, qu'ils raillent rudement dans leurs articles de journaux, et appellent cockneys, athées, pauvres sots, méchants écrivains, et autres épithètes peu tendres. Je comprends encore les prétentions des gentlemen aquatiques de Windermere à ce que M. Braham appelle *enthousimusy* pour les lacs, montagnes, asphodèles, et boutons d'or; mais je serais charmé d'apprendre sur quoi se fonde la prétention de leurs frères imitatifs à la même *hauteur* de diapazon. Southey, Wordsworth, Coleridge, ont erré dans la moitié de l'Europe, et vu la nature sous ses aspects variés (quoique je trouve que parfois ils ne l'ont pas trop bien traitée); mais que diable les autres ont-ils vu — de terre, mer, ou nature? pas la moitié, pas la dixième partie de ce que Pope en avait savouré. Ils se raillent de sa forêt de Windsor; ont-ils seulement vu de Windsor autre chose que ses *briques?*

» Quant ils auront réellement vu quelque chose de la vie, — quand ils l'auront sentie, quand ils auront voyagé au-delà des limites reculées des déserts de Middlesex, qu'ils auront traversé les Alpes de High-gate, remonté jusqu'à sa source le Nil de la rivière Neuve, — alors, et pas avant, il leur sera permis de mépriser Pope, qui avait été sinon dans la principauté de Galles, du moins très-près, lorsqu'il décrivit si splendidement les œuvres *artificielles* du bienfaiteur de la nature et de l'humanité, *l'homme* de Ross. Souvent dans le salon de l'auberge où *le portrait* de ce dernier est encore suspendu, je l'ai contemplé, avec respect pour sa mémoire, et admiration pour le poète, sans lequel

(1) *Cockney*, terme équivalent pour Londres à notre expression : Badaud de la rue St-Denis.

d'aussi utiles travaux, toujours subsistants, auraient eu peine à conserver ce vertueux renom. . . . .

» *S'ils* n'avaient touché à Pope, ils auraient pu demeurer *seuls avec leur gloire*, sans que j'eusse dit ou pensé quoi que ce soit d'eux ou de leurs sottises : mais s'ils veulent s'attaquer au petit rossignol de Twickenham, d'autres le peuvent souffrir, *moi* non. Temps, distance, chagrin, âge, rien ne diminuera ma vénération pour lui, le plus grand poète moral de tous les siècles, de tous les climats, de tous les sentiments, de toutes les positions de la vie : lui, délices de mon enfance, étude de mon âge mûr, et peut-être, s'il m'est permis d'y arriver, consolation de ma vieillesse. Sa poésie est le livre de vie. Sans hypocrisie, et pourtant sans irréligion, il a mis en faisceau, il a revêtu d'une beauté sublime tout ce qu'un bon et grand homme pouvait rassembler de sagesse morale. Sir William Temple observe que, de tous les membres de la société qui vivent dans l'espace d'un millier d'années, pour un homme capable de faire un grand poète, il en naît mille capables de devenir aussi grands généraux ou ministres d'état qu'on en puisse trouver dans l'histoire. C'est l'opinion d'un homme d'état, en fait de poésie, et elle est honorable pour lui et pour l'art. Pope était un de ces poètes d'un millier d'années : mille printemps se dérouleront avant que notre littérature en puisse espérer un autre. Mais qu'importe, elle peut s'en passer ; n'est-il pas, à lui seul, toute une littérature ?

» Un mot sur sa traduction d'Homère, si brutalement injuriée. Le docteur Clarke, dont l'exactitude critique est bien connue, *n'a pu* désigner plus de trois ou quatre *contresens* dans l'Illiade entière. « Les fautes réelles de la traduction sont d'un autre genre » selon les propres paroles de Warton, l'érudit. Il s'ensuit que Pope a évité le principal écueil des traducteurs. Quant à ses autres *erreurs*, elles consistent à avoir transformé un poème grec sublime en un magnifique poème anglais qui durera toujours. Cowper et le reste des poètes prétendants peuvent faire de leur pire

et de leur mieux, ils n'arracheront jamais Pope des mains d'un seul lecteur qui ait du cœur et du sens.

» Ce qui distingue le bas étage de cette nouvelle école de poètes, c'est leur *vulgarité*, je ne veux pas dire qu'ils soient *grossiers*, mais d'une *élégance triviale*. Un homme peut être *grossier* sans être *vulgaire*, et vice versa. Burns, souvent *grossier*, n'est jamais commun : Chatterton non plus, ni Wordsworth, ni les chefs de l'école du lac, quoiqu'ils exploitent la vie domestique dans tous ses détails. C'est dans leurs *ornements* que les disciples du sous-démembrement de l'école sont le *plus* vulgaires, et on peut les reconnaître tout d'abord à ce seul trait : de même que ce que nous appelions à Harrow un *endimanché* se distinguera du vrai gentleman au premier coup-d'œil, quelque bien taillés que soient ses habits, quelque proprement cirées que soient ses bottes, probablement parce qu'il fait les uns, et nettoie les autres de ses propres mains.

» Dans le cas présent, je parle des écrits, non des personnes : de celles-ci, je ne connais rien, des premiers, je juge sur ce que je vois. Ils peuvent être tous hommes honorables et distingués pour ce que j'en sais, mais la qualité dont je parle est soigneusement exclue de leurs productions. Ils me rappellent le M. Smith et les miss Broaghtons de l'assemblée *d'Hampstead* dans *Evelina*. En tout ce qui regarde le bon ton (dans la vie privée du moins), j'ai la prétention d'avoir quelque expérience, ayant, durant le cours de ma jeunesse, essayé un peu de toute espèce de société, depuis le prince chrétien, le sultan, le pacha musulman, et les rangs les plus élevés des divers pays, jusqu'aux boxeurs de Londres, le *parer et le porter* (1), le muletier espagnol, le vagabond derviche turc, le montagnard écossais, et le klephte albanais, pour ne rien dire des curieuses variétés de la société italienne. Loin de moi l'idée qu'il y ait ou puisse y avoir rien de semblable à une *aristocratie de poètes*;

(1) Termes de pugilat.

mais il *y a* une noblesse de pensée et de style dont la source, ouverte à toutes les classes, réside en partie dans le talent, en partie dans l'éducation : — on la voit briller dans Shakespeare, Pope et Burns, non moins que dans le Dante et Alfieri ; mais on n'en aperçoit pas trace dans le petit chœur des perroquets et des bardes de M. Hunt. Si j'avais à définir ce que c'est que cette espèce d'élégance, cette *commifauté*, je dirais qu'elle ne se peut décrire qu'à l'aide *d'exemples*, en montrant ceux qui l'ont, et ceux qui ne l'ont pas. Dans l'habitude de la vie, je dirais qu'elle se rencontre chez la plupart des militaires, rarement chez les marins ; qu'elle est le partage de la plupart des hommes d'un rang élevé, rarement des hommes de loi ; qu'elle se trouve plus fréquemment parmi les auteurs (quand ils ne sont pas pédants) que parmi les théologiens et les ecclésiastiques ; que les maîtres *d'armes* en ont plus que les maîtres de danse, et les chanteurs plus que les acteurs : et (si ce n'était une façon de parler trop irlandaise) j'ajouterais qu'elle est beaucoup plus généralement répandue parmi les femmes que parmi les hommes. En poésie, comme dans la littérature en général, cette qualité ne *constituera* jamais entièrement un poète ni un poème : mais ni poèmes, ni poètes, ne seront bons sans elle, de quelque façon qu'on s'y prenne. C'est le *sel* de la société, l'assaisonnement de la composition. La *vulgarité*, est de beaucoup au-dessous de la franche *polissonnerie :* car, parfois, celle-ci peut être mêlée d'esprit, de gaîté acérée, de sens profond ; tandis que la première est un continuel avortement de toutes choses, tentative à tout, qui n'aboutit à rien : elle ne dépend pas du tout de la bassesse du thème, ou de celle même du langage, car Fielding se plait dans l'une et l'autre. — Mais est-il jamais *vulgaire ?* Non. Vous voyez en lui l'homme bien né, le gentilhomme, l'homme instruit, se jouant de son sujet. — Il en est maître, non esclave. Votre écrivain vulgaire sera d'autant plus commun que son sujet sera plus relevé ; comme l'homme qui, montrant la ménagerie de

Pideok, avait coutume de dire d'un de ses oiseaux de proie : « Celui-ci, messieurs, c'est l'aigle du soleil, d'Archangel en Russie ; le plus haut *qu'il* vole, le plus haut *qu'il* veut voler. »

Lord Byron ajoute encore, dans un passage relatif à l'épigramme de Pope contre lady Mary W. Montaiguë :

« Je croirais pouvoir prouver, s'il était nécessaire, qu'il devrait échoir à lady Mary W. Montaiguë sa bonne part de blâme en cette querelle, non pour avoir rejeté, mais pour avoir encouragé le poète : mais je préfère décliner cette tâche. La dame aurait dû se rappeler cependant les vers qu'elle-même avait faits :

« Trop près l'on a laissé venir
Tel, qui vient pour qu'on l'éconduise.

» Je l'admire personnellement, j'aime ses talents, sa beauté ; c'est pourquoi j'entrerais avec répugnance dans cette polémique : et d'ailleurs, je suis trop attaché au nom seul de Mary, comme Jonhson qui dit quelque part : « Si vous appeliez un chien *Harvey,* il faudrait que je l'aimasse. » De même appelez une chienne *Marie*, et je l'aimerai mieux que toute femelle d'un autre nom, soit bipède, soit quadrupède. Pour en revenir à lady Montaiguë, elle était en tout une femme extraordinaire, pouvait traduire *Epictète,* et cependant écrivait des vers dignes d'Aristippe.

« Quand du monde ennuyeux les heures sont passées.
Que nous nous rencontrons, que par foules pressées
Accourent les plaisirs, que le champagne part
Faisant du décorum écrouler le rempart,
La crainte est loin : tous deux dédaignant le vulgaire,
Lui, cesse d'être grave, et je deviens moins fière ;
Jusqu'à l'instant où, etc...... »

» Là, M. Bowles ! que vous semble d'un tel souper avec une telle femme ? et de la description qu'elle en fait en-

core ? Son *champagne* ne vaut-il pas une *forêt* (1) ou deux ? N'est-il pas suffisamment poétique ? Il me semble que ce passage contient l'*essence* « de la philosophie d'Epicure » : — je veux dire la philosophie *pratique* de son école, si ce ne sont les préceptes ; car j'ai été trop long-temps à l'Université pour ne pas savoir que le philosophe lui-même était sobre. Mais après tout, n'y en a-t-il pas plus d'un parmi nous qui aurait été un aussi grand fou que Pope ? Quant à moi, je m'émerveille qu'avec sa vivacité de sentiment, la coquetterie de la dame, un désappointement de poète, il n'ait pas fait pis que d'écrire quelques vers, condamnables s'ils mentent, regrettables s'ils disent vrai. »

(1) Allusion à un passage d'un poème de M. Bowles.

CHAPITRE XXIII.

Impressions diverses qui dictèrent les journaux de lord Byron en 1814 et 1820. — Amertumes du passage de la vie contemplative à la vie positive et de détail. — Le plaisir de tourner le genre humain en ridicule remplace un héroïque dédain. — Rêves de liberté. — Journal. — Mauvais temps. — Byron claquemuré chez lui. — Ce que c'est que la gloire. — Richardson chez l'épicier. — Le Croquemort des poètes. — Remerciments des frères du commandant de Ravenne. — Gourmandise. — Conversazione. — Femmes faites pour l'ilotisme selon Byron. — Esprit public. — République universelle. — Ennuis.

J'ai fait précéder le journal que Lord Byron commença lors de l'agitation de la crise napolitaine, des lettres qu'il écrivit à peu près à la même époque, ne voulant pas les mêler à la narration intime de ses sensations pendant ces journées de rumeurs et d'alarmes, où à chaque instant il s'attendait à être appelé au combat. Il est impossible de parcourir le mémorial que je vais donner, avec le souvenir encore frais de celui que le noble poète tint en 1814, sans être frappé de l'immense différence qui existe entre les deux époques où ces pensées fugitives furent tracées. Il écrivait le premier dans un temps que, selon ses paroles, il considérait comme « la portion la plus poétique de sa vie ; » *non* certes, en ce qui touchait la puissance de son génie, qui, chaque année, gagnait en force et en vigueur, mais en tout ce qui constitue la poésie du caractère; cette fraîcheur de sentiments, non encore déflorée par le monde, qu'il avait gardée en dépit d'une expérience trop prématurée, et cette ardeur d'imagination qui, malgré un dédain général pour l'espèce humaine, ennoblissait ses actions, et prêtait de l'éclat à toutes choses. Il y

avait, à la vérité, dans sa misanthrophie comme dans ses douleurs, autant de rêverie que de réalité ; et ses galanteries même participaient de cette disposition à tout idéaliser. Tombé de bonne heure sous l'empire des sens, c'était de bonne heure aussi qu'il avait été délivré de ce triste servage ; d'abord par la satiété qui suit les excès, puis par une suite d'attachements à demi fantastiques, qui bien que plus dangereux peut-être par leurs conséquences immorales, avaient du moins un vernis de délicatesse, et conservaient à son imagination, par l'attrait de difficultés sans cesse renaissantes, cette variété de sensations, cette activité de projets dont se nourrissent ces sortes d'engagements.

L'idéal qui se mêlait ou plutôt prédominait dans ses affections, ses haines, ses douleurs, donnait à sa vie d'alors, animée par une suite de succès, un charme poétique qui résista même aux habitudes anti-pittoresques de la vie de Londres, et qui l'entoura d'une sorte d'auréole, dont l'éclat poétique ne fut que trop tôt dissipé. Son mariage et ses suites le rejetèrent au milieu des amères réalités qui avaient jadis désenchanté sa jeunesse. Les embarras pécuniaires, de toutes les épreuves la plus pénible pour une ame haute et délicate, l'assiégèrent avec tout leur cortége d'indignités ; et les avantages de posséder de l'argent furent rudement démontrés à celui qui n'avait jamais pensé qu'au généreux plaisir de le prodiguer noblement. Une des plus fortes preuves des modifications forcément imposées à son orgueil chevaleresque, est la nécessité où il se trouva réduit en 1816 non-seulement de se départir de la résolution qu'il avait prise de ne jamais tirer aucun gain de ses ouvrages, mais d'accepter de son éditeur une somme d'argent pour ses manuscrits : somme qu'il avait persité long-temps à refuser, et à laquelle, dans la générosité de son cœur, il avait donné une tout autre destination.

L'injustice et les noirceurs auxquelles il fut en butte vinrent encore décolorer son existence rêveuse. Les douleurs imaginaires, ou de souvenirs, qu'il se plaisait à cares-

ser, et qui, passant à travers son imagination, attendrissaient et épuraient son ame, firent place à une foule de vexations présentes, d'ignobles tracasseries, encore plus humiliantes que pénibles. Sa misanthropie, au lieu d'être, comme par le passsé, un sentiment abstrait et vague, sans objet immédiat, et trop général pour avoir de l'âcreté, se concentra en haines individuelles; de l'orgueil philosophique qu'il mettait à détester le genre humain en masse, il descendit à la triste nécessité de le mépriser en détail.

Il était impossible que ces influences, si funestes à l'enthousiasme, et dont l'effet ordinaire est glacer et d'endurcir le cœur, n'amenassent pas un changement matériel dans un caractère dont toutes les impressions étaient si vives et si durables. En le forçant à se replier sur lui-même, comme sur le seul appui qui lui restât, ses ennemis ne firent qu'accroître la force d'indépendance qu'il avait en lui, et qui, en se développant davantage, lui fit perdre un peu de son aménité première. Sa déférence pour les opinions et les sentiments d'autrui diminua, et disparut presque tout-à-fait. Sans doute, l'éloignement de ceux dont un mot, un regard, eussent plus fait sur lui que des volumes de correspondance, entra pour quelque chose dans ce changement; mais il ne fallait rien moins que la lutte qu'il avait eu à soutenir pour faire prendre à un caractère naturellement enclin à douter de ses propres forces, même au milieu de ses triomphes, un ton de défi universel, plein, sinon d'orgueil de ses hautes facultés, du moins de mépris pour quelques-uns de ses plus illustres contemporains. C'était une révolte de tous les meilleurs et les plus mauvais éléments de sa nature, pareille à ce que lui avait fait éprouver, une première fois, le sentiment de l'injustice; — mais avec la différence qu'il y a, comme force et grandeur, entre l'explosion d'un feu d'artifice et l'irruption d'un volcan.

Une autre suite de cet esprit de défi qui, plus que tout autre, contribua à le ramener terre à terre, et à voiler ses

hautes qualités, fut le genre de vie auquel il s'abandonna à Venise, outre-passant même les excès de sa jeunesse. Le dégoût auquel il avait déjà dû son salut vint encore une fois à son aide, et sa liaison avec madame Guiccioli, qui, toute répréhensible qu'elle était, avait du mariage tout ce qui avaït manqué au sien, sembla enfin lui assurer l'union et la sympathie qu'il avait ardemment et vainement cherchées. Mais le trésor vint trop tard; — la poésie et la pureté de ses sentiments s'étaient éclipsées: et les larmes passionnées qu'il avait répandues à Bologne, dans le jardin de la comtesse, venaient peut-être moins de l'amour qu'il ressentait alors que d'un retour mélancolique vers ce qu'il avait éprouvé jadis. Il n'était plus au pouvoir même de sa puissante imagination de parer et de revêtir d'une gloire idéale un sentiment qu'il avait pris à tâche de déflorer et de ternir. Incapable d'ennoblir ce qui l'intéressait, inhabile à recréer l'idole qu'il avait détruite, il se jeta dans l'excès opposé, et, de désespoir, se prit à traiter légèrement ce qu'au fond il estimait, et à flétrir d'ironie un lien auquel tenaient encore quelques-uns des meilleurs sentiments de sa nature. A mesure qu'il échangeait de douces illusions pour de tristes vérités, son talent à manier et à semer partout le ridicule se développait davantage. Cet ennemi de tout enthousiasme envahissait les plus hautes et les plus nobles régions de son ame, et il en donna de tristes preuves dans les pages du *Don Juan*, — changeante arène où les deux génies du bien et du mal se combattent et triomphent tour à tour.

Cette verve de moquerie, poussée par lui jusqu'à l'excès, n'était elle-même qu'un autre résultat du choc éprouvé par son ame hautaine, lorsque rejeté, flétri, frappé au cœur, il se vit forcé de fuir à la fois sa maison et son pays. Il l'a dit d'une façon touchante. . . . .

« Si je me ris de toutes choses,
C'est faute d'en pouvoir pleurer. »

Ce rire, — voisin des larmes, — était une diversion à d'amers et profonds ennuis; et le même calcul philosophique qui faisait dire à Young, ce poète de la mélancolie, qu'il aimait mieux rire aux dépens du monde que de s'irriter contre lui, avait été adopté par Byron : il sentait qu'une ironique gaîté pouvait seule le sauver des souffrances de la haine.

Qu'avec tant de causes de refroidissement et de sécheresse il eût conservé encore la tendresse et l'ardeur qui percent en dépit de lui dans son amour pour madame Guiccioli, et la chaleur de dévouement avec laquelle il embrassa, de cœur et d'ame, la grande cause de la liberté, partout où elle lui apparut; ne sont-ce pas autant de preuves de ce qu'étaient, dans l'origine, les richesses de sensibilité et d'enthousiasme que tant de revers n'avaient pu épuiser. Il y a joie à voir se rouvrir ses sources du beau, à voir les dernières années du poète se couronner encore de l'éclat que le caractère de l'homme aigri par le monde avait un moment terni ; à voir un amour, blâmable il est vrai, mais qui pourtant était de l'amour, le sauver d'avilissantes erreurs. C'est à la liberté qu'était réservé le dernier et le plus beau triomphe; c'est elle qui devait le régénérer, et lui conquérir à son lit de mort l'admiration et la sympathie de tous. Elle était une de ses premières, de ses plus intenses passions. Il y revenait par de vifs élans d'ame, l'étreignant avec une chaude ardeur, puis la laissant échapper comme une ombre, une illusion, de toutes la plus trompeuse et la plus pénible. Se reprenant parfois à sa réalité, il dit, dans ses Pensées détachées, en parlant du choix qu'il avait fait de Venise pour résidence : « Je me rappelai l'inscription du général Ludlow, « *Omne solum forti patria*, » et je m'assis libre dans un pays voué à l'esclavage depuis des siècles : mais il n'est *point* de liberté, même pour les *maîtres*, au milieu d'*esclaves*. Mon sang bouillonne à voir telle chose. Parfois, je me voudrais possesseur de l'Afrique, pour faire de suite ce que Wilberforce n'accomplira qu'avec le

temps; c'est-à-dire, balayer l'esclavage de ces déserts, et y assister au premier élan de la Liberté.

« Quant à l'esclavage politique, il est si général, que la faute en doit être aux hommes : s'ils *veulent* être esclaves, qu'ils le soient! Et cependant, il n'y va que d'un mot et d'un coup. — Voyez comment l'Angleterre d'abord, puis la France, l'Espagne, le Portugal, l'Amérique et la Suisse se sont affranchis! Il n'y a pas d'exemple d'une longue lutte dans laquelle les *hommes* n'aient pas triomphé des *systèmes*. Si la tyrannie manque son premier bond, elle est lâche comme le tigre, et bat en retraite dès qu'on lui donne la chasse. »

JOURNAL DE LORD BYRON, 1821.

Ravenne, 4 janvier 1821.

« Une pensée soudaine me frappe. Je veux commencer un nouveau journal. J'ai tenu le dernier en Suisse; c'était le récit d'une excursion dans les Alpes bernoises : je le fis en 1816 pour l'envoyer à ma sœur, et je suppose qu'elle l'a encore, car elle m'a écrit qu'il lui avait fait plaisir. Dans la même année, j'en donnai un autre, plus long, à Thomas Moore; je l'avais tenu en 1813 et 1814.

» Ce matin, je me suis levé tard, comme de coutume.— Mauvais temps, — aussi mauvais qu'en Angleterre, — pire. La neige de la semaine dernière fondant sous le sirocco d'aujourd'hui, de sorte que c'était deux damnées choses à la fois. — Pas même pu monter à cheval pour aller à la forêt : — resté chez moi toute la matinée, à regarder le feu, et à m'étonner que la poste n'arrivât pas. Le courrier n'est venu qu'à l'Ave maria, au lieu d'être ici à une heure et demie. Six journaux de Galignani,—une lettre de Faenza; rien d'Angleterre. Très-humoriste en conséquence (car je comptais sur des lettres), et fait par suite un copieux dîner; quand je suis vexé j'avale plus vite, — très peu bu.

» J'étais abattu; — parcouru les journaux, — pensé à ce qu'est la *gloire* en lisant, dans un procès pour meurtre, que M. Wych, épicier à Tunbridge, vendit un peu de lard, de farine, de fromage, et, à ce que l'on croit, quelques prunes à une bohémienne, gravement inculpée. Il avait sur son comptoir (je cite textuellement) un livre, la vie de *Paméla*, qu'il *déchirait* pour envelopper ses marchandises, etc., etc., dans le fromage fut trouvé, etc., etc., et dans une *feuille* de *Paméla était roulé le lard*. Qu'aurait dit Richardson, le plus vain et le plus heureux des auteurs

vivants (c'est-à-dire tant qu'il vécut), lui qui, avec Aaron Hill, avait coutume de prophétiser, en s'en réjouissant, la chute présumée de Fielding, l'Homère en prose de la nature humaine, et de Pope, le plus beau des poètes, — qu'aurait-il dit, bon Dieu ! s'il eût pu suivre ses pages de leur place d'honneur sur la toilette d'un prince français (voyez le *Johnson* de Boswell), jusqu'au comptoir de l'épicier, et au sale lard de la bohémienne *assassine !!*

» Qu'eût-il dit? Et que dire, sinon ce que Salomon a dit long-temps avant nous? Après tout, ce n'est que changer de comptoir, de celui du libraire à celui de tout autre marchand, — épicier ou pâtissier. Pour ma part, j'ai vu force poésies servir de doublure aux malles, de sorte que je suis porté à considérer le bahutier comme le croquemort de la gent poétique.

» Écrit en une demi-heure cinq lettres, courtes et furieuses, à tous mes faquins de correspondants. La voiture est arrivée. Entendu parler de trois meurtres commis à Faenza et à Forli, un carabinier, un contrebandier et un procureur, tous tués la nuit passée. Les deux premiers dans une querelle, le dernier avec préméditation.

» Il y a trois semaines, — presque un mois, — c'était le 7, — que je ramassai dans la rue le commandant mortellement blessé; il mourut chez moi : assassins inconnus, mais politiques, à ce que l'on présume. Ses frères m'ont écrit de Rome hier soir pour me remercier de l'avoir secouru dans ses derniers moments. Pauvre diable ! c'est dommage; il était bon militaire, mais imprudent. Ils l'ont tué à huit heures du soir. Nous entendîmes le coup : j'y courus avec mes domestiques, et le trouvai expirant de cinq blessures, dont deux mortelles. Je l'examinai, mais n'assistai point à la dissection le lendemain.

» Voiture à huit heures ou environ, — été visiter la comtesse Guiccioli. — Elle jouait du piano, — causé jusqu'à dix heures; le comte son père, et le non moins comte son

frère, sont revenus du théâtre. On donnait le *Filippo* d'Alfieri, qui a été bien accueilli.

» Le roi de Naples a passé par Bologne, il y a deux jours, se rendant au congrès. Mon domestiques Luigi en a apporté la nouvelle. Je l'avais envoyé à Bologne chercher une lampe. Comment cela finira-t-il? — Le temps nous l'apprendra.

» Rentré à onze heures ou un peu avant. Si la route et le temps s'humanisent, je monterai à cheval demain. Temps détestable, — presque une semaine de bourasque; — de la neige et le sirocco, un jour — de la glace et de la neige le lendemain, — triste climat pour l'Italie. Mais ces deux saisons, la dernière et celle-ci, sont extraordinaires. Lu une vie de Léonard de Vinci, par Rossi, rêvassé, — écrit ceci, et vais m'aller coucher. »

5 janvier 1821.

« Levé tard, — lourd et abattu, — le temps humide et brumeux : petite pluie. Neige sur terre, sirocco en haut, dans le ciel, comme hier. Sur les routes, le cheval enfonce jusqu'au ventre, de sorte que promener (du moins pour son plaisir) n'est pas chose faisable. Ajouté un postscriptum à ma lettre pour Murray. Lu la conclusion pour la cinquantième fois (j'ai lu tous les romans de Walter Scott au moins cinquante fois) de la troisième série des « *Contes de mon Hôte*, » — grand et bel œuvre! — Fielding de l'Écosse, autant que grand poète anglais, — homme merveilleux! J'aspire de toute mon ame à me griser avec lui.

» Dîné vers six heures. Oublié qu'il y avait un plum-pouding (j'ai, dernièrement, ajouté la gourmandise à toute ma famille de vices), et j'avais fini quand on l'a apporté. Bu une demi-boutelle d'esprit — je ne sais de quelle sorte, — probablement d'esprit de vin; car ce qu'on appelle ici eau de vie, rhum, etc., n'est autre chose que de l'esprit de vin, coloré en conséquence. N'ai pas touché à deux pommes

placées devant moi en guise de dessert. Donné à manger aux deux chats, au faucon, et à la corneille apprivoisée, mais non *apprivoisable*. Lu l'Histoire de la Grèce de *Mitford:* la *Retraite des Dix Mille* de Xénophon. Debout encore à ce moment, écrivant à huit heures du matin moins six minutes ; — heures françaises non italiennes.

» Entendu venir la voiture, demandé mes pistolets et mon carrick, comme de coutume, — précautions nécessaires. Temps froid, — voiture découverte, — et les habitants tant soit peu farouches, volontiers traîtres, et grandement enflammés par la politique. Beaux hommes, néanmoins, — bons matériaux pour créer une nation. Du chaos Dieu tira le monde ; c'est au sein des fortes passions que s'engendre un peuple.

» L'heure sonne, — sorti pour faire l'amour ; passe-temps assez périlleux, mais point désagréable. Mémorandum — fait mettre aujourd'hui un paravent neuf. Il est un peu antique, mais aura encore bon air avec quelques réparations.

» Le dégel continue, — il y a espérance de pouvoir monter à cheval demain. Envoyé les journaux à All***, — de grands événements se préparent.

» Onze heures, neuf minutes. Visité la comtesse G., nata G. G., — l'ai trouvée commençant ma lettre en réponse aux remercîments d'Alessio del Pinto de Rome, frère du pauvre commandant que j'assistai à sa dernière heure : j'avais prié Thérèse de me faire un brouillon en italien pur, étant ultra-montain, et peu habile dans la diction étudiée du toscan. Coupé court à la lettre ; — elle finira un autre jour. Parlé de l'Italie, de patriotisme, d'Alfieri, de Mme. Albany, et autres branches de la science ; aussi de la conspiration de Catilina, par Salluste, et de la guerre de Jugurtha. A neuf heures, est arrivé son frère, *il conte* Pietro ; à dix heures, *il conte* Rugiero.

» Causé de différentes manières de faire la guerre, — de la façon dont les Hongrois et les montagnards Écossais se

servent de l'espadon, genre d'escrime à laquelle j'étais autrefois passé maître. Décidé que la Révolution éclatera le 7 ou 8 mars : y croirais s'il n'eût été déjà convenu qu'elle éclaterait en octobre 1820. Mais les gens de Bologne lâchèrent pied, et plantèrent là ceux de la Romagne.

« C'est tout un pour Ranger. » Il ne faut pas se faire difficile, mais prendre une révolte quand elle se rencontre sur votre chemin. — Revenu au logis : lu encore des Dix Mille, et vais me coucher.

» Mem : donné ordre à Fletcher (à quatre heures cette après-midi) de copier sept ou huit apophthegmes de Bacon, dans lesquels j'ai découvert de telles bévues, qu'un écolier pourrait plutôt les signaler que les commettre. Voilà pourtant les sages ! Que sont-ils, puisque moi et mes pareils tombons tout d'abord sur leurs méprises et erreurs ? Je vais me coucher, car je m'aperçois que je deviens cynique. »

6 janvier 1821.

« Brouillard, — dégel, — glissade, pluie. — Pas moyen de bouger à pied ou à cheval. Lu les Anecdotes de Spence. Pope, galant homme, — comme je l'avais toujours pensé. Relevé des bévues dans *neuf* apophthegmes de Bacon, — et lu la Grèce de Mitford. Composé une épigramme. Lu un passage de Ginguené, — dito, du Lope de Vega par Lord Holland : pris une note pour *Don Juan*.

» A huit heures sorti pour visite. Entendu un peu de musique, — j'aime la musique. Parlé avec le comte Pietro G. du comédien italien Vestris, qui est maintenant à Rome, — l'ai vu souvent jouer à Venise, — bon acteur, très-bon. Tant soit peu maniéré ; mais excellent dans la farce ainsi que dans le pathétique sentimental. Il m'a fait souvent rire et pleurer, ce qui n'est pas chose facile à faire à présent, du moins pour un acteur.

» Réfléchi à la situation des femmes sous les anciens Grecs, — assez commode. Leur état actuel n'est qu'un reste

des temps barbares de la chevalerie et de la féodalité, — artificiel, hors nature. Elles devraient s'en tenir au ménage, — être bien nourries, bien vêtues, — mais ne se point mêler à la société. Être bien élevées aussi, religieusement s'entend, — mais ne lire poésies ni politique, — rien que des livres de piété et de cuisine. La musique, — le dessin, — la danse, — aussi un peu de jardinage, et même de labourage de temps à autre. Je les ai vues repaver les routes en Épire avec grand succès. Pourquoi pas, aussi bien que traire et faire les foins ?

» Revenu chez moi, lu encore du Mitford, et joué avec mon mâtin, — lui ai donné à souper. Refait l'épigramme, mais conservé le tour. Ce soir, au théâtre, un prince paraissait assis sur son trône dans la dernière scène de la pièce, — l'auditoire a ri, et lui a demandé une *constitution*. Cela, et les assassinats, montrent où en est l'esprit public ici. Les choses n'en peuvent rester là. — Il faut qu'il y ait une République universelle : — il le faut, et ce sera.

» La corneille est boiteuse ; — je ne conçois pas ce qui a pu lui arriver, — quelque sot aura marché sur sa patte, je suppose. Le faucon assez vif, — les chats gras et bruyants, — pour les singes, je ne les ai pas vus depuis qu'il fait froid, les changer de lieu leur fait mal. Les chevaux doivent être en gaîté, — les monterai dès que le temps le permettra. Diablement maussade encore ; — un hiver italien est une triste chose, mais toutes les autres saisons sont délicieuses.

» Quelle est donc la raison qui fait que j'ai été toute ma vie plus ou moins *ennuyé*, et que, s'il y a différence, je le serais plutôt moins que je ne l'étais, autant qu'il m'en souvient, à l'âge de vingt ans. Je ne sais comment répondre à cela, mais je présume que c'est affaire de constitution, — aussi bien que de m'éveiller triste, ce qui m'arrive invariablement depuis nombre d'années. Ma sobriété et l'exercice auquel je me suis livré, à diverses reprises, et longtemps de suite, vigoureusement et violemment, y avaient peu ou rien changé : les violentes passions l'ont fait. —

Chose étrange ! — quand j'étais sous leur influence immédiate, j'étais agité, *non* abattu.

» Une dose de sels produit sur moi l'effet d'une ivresse momentanée, comme du champagne mousseux. Mais le vin et les esprits me rendent sournois et sauvage jusqu'à la férocité, — silencieux, pourtant, et plus porté à me retirer qu'à quereller, si l'on ne me parle pas. Nager remonte aussi mes esprits, — mais en général, ils sont abattus, et baissent chaque jour davantage. Le cas est désespéré ; car je ne crois pas être, à beaucoup près, aussi *ennuyé* que je l'étais à dix-neuf ans. La preuve en est qu'alors il me fallait jouer, boire, ou me donner un mouvement quelconque, sans quoi j'étais misérable. A présent, je puis rêver tristement en repos, et aime mieux être seul qu'avec n'importe qui, excepté la dame que je sers. Mais je sens quelque chose qui fait penser que si jamais j'atteins la vieillesse, « je mourrai d'abord par en haut, » comme Swift. Seulement l'idiotisme ou la folie ne m'inspirent pas tant de terreur qu'à lui. Au contraire, je pense que les degrés paisibles de ces deux maladies doivent être préférables à beaucoup de ce que les hommes appellent être en possession de son bon sens.

CHAPITRE XXIV.

Continuation du journal. — Coup d'état projeté. — Défense organisée. — Plan. — Ralentissement des Carbonari. — Doutes de Byron. — Vanité de l'homme. — Préparatifs de guerre de l'Autriche. — L'Océan de la Liberté ronge ses rives. — Authenticité de la guerre de Troie. — Ostracisme de sir Walter-Scott. — Tragédie de Sapho de Grillparzer. — Prophétie.— Moore et Byron comparés comme poètes, par les littérateurs de Java. — La Gloire. — Miss Edgeworth et son père. — Habileté au tir. — Anniversaire de Byron. — Epitaphe de sa trente-troisième année.

7 janvier 1821, dimanche.

« Encore de la pluie, — du brouillard, — de la neige, — et toutes les incalculables combinaisons d'un climat où le chaud et le froid luttent sans cesse à qui aura le dessus. Lu Spence, et feuilleté Roscoe, pour y chercher un passage que je n'ai pas trouvé. Lu le quatrième volume de la seconde série des Contes de mon Hôte. Dîné. — Lu la gazette de Lugano. Lu — j'oublie quoi. A huit heures été aux conversazioni, rencontré la comtesse Gertrude, Betti V., avec son mari et autres. Jolie femme, à œil vif et noir, — n'a que vingt-deux ans, — même âge que Thérèse, qui est plus jolie néanmoins.

» Le comte Pietro G. m'a pris à part pour me dire que les patriotes ont reçu avis de Forli (ville à vingt milles d'ici) que ce soir le gouvernement et son parti voulaient frapper un grand coup ; que le cardinal a reçu ordre de faire de suite plusieurs arrestations, et qu'en conséquence les Libéraux s'arment, et ont aposté des patrouilles dans les rues, pour sonner l'alarme, et donner avis de se défendre.

» Il m'a demandé ce qu'il fallait faire : — j'ai répondu, « se battre plutôt que se laisser prendre en détail, » et j'ai offert, si quelques-uns d'eutre eux se trouvaient en danger immédiat d'être arrêtés, de les recevoir dans ma maison (qui est en état de soutenir un siége), et de nous y défendre, avec mes domestiques et eux-mêmes (nous avons des armes et des munitions), aussi long-temps que nous pourrons, — ou d'essayer de les faire évader à la faveur de la nuit. En retournant au logis, j'offris au comte les pistolets que j'avais sur moi, — mais il refusa, et me dit qu'il me viendrait trouver en cas d'accidents.

» Il s'en faut d'une demi-heure qu'il ne soit minuit, et il pleut; comme dit Gibbet, « belle nuit pour leur entreprise, — une obscurité d'enfer, un vent du diable ? » Si l'émeute n'a pas lieu *à présent*, elle ne tardera pas. Je pensais bien que leur système de tirer sur les gens finirait par amener une réaction, — il semble que la voilà venue. Je ferai ce que je pouraai en qualité de combattant, quoiqu'un peu rouillé. La cause est bonne.

» Tourné et retourné une dizaine de livres pour y chercher le passage en question, sans pouvoir le trouver. — J'écoute, croyant de minute en minute entendre le tambour et la fusillade (car ils ont juré de résister, et ils ont raison); mais je n'entends rien... rien que la pluie qui tombe goutte à goutte, et les bouffées de vent qui souffle par intervalles. — Ne me soucie pas de me coucher, parce que je déteste qu'on me réveille, et que j'aime mieux être tout prêt pour la fête, — si tant est qu'il y en ait une.

» Ravivé le feu, — mis mes armes à portée, — et un ou deux livres que je feuilleterai. — Je ne sais rien de *leur* nombre, mais pense que les Carbonari sont assez forts pour battre les troupes, même ici. Avec vingt hommes cette maison peut tenir vingt-quatre heures contre toutes les forces qu'on pourrait assembler pendant ce temps : or, en vingt-quatre heures, le pays serait averti et se souleverait, — si jamais *ils se* soulèvent, ce dont j'entretieus quelques

doutes. En attendant, je puis aussi bien lire que faire toute autre chose, puisque je suis seul.

8 janvier 1821, lundi.

« Levé, et trouvé le comte P. G. dans mes appartements: renvoyé le domestique; le comte m'a dit, d'après de nouveaux renseignements, que le gouvernement n'avait point donné ordre de faire les arrestations que l'on craignait; — qu'à Forli l'attaque n'avait point eu lieu, bien que projetée par les Sanfedisti, — adversaires des Carbonari ou Libéraux, — et que, jusqu'ici, on n'en était encore qu'aux appréhensions. M'a demandé quelques-unes de mes meilleures armes, que je lui ai données. Convenu qu'en cas de troubles, les Libéraux se réuniraient *ici* (chez moi) : il avait déjà donné le mot à Vincenzo G., et aux autres *chefs*. Lui et son père vont aller chasser dans la forêt; mais Vincenzo G. doit venir me trouver, et dépêcher un exprès à P. G. s'il se passe quelque chose. Concerté nos opérations, ils doivent s'emparer de . . . . mais peu importe.

» Je leur ai conseillé d'attaquer en détail, et par groupes séparés, sur différents *points* (mais en *même* temps), de manière à diviser l'attention des troupes qui, étant bien disciplinées quoique peu nombreuses, viendraient vite à bout d'une masse de peuple dans un combat régulier, — à moins d'être dispersées en petits détachements, et déconcertées par plusieurs attaques. Offert de se rassembler ici, s'ils veulent. C'est un poste assez fort, dans une rue étroite, commandée de l'intérieur, et les murs sont en état de tenir.

» Dîné; essayé un habit neuf. Lettre à Murray, envoyé une correction des apophthegmes de Bacon, et une épigramme — cette dernière, *pas* pour la publication. A huit heures, été chez Thérèse, comtesse G. . . . .

» A neuf heures et demie, le comte P. et le comte P. G. sont arrivés. Parlé d'une certaine proclamation lancée de-

puis peu. Le comte P. G. était allé trouver *** (le ***) pour le sonder sur les arrestations. *** est un *habile* qui nage entre deux eaux, et pour le moment, donne les cartes des deux mains. S'il n'y prend garde, il aura fort à faire.*** prétend donc (je me défie de lui — *eux* pas, — nous verrons) qu'il n'y a pas de tels ordres, et il semble ébranlé par les immenses efforts des Napolitains, et l'exaspération de nos Libéraux ici. Le fait est qu'il ne s'inquiète guère au fond que de sa place (qui est bonne), et qu'il désire se maintenir en bonne intelligence avec les deux partis. A ma connaissance, car il correspond avec moi, il a changé d'opinion trente fois les trois dernières lunes. Mais ce n'est point un garçon sanguinaire, — il n'est qu'avare.

» Il paraît que, pour l'instant (comme dit Lydia Languish), il n'y aura ni enlèvement, ni soulèvement après tout. Si du moins je l'avais su hier soir, ou plutôt ce matin, — j'y aurais gagné deux heures de sommeil. Et cependant, je ne dois pas me plaindre, car en dépit du sirocco, et d'une pluie battante, je n'ai pas *bâillé* depuis deux jours.

» De retour à la maison, j'ai lu l'Histoire de la Grèce, — avant dîner, j'avais lu Rob Roy. Mis l'adresse à la lettre pour Alessio del Pinto, qui m'a remercié d'avoir assisté son frère, le défunt commandant. Lui ai dit que je n'avais fait que remplir un devoir d'humanité, — comme c'est vrai.

» Ranimé le feu avec un peu de '*scobole* (mot Romagnole), et donné de l'eau au faucon. Bu de l'eau de Seltz. *Mem.* — reçu aujourd'hui une gravure ou eau forte de l'histoire d'Ugolin, par un peintre italien. — La composition diffère, bien entendu, de celle de Reynolds, et je crois (autant qu'il m'en souvient) qu'elle n'est *pas pis*, car Reynolds ne vaut rien pour l'histoire. Arraché un bouton à mon habit neuf.

» Je ne devine pas quelle figure feront ces Italiens dans une mêlée sérieuse. Je pense quelquefois que, comme le fusil crochu que l'armurier avait vendu à l'Irlandais, ils ne sont bons que « pour faire feu à un tournant ; » cette sorte

de tir est depuis long-temps l'ultimatum de leurs exploits. Et pourtant, il y a dans ce peuple des matériaux, et une noble énergie, si elle était bien dirigée. Mais qui les dirigera? — N'importe. De pareils temps engendrent des héros. Les difficultés sont aux grandes ames ce que l'engrais est aux plantes, et la Liberté est la mère du petit nombre de vertus appartenant à l'humaine nature. »

Jeudi, 9 janvier 1821.

« Levé. Beau jour. Demandé mes chevaux; mais Lega, mon secrétaire (*italianisme* pour intendant ou premier domestique), étant venu me dire que le peintre avait fini les fresques d'une salle à laquelle j'ai fait travailler dernièrement, je suis allé la voir avant de sortir. Tout considéré, le peintre n'a pas trop mal copié les gravures d'après Titien, etc. . . . .

» Dîné. Lu Johnson, sur la vanité des désirs humains, — tous les exemples, et la manière de les donner, sublimes, ainsi que la dernière partie, à l'exception d'un passage par-ci, par-là. Je n'admire pas beaucoup l'ouverture. Je me rappelle une observation de Sharpe (le *conversationiste*, comme on l'appelait à Londres, et homme très-spirituel); il disait que le premier vers de ce poème était oiseux, et que Pope (le meilleur des poètes, à *mon sens*) aurait commencé de suite, ne changeant que la ponctuation.

« Survey mankind from China to Peru. » (1).

» La première ligne « Que l'observation, etc. » est certainement lourde et inutile. Mais c'est un grand poème — et

(1) « De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome, etc.

si vrai! — vrai comme la dixième satire de Juvénal. Le cours des siècles change toutes choses — le temps, — les langues, — la terre, les limites de la mer, — les étoiles des cieux, — ce qui est au-dessus, autour, et au-dessous de l'homme, tout *excepté l'homme même*, qui a toujours été, et sera toujours, un faquin mal chanceux, dupe ou fripon. L'infinie variété de toutes vies ne conduit qu'à la mort, et l'immensité des souhaits ne mène qu'au désappointement. Toutes les découvertes faites jusqu'ici n'ont guère multiplié que nos besoins. Une maladie extirpée est remplacée par quelque nouveau fléau; et un monde découvert n'a guère valu à l'ancien que ****, d'abord, et la liberté après; — cette *dernière* est une belle chose, surtout comme l'Amérique la donne à l'Europe, en échange de l'esclavage. Mais il est douteux que les Souverains ne préférassent pas de beaucoup pour leurs sujets le premier des deux présents, comme le meilleur.

» Sorti à huit heures, — appris quelques nouvelles. Le roi de Naples a, dit-on, déclaré, par des courriers expédiés de Florence aux *Puissances* (puisque c'est ainsi que s'intitulent les misérables portant couronne), que sa Constitution avait été extorquée, etc., etc. On ajoute que ces barbares, les Autrichiens, sont de nouveau mis sur le pied de *guerre*, et marcheront. Qu'ils essaient, — qu'ils viennent « tout parés pour le sacrifice, » les chiens d'enfer! Qu'il y ait encore une espérance de voir leurs ossements blanchir, entassés comme ceux de cette canaille humaine, dont j'ai vu les débris à Morat, en Suisse.

» Entendu faire de la musique. A neuf heures, les habitués. — Nouvelles, *guerre*, ou bruits de guerre. Tenu conseil avec P. G. etc., etc. Ils veulent *s'insurger* ici, et me font l'honneur de me mettre de la partie. Certes, je ne reculerai pas; quoique je ne leur croie ni assez de force, ni assez de cœur pour faire grand'chose. Mais, *en avant!* — Le temps d'agir est venu, et que signifie le *soi*, si une seule étincelle de ce qui fit la gloire du passé se peut léguer,

vive et inextinguible, à l'avenir! Ce n'est pas d'un homme, ni d'un million d'hommes qu'il s'agit, mais de l'*esprit* de liberté qui doit s'étendre. Les vagues qui battent le rivage viennent, une à une, s'y briser, mais l'*océan* avance. Il engloutit l'Armada, il use le roc, et si l'on croit les *Neptuniens*, il a, non-seulement détruit, mais fait un monde. De même, quelque sacrifice d'individus qu'il y faille, la grande cause prendra des forces, balaiera les aspérités, et fertilisera (car *l'algue marine* est un *engrais*) ce qui est propre à la culture. En pareil cas, plus de calcul de pur égoïsme; du moins je n'en ferai pas : je ne fus jamais habile à calculer les chances, et ne commencerai pas à présent.»

10 janvier 1821.

« Beau temps. — Il n'a plu que le matin. Examiné mes comptes. Lu les Poètes de Campbell, marqué les erreurs de Tom (l'auteur) pour correction. Dîné, — sorti; — musique, — air tyrolien, avec variations. Soutenu la cause de l'air original, dans sa simplicité, contre les variations de l'école italienne. . . . .

» La politique, tant soit peu orageuse, et plus menaçante de jour en jour. Demain, poste étrangère; on saura probablement quelque chose de plus.

» Rentré, — lu. Corrigé encore de nouvelles glissades de plume de Tom Campbell. Bon ouvrage, quoiqu'en style affecté; — mais sa défense de Pope est glorieuse. Il est vrai que c'est aussi sa *propre cause*, — qu'importe, c'est très-bien, et lui fait grand honneur. »

Minuit.

« J'ai feuilleté différentes *Vies* de Poètes. Je lis rarement leurs œuvres, et ne fais qu'une excursion de temps à autre

dans les classiques, Pope, Dryden, Johnson, Gray, et ceux qui en approchent le plus (j'abandonne la folle *déclamation* du reste aux *déclamateurs* du jour), et — j'avais fait plusieurs réflexions, mais je m'endors, et ferai aussi bien de m'aller coucher. »

11 janvier 1821.

« Lu mes lettres. Corrigé ma tragédie, et ma « Paraphrase d'Horace. » Dîné, et me suis senti de meilleure humeur. Sorti, — rentré, — fini mes dépêches, — cinq en tout. Lu les Poètes, et une anecdocte dans Spence.

» All.... m'écrit que le Pape, le duc de Toscane, et le roi de Sardaigne, ont aussi été appelés au congrès ; mais le pape n'y veut traiter que par procuration. Ainsi voilà les intérêts de plusieurs millions d'hommes entre les mains d'environ vingt fats, réunis en un lieu nommé Laybach !

» J'aurais presque regret à ce que mes affaires personnelles allassent bien, quand celles des nations sont en péril. Si les intérêts du genre humain pouvaient être essentiellement améliorés (surtout ceux de ces Italiens si indignement opprimés), je m'inquiéterais moins de mon petit « bien-être particulier. » Dieu nous accorde à tous de meilleurs jours, ou plus de philosophie !

» En lisant, je suis tombé sur une expression de Tom Campbell ; parlant de Collins, il dit que « le lecteur ne se soucie pas plus des *mœurs caractéristiques* de ses Eglogues, que de l'authenticité du conte de Troie. » C'est faux — nous *avons souci* de l'authencité du conte de Troie. » J'ai visité cette plaine *tous les jours*, pendant plus d'un mois, en 1810 ; et si quelque chose altéra mon plaisir, ce fut que ce polisson de Brayant eût mis en doute la véracité du fait. Il est vrai que j'ai lu l'Homère travesti (les premiers douze livres), parce que Hobhouse et les autres m'assommaient de leurs savantes localités, et que j'aime à railler parfois : mais

je n'en vénérais pas moins le grand œuvre original, comme vérité *historique* (pour les *faits* matériels), et comme vérité de *site*. Autrement, je n'en aurais pas joui. Qui me persuadera, quand je me suis reposé sur une tombe immense, qu'elle ne contient pas un héros ? — Son étendue même le prouve. Les hommes ne prennent pas tant de peine pour des morts ignobles ou inconnus : — et pourquoi ces *morts* illustres ne seraient-ils pas ceux d'Homère ? Le secret de la belle défense que fait Thomas Campbell de *l'inexactitude* de costume et de description, c'est que sa Gertrude, etc. (1), n'a pas plus de localités en commun avec la Pensylvanie qu'avec Penmanmaur. Il est notoire qu'elle est remplie de faussetés et de grossières erreurs descriptives, comme le déclarent tous les Américains, bien qu'ils louent quelques parties du poème. C'est ainsi que l'amour-propre rampe, comme le serpent, toujours prêt à piquer tout ce qui le touche même par hasard. »

12 janvier 1821.

« Le temps toujours humide, et si insupportable que Londres, dans ses plus épais brouillards, serait un Eden comparé à la brume, et au sirocco qui (à l'exception d'un seul jour) a duré, avec bigarrure de neige et de lourde pluie, depuis le 30 décembre 1820. Il est heureux que j'aie un penchant littéraire; — mais c'est néanmoins chose fatigante que de ne pouvoir bouger de chez soi, ni monter d'autre cheval que Pégase, pendant un si grand nombre de jours. Les routes sont encore pires que le temps, grâce au gâchis, à l'épaisseur des boues, et à la crue des eaux.

» Lu les poètes anglais, — c'est-à-dire dans l'édition de Campbell. Il y a beaucoup de froufrou dans quelques-unes

(1) *Gertrude de Wyoming*, poème sur lequel se fonde, en grande partie, la réputation de Thomas Campbell.

des phrases préliminaires de Tom ; mais l'ensemble de l'ouvrage est bon. Cependant, j'aime mieux sa poésie.

» Murray m'écrit qu'on veut jouer la tragédie de Marino Faliero. — C'est sottise ; elle a été écrite pour la lecture, non pour le théâtre. J'ai protesté contre cette espèce d'usurpation (droit que messieurs les directeurs de spectacle peuvent s'arroger légalement, à ce qu'il semblerait, sur toute œuvre imprimée, avec ou contre le gré de l'auteur), et j'espère qu'ils n'oseront pas aller plus loin. Que ne s'en prennent-ils aux innombrables aspirants qui postulent la célébrité théâtrale, et dont les œuvres encombrent leurs rayons au lieu de me tirer à grand'peine de la bibliothèque ? J'ai fait une sortie furieuse contre toute tentative de ce genre ; mais je veux encore espérer que c'est chose inutile, et qu'ils verront de suite que l'œuvre n'est pas destinée au théâtre. La pièce est trop régulière : — le temps, vingt-quatre heures ; — les changements de lieux peu fréquents : — rien de *mélo*-dramatique — point de surprises, point de tiraillements ; ni trappes, ni occasion de « hocher superbement la tête, et de donner du talon ; » enfin, *pas d'amour* — le grand ingrédient d'une tragédie moderne.

» J'ai deviné l'énigme du cachet de Murray. C'est une effigie à l'intention de Walter-Scott — ou de *sir* Walter, le premier poète fait chevalier, depuis sir Richard Blackmore. Cette prétendu ressemblance ne lui rend pas justice. Scott — particulièrement lorsqu'il récite — a une figure remarquablement intelligente, et celle de ce cachet ne dit rien.

» Scott est assurément l'écrivain le plus étonnant du jour. Ses romans sont à eux seuls une littérature neuve, et sa poésie vaut toutes celles qu'on fait, — sinon mieux (quoique basée sur un système faux) ; — elle n'a cessé d'être populaire que parce que le vulgaire des savants, lassé d'entendre nommer Aristide le Juste, et Scott le Grand, l'a frappé d'ostracisme.

» Je l'aime aussi pour sa fermeté de caractère, l'extrême agrément de sa conversation, et son bon naturel envers

moi, personnellement. Puisse-t-il prospérer ! — Il le mérite. Je ne connais point de lecture qui ait autant d'attrait pour moi qu'un ouvrage de Walter Scott. Je donnerai ce soir le cachet sur lequel est son buste à madame la comtesse G., qui sera curieuse d'avoir l'effigie d'un homme aussi célèbre.

» Que nos pensées prennent parfois un tour étrange, etc. (1)......»

Minuit.

« Lu une traduction italienne, par Guido Sorelli, d'une œuvre de l'allemand Grillparzer — diable de nom pour la postérité; mais il *faudra* bien qu'elle apprenne à le prononcer. En faisant la part d'une *traduction*, et surtout d'une traduction *italienne* (les plus mauvaises de toutes, excepté pour les classiques — Annibal Caro, par exemple — et *là*, leur langage bâtard les aide : pour se donner un *air de légitimité*, ils singent la langue de leurs pères); mais en faisant, dis-je, la part d'un tel désavantage, la tragédie de Sapho est magnifique et sublime! il n'y a pas moyen de le nier, et cet homme a fait une grande et belle chose en écrivant cette pièce. *Qui est-il?* Je ne le connais pas; mais les siècles *le connaîtront*. — C'est une haute intelligence!

» Je dois noter, cependant, que je n'ai *rien* lu d'Adolphe Müllner (l'auteur du « Crime »), et beaucoup moins de Goëthe, de Schiller, et de Wieland, que je ne l'aurais souhaité. Je ne les connais qu'à travers les traductions anglaises, françaises et italiennes. Je n'entends rien, absolument rien à la langue des originaux, — si ce n'est quelques jurons que j'ai appris des postillons et des soldats, dans une ou deux bagarres. Je puis *jurer* très-majestueusement

(1) le passage qui suit, qui est relatif à son premier ami, Edward Noel Long, a déjà été donné, dans le premier volume.

en allemand quand il me plaît : — *Sacrament* — *Verfluchter* — *Hundsfott* — et ainsi de suite ; mais je ne sais rien de ce qui se dit dans une conversation moins énergique.

» J'aime leurs femmes (j'ai été une fois *amoureux fou* d'une allemande, Constance), et tout ce que j'ai lu de leurs écrits traduits, et tout ce que j'ai vu, sur le Rhin, du pays et du peuple, — j'en aime tout, hors les Autrichiens que j'abhorre, que je méprise, et...... je ne puis trouver de mots pour ce qu'ils m'inspirent, et serais fâché de trouver des actions qui pussent répondre à ma haine, car je déteste la cruauté encore plus que je ne hais les Autrichiens, — à moins que ce ne soit affaire d'impulsion, alors je suis féroce, — mais jamais de sang-froid, et de propos délibéré.

» Grillparzer est grand, — antique — *pas si simple* que les anciens, mais très-simple pour un moderne, — parfois, aussi, Staël*ique;* — somme toute, c'est un écrivain fort supérieur. »

13 janvier 1821, samedi.

« Fait le plan et la liste des personnages d'une tragédie projetée de Sardanapale, que je médite depuis quelque temps. Les noms sont tirés de Diodore de Sicile (je connais l'histoire de Sardanapale, et la connaissais que j'avais à peine douze ans.) Relu un passage du neuvième volume in-octavo de la Grèce de Mitford, où il cherche à justifier la mémoire de ce dernier des Assyriens.

» Dîné. — Des nouvelles fraîches. — Les *Puissances* veulent guerroyer avec les Peuples. La chose semble positive : — ainsi soit-il ! — Elles finiront par être battues. Les temps des rois s'accomplissent. Le sang sera répandu comme l'eau, les larmes comme la pluie ; et les peuples seront vainqueurs. Je ne vivrai pas pour le voir, mais je le *pré*vois.

» J'ai porté à Thérésa la traduction italienne de la Sapho de Grillparzer, qu'elle me promet de lire. Elle m'a querellé, parce que je disais que l'amour n'était pas *le plus noble* sujet pour la tragédie vraie; et ayant l'avantage de sa langue maternelle, et l'éloquence naturelle aux femmes, elle a foudroyé mes rares arguments. Je crois qu'au fait elle a raison. Je mettrai plus d'amour dans le « Sardanapale » que je n'en comptais mettre. *Si*, toutefois, les temps où nous sommes m'en laissent le loisir. Ce *si* pourrait bien m'empêcher de faire ma paix.»

14 janvier 1821.

« Feuilleté les tragédies de Sénèque. Ecrit les premiers vers de ma tragédie de Sardanapale. Fait quelques milles à cheval dans la forêt. Pluvieux et brumeux. Rentré.—Dîné. — Composé un peu plus de ma tragédie.

» Lu Diodorus Siculus. — Parcouru de nouveau Sénèque, et quelques autres livres. Ecrit, toujours pour ma tragédie. Pris un verre de *grog*, après avoir galopé par la pluie; griffonné, écrivaillé à plusieurs reprises : l'esprit (du moins le mien) a besoin d'un peu de récréation, et je n'aime plus l'opium comme autrefois. J'ai donc mêlé un verre d'eaux *spiritueuses* et d'eau simple, que je vais maintenant vider, et termine ici mon journal du jour.

» L'effet de toute espèce de vins et liqueurs sur moi est étrange. Ils rassaient mon ame, mais la rendent sombre, — sombre au moment même de leur influence, et presque jamais gaie plus tard. Ils me calment pour un temps, quoique d'une façon triste. »

15 janvier 1821.

« Beau temps. Reçu des visites. Promenade à cheval dans

la forêt. — Tiré aux pistolets. Retourné au logis. — Dîné. — Ouvert au hasard un volume de la Grèce de Mitford. — Fait moitié d'une scène de Sardanapale. Sorti. — Entendu de la musique — et de la politique. Encore des ministres envoyés au congrès par les autres puissances d'Italie. La guerre semble certaine : — en ce cas, elle sera sanglante. Causé sur différents sujets importants avec l'un des initiés. Rentré chez moi à dix heures et demie.

» Il vient de me revenir à l'esprit une plaisante chose qui m'arriva en 1814. Moore (le « poète *par excellence* », et il mérite ce titre) et moi allions ensemble dans la même voiture dîner chez le comte Grey, le *Capo politico* de ce qui reste de Whigs; Murray le magnifique (l'illustre éditeur de ce nom) venait de m'envoyer une gazette de Java: — je ne sais pourquoi, ni comment. La tirant de ma poche, comme curiosité, nous y trouvâmes une discussion sur les mérites de Moore comparés aux miens. Je crois qu'admis au conseil, je leur eusse épargné la peine de se quereller là-dessus. Mais, voilà ce qu'on appelle de la *gloire* à vingt-six ans! au même âge, Alexandre avait conquis l'Inde; mais il est vrai que je doute qu'à Java on disputât sur son mérite, et que ses conquêtes y fussent comparées à celles du Bacchus indien.

» C'était grand honneur d'être associé à Moore, plus grand de lui être comparé, et plus grand que tout cela était le plaisir d'être *avec* lui; il y avait aussi une merveilleuse coïncidence à nous rencontrer à dîner ensemble, tandis qu'on querellait sur nous par de là la ligne équinoxiale.

» Le même soir, je vis Lawrence, le peintre, et entendis une des filles de lord Grey (belle, grande, avec une tête à caractère, et beaucoup de cet *air patricien*, *et bien né*, qu'elle tient de son père, et dont je raffole) : elle joua de la harpe, d'une façon si modeste et si ingénue qu'elle était elle-même toute harmonie. Eh bien! s'il m'eût fallu choisir, j'aurais préféré causer avec Lawrence (qui parla délicieusement ce jour-là), et entendre cette jeune fille, plutôt

que d'avoir toute la réputation de Moore, et la mienne en plus.

» Le seul revenant bon de la gloire, c'est qu'elle pave la route au plaisir ; et plus nos plaisirs sont intellectuels, mieux ils valent et nous aussi. Pourtant, c'était chose agréable de savourer notre renom avant dîner, et d'entendre une harpe de jeune fille après. »

16 janvier 1821.

« Lu. — Monté à cheval. — Exercice du tir. — Rentré. — Dîné. — Ecrit. — Fait des visites — Entendu de la musique : — dit des niaiseries ; — et retourné chez moi.

» Ecrit de ma tragédie. — Avancé le premier acte « en toute diligence. » Acheté une couverture. Le temps toujours aussi brumeux qu'au mois de mai à Londres. — Une succession de brouillards, d'ondées, de pluie ; l'air chargé de *scotticismes* (1), qui, bien que très-beaux dans les descriptions d'Ossian, sont fort ennuyeux dans la triste et prosaïque réalité. — La politique toujours mystérieuse. »

17 janvier 1821.

« Promené dans la forêt. — Tiré au pistolet. — Dîné. Reçu un paquet d'Angleterre et de Lombardie ; livres anglais, italiens, français et latins. Lu jusqu'à huit heures. — Sorti. »

18 janvier.

« Aujourd'hui, le courrier étant arrivé tard, je n'ai pu monter à cheval. Lu deux lettres. — Deux gazettes seule-

(1) Allusion aux brouillards et aux temps humides habituels en Ecosse.

ment au lieu de douze que j'attendais. Fait écrire par Lega à ce négligent Galignani, et ajouté un postscriptum. Dîné.

» A huit heures, comme je me disposais à sortir, Lega est entré avec une lettre réclamant un compte *non acquitté* à Venise, que je croyais payé il y a plusieurs mois. Tombé dans un accès de rage, qui m'a presque fait évanouir. Je n'ai pas été bien depuis. Je le mérite pour ma sottise : — mais *c'était* irritant. — Rare assemblage de larrons! après tout, il ne s'agit que de vingt-cinq louis. »

19 janvier 1821.

« Sorti à cheval. Vent d'hiver, un peu plus rude et âpre que l'ingratitude même, quoi qu'en dise Shakespeare; à moins que beaucoup plus accoutumé à rencontrer l'ingratitude que le vent du nord, ce dernier me paraisse le plus cuisant. J'ai fait face aux deux dans le cours des vingt-quatre heures, ainsi j'en puis juger.

» Pensé à un plan d'éducation pour ma fille Allégra, qui est bientôt en âge de commencer à étudier. Ecrit une lettre : — puis un postscriptum. En mauvaise disposition, abattu, découragé : — d'humeur hargneuse et hypocondriaque. — Foie attaqué : — prendrai une dose de sels.

» Je viens de lire la Vie (par lui-même et sa fille) de M. R. L. Edgeworth, le père de *notre* miss Edgeworth. C'est un digne et grand nom. Il me souvient de les avoir rencontrés, en 1813, dans le beau monde de Londres (dont je formais alors un item, une fraction, le segment d'un cercle, l'*unité* d'un million, le rien de quelque chose); c'était aux assemblées du moment et à un déjeûner chez sir Humphry et lady Davy, où je fus invité tout exprès pour les voir. J'avais été le *Lion* (1) de 1812 : miss Edgeworth,

(1) La première chose qu'on montre à Londres aux étrangers sont les lions de la ménagerie de la Tour : de là, cette manière de désigner tout personnage qui excite la curiosité.

madame de Staël, et, vers la fin de 1813, « le Cosaque(1) » firent les frais des exhibitions de l'année suivante.

» M. Edgeworth me parut un beau et bon vivant, à teint coloré et rubicond, vif, remuant, et ayant de la vie pour une éternité. Il avait soixante-dix ans, mais on ne lui en aurait pas donné cinquante; — non, ni même quarante-huit. J'avais vu le pauvre Fitz-Patrick peu de temps auparavant. — Homme de plaisir, d'esprit, d'éloquence, apte à tout. Il chancelait en marchant, -- mais s'exprimait encore comme un homme bien né, quoique avec une voix faible. Edgeworth sautait presque, et parlait haut et longtemps. Il ne semblait ni affaibli, ni décrépit, et à peine l'eût-on cru vieux.

» Il commença par se vanter d'avoir donné « une rude semonce au docteur Parr, qui l'avait pris pour un coureur de marais, une espèce de sauvage irlandais », etc., etc. Hors moi, qui connais le docteur Parr, et qui sais (*non* par expérience — car jamais je n'eus la présomption de disputer avec lui, — mais d'après les dire *des* autres, et pour l'avoir entendu *avec* d'autres) que ce n'est pas chose facile que de « le semoncer », je pensai que M. Edgeworth en contait. Il n'aurait pu tenir tête à Parr un moment. Du reste, il semblait intelligent, véhément et plein de vie. Il promettait cent ans et plus.

» Il ne fut pas fort admiré à Londres, et je me rappelle une assez bonne plaisanterie qui fit fortune parmi les beaux esprits du jour. On avait fait une pétition pour le *rappel de madame Siddons au théâtre* (elle venait de se retirer, au grand dommage des siècles présents et futurs, car jamais il n'y a eu, et jamais il n'y aura de talent pareil), et presque tous les hommes avaient signé. A ce propos, Thomas Moore, de profane et poétique mémoire, proposa qu'une pétition semblable fût sans retard *signée* et *apos-*

(1) L'Empereur Alexandre.

tillée de tous, pour le « *rappel de M. Edgeworth en Irlande* (1). »

» Le fait est que tout le monde s'occupait beaucoup plus d'*elle* que de lui. Elle était petite, délicate, sans prétention, ayant l'air et l'allure d'une « Jenny Deans », et sinon belle, du moins agréable, et d'une physionomie remarquablement intelligente. Sa conversation était aussi sereine qu'elle-même. On n'aurait jamais supposé qu'elle pût écrire *son nom* pour le public; tandis que son père parlait, *non* comme s'il n'eût pu écrire autre chose, mais comme si rien autre ne valait la peine d'être écrit.

» Quant à M[rs] Edgeworth, je l'oublie: — seulement je crois me rappeler qu'elle était la plus jeune de la troupe. Tout ensemble, c'étaient d'excellents échantillons de l'espèce, et une cage d'oiseaux rares: ils firent fureur pendant deux mois, jusqu'au débarquement de madame de Staël.

» Passant d'eux à leurs ouvrages, j'admire ces derniers; mais chez moi, ils n'éveillent pas grande sympathie, et ne me laissent point d'amour, — si ce n'est pour quelque intendant ou postillon irlandais. Cependant, il y a une grande profondeur d'intelligence et de sagesse: — et ils doivent être utiles. »

20 janvier 1821.

« Promenade à cheval. — Tir au pistolet. — Lu la Correspondance de Grimm. Dîné. — Sorti. — Entendu de la musique. — Revenu. — Écrit au lord chambellan pour le prier d'empêcher les théâtres de représenter « le Doge », que les journaux italiens annoncent devoir être joué prochainement à Londres. Jolie besogne, ma foi! — Sans demander mon consentement, et même en dépit de ma volonté!

(1) Lord Byron fut mal informé; quelque mérite que pût avoir la plaisanterie, je n'y ai pas le plus léger droit.

(*Note de M. Moore.*)

21 janvier.

« Belle journée ; temps clair, gelée — c'est-à-dire gelée italienne, car ici les hivers ne dépassent guère la neige ; ce qui fait que personne ne sait patiner : — exercice tout à fait anglais et hollandais. Sorti à cheval comme de coutume : été au tir. Bien visé : — cassé quatre bouteilles ordinaires, assez petites, en quatre coups, à quatorze pas, avec une paire de pistolets communs et de la poudre de médiocre qualité. Presque aussi habile tireur (considérant la différence de la poudre et des pistolets (qu'en 1809-10-11-12-13-14, où il m'est arrivé de couper en deux de minces bâtons, des pains à cacheter, des demi-couronnes, des shelings, et jusqu'au *nœud* d'un bambou, à la distance de douze pas, avec une seule balle — et le tout, d'œil et de calcul ; car je n'ai pas la main très-ferme, et la température réagit sur mes nerfs. Joe Manton et plusieurs autres peuvent rendre témoignage des prouesses que je note ici ; car le premier m'enseigna, et les derniers m'ont vu faire.

» Dîné. — Visité. — Rentré. — Lu. Pris note d'une remarque de Grimm, qui dit que « Regnard et la plupart des poètes comiques étaient gens bilieux et mélancoliques ; et que M. de Voltaire, qui est très-gai, n'a jamais fait que des tragédies — et que la comédie gaie est le seul genre où il n'ait point réussi. C'est que celui qui rit et celui qui fait rire sont deux hommes fort différents. — *Vol.* VI.

» Pour le moment, je me sens aussi bilieux que leur meilleur auteur comique (que Regnard lui-même, qui vient après Molière, qui a écrit quelques-unes des meilleures comédies qu'il y ait en aucune langue, et s'est suicidé à ce que l'on croit) ; je n'ai pas le cœur de continuer ma tragédie projetée de Sardanapale, à laquelle j'ai cessé de travailler depuis quelques jours.

» Demain est mon jour de naissance : — c'est-à-dire,

quand sonneront les douze heures, minuit — dans douze minutes, j'aurais trente-trois ans accomplis!!! — Je vais me coucher, l'ame triste et pesante d'avoir vécu si longtemps, et pour si peu de chose.

» Il est trois minutes après minuit. — « L'horloge du château annonce que moitié de la nuit est écoulée, » et j'ai maintenant trente-trois ans!

« Eheu, fugaces, Posthume, Posthume,
Labuntur anni; — »

mais je les regrette, moins pour ce que j'ai fait, que pour ce que j'aurais pu faire.

« Sur ma route triste et fanée
Je me traînai trente-trois ans;
Que m'en laisse cette journée?
Rien, excepté trois et trente ans (1). »

1821.
Ci gît
enterrée dans l'éternité
du Passé,
d'où il n'est point
de Résurrection
pour les jours — quoiqu'il puisse advenir
de la poussière —
la Trente-Troisième Année
d'une Vie mal employée.

(1) « Through life's road, so dim and dirty,
I have dragg'd to three-and-thirty,
What have these years left to me?
Nothing — except thirty-three. »

Après
une maladie de langueur
de plusieurs mois
elle tomba en léthargie,
et expira
le 22 janvier 1821. anno domini.
laissant une héritière,
Inconsolable
de la perte même qui
lui donna
Naissance.

CHAPITRE XXV.

Suite. — Préparatifs de combat. — Carnaval. — Conspirateurs à la chasse. — Rien gagné depuis Socrate sur les grandes questions. — Aumône. — la vieille des *tre croci*. — Aspirations vers la liberté. — Quatre tragédies. — Ce que c'est que la poésie. — L'espérance est la vie. — Vers de Caïn. — William Schlegel. — Les *Americani*. — Le Dante jugé par un critique allemand.

23 janvier 1821.

« Beau jour. Lu, — galopé — tir au pistolet, et revenu. Dîné. — Lu, — sorti à huit heures; — fait ma visite d'habitude; — entendu parler de guerre, rien que de guerre. — Le cri général est toujours « ils viennent! » Les Carbonari ne semblent pas avoir de plan, — rien de fixe ou d'arrêté entre eux; ils ne savent quand, comment, quoi faire! Cela étant, ils n'exécuteront rien du projet, si souvent différé, et jamais mis en œuvre.

» De retour chez moi, j'ai donné les ordres nécessaires en cas qu'un changement de lieu devînt urgent. J'agirai suivant ce qui me semblera le plus convenable, quand je saurai décidément ce que les Barbares prétendent faire. Dans ce moment ils construisent un pont de bateaux sur le Pô, ce qui présage fortement la guerre. Encore quelques jours, et nous verrons. Je songe à reculer vers Ancône, plus près de la frontière Nord; c'est-à-dire si Thérèse et son père sont obligés de se retirer; chose probable, toute la famille étant libérale. Sinon, je resterai. Mes mouvemens dépendront des désirs de la dame, — car pour moi, peu importe.

» Je suis assez en peine de savoir que faire de ma fille,

la petite Allégra, et de mes effets qui sont en assez grand nombre et de quelque valeur, — ni l'une, ni les autres ne seraient bien placés au centre de la guerre, où je compte aller. Mais il y a une vieille dame disposée à se charger de la petite, et T. dit que la marquise C. entreprendra de mettre les meubles et biens en sûreté. Une moitié de la ville arrange ses affaires, et se tient prête à marcher gaillardement. Joli passe-temps de carnaval! Les drôles auraient aussi bien fait d'attendre le carême. »

24 janvier 1821.

« Rentré, — rencontré quelques masques au Corso; — « vive la bagatelle! » Les Allemands sont sur le Pô, les Barbares aux portes, et les maîtres du conseil suprême à Leybach (ou tout autre nom barbare et mal sonnant auquel la prononciation humaine se puisse prêter), et ici, les voilà qui dansent, chantent, et mènent joyeuse vie, car il se peut qu'ils meurent demain. Qui oserait dire que les *Arlequins* n'ont pas raison? pour ma part, comme lady Baussière et mon vieil ami Burton — je suis mon chemin.

» Dîné — (au diable la plume!) — bœuf dur, — il n'y a pas de bœuf en Italie qui vaille un juron, à moins qu'un homme pût manger un vieux bœuf avec sa peau, séché au soleil.

» Les principaux meneurs des événements qui peuvent arriver dans quelques jours, sont allés à une partie de chasse. Encore si c'était une chasse des Highlands (1), le prétexte d'une grande réunion de conseillers et de chefs, tout serait bien. Mais ce n'est ni plus ni moins qu'une véritable niaiserie, un tir au petit plomb, une amusette de poules mouillées, perte de temps, de poudre, de munition; plaisir tout

(1) Montagnes d'Écosse.

personnel, tout spécial. — Rare assemblage de gens pour qu'un « homme aille risquer son cou à leur profit, » comme dit Marishal-Wells dans le Nain Noir (1).

» S'ils font rassemblement, — ce qui est douteux, — ils ne réuniront pas un millier d'hommes. La raison en est que la populace ne prend nul intérêt au mouvement, — il n'y a que les classes hautes et mitoyennes. — Je souhaiterais que les paysans en fussent : c'est une belle et sauvage race de léopards bipèdes. Mais les Bolonais ne veulent pas — et les Romagnoles ne peuvent rien sans eux. Ou s'ils essaient, qu'en arrivera-t-il ? Ils auront essayé, et l'homme ne peut faire plus ; — si, seulement, ils *voulaient* tenter, mais de toutes leurs forces, beaucoup se pourrait faire. Voyez les Hollandais contre les Espagnols, *alors*, tyrans de l'Europe, — *depuis*, ses esclaves, — et dernièrement, ses affranchis.

» Quelque chose qu'elle ait faite pour les nations, l'année 1820 n'a pas été heureuse pour mon individu. J'ai perdu un procès, après deux jugements en ma faveur. Le projet d'un prêt d'argent sur hypothèque en Irlande a été finalement rejeté par le chargé d'affaires de ma femme, au bout d'un an d'espérance et de tracas. Le procès de Rochdale durait depuis quinze ans, et avait toujours prospéré jusqu'à mon mariage ; époque à laquelle, tout a été de travers, — du moins pour moi.

Dans cette même année 1820, la comtesse T. Guiccioli, née Gamba, en dépit de tout ce que j'ai dit et fait pour l'empêcher, a *voulu* se séparer de son époux, *il Cavalier* Commendatore Gui., etc., etc., etc., et tout cela, à cause de P. P. « clerc de la paroisse. » Sans compter les autres menues vexations, voitures versées, — gens assassinés devant ma porte, et morts dans mon lit. — La crampe en

(1) Conte de Walter Scott, traduit en Français sous le titre du *Nain Mystérieux*.

nageant, — les coliques, — indigestions, attaques bilieuses, etc., etc., etc.

« De petits items il s'agit;
Mais leur nombre s'additionne,
Autant s'alonge la colonne
Autant sa base s'élargit. »

25 janvier 1821.

« Reçu une lettre de lord S. O. secrétaire d'État des Iles Ioniennes, — bon vivant, — spirituel, — qui eut en Angleterre quelques rudes épreuves, il y a cinq ans, et alla au loin se retremper, et se régénérer. Il m'écrit d'Ancone, retournant à Corfou, pour quelques affaires particulières. Il est fils du feu duc de L. par un second mariage. Il me parle d'aller le rejoindre dans ses îles. Pourquoi pas? — Peut-être sera-ce pour le printemps prochain.

» Répondu à Murray, — lu, — paressé. Griffonné une nouvelle page du *livre de loch* (1) de ma vie. Encore un jour de plus pour mon journal, de moins pour moi; — mais « lequel vaut mieux, de la vie ou de la mort, les dieux seuls le savent, » comme Socrate le dit à ses juges, lorsque la séance fut levée. Deux mille ans passés depuis cette déclaration d'ignorance du sage ne nous ont pas plus éclairés sur ce point important; car, selon la doctrine chrétienne, personne ne peut se croire *sûr* de son salut, pas même le juste, — puisqu'une seule glissade de foi peut le jeter sur le dos, comme un patineur, et cela au moment où il allait tout droit au paradis. Aujourd'hui donc, quelle que soit la sincérité de la foi dans les faits, la certitude de bonheur ou de malheur n'est pas plus grande pour l'individu qu'elle ne l'était sous Jupiter.

(1) On appelle ainsi le journal de navigation qu'on tient à bord d'un vaisseau, et sur lequel on inscrit la marche d'heure en heure.

» On a dit que l'immortalité de l'ame était un « grand peut-être, » et c'est encore une grande et solennelle question. Chacun s'y cramponne; — il n'est point si stupide, si lourd, si méchant bipède humain qui ne soit persuadé qu'il est immortel. »

26 janvier 1821.

« Belle journée, — quelques nuages blancs à demi balayés, étalés en queues de cheval, annoncent un changement; mais l'ensemble du ciel est clair et pur. Monté à cheval, — été au tir, — bien visé. A mon retour, rencontré un vieillard. Fait la charité : — acheté pour un sheling de salut. Si pareille chose se pouvait acheter, j'ai plus donné dans cette vie à mes semblables — (quelquefois par *vice*, mais, sinon plus *souvent*, du moins plus *considérablement*, par vertu) que je ne possède aujourd'hui. Je n'ai jamais donné à une maîtresse autant que j'ai parfois donné à un homme pauvre dont la détresse était honorable; mais peu importe! Les misérables qui m'ont si long-temps persécuté (avec l'aide de ***, qui a couronné leurs efforts) triompheront; — et quand justice me sera rendue, la main qui écrit ceci sera aussi froide que les cœurs qui m'ont percé au vif.

» En revenant, j'ai rencontré sur le pont, près du moulin, une vieille femme. Je lui ai demandé son âge; — elle a dit : « *Tre croci* » (quoique assez versé dans l'italien); je me suis enquis de mon domestique de ce que diable elle voulait dire avec ses *trois croix*. Quatre-vingt-dix ans, a-t-il répondu, et cinq autres années en plus!!! J'ai fait répéter la chose trois fois, pour m'assurer qu'il n'y avait pas méprise : — quatre-vingt-quinze ans!!! et elle était encore assez active, — avait *entendu* ma question, car elle y répondit, — m'avait *vu*, puisqu'elle s'avança vers moi, et ne paraissait nullement décrépite, mais seulement chargée d'années. Je lui ai dit de venir demain : je veux l'examiner.

J'aime les phénomènes. Si elle *a* quatre-vingt-quinze ans, elle doit se rappeler le cardinal Alberoni, qui fut légat ici.

» A ma descente de cheval, trouvé le lieutenant E., qui venait d'arriver de Faenza; l'ai invité à dîner avec moi demain. — Ne l'ai point retenu aujourd'hui, parce qu'il y avait un petit *turbot* (tous les vendredis, je fais maigre religieusement et régulièrement) que je voulais manger à moi seul. — En effet, je l'ai mangé.

» Sorti, — trouvé Thérésa comme de coutume; — musique. Les gentilshommes, qui font les révolutions et vont à la chasse, ne sont pas encore de retour. Ils ne reviennent que dimanche, — c'est-à-dire qu'ils auront passé cinq jours à courir et à s'amuser, tandis que les intérêts de tout un pays sont en jeu, et eux-mêmes gravement compromis.

» On a un rôle difficile à jouer au milieu d'une telle bande d'assassins et de sots; — mais quand l'écume sera enlevée ou passera par-dessus à force de bouillir, il en pourra sortir du bon. Si l'affranchissement de ce pays était possible, quoi de trop grand pour l'accomplissement d'un tel vœu? pour éteindre ce long Soupir des Siècles? — Espérons! — ils ont espéré mille ans et plus. Le retour des mêmes chances peut ramener la liberté. — Elle va dépendre d'un coup de dé.

» Il ne faudrait aux Napolitains qu'un seul Mazaniello pour abattre ces sanguinaires bouchers, portant sabre et couronne. En de pires circonstances, la Hollande battit les Espagnes et Philippe; l'Amérique battit les Anglais; la Grèce battit Xercès; et la France battit l'Europe jusqu'à ce qu'elle eût pris un tyran : l'Amérique du sud chasse de leurs nids ses vieux vautours; et si ces hommes-ci se tiennent fermes, il n'est rien au-dehors qui les puisse ébranler. »

28 janvier 1821.

« La *Gazette de Lugano* n'arrive point. Reçu des lettres de Venise. Il paraît que les brutes autrichiennes ont saisi

mes trois ou quatre livres de poudre anglaise. Les drôles! — j'espère leur payer ma poudre en balles. — Promené à cheval jusqu'au crépuscule. Réfléchi à quatre sujets de tragédies à composer (en cas que la vie et les circonstances le permettent), savoir : Sardanapale, déjà commencé; Caïn, sujet métaphysique, un peu dans le genre de Manfred, mais en cinq actes, *peut-être*, avec le chœur; Françoise de Rimini, en cinq actes; et pour quatrième, il n'est pas sûr que je n'essaie pas de Tibère. Je crois que je pourrais extraire quelque chose de tragique (du moins de *mon* tragique, à moi) de la vieillesse du tyran, de sa sombre et triste retraite — même de son séjour à Caprée, — en adoucissant les *détails*, et en montrant le désespoir qui a été l'acheminement à ces plaisirs infames : car, il n'est qu'une ame ardente et forte, mais *déchue*, qui ait pu avoir recours à ces solitaires horreurs, étant, à-la-fois, aussi, ame de vieillard, et du maître du monde.

Memoranda.

» Qu'est-ce que la poésie! — La conscience d'un monde passé et d'un monde à venir.

Deuxième pensée.

» Pourquoi, à la plénitude du désir et des plaisirs humains — (plaisirs du monde, de sympathie, d'amour, d'ambition, ou même d'avarice), — pourquoi se mêle-t-il une certaine impression de doute et de douleur? — une crainte de ce qui est à venir — une incertitude de ce qui *est* — un retour vers le passé, conduisant à de sinistres pronostics d'avenir. (Le meilleur prophète du futur, c'est le passé). D'où viennent ces anxiétés? — Je ne sais, sinon qu'arrivés au pinacle, nous sommes plus sujets à l'étourdissement, et, que nous ne craignons de tomber qu'en mesurant de l'œil le précipice; plus il est haut, plus il est ef-

frayant et sublime : je ne suis donc pas certain que la crainte ne soit pas une sensation agréable ; du moins, il en est ainsi de l'*Espérance*; et qu'est-ce que l'*espérance* sans un levain de peur ? Quelle sensation plus délicieuse que l'espérance ? Et sans espoir, où serait l'avenir ? — En enfer. — Il est inutile de dire *où* est le Présent, car la plupart de nous le savent ; et quant au passé, qu'est-ce qui surnage dans la mémoire ? — Les *espérances déçues*. — Ergo, en toute affaire humaine, c'est l'espérance qui joue le premier rôle ; elle, toujours et partout. J'accorde seize minutes, quoique je n'en aie jamais compté tant, à la jouissance d'une possession réelle ou supposée. De quelque lieu que nous partions, nous savons où tout doit aboutir. Et cependant que gagnons-nous à cette science ? Elle ne rend les hommes ni meilleurs ni plus sages. Pendant les plus grandes horreurs des plus grandes pestes (par exemple celle d'Athènes et de Florence — Voyez Thucydide et Machiavel) les hommes étaient plus cruels et plus pervers que jamais. Tout est mystère. Je sens beaucoup de choses, mais je ne sais rien, excepté. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . (1).

Pensée d'un discours de Lucifer, dans la tragédie de *Caïn*.

« Et si la *Mort* était un mal, crois-tu, Caïn,
Que je te laisserais *vivre* jusqu'à demain ? »
Sot ! Vis comme je vis — et comme vit ton père,
Comme vivront les fils de tes fils. . . . . »

(1) Ces marques sont indiquées dans, l'orginal, par des traits de plume faits avec impatience.

Passé minuit. — Une heure du matin.

« Je viens de lire W. F. Schlegel (frère de l'auteur du même nom); jusqu'à présent je n'en puis rien tirer. Il fait évidemment preuve d'une grande puissance de mots, mais il n'y a rien à quoi on se puisse prendre. Il est comme Hazlitt, dont le style ressemble à une *irruption de petite-vérole* — une corruption rouge et blanche, s'élevant par monticules (en mesquine imitation des montagnes sur la carte), mais ne contenant et ne rendant rien que sa propre acreté.

» Schlegel me déplait d'autant plus qu'il semble toujours tout près d'en venir à un sens, et au moment où on croit le comprendre, il disparaît tout à coup, comme le soleil couchant, ou se fond, comme un arc-en-ciel, laissant derrière lui une assez brillante confusion, — à laquelle cependant les comparaisons ci-dessus font trop d'honneur.

» Continué à lire M. F. Schlegel. Il n'est pas si sot que je le croyais; c'est-à-dire quand il parle du Nord. Mais il tranche sur tout, et décide des *affaires de l'univers entier*, avec une autorité qu'un philosophe dédaignerait de prendre, et dont rougirait un homme de sens et d'honneur, ayant le sentiment de son ignorance. Il est évident qu'il veut faire de l'effet, produire une impression, comme son frère, — ou comme Georges, dans le Vicaire de Wakefield, qui, trouvant que toutes choses avaient déjà été représentées sous leur vrai jour, se mit pour soutenir la face opposée à entasser des paradoxes, ingénieux, mais faux, comme il l'avoue lui-même — desquels « le monde savant ne dit rien, absolument rien, monsieur. » Le monde savant *a* cependant *dit* quelque chose des frères Schlegel.

» Il est grand temps de passer à un autre sujet. Leurs remarques sur les antiquités du Nord valent mieux que le reste. »

29 janvier, 1821.

« Hier, la femme de quatre-vingt-quinze ans est venue. Elle m'a dit que si son fils aîné eût vécu, il en aurait soixante-dix. Elle est maigre—petite, mais active,— entend, voit, et parle sans relâche. Il lui reste plusieurs dents — toutes de la mâchoire inférieure, et dents de devant. Elle a des rides profondes et multipliées, et au menton une sorte de barbe grise et rare, pour le moins aussi longue que mes moustaches. Sa tête ressemble à un portrait au crayon que Pope fit de sa mère, et qu'on voit dans quelques éditions de ses œuvres.

» J'ai oublié de lui demander si elle se rappelait Albéroni, mais ce sera pour la prochaine visite. Je lui ai donné un louis — fait faire un habillement complet, et l'ai inscrite pour une pension à la semaine. Jusqu'à présent, elle gagnait sa vie à ramasser du bois et des pommes de pin dans la forêt, — jolie besogne à quatre-vingt-quinze ans! Elle a eu une douzaine d'enfants, dont quelques-uns vivent encore. Son nom est Maria Montanari.

» Rencontré dans la forêt une troupe de gens de la secte appelée « les *Americani* » (sorte de club libéral) tous armés, et chantant à tue-tête, en romagnole — « *Sem tutti soldat, per la liberta* » (nous sommes tous soldats pour la liberté). Ils m'ont salué d'acclamations comme je passais.— Je leur ai rendu leur salut, et ai continué mon chemin. Cela montre ce qu'est maintenant l'esprit de l'Italie.

» Mon journal d'aujourd'hui ne contient que les omissions d'hier. Cette journée-ci s'est passée à peu près comme de coutume. Pris meilleure opinion des écrits des Schlegel que je ne l'avais il y a vingt-quatre heures; et l'amenderai encore, s'il est possible.

» On dit que les Piémontais se sont enfin levés. — Ah! *Ça ira!*

» Lu Schlegel ; — il dit du Dante : « Que le plus grand et le plus national de tous les poètes italiens n'a jamais été, à aucune époque, très-populaire parmi ses compatriotes. » C'est faux ! il y a eu plus d'éditeurs, de commentateurs, et, plus tard, d'imitateurs du Dante que de tous leurs poètes ensemble. *Pas* populaire ! Eh ! à l'heure qu'il est, en 1821, ils parlent de Dante, écrivent sur Dante, pensent et rêvent au Dante, à un excès qui serait ridicule, si l'homme le méritait moins !

» Cet Allemand parle, dans le même style, de « gondoles « sur l'Arno. » — Un précieux fat pour oser discourir de l'Italie !

» Il dit aussi que le principal défaut du Dante est, *en un mot*, l'absence de tout sentiment tendre. Absence de tendresse ! — Et Francesca de Rimini — et les angoisses paternelles d'Ugolin — et Béatrix — et « la Pia ! » Eh quoi ! il y a chez le Dante plus d'entrailles que chez qui que ce soit, quand il est tendre. Il est vrai qu'une description des limbes ou de l'enfer des chrétiens ne prêtait pas beaucoup au sentiment et à la suavité. — Mais quel autre que le Dante eût pu introduire de la tendresse en enfer ? Y en a-t-il dans celui de Milton ? — pas la moindre : — Et tout le ciel du Dante n'est qu'amour, gloire et majesté !

Une heure du matin — 30 janvier.

« J'ai trouvé cependant un point où l'Allemand a raison — c'est sur le vicaire de Wakefield. « De tous les romans en miniature, dit-il (et c'est la meilleure forme de roman), le vicaire de Wakefield est, je crois, le plus parfait. » Il croit ! — Il pouvait s'en dire certain. Mais, pour un Schlegel, ce n'est pas trop mal. Je me sens tout assoupi, et ferai mieux de me coucher. Il fera beau demain.

« Dormez, dormez en confiance et comptez sur demain (1). »

(1) « Trust on, and think to morrow will repay. »

CHAPITRE XXVI.

Continuation du journal de Byron. — Kosciusko. — Impossibilité de travailler durant les tourmentes révolutionnaires. — St.-Lambert. — Réveils douloureux. — Marche des Allemands. — Les Capulets et Montaigües *Contadini*. — Dépôt d'armes. — Premiers coups échangés entre Italiens. — Plagiats sans importance. — liberté de l'Italie. — Poésie de la politique. — Orage. — Invitation des *Americani*. — Ave Maria. — Lâcheté des Napolitains. — Désorganisation des conspirateurs — Interruption.

30 janvier 1821.

« Le comte P. Gamba m'a transmis ce soir, de la part des Carbonari, les nouveaux *mots d'ordre pour les six mois à venir*..... et..... Le nouveau mot sacré est..... — La réplique..... L'ancien mot (maintenant changé) était..... il y a aussi..... — ..... — (1). Les choses semblent près d'en venir à une crise — ça ira !

» Nous avons causé de différentes affaires *actuelles* et *actives*. Je n'en dis rien ; — si elles viennent à exécution, elles parleront assez haut d'elles-mêmes. Ensuite la conversation est tombée sur Kosciusko ; le comte Gamba m'a dit avoir vu, lors de la guerre d'Italie, des officiers polonais fondre en larmes, seulement en l'entendant nommer.

» Il faut qu'il y ait quelque chose en Piémont, — toutes les lettres et paquets sont arrêtés. Personne ne sait rien, et les Allemands concentrent leurs forces près de Mantoue. La décision du congrès de Laybach est également ignorée.

(1) Dans le manuscrit original, ces mots d'ordre sont effacés et barbouillés de manière à les rendre illisibles.

Cet état de choses ne peut durer long-temps. La fermentation des esprits est telle qu'il faut l'avoir vue pour la concevoir. »

31 janvier 1821.

« Depuis plusieurs jours je n'ai rien écrit que quelques réponses à des lettres. Dans l'attente continuelle d'une explosion quelconque, il n'est pas facile de s'établir devant un pupitre, et de s'occuper de compositions importantes. Je le *pouvais*, à la vérité, l'été dernier : j'écrivis mon drame pendant tout le fracas du divorce de la comtesse Guiccioli et de tout l'accompagnement obligé. Vers le même temps je reçus aussi la nouvelle de la perte d'un procès considérable en Angleterre. Mais ce n'étaient au fait qu'affaires personnelles et particulières ; celles dont il s'agit sont d'un ordre tout différent.

» Je suppose que c'est là ce qui m'empêche d'écrire, mais je *soupçonne* que ma paresse y est pour beaucoup. D'ailleurs La Rochefoucault, parlant des passions, n'a-t-il pas dit que « souvent la paresse les maîtrise toutes. » S'il est vrai, le vieux proverbe « l'oisiveté est la source de tout mal » aurait tort, puiqu'on prétend que le mal naît seulement des passions : *ergo*, ce qui maîtrise toutes les passions (savoir la paresse) serait par cela même un bien. — Eh, qui sait !....

Minuit.

« Lu un peu de la correspondance de Grimm. Il répète fréquemment, en parlant d'un poète ou d'un homme de génie, n'importe dans quelle profession, même en musique (Grétry par exemple), « qu'il *doit* avoir une ame qui se tourmente, un esprit violent. » J'ignore jusqu'à quel point

cela peut être vrai ; mais s'il en était ainsi, je serais poète « par excellence ; » car j'ai toujours eu « une ame » qui s'est non-seulement tourmentée, mais qui a tourmenté aussi tous ceux qui ont été en contact avec elle ; et un « esprit violent » qui plus d'une fois m'a failli faire perdre l'esprit. Quant à définir ce que *devrait* être un poète, ce n'est pas la peine, car à quoi sont-*ils* bons ? qu'ont-ils fait ?

» Grimm est néanmoins un excellent critique et un bon historien littéraire. Sa correspondance forme les annales de la littérature de cette époque en France, avec un aperçu de la politique, et surtout du train de vie de ce temps. Il est aussi estimable et beaucoup plus amusant que Muratori ou Tiraboschi : — j'avais presque dit que Ginguené ; — mais la chose demande réflexion : somme toute, c'est un grand homme, dans son genre.

» M. Saint-Lambert a dit :

« Et lorsqu'à ses regards la lumière est ravie,
Il n'a plus, en mourant, à perdre que la vie. »

» Cest mot pour mot le vers de Thomson.

« And dying, alle we can resign is breath. »

» Et pas le plus petit mot de reconnaissance de ce passage, M. Saint-Lambert est mort comme homme, et (si je ne me trompe) mort aussi comme poète, depuis long-temps. Cependant il y a d'assez bonnes choses dans ses Saisons, et peut-être qu'il en peut revendiquer quelques-unes comme siennes. »

2 février 1821.

« Je réfléchis, et me demande quelle peut être la raison qui fait que je m'éveille toujours à une certaine heure de

la matinée, et toujours en très-mauvaise disposition ; — je pourrais dire dans un véritable désespoir, et avec un profond dégoût de toutes choses, — même de ce qui m'avait plu la veille au soir. Au bout d'une heure ou deux, cette sensation passe, et je me rendors, ou du moins me tranquillise. J'avais en Angleterre, il y a cinq ans, le même genre d'hypocondrie, mais accompagné d'une soif si violente, qu'il m'est arrivé de boire jusqu'à quinze bouteilles d'eau de soda dans une nuit, après m'être couché, sans pouvoir me désaltérer ; — il faut calculer, cependant, ce qui se perdait par la fermentation de l'eau, en faisant sauter le bouchon, ou en cassant les goulots des bouteilles, pressé que j'étais par l'impatience fiévreuse de la soif. A présent j'ai cette angoisse de *moins*, mais l'abattement des esprits est le même.

» J'ai vu dans les mémoires d'Edgeworth que sir Fr.-B. Delaval éprouvait quelque chose de semblable (il étanchait sa soif avec de la *petite-bière*) ; mais il avait alors vingt ans au moins de plus que moi. D'où cela vient-il ? du foie ? En Angleterre, Leman (l'apothicaire) me guérit en trois jours d'une soif qui avait duré trois ans ; je suppose que c'est pure hypochondrie.

» Ce qui prend de jour en jour davantage sur moi, c'est une paresse et un dégoût plus puissant que l'indifférence ; si je m'en sors, c'est par accès de fureur. Je présume qu'à moins que je ne meure d'accident, ou de toute autre façon subite, je m'éteindrai, comme Swift, « par la cîme (1). » J'avoue que cette perspective ne m'inspire pas autant d'horreur qu'elle paraît lui en avoir causé plusieurs années avant que la chose advînt. Mais Swift avait à peine *commencé la vie* à mon âge, à trente-trois ans, tandis que moi j'ai déjà des sensations *vieillies*.

(1) « Dying at top. » Mourir par le sommet, par la tête. » C'était le dicton de Swift pour dire qu'il mourrait fou, comme en effet, cela arriva.

» Oh! il y a dans la rue un orgue qui joue. . . . . . C'est une walse! je veux cesser d'écrire et écouter. — C'est un air de walse que j'ai entendu dix mille fois au bal, à Londres, de 1812 à 1815. La musique est une étrange chose (1).

» Enfin, le four est chaud : — les Allemands ont ordre de marcher; hier soir on en a eu la nouvelle, et, pour la dix millième fois, l'Italie va devenir un champ de bataille.

» Cet après-midi, le comte Gamba est venu me consulter sur diverses choses. Nous sommes sortis ensemble à cheval. On a envoyé demander des ordres au C.; demain la décision doit arriver, et il y aura quelque chose à faire. — Rentré. — Dîné. — Lu. — Sorti. Parlé des affaires. Fait un achat d'armes pour les Americani nouvellement enrôlés, qui sont tous prêts à marcher. Commandé des harnais et des porte-manteaux nécessaires pour la cavalerie.

» Lu un peu de la controverse de Bowles sur Pope, avec toutes les réponses et répliques. Je vois que mon nom figure dans la dispute, mais n'ai pas le temps d'exposer ce que je sais et pense à ce sujet. En jours de paix et d'harmonie, il est probable que j'y reviendrai. »

9 février 1821.

« Écrit un peu avant dîner; comme je me disposais de sortir à cheval, le comte P. G. est venu m'annoncer le résultat de la réunion des Carbonari à F. et B. — *** est revenu tard dans la nuit. Tout était combiné dans la supposition que les Barbares passeraient le Pô, le 15 courant. Au lieu de cela, sur quelques informations particulières, ou de nouveaux ordres, ils ont hâté leur marche, et ont passé le

(1) Cet incident, cette musique populaire des rues qui vient tirer lord Byron de sombres et tristes pensées pour le ramener au souvenir du temps et des années peut-être les plus heureuses de sa vie, me frappent comme singulièrement touchants. (*Note de M. Moore.*)

fleuve il y a deux jours; de sorte que tout ce que peut faire la Romagne à présent, est de se tenir sur le qui-vive, et d'attendre le mouvement des Napolitains. Tout était prêt; les Napolitains avaient envoyé des instructions et fait part de leurs projets, calculés pour le *dix* ou le *onze ;* jours fixés pour un soulèvement général, dans le cas où les Barbares n'auraient pas avancé avant le quinze.

» Après tout, ils n'ont que cinquante à soixante mille hommes de troupes, avec lesquels ils pourraient aussi bien essayer de faire la conquête du monde que de contenir l'Italie dans l'état où elle est. L'artillerie vient en *dernier*, et seule; il est question d'une tentative pour en enlever une bonne partie, en coupant les communications avec le gros de l'armée. Tout dépendra des premières démarches des Napolitains. *Ici*, l'esprit public est excellent, pourvu qu'il se soutienne. C'est ce que l'événement prouvera.

» Il est probable que l'Italie sera délivrée des Barbares, si les Napolitains veulent seulement tenir fermes et rester unis. Il semble y avoir *ici* union et fermeté. »

10 février 1821.

« La journée s'est passée comme de coutume; — rien de nouveau. Les Barbares sont encore en marche, — pas bien équipés, et, comme de juste, assez mal reçus en route. On parle d'une commotion à Paris.

» Monté à cheval, de quatre à six heures; — fini ma lettre à Murray sur les brochures de Bowles; ajouté un *post-scriptum*. — Passé ma soirée d'habitude — dehors jusqu'à onze heures, — et ensuite chez moi. »

11 février 1821.

« Écrit; — fait prendre copie d'un extrait des lettres de Pétrarque, relatif à la conspiration du doge Marino-Faliéro,

avec l'opinion du poète sur la chose. Entendu une forte canonnade du côté de Commachio ; — les Barbares fêtent l'anniversaire ou la fête patronale, j'oublie lequel, de leur plus auguste pourceau, laquelle fête arrive demain. — Reçu un billet pour le premier bal de la saison, qui aura lieu aussi demain. Je n'irai point à celui-ci, mais compte aller au second, ainsi que chez les Veglioni. »

13 février 1821.

« Aujourd'hui lu un peu de la Hollande de Louis Bonaparte, mais rien écrit depuis ma lettre sur la controverse pour et contre Pope. La politique, tout-à-fait obscure et brumeuse en ce moment. Les Barbares continuent leur marche. Il n'est pas facile de deviner ce que feront les Italiens.

» Été élu hier « *socio* » de la société pour les bals du carnaval. C'est le cinquième carnaval passé en Italie. Les quatre premiers, j'ai fait passablement le roué. Pour le présent, je suis aussi sobre et raisonnable que lady Grace elle-même. »

14 février 1821.

« A peu près de même. Écrit, avant de monter à cheval, moitié d'une scène de Sardanapale. Le premier acte est presque achevé. Le reste du jour et de la soirée comme avant, — partie dehors, à la conversuzione, — partie à la maison.

» Entendu conter les détails d'une rixe qui a eu lieu dernièrement à Russi, ville à peu de distance de Ravenne. C'est exactement l'histoire de Roméo et Juliette, — non Roméo, comme l'écrit le Barbare (1). Deux familles de con-

(1) Frederic Schlegel.

tadini (paysans) s'étaient voué une haine mortelle. A un bal, les plus jeunes membres des deux familles oublient leurs querelles, et dansent ensemble. Un vieillard entre, et reproche aux jeunes hommes de danser avec les femmes de leurs ennemis. Les parents de ces dernières prennent parti. Tous s'élancent hors de la maison, et s'arment; ils se rejoignent, au clair de lune, sur la grande route, et se battent. Trois sont tués sur la place, six blessés, presque tous dangereusement. — Ce n'est pas mal pour deux familles, me semble; — et tout cela est un *fait*, une *réalité*, de la semaine dernière. — Un autre assassinat a eu lieu à Césenne : — il y en a eu en tout *quarante* en Romagne depuis trois mois. Ces gens-ci sont encore du moyen âge. »

15 février 1821.

« Fini hier soir le premier acte de Sardanapale. Il faut que, ce soir ou demain, je réponde à plusieurs lettres.»

16 février 1821.

« La nuit dernière, le comte P. Gamba m'a envoyé un homme avec un sac plein de baïonnettes, de fusils, et de quelques centaines de cartouches, sans me prévenir, bien que je l'eusse vu une demi-heure avant. Il y a environ dix jours, lorsqu'il devait y avoir un soulèvement ici, les libéraux et mes confrères Carbonari me prièrent d'acheter des armes pour un certain nombre de leurs affiliés. Je le fis de suite, et commandai des munitions, etc. En conséquence, ils furent armés. Bien; — la révolte est ajournée, parce que les Barbares se mettent en marche une semaine plus tôt qu'on ne comptait; et le gouvernement rend un décret, ayant force de loi; par lequel tout individu ayant chez lui des armes cachées, etc., etc., sera passif de la prison, etc., etc.

— Que font mes amis, les patriotes? Ils rejettent sur mes bras et dans ma maison (sans un mot d'avertissement) ces mêmes armes que je leur avais fournies sur leur propre demande, à mes risques et périls.

» Fort heureusement que Lega s'est trouvé là pour les recevoir. Si le hasard avait voulu que ce fussent les autres domestiques (à l'exception de Tita, et F. Lega), pas un qui n'eût trahi de suite. En attendant, si la chose est dénoncée ou découverte, je serai dans une belle passe.

» A neuf heures je suis sorti; — rentré à onze. Battu le corbeau pour avoir volé la mangeaille du faucon. Lu « les Contes de mon Hôte » — écrit une lettre. — Bu un verre d'eau mêlée à d'autres ingrédients. »

18 février 1821.

« Les nouvelles sont que les Napolitains ont coupé un pont, et tué quatres carabiniers pontificaux, qui voulaient s'y opposer. Outre le mauvais effet de cet incident pour la neutralité, c'est grand dommage que le premier sang versé dans cette querelle allemande soit italien. Cependant la guerre semble commencer tout de bon; car si les Napolitains tuent les carabiniers du pape, ils ne seront pas plus délicats avec les Barbares. Du train dont tout cela va, « nous aurons bientôt des nouvelles des gaillards, comme dit Mrs Alison Wilson, dans les « Contes de mon Hôte, »

» En feuilletant aujourd'hui la Correspondance de Grimm, j'ai trouvé une pensée de Tom Moore dans une chanson de Maupertuis adressée à un Laponne :

« En tous les lieux
Où sont ses yeux,
Font la zône brûlante. »

» Maintenant, voici Moore.

And those eyes make my climate, wherever I roam.

» Mais je suis sûr que Moore n'en avait rien vu, car cette chanson a paru dans la Correspondance de Grimm en 1813, et je savais celle de Moore par cœur en 1812.

» Il y a aussi une autre coïncidence, mais par antithèse.—

Le Soleil luit :
Des jours sans nuit
Bientôt il nous destine;
Mais ces longs jours
Seront trop courts
Passés près de Christine. »

» C'est la *pensée renversée* de la dernière stance de la jolie ballade sur Charlotte Lynes, donnée dans les Mémoires de Darwin, par miss Seward. Je cite de souvenir; il y a quinze ans que je n'ai vu l'original.

« For my first night I'll go
To those regions of snow,
Where the sun for six months never shines;
And think, even then,
He too soon came again,
To disturb me with fair Charlotte Lynes! »

» Aujourd'hui je n'ai point eu de communication avec mes bons amis, les Carbonari; mais j'ai toujours mes salles basses encombrées de leurs baïonnettes, fusils, cartouches, et Dieu sait quoi! Je suppose qu'ils *me* considèrent comme un *dépôt* bon à sacrifier, en cas d'accident. Au reste, si l'Italie se libère, peu importe qui ou quoi tombera en sacrifice. C'est un grand but, — la *poésie* de la politique. — Rien que d'y penser le cœur bat. Une Italie libre!!! eh! il n'y a rien eu de pareil depuis les jours d'Auguste. Je regarde l'époque de Jules César comme un temps de liberté,

parce que les commotions laissaient à chacun un parti où se ranger, et les partis étaient à peu près égaux au point de départ. Mais, ensuite, ce ne fut plus que besogne prétorienne et intrigues des Légions, — et depuis!! — Nous verrons, ou du moins quelques-uns verront de quoi il retourne. Mieux vaut espérer, même de ceux passé eure. Dans la guerre de soixante-dix ans, les Hollandais firent plus que ces drôles n'ont à faire. »

19 février 1821.

« Revenu seul chez moi. — Très-grand vent. — Eclairs. — La lune, par intervalle. — Quelques passants, enveloppés dans leurs manteaux. — Femmes masquées. — Maison blanche au milieu des ténèbres. — Les nuages chassés rapidement sur le ciel, pareils à du lait répandu d'un seau. — Le tout ensemble très-poétique. — Il souffle encore très-fort. — Les tuiles volent, et la maison tremble. — La pluie tombe pesamment. — L'éclair brille. — C'est tout à fait une belle soirée des Alpes suisses, et de plus, pour accompagnement, la mer mugit dans le lointain.

» Sorti : — été à la conversazione. Toutes les femmes effrayées de l'ouragan : elles ne *veulent pas* aller au bal masqué, parce qu'il éclaire. — La pieuse raison!

» Le vent fait toujours rage. — A*** m'a envoyé des nouvelles aujourd'hui. La guerre approche de plus en plus. Oh ces misérables souverains! qu'ils soient une fois battus! — Que les Napolitains aient seulement le cœur des Hollandais d'autrefois, ou des Espagnols de nos jours, ou des Protestants allemands, des Presbytériens écossais, des Suisses sous Guillaume-Tell, ou des Grecs sous Thémistocle — *toutes* nations petites et isolées (excepté les Espagnols et les Luthériens d'Allemagne), et il y aura encore une insurrection pour l'Italie, et une glorieuse espérance pour le monde.

20 fevrier 1821.

« L'énergie des Napolitains est la nouvelle du jour. L'esprit public *ici* merveilleusement. Les Americani (société patriotique qui est une affiliation des Carbonari) donnent sous peu de jours un dîner dans la forêt, auquel ils m'ont invité comme membre. C'est dans le bois hanté par le fantôme du chasseur de Boccace et de Dryden; et quand bien même je ne partagerais pas les opinions politiques des amphytrions (pour ne rien dire de mon ancien penchant pour la bonne chère, qui, de temps en temps, se ranime), j'irais comme poète, ou du moins comme amant de la poésie. Je m'attends à voir le spectre d'Ostasio degli Onesti (dont Dryden a fait Guido Cavalcanti, — personnage essentiellement différent, comme on peut le voir dans le Dante) venir « fondre sur sa proie » au milieu du festin (1). Dans tous les cas, qu'il vienne ou non, je compte me griser et faire le plus de patriotisme possible.

(1) Impossible de ne pas rappeler les stances du troisième chant de Don Juan si évidemment inspirées par les ombrages de cette forêt de pins, et qui sont le développement poétique des impressions à demi indiquées ici. La poésie de Lord Byron est constamment le corollaire de ses journaux et de ses lettres : ses sensations s'y épanchent par torrents, et l'on y voit sa vie, sa pensée intime, de plus près que dans n'importe quels Mémoires.

L'AVE MARIA.

. . . .
. . . .

Marie, à toi salut ! les cieux, les mers, la terre,
A la plus divine heure, ont voué ta prière.

« Salut Marie : oui ton heure est bénie,
Et le climat, et les lieux où souvent
J'ai savouré sa suave harmonie :
D'en haut venue, elle apaise le vent.

» Depuis plusieurs jours, j'ai lu, et point écrit. »

21 février 1821.

« Comme de coutume, monté à cheval, — fait des visites, etc. Les affaires commencent à s'embrouiller. Le pape a fait imprimer une déclaration contre les patriotes, qui, dit-il, méditent un soulèvement. La suite de tout ceci, c'est que, dans une quinzaine, tout le pays sera debout. La proclamation n'est pas encore publiée, mais imprimée, prête à être distribuée. *** m'en a envoyé secrètement une copie, — signe certain qu'il ne sait que penser. Lorsqu'il veut se mettre bien avec les patriotes, il ne manque pas de m'envoyer quelque message poli.

» Quant à moi, il me semble qu'il n'y a que le succès le plus décidé, du côté des Barbares, qui puisse empêcher un soulèvement général et immédiat de la nation tout entière.

La cloche au loin vibre, et la litanie
Avec le soir expire en s'élevant....
Et si, dans l'air calmé les feuillages frémissent,
Ce sont pieux soupirs qui dans les forêts glissent.

. . . .

» Non loin du fort, par les Césars hanté,
Doux crépuscule, en ces bois solitaires
Qui de Ravenne enserrent la cité,
Près de la mer, sous les pins séculaires,
Tu m'inondas de pure volupté.
Verte forêt, dont Bocace naguères
Et Dryden ont peuplé les profondeurs pour moi,
Que j'aime, et que j'aimai, le crépuscule et toi !

» Là, sous les pins, la criarde cigale
Prodigue en chants ses jours d'une saison,
Et mon coursier en sa marche inégale
Réveille Écho, dormant aux graves sons
Qu'envoie au loin la vieille cathédrale.
Un chasseur fuit sur le bord du vallon,
C'est Onesti, ses chiens; du spectre c'est la chasse
Qui tour à tour se forme et se fond dans l'espace.

. . . .

23 février 1821.

« Presque le *ditto* d'hier, — promené, etc., — fait des visites, — point écrit, — lu l'Histoire Romaine.

» Reçu une curieuse lettre d'un drôle, qui m'avertit que les Barbares sont mal disposés pour moi. C'est probablement un espion, ou un imposteur. Mais qu'il en soit ainsi qu'il dit! Ils ne sauraient prodiguer leur haine à quelqu'un qui les méprise et les exècre plus que je ne fais, ou qui soit prêt à s'opposer à leurs vues avec plus de zèle, quand l'occassion s'en offrira. »

24 février 1821.

« Sorti à cheval comme d'ordinaire, etc. Les nouvelles secrètes, arrivées ce matin de la frontière aux Carbonari, sont aussi mauvaises que possible. Le *plan* a échoué, — les chefs sont trahis, tant militaires que civils, — et non-seulement les Napolitains n'ont pas bougé, mais ils ont déclaré au gouvernement du pape et aux Barbares, qu'ils ne savaient de quoi il était question!!!

» Ainsi va le monde; et ainsi les Italiens se sont toujours perdus faute d'union et de tenue. Que faire *ici?* que décider entre deux feux, et toute communication coupée avec la frontière du Nord? J'étais d'avis qu'il valait mieux se soulever que se laisser prendre en détail; mais je ne puis dire maintenant comment on s'arrangera. On a envoyé des messagers aux délégués des autres villes pour connaître leurs résolutions.

» J'avais toujours eu l'idée que l'affaire serait *gachée*, mais je ferais de mon mieux pour espérer, et y tâche encore. Toute chose que je pourrai faire, en argent, en moyens, ou en personne, je le hasarderai de bon cœur pour leur liberté; comme je l'ai dit à quelques-uns de leurs

chefs assemblés ici, il y a une demi-heure. J'ai en caisse deux mille cinq cents *scudi*, un peu plus de cinq cents louis, que je leur ai offerts pour commencer. »

25 février 1821.

« Revenu à la maison avec un grand mal de tête; — abondance de nouvelles, mais trop ennuyeuses à écrire. Je n'ai de toute la journée ni lu, ni pensé, ni écrit, mais mené une vie purement animale. Je voulais essayer de griffonner une ou deux pages avant de me coucher : mais comme dit l'écuyer Sournois : « la tête me fait diablement mal ; Scrub, apporte-moi un petit coup ! » Bu du vin d'Imola, et du punch. »

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

NOTE

PAGE 21.

A L'ÉDITEUR DE LA REVUE BRITANNIQUE.

MON CHER R. . .TS.

« En qualité de fidèle à l'église d'Angleterre, pour ne rien dire de l'État, je suis parfois lecteur et grand admirateur, quoique non souscripteur, de votre Revue; mais jamais aucun de ses articles ne m'avait *étonné* avant que la onzième page de votre dernier vingt-septième numéro eût paru. Vous y réfutez avec le plus mâle courage une accusation calomnieuse de subornation et de corruption, qui, en se répandant dans le public, aurait non-seulement compromis votre réputation comme ecclésiastique et comme éditeur, mais, ce qui est bien pis, aurait nui à la circulation de votre journal; laquelle, à mon grand regret, n'est pas à ce que j'apprends aussi étendue que la pureté (ainsi que vous l'observez vous-même) de ses principes, etc., etc., et que le goût renaissant pour le décorum, auraient pu le faire espérer. L'accusation en elle-même est d'une nature grave, et, quoique en vers, portée en termes tellement circonstanciés qu'ils sont de nature à provoquer une foi presqu'aussi implicite que celle généralement accordée aux trente-neuf articles auxquels vous avez si généreusement souscrit en prenant vos degrés. C'est, j'en conviens, la plus révoltante accusation pour un cœur d'homme, vu sa fréquente occurrence, pour le caractère d'un homme d'état, vu son accidentelle justesse, et pour l'ame d'un éditeur, attendu son impossibilité morale. Vous êtes donc accusé dans le dernier vers d'une stance en octave, et dans les huit vers entiers de la suivante (voyez stances 209me et 210me du premier chant de ce poème pestilentiel *Don Juan*), d'avoir reçu, et encore plus sottement donné quittance de certain argent pour prôner l'auteur *in*-connu, qui, à ce compte, doit être connu de vous s'il ne l'est de personne autre. Il n'y a qu'un moyen de réfuter une imputation de cette nature, faite sur un ton si solennel, et c'est ma ferme persuasion que, soit que vous ayez reçu ou non (et *je* crois que c'est non) ledit argent, duquel je souhaiterais qu'on eût spécifié la quotité, vous êtes parfaitement en droit de nier toute connaissance de la transaction. Si des charges d'un genre aussi atroce pouvaient se produire, sanctionnées ainsi par toute la solennité des circonstances et garanties par la véracité des vers (comme dirait le conseiller Phillips), que deviendraient les lecteurs, qui jusqu'ici ont eu une confiance implicite dans la prose non moins véridique de nos journaux? Que deviendraient les Revues? Et si les Revues s'enfoncent que deviendront les éditeurs? C'est une cause commune à tous, et vous avez bien fait de sonner l'alarme. Moi-même, dans mon humble sphère, je serais un de vos échos. Selon les expressions

du tragédien Liston (1) : « J'aime une échauffourée », et vous paraissez justement déterminé à en faire une.

» Il est à la rigueur possible, bien que certainement improbable, que l'écrivain ait voulu plaisanter. Mais ceci ne fait qu'aggraver son crime : « Une plaisanterie, dit le proverbe, ne brise pas les os; » mais elle peut briser un libraire ou tout au moins être cause qu'il y ait des os brisés. A l'auteur même la plaisanterie porte préjudice et pouvait être encore plus dommageable pour vous si votre diffuse réfutation ne certifiait à tous ceux qui s'y intéressent votre innocence indignée et l'immaculée pureté de la *Revue Britannique*. Je suis loin de douter de votre parole, mon cher R....ts, et ne puis cependant m'empêcher de regretter que dans un cas d'importance vitale comme celui-ci, elle n'ait pas pris la forme plus substantielle d'un serment prêté devant le lord maire Atkins, qui reçoit volontiers toute déposition, et qui sans doute aurait trouvé moyen de tirer de celle-ci quelque nouvelle preuve du projet des Réformateurs de mettre le feu à Londres, en même temps qu'il médite, lui, de rendre le même bon office à la Tamise.

. . . .

» Il me souvient, peu après la publication, avoir entendu discuter ce sujet autour de la table à thé de M.*** le poëte; — mistriss et les miss**** étant dans un coin de la chambre à parcourir les feuilles d'épreuve du poëme de Mr ***. La portion mâle de la *conversazione* se trouva libre de faire quelques observations sur le poëme et le passage en question, et les avis se partagèrent : les uns pensaient que le passage faisait allusion au « Critique Britannique »; d'autres que de l'expression *notre mère-grand* la Revue, il ressortait évidemment que « la mère-grand » était, non la lectrice, mais bien le rédacteur actuel de la Revue; insinuant par là, mon cher R...ts, que vous étiez une vieille femme; attendu que, comme on dit souvent « la Revue de Jeffrey », « la Revue de Gifford », au lieu de l'*Edimbourg* et de la *Quarterly*; de même, la Revue de notre mère-grand ou la Revue de R....ts pouvaient être synonymes. Maintenant, quelque probabilité qu'on puisse tirer pour cette insinuation de ce que vous portez robe (2) ainsi que de votre âge, du style général de vos compositions et de plusieurs passages de vos écrits, je prendrai sur moi de vous disculper de tout soupçon de ce genre, et d'affirmer (sans en appeler au témoignage de mistriss R....ts) que, si jamais vous étiez élu pape, vous passeriez par toutes les cérémonies préliminaires avec autant de succès que n'importe quel pontife depuis la déposition de la papesse Jeanne. C'est une grande injustice que de juger du sexe sur les écrits, et particulièrement sur ceux de la *Revue Britannique*. Nous sommes tous sujets à l'erreur, et, un fait incontestable, c'est que les meilleurs articles de votre journal, que l'on attribuait à un vétéran femelle, ont été textuellement écrits par vous-

(1) Acteur comique.

(2) L'éditeur de la *Revue Britannique* est dans los ordres, et les ministres anglicans portent robe dans l'exercice de leurs fonctions.

même. Pourtant, voyez un peu, il y a des gens qui n'y pouvaient jamais trouver de différence. Mais revenons à la question immédiate.

« Je pense comme vous qu'il est impossible que lord B*** soit l'auteur en question, non-seulement parce que, en sa qualité de pair Anglais et de poète Breton, il lui serait de toute impossibilité de recourir à de telles facéticuses fictions, mais pour quelques autres motifs que vous avez omis de faire valoir. En premier lieu sa seigneurie n'a pas de grand-mère. Or, l'auteur, et nous pouvons l'en croire, établit expressément que la Britannique est la Revue de sa mère-grand; et si comme je crois l'avoir clairement prouvé, ce n'est pas une allusion figurative à l'âge et au sexe intellectuel que l'on vous attribue, mon cher ami, il s'ensuit que cette respectable dame (que vous soyez *elle* ou non) est encore de ce monde.

. . . .

« Faut-il vous communiquer ce que je regarde comme une opinion prudente? Je ne prétends rien insinuer, Dieu m'en garde! mais si, par quelque accident, il y a eu correspondance entre vous et l'auteur inconnu, quel qu'il puisse être, renvoyez-lui son argent; j'ose dire qu'il sera très-content de le ravoir. Ce ne peut être grand'chose, vu la valeur de l'article et la circulation du journal; et vous êtes trop modeste pour surfaire votre louange : ne soyez point offensé; je sais que vous ne le serez pas de cette évaluation du prix de vos éloges : car d'autre part, mon cher camarade (comptez là-dessus), votre critique vaut, non son poids qui n'est rien du tout, mais le *vôtre* en or. Ne l'épargnez donc pas : et si l'homme a marchandé pour *cela*, donnez-lui-en largement, et soyez sûr que c'est lui rendre un service d'ami.

« Je n'ai pas la prétention de vous dire quels ont pu être les motifs de cet écrivain pour établir, avec tous les détails qui appartiennent aux choses de fait, « une fiction sans fondement et si grossièrement forgée; » (puisque c'est en ces termes que vous traduisez magnifiquement sa bouffonnerie; et, en passant, je vous prie, mon cher R....ts, parlez un peu moins dans le style du roi Cambyse.) Peut-être n'a-t-il voulu que rire à vos dépens, mais ce n'était pas une raison pour que de votre côté vous vous missiez de la partie. J'approuve votre colère et la partage même, mais vous n'auriez pas dû la manifester avec tant de violence. Votre phrase solennelle : « *si* quelqu'un se prétendant éditeur de la *Revue Britannique* a reçu de lord B. ou de toute autre personne, etc., etc. », me rappelle l'exorde habituel de Charley Incledon, quand les gens venaient dans sa taverne pour l'entendre chanter, sans payer leur part de l'écot : — « Si *oun homme*, ou *quo ualque homme*, ou *oun homme qualcounque*, » etc.; c'est la même redondante éloquence. Mais pourquoi accuseriez-vous quelqu'un d'avoir voulu se mettre en votre lieu et place? Personne parmi ceux qui ont lu vos compositions, ou même peut-être seulement entendu votre conversation ne se voudrait jouer un pareil tour. Mais je crains de m'être inoculé un peu de votre proxilité. Le fait est, mon cher R....ts, que quelqu'un a essayé de faire de vous un sot, et l'ouvrage qu'il n'avait qu'ébauché, vous vous êtes chargé de le finir.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

FIN DE LA TABLE.